









VIE

DU

VÉNÉRABLE PÈRE LIBERMANN

Frontispice.

PORTRAIT

DU VÉNÉRABLE PÈRE LIBERMANN,

dessiné d'après nature, le jour de sa mort, 2 février 1852,
par Mgr L.-G. de Ségur.



A la Gloire de la très Ste Trinité, et en l'honneur du très St Cœur de Marie

F Libermann
Prêtre

VIE

DU VÉNÉRABLE

PÈRE LIBERMANN

FONDATEUR
DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONNAIRES DU SAINT CŒUR DE MARIE
ET PREMIER SUPÉRIEUR GÉNÉRAL
DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT CŒUR DE MARIE

Par un Père de la même Congrégation

OUVRAGE ORNÉ DE PLUSIEURS GRAVURES
ET PUBLIÉ AVEC L'APPROBATION DE L'AUTORITÉ DIOCÉSAINE



PARIS
VICTOR SARLIT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
19, RUE DE TOURNON, 19

1878

APPROBATION

DE SON EMINENCE LE CARDINAL DONNET

ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX

Bordeaux, le 21 mai 1878.

Mon Révérend Père,

On ne saurait trop mettre sous les yeux des personnes pieuses et zélées des modèles comme celui que nous présente la vie du vénérable P. Libermann. Je loue fort la pensée que vous avez eue de faire imprimer une nouvelle vie de votre saint Fondateur, dont Son Eminence le cardinal Pitra avait déjà fait ressortir les vertus, dans un travail justement apprécié. J'avais, à cette occasion, adressé une lettre de félicitation au savant et consciencieux auteur.

A une heure, où le besoin d'âmes généreuses et dévouées se fait davantage sentir, et où il semble que leur action soit plus nécessaire que jamais, des exemples comme ceux du P. Libermann et du curé d'Ars, — j'aime à rapprocher ces deux noms, qui sont une des gloires les plus pures de notre siècle, — de tels exemples sont non-seulement la plus puissante exhortation à la pratique des vertus apostoliques, mais encore une véritable révélation sur les moyens d'exercer une influence salutaire. C'est là que ces âmes (prêtres et religieuses), vouées à des travaux obscurs et cependant féconds en grandes œuvres, apprendront la science de la sainteté, et pour eux et pour les autres. Lorsqu'elles suivront dans ses ascensions cette âme toujours fidèle, et passant des erreurs des jours anciens aux

héroïsmes de l'apostolat chrétien; lorsqu'elles verront les prodiges qu'opérèrent, dans les mains d'un infirme et d'un délaissé, une humilité sans bornes, une prière continuelle et un détachement absolu, elles comprendront qu'aujourd'hui encore les deux grands moyens d'action sont la prière et le dévouement au salut des âmes. Qu'elles méditent cette définition de la sainteté donnée par le P. Libermann : « C'est par la science divine, qui se trouve et se puise en Jésus, dans un esprit d'humilité, de mort et d'amour, que vous serez de saints prêtres ».

Vous me rappelez, mon Révérend Père, que je suis le métropolitain des diocèses coloniaux. Mon cœur me porte souvent vers ces contrées où je sais tout ce qu'opèrent de prodiges les fils du vénérable Libermann. C'est le grand privilége de la sainteté de se survivre dans ses œuvres ; l'histoire de l'apostolat du P. Libermann chez les noirs n'est pas encore finie.

Je bénis de grand cœur, mon Révérend Père, l'ouvrage que vous venez de m'adresser : il suffira de le faire connaître pour le recommander à tous ceux qui aiment les grandes choses dites avec simplicité, et qui veulent, comme le vénérable Libermann, trouver Dieu partout et toujours.

Votre tout dévoué,

FERDINAND, *Card.* DONNET,

Archev. de Bordeaux.

PRÉFACE

Le vénérable P. Libermann nous offre, dans le siècle où nous vivons, une des figures qui resplendissent le plus de l'auréole de la sainteté.

Sa conversion merveilleuse du judaïsme à la foi chrétienne, les cruelles épreuves qu'il a eues à traverser, la fondation d'un institut religieux répandu dans toutes les parties du monde, et spécialement destiné aux noirs, aux âmes délaissées : ce sont là autant de traits lumineux qui le distinguent.

Aussi Dieu, qui exalte les petits et les humbles, a-t-il voulu que le pauvre prêtre qui a passé sa vie à se dérober aux yeux du public, à faire le bien dans le secret, à ensevelir les plus éclatants mérites sous le voile de la plus profonde modestie, eût, pour redire ses vertus et relever ses actions, un des écrivains les plus éminents de notre temps, l'illustre Bénédictin que sa science et ses hautes qualités ont fait monter au sommet des dignités ecclésiastiques (1).

Toutefois, à côté de cette œuvre, qui restera comme un monument historique, il a semblé qu'il fallait, depuis surtout l'introduction de la cause du Serviteur de Dieu, une vie en quelque sorte populaire, et en particulier plus à la portée des jeunes élèves du sanctuaire, ainsi que des âmes pieuses vivant dans les communautés religieuses.

Tel est le but spécial de cet humble travail, où l'on s'est appliqué surtout à faire parler le plus possible le P. Libermann lui-même, ainsi que les nombreux témoins qui ont déposé dans sa cause.

Puisse-t-il procurer la gloire de Dieu, en édifiant le lecteur, et en faisant éclore quelques germes de vocation à l'apostolat!

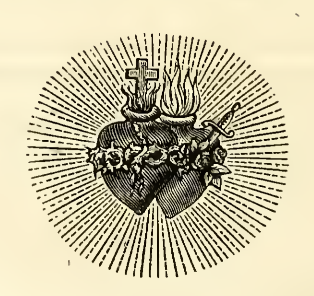
(1) *Vie du vénérable P. Libermann*, par le cardinal Jean-Baptiste Pitra. 2e édition, 1872. Librairie Poussielgue frères, Paris, rue Cassette, 27.

PROTESTATION DU VÉNÉRABLE PÈRE LIBERMANN

« Je proteste, en la présence de Notre-Seigneur, de sa sainte Mère, de tous les Anges et de tous les Saints, que je répudie, abjure et déteste tout ce qui, dans ces cahiers, se trouverait en opposition avec la sainte doctrine de l'Eglise; et il me semble que je suis fermement résolu de mourir mille fois, plutôt que de croire une chose qui est rejetée par cette sainte mère, que Notre-Seigneur nous a donnée : mais je veux adhérer absolument, et sans la moindre restriction, à toute la doctrine que professent les successeurs de saint Pierre, et à tout ce qu'ils ont professé depuis l'origine de l'Eglise jusqu'à ce jour ».

Telle est la protestation que le P. Libermann a écrite, de sa propre main, en tête de son *Commentaire sur saint Jean*.

Nous nous faisons un devoir de l'appliquer nous-mêmes à cet ouvrage. Et pour obéir aux décrets du du pape Urbain VIII, des 15 mars 1625 et 5 juillet 1634, nous déclarons que, quels que soient les termes dont nous nous servons, en parlant des vertus du vénérable Serviteur de Dieu et des grâces spirituelles ou temporelles attribuées à son intercession, nous n'entendons prévenir en rien les jugements de l'Eglise.



VIE

DU VÉNÉRABLE SERVITEUR DE DIEU

FRANÇOIS-MARIE-PAUL LIBERMANN

CHAPITRE I.

Naissance de M. Libermann au sein du judaïsme. — Traits d'enfance. Son éducation. — Le Talmud.

Au commencement de ce siècle, existait à Saverne, dans la basse Alsace, une famille juive, justement considérée parmi ses coréligionnaires. La Providence ne l'avait point favorisée des biens de la fortune : cela ne l'empêchait pas de donner asile, à toutes les heures du jour et de la nuit, aux indigents qui venaient frapper à sa porte. On montre encore, dans la modeste demeure qu'elle habitait, la pièce consacrée à satisfaire aux devoirs de l'hospitalité. Le chef de cette famille, renommé par son savoir talmudique, exerçait les fonctions de rabbin. Il s'appelait Lazare Libermann ; Lia-Suzanne Haller était le nom de son épouse. Quatre fils, Samson, David, Hénoch et Felkel, formaient déjà autour de lui une couronne dont il était fier, quand, le 22 germinal an XII (12 avril 1804), lui naquit un cinquième garçon, auquel il imposa, au huitième jour, le nom traditionnel de Jacob. C'était celui-là même qui devait porter plus tard les noms bénis de François-Marie-Paul, et dont nous entreprenons d'esquisser la vie.

D'une constitution frêle et débile, il reçut de bonne heure la marque des âmes d'élite. Des infirmités précoces vinrent à l'envi tourmenter son corps délicat et le faire passer par le creuset de la souffrance. De là, peut-être, cette

timidité de caractère de son enfance qui permit à ses camarades d'en faire impunément leur souffre-douleur. Pour combler la mesure, un maître brutal, à qui fut confiée sa première éducation, le maltraita au point que les conséquences physiques s'en firent sentir bien avant dans sa vie. Le serviteur de Dieu a raconté lui-même, depuis, que ce maître inhumain poussait la cruauté jusqu'à le saisir parfois par les jambes et lui frapper la tête contre la muraille.

Le pauvre enfant trouva-t-il au moins, comme le fils de Rébecca, un refuge et une consolation auprès d'une mère compatissante et protectrice? Il n'y a pas lieu de le penser. D'abord, la femme juive n'a qu'une part secondaire dans l'éducation de ses enfants; et, quand le chef de famille est un rabbin, son influence ne dépasse point celle d'une surveillante salariée. D'ailleurs, la mort enleva Lia Haller dès l'année 1813; et dans l'intervalle il lui était né un sixième fils et une fille, Esther, lesquels durent réclamer de préférence les soins maternels. Disons de suite qu'une seconde épouse vint bientôt prendre la place de la première et donna au rabbin de nouveaux enfants, parmi lesquels une fille nommée Sara, dont nous aurons à parler plus tard.

Telle fut la première enfance de Jacob : un grain de sable que tout passant pouvait fouler aux pieds, une feuille timide abandonnée à la merci de tous les vents. Qu'on se rappelle d'autre part la religion et la profession de son père, et l'on aura le secret des deux petites anecdotes suivantes, que M. Libermann se plaisait lui-même à redire dans l'intimité. — Un jour, le curé de Saverne, revenant du cimetière en habit de chœur, se trouva en présence du petit Jacob. Ces ornements, la croix debout devant lui, tout ce cortége l'épouvante. Trouvant une boutique ouverte, il s'y jette éperdu, se blottit derrière un comptoir, et là, trem-

blant comme une feuille, au milieu des rires de tous les témoins de cette scène, il attend que tout soit passé.

Un autre jour, le même pasteur revenait de visiter un malade et de lui administrer le saint Viatique ; au détour d'un chemin bordé de murs, il rencontra le rabbin accompagné du jeune Jacob. Celui-ci, effrayé du costume ecclésiastique et ne sachant que devenir, se mit à grimper sur un des murs pour s'enfuir à travers champs.

Nous l'avons dit : ces divers faits trouvent leur explication à la fois dans la timidité de l'enfant, mais surtout dans son éducation. C'est donc la nature intime de cette éducation qu'il convient d'approfondir avec nos lecteurs, afin de mettre suffisamment en lumière la suite de cette histoire.

On croit généralement que l'Ancien Testament fait le fond de l'enseignement de la jeunesse, au sein du peuple israélite. C'est une erreur. La Bible est mise entre les mains de l'enfant pour lui servir de texte de lecture ; mais le livre dont les idées et les doctrines pénètrent son intelligence et forment les mœurs de la famille, c'est le Talmud. Il importe ici, non point d'en faire une analyse, mais de caractériser ses enseignements à l'endroit surtout de ce qui nous touche de plus près, du christianisme. On sera à même d'apprécier, par ce que nous allons transcrire, ce qu'il en coûte, en quelque sorte, à l'Esprit-Saint de miséricordieux efforts pour transformer le cœur d'un Juif et lui inspirer l'amour du Dieu crucifié par ses ancêtres.

« Le Talmud », dit le chevalier Drach (1), « est le grand corps de doctrine du Juif... Code complet, civil et religieux de la Synagogue. Son objet est d'expliquer la loi de Moïse

(1) Le nom de ce docte hébraïsant reviendra encore plus d'une fois, dans cette histoire, sous les yeux du lecteur. M. Drach, né, lui aussi, d'un père rabbin à Strasbourg (1791), se convertit au christianisme, à Paris, en 1823. On peut voir l'intéressant récit de sa conversion et de ses suites dans son ouvrage : *Harmonie entre l'Église et la Synagogue*.

conformément à l'esprit de la tradition verbale ». Il forme un recueil de douze volumes, in-folio. C'est l'œuvre des Pharisiens de plusieurs siècles, de ceux à qui le Seigneur a dit : « Vous purifiez tout ce qui est hors du calice ; mais ce qui est au dedans de vous est plein de rapine et d'iniquité ». A côté de certaines traditions précieuses pour l'explication de nos saintes Ecritures, on y trouve des minuties ridicules et indignes de l'attention d'hommes sérieux. Souvent la pudeur est obligée de se voiler la face devant des turpitudes d'un cynisme qui cherche en vain à se couvrir du prétexte des mœurs patriarcales.

Mais ce qui domine le tout, c'est la haine du Christ et du nom chrétien, haine qui s'y traduit sans ménagement, sans métaphore, et avec une persistance qu'on dirait satanique. Nous omettons de mentionner les exécrations et les blasphèmes du Talmud contre la personne adorable du Sauveur, contre la très-sainte Vierge et le mystère de l'Incarnation et de la Croix. Les chrétiens doivent être regardés par le Juif comme des galiléens, des épicuriens, des incirconcis, des païens (*goïm*), des abominables. Leurs églises sont pour lui « les maisons des cloaques » dont il demande journellement au Seigneur la destruction ; leurs biens sont des biens proscrits : « Les possessions des *goïm* (chrétiens), disent les talmudistes dans le *Bava-Batra*, sont ou doivent être réputées comme un désert ou comme le sable de la mer : le premier occupant en sera le vrai propriétaire ».

« Le Talmud défend expressément », dit M. Drach, « de sauver de la mort un chrétien, de lui rendre les effets perdus, etc., d'en avoir pitié ». « Les rabbins », continue le même auteur, « disent encore : Puisque la vie de l'idolâtre (chrétien) est à la discrétion du Juif, à plus forte raison son bien ». Par une conséquence naturelle de ces principes, les rabbins ont décidé qu'il est permis à un Juif de faire une

erreur de compte à son profit en traitant avec un chrétien, et qu'en général c'est une action honnête d'enlever à un chrétien quelque somme d'argent que ce soit, par des moyens analogues.

La haine des talmudistes les a poussés jusqu'à établir que « c'est une bonne action de tuer les *goïm* (1). Ce qui justifie les paroles prophétiques du Sauveur : « L'heure viendra où quiconque vous tuera croira rendre hommage à Dieu ». Contre le Juif qui abjure on lit des malédictions comme celles-ci : « L'Israélite qui s'est donné à un culte étranger doit être considéré comme le *goïm* (chrétien) et jeté dans la fosse. S'il tombe dans un puits et qu'on puisse adroitement faire en sorte qu'il ne remonte pas, qu'on le fasse (2) ».

Ces haineuses doctrines entraient de droit dans le programme d'éducation et d'enseignement que le rabbin de Saverne tenait à développer lui-même à ses fils. Ceux-ci durent subir, à tour de rôle, la rude influence de cette autorité jalouse ; mais, plus que tous ses frères, Jacob reçut, comme une cire molle, l'empreinte des idées et des convictions d'un père tendrement aimé. Les traits que nous avons

(1) M. Drach nous apprend que ces passages du Talmud ayant plusieurs fois soulevé l'indignation des hébraïsants chrétiens, le synode juif réuni en Pologne en 1631 prescrivit de les supprimer dans les éditions à faire. « Un zéro mis en place », dirent les docteurs du synode, « avertira les rabbins et les maîtres d'école d'enseigner à la jeunesse ces endroits de vive voix seulement. Au moyen de cette précaution », ajoutent-ils, « les savants d'entre les nazaréens (chrétiens) n'auront plus de prétexte de nous attaquer sur ce sujet ». (*Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*, t. I, p. 168.)

(2) On trouvera dans ces dispositions du Talmud l'explication du petit récit suivant d'un ancien condisciple du vénérable Libermann : « Je me permis un jour », dit-il, « de le questionner sur les différentes cérémonies et offices qui se faisaient à la synagogue ; il m'en donna le détail, et je sentis naître en moi la curiosité de les voir par moi-même. J'osai donc lui demander si, pendant les vacances, il n'aurait pas la bonté de m'y conduire un jour. « Oh ! « non », me dit-il, « je ne le puis pas ; il m'y arriverait probablement quelque « grand malheur ». Je compris que sa vie même y pourrait être exposée ».

racontés plus haut suffiraient au besoin pour nous en convaincre. Ajoutons-y le fait suivant :

Un jour, le jeune Jacob fut envoyé par ses parents chez une voisine, chrétienne, pour lui demander à changer une pièce de monnaie. Il se sentit inspiré de profiter de l'occasion, et sut faire glisser dans sa petite main deux sous habilement dérobés à « l'infidèle », conformément aux préceptes du Talmud. C'était là, à son sens, un acte de religion dont il aima ensuite à se glorifier, aux applaudissements de la famille et surtout de son chef, qui se plut à voir dans cette pieuse prouesse d'enfant, un gage de futurs et plus importants exploits.

Ces douces espérances ne laissèrent pas, durant plusieurs années, d'obtenir une pleine et entière réalisation : Jacob continuait à se laisser imprégner, avec une confiante docilité, des enseignements paternels. La nature l'avait d'ailleurs doué d'une intelligence vive et pénétrante, qui lui permettait de saisir à première vue toutes les subtilités talmudiques. Aussi, dans les concours publics des écoles israélites de la province, primait-il facilement ses condisciples du même âge. Son frère aîné, Samson, était l'unique émule digne de lui que leur père croyait pouvoir lui opposer.

A 13 ans, notre jeune Jacob, dut faire son entrée légale dans la synagogue. C'est là, pour un Juif religieux, un des actes les plus importants de la vie. D'ordinaire, il est précédé de plusieurs mois et souvent d'une année entière de jeûnes et de privations. A un jour convenu de fête ou de sabbat, l'adolescent se présente à l'assemblée. Le préchantre proclame son nom et l'appelle à prendre part à la lecture publique de la Bible. Il est par là même déclaré majeur, devient homme et prend un rang dans les cérémonies religieuses ; il peut, au besoin, compléter le

nombre d'assistants requis pour constituer une assemblée légale. Comme on s'en convaincra facilement, le rabbin de Saverne tint à ce que son cher Jacob brillât en cette occasion et se soumît à toutes les exigences du Talmud; et son autorité fut facilement obéie. Elle le fut encore, après ce grand jour, quand vint l'heure de fixer le choix de sa carrière future.

Le regard exercé du père de cette nombreuse famille avait sondé sans peine les dispositions intimes de chacun de ses fils. Samson avait de rares talents; mais déjà un commencement de tiédeur trahissait un certain affaiblissement dans ses convictions.

Jacob seul unissait une âme profondément religieuse et convaincue à un esprit véritablement supérieur. Sur lui va se concentrer l'attention affectueuse du rabbin. Ce sera son disciple de prédilection ; il l'aime d'un amour à part, il moulera son cœur dans le sien ; il ne négligera rien pour détourner toute influence étrangère. Ce fils bien-aimé deviendra un autre lui-même ; il continuera sa profession, il perpétuera son nom et sa race, et une auréole de gloire ne manquera pas de couronner ses succès. Par déférence ou par goût, Jacob embrassé avec chaleur les vues de son père. Devenir un rabbin savant et capable de poursuivre glorieusement la mission paternelle paraît être son unique ambition. Peu d'années lui suffisent pour atteindre la science qui lui devra ouvrir les plus hautes écoles rabbiniques. Celle de Metz se fera un honneur de le recevoir ; mais, au lieu d'y trouver le chemin brillant des dignités de la synagogue, il commencera à y entrevoir le modeste sentier qui, peu après, le conduira au baptême et à l'humilité de la croix.

Cependant, à l'époque où nous sommes, sa foi et ses convictions judaïques sont encore profondes. Le fait que

voici en est un témoignage énergique. C'est un témoin oculaire, un israélite converti, qui va nous le raconter. Notons au préalable une prescription du Talmud, qui en fut l'occasion : à savoir que le Juif consciencieux ne doit jamais prendre ses repas la tête découverte.

« En me reportant, dit ce témoin, aux premières années de ma conversion, il me revient à la mémoire un petit incident de la vie de votre vénérable Père, qui prouve combien grandes et énergiques étaient sa foi et sa piété. Son frère Samson était médecin cantonal à Geispolsheim, près de Strasbourg. Il habitait le petit bourg d'Illkirch-Graffenstadten, où il remplissait les fonctions de maire. Votre vénérable Père était alors un jeune homme d'environ 18 ans ; il venait parfois passer quelques jours dans la famille du docteur. Or, un jour de fête, comme il se trouvait là, M. le Maire invita à dîner quelques-uns de ses amis. Je fus du nombre. Au moment de nous mettre à table, après la récitation du *Benedicite*, je remarque que notre adolescent était seul resté couvert. Assis en face de lui : « Jeune homme, lui dis-je, vous voyez « que nous sommes tous chapeau bas ; veuillez en faire « autant de votre jolie casquette, autrement on vous taxera « d'impolitesse. — Monsieur l'Avocat », me répondit-il avec vivacité, malgré sa douceur habituelle, « vous suivez « votre religion, laissez-moi, je vous prie, suivre la mienne ». Et il refusa de se découvrir jusqu'à la fin du repas ».

Nous avons hâte de passer à des horizons, sinon plus purs, du moins plus consolants pour nos cœurs chrétiens.

CHAPITRE II.

Conversion de Samson Libermann et de deux de ses frères.
Attitude de Jacob.

Parmi les insondables mystères de notre symbole, il en est un devant lequel le philosophe loyal, non moins que le chrétien fidèle, doit se prosterner, en inclinant sa faible raison. Nous voulons parler du fait et du dogme de la prédestination et du concours divin dans l'humanité. Dieu veut, et c'est de foi, le salut de tous les hommes. A tous il donne suffisamment les moyens nécessaires pour le réaliser. Mais, en dehors et au delà de cette providence déjà bien miséricordieuse, il en est une autre, toute de prédilection, de surabondance d'amour ; et celle-ci ne s'étend pas à tous dans une mesure égale. Le Seigneur n'agit pas envers toute nation comme envers son peuple chéri ; il n'a pas accordé à Sodome et à Gomorrhe les grâces dont il comble Jérusalem ; il choisit Abraham, et il préfère Jacob à Esaü. C'est qu'il est le Maître et qu'ainsi il plaît à sa libre volonté.

Comment ne pas rappeler ces vérités, qui, pour nous, sont des dogmes, en face des merveilles de miséricorde divine que nous allons voir s'opérer dans la famille de Saverne où nous avons introduit nos lecteurs ?

La grâce d'en haut commença son mystérieux travail dans l'âme valeureuse de Samson, l'aîné des fils du rabbin. De bonne heure, il sentit le vide des doctrines talmudiques, auxquelles cependant il s'appliquait par devoir avec toute l'ardeur dont il était capable. Ses goûts l'inclinèrent vers la carrière et les études médicales. De là, comme première conséquence, une séparation et un éloignement de la

maison paternelle, et peu après des rapports indispensables et journaliers avec les *goïm* ou chrétiens.

A partir de ce moment, sa foi juive, déjà quelque peu chancelante, s'ébranla de plus en plus : le doute s'empara sérieusement de son esprit ; et dans son âme se produisit bientôt un désenchantement complet pour le culte mort et le vain simulacre du judaïsme. D'autre part, la religion de Jésus le Nazaréen ne soulevait plus aussi vivement les révoltes de sa pensée. Déjà même il avait le courage de la regarder de front, comme il ressort du fait suivant dont nous ne voudrions point priver nos lecteurs. On sait que, dans la catholique Alsace, il est difficile de suivre longtemps une route ou un chemin quelconque, sans rencontrer sur ses bords le signe de notre Rédemption. Or, comme Samson se promenait un jour avec ses amis, la vue d'un de ces calvaires l'arrêta ; ses yeux osent fixer la croix, et de sa bouche sort spontanément ce cri d'une âme en détresse : « C'est pourtant une bien grande idée que « celle d'un Dieu qui meurt pour les hommes ! Si je pou- « vais y croire !..... »

Un mariage vint un instant faire diversion à ces agitations intérieures. Il le contracta devant le rabbin et à la synagogue, qu'il fréquentait encore par une sorte de routine.

Cependant son cœur sincère et naturellement religieux ne tarda pas à retomber dans l'inquiétude, en face des mêmes énigmes dont la solution lui demeurait encore cachée. Il voulut alors s'éclairer à la faible lueur de la science rationaliste; mais la lecture des livres impies, en lui enlevant un dernier reste de croyance, ne rendit que plus impérieux encore le besoin de religion qui dévorait son âme. L'œil délicat et attentif de sa compagne ne tarda pas à pénétrer dans cette nuit obscure. Pour toute conso-

lation, elle dut se contenter de lui révéler, en son propre cœur; une situation absolument semblable à la sienne. De bonne foi, on soupirait de part et d'autre après la vraie lumière ; ensemble on priait, on invoquait le Dieu de toute vraie lumière, et bientôt du soleil divin se détacha un premier rayon, qui leur permit de contempler de plus près les splendeurs du christianisme.

Dans une famille voisine et protestante, le livre des Évangiles tombe sous leurs yeux. Ils le lisent avec une sainte avidité ; ils apprennent que le vrai Fils de Marie ne ressemblait en rien au portrait qu'on leur en avait fait. Jésus, au contraire, leur apparaît comme le plus beau, le plus doux, le plus aimable des enfants des hommes : leur esprit est saisi d'admiration, et déjà leur cœur se sent épris d'amour. Une généreuse résolution est aussitôt prise : si la Providence leur accorde un fils, on le présentera non à la synagogue, mais à l'église, non à la circoncision, mais au baptême. Sur les indications d'un voisin, M. le docteur Libermann alla trouver le pasteur protestant du lieu, lequel le reçut froidement, écouta avec une sorte d'indifférence ses chaleureuses ouvertures, et finalement lui conseilla de ne pas trop se presser ; plus tard il verrait ce qu'il aurait à faire.

La naissance d'un enfant mort-né coupa court aux nouvelles perplexités qui furent le résultat de cet entretien, et donna le temps aux deux époux de mieux s'éclairer sur le véritable christianisme. On était dans les premiers jours de 1820. Le diocèse de Strasbourg possédait alors comme vicaire général M. l'abbé Liebermann, le célèbre théologien à qui nous devons un de nos plus beaux livres sur la vraie religion. Cette sorte d'homonymie fortuite aida à rapprocher les cœurs. Des conférences suivies dissipèrent les doutes et les incertitudes ; et, le 15 mars 1824,

le docteur Libermann et son épouse eurent le bonheur de se voir admis au nombre des enfants de l'Église catholique.

Cette importante conversion contribua beaucoup à accentuer le mouvement extraordinaire vers le christianisme qui déjà avait commencé à se produire parmi les Juifs d'Alsace. Au nombre des nouveaux et fervents convertis on vit figurer bientôt deux autres fils du rabbin de Saverne, Felkel et Samuel, qui n'hésitèrent pas à suivre l'exemple de leur frère aîné.

Nous n'essayerons point de décrire l'explosion de colère et d'irritation que ces désertions si rapides causèrent au sein de la famille Libermann. Une rupture complète et absolue en fut la conséquence inévitable. Le jeune Jacob, cependant, malgré le redoublement d'affection que son père lui témoigna à partir de ce moment, ne put se résigner à cet isolement, à cette entière et définitive séparation d'avec ses frères bien-aimés. Il vint même de Metz, où il continuait alors ses études rabbiniques, faire une visite au docteur de Strasbourg, peut-être dans la pensée secrète d'avoir raison de ce qu'il regardait comme une apostasie. La discussion ne tarda pas à s'engager ; mais notre jeune homme sut y montrer une telle modération, et il écouta les explications des nouveaux chrétiens avec une patience et un calme si admirables, que sa belle-sœur ne craignit point de lui dire ce mot devenu prophétique : « Vous serez non-seulement chrétien, mais prêtre et apôtre ».

Comment cette triple prophétie parvint-elle à se réaliser en lui ? L'histoire entière de sa vie nous le montrera ; mais il nous dira lui-même par quelles miséricordieuses voies la divine Providence l'a conduit au baptême. Nous serons heureux de mettre intégralement sous les yeux de

nos lecteurs ce récit attendrissant de sa conversion. Ce sera comme une sorte d'hymne de reconnaissance et d'actions de grâces en l'honneur du Dieu tout-puissant et infiniment bon, de qui seul vient tout don parfait. L'âme franche et sincère de M. Libermann s'y révèle tout entière. Il ne recule pas devant des détails pouvant tourner à sa confusion, alors que son humilité lui inspire des réserves et des lacunes qu'il nous est permis de regretter.

Nous devons, avant de passer outre, indiquer l'occasion du récit qu'on va lire. C'est un respectable directeur de la Compagnie de Saint-Sulpice qui parle : « En 1850, dit M. l'abbé Gamon, je me trouvai à la solitude (au village d'Issy près Paris). J'eus le bonheur de voir M. Libermann, et enhardi par l'aménité et la condescendance que j'apercevais dans toutes ses paroles, j'osai lui demander ce que je désirais entendre depuis si longtemps, le récit de sa conversion : — « Très-volontiers », répondit-il aussitôt, « d'autant plus que l'on a dit sur ce point des choses « inexactes; mais aujourd'hui je suis pressé. Venez dîner « un jour au séminaire du Saint-Esprit, et je vous promets « de vous satisfaire ».

« Je ne me fis pas attendre : dès que j'eus terminé ma retraite, je courus à cette entrevue tant désirée. Il était absent, lorsque j'arrivai..... Il entra au moment où nous nous levions de table. Je fus heureux d'assister à son dîner. Je me rappellerai toujours la bonté et la simplicité avec laquelle il parlait au Frère qui le servait. Oh! que les Saints sont faciles à contenter ! Son frugal repas fut bientôt terminé, et tout aussitôt il me conduisit dans une allée solitaire qui est au fond du jardin. Et là, se laissant aller à cette douce aisance qui accompagnait toutes ses paroles, il me fit, en substance, et souvent en propres termes, le récit suivant..... Je jetai sur le papier ce

que j'avais entendu, et je suis heureux aujourd'hui de n'avoir pas laissé affaiblir les premières impressions ».

Nous laissons maintenant la parole au serviteur de Dieu. Puisse son récit, comme la lecture des brûlantes pages des confessions de saint Augustin, servir à éclairer et à fortifier les âmes encore plongées dans les ténèbres de l'erreur, ou que n'éclaire plus qu'une foi faible et vacillante !

CHAPITRE III.

Conversion de Jacob Libermann racontée par lui-même. — Séjour à Metz. Voyage de Paris. — Son baptême et ses nouveaux noms.

« J'étais âgé d'environ vingt ans, quand il plut à Dieu de commencer l'œuvre de ma conversion. Mon père, qui était un rabbin distingué, m'avait fait étudier jusqu'alors, auprès de lui, la science talmudique. Il était content de mes progrès, et se complaisait dans la pensée qu'il me laisserait un jour l'héritier de sa fonction, de sa science et de la considération dont il jouissait auprès de ses coréligionnaires. Vers le temps dont je parle, il se décida à m'envoyer à Metz, afin que j'y achevasse mes études. En agissant ainsi, il se proposait bien moins de me faire acquérir une science que je pouvais tout aussi sûrement trouver auprès de lui, que de me donner une occasion de faire connaître mon savoir, mes talents, de me rendre recommandable parmi les rabbins qui viennent en grand nombre se former dans cette ville. Il me donna des lettres pour deux professeurs de l'Ecole israélite, dont l'un avait été son élève et dont l'autre était son ami. Là commença à se rendre sensible pour moi l'action miséricordieuse de la Providence. Dieu, qui voulait me retirer de l'erreur dans laquelle j'étais plongé, y disposa mon cœur, en me faisant

éprouver des ennuis et des rebuts auxquels j'étais loin de m'attendre.

« Jusque-là j'avais vécu dans le judaïsme de bonne foi et sans soupçonner l'erreur ; mais, en ce temps, je tombai dans une espèce d'indifférence religieuse qui, en quelques mois, fit place à une absence complète de foi. Je lisais cependant la Bible, mais avec défiance : ses miracles me rebutaient, et je ne les croyais plus.

« Cependant mon frère aîné, actuellement médecin à Strasbourg, venait de passer au christianisme. J'attribuai d'abord sa démarche à des motifs naturels. Je pensai qu'il en était où j'en étais moi-même relativement au judaïsme ; mais je le blâmais d'avoir, par son abjuration, donné du chagrin à nos parents. Néanmoins je ne me brouillai pas avec lui. Nous liâmes même en ce temps une correspondance. Je la commençai par une lettre dans laquelle je lui faisais quelques reproches sur sa démarche et lui exposais mes pensées sur les miracles de la Bible.

« Mon frère me répondit qu'il croyait fermement ces miracles ; que Dieu n'en faisait plus aujourd'hui, parce qu'ils n'étaient plus aussi nécessaires ; que, le Messie étant venu, Dieu n'avait plus besoin de disposer son peuple pour le recevoir ; que tous les prodiges de l'Ancien Testament n'avaient d'autre fin que de préparer ce grand événement.

« Cette lettre me fit quelque impression ; je me disais que mon frère avait bien, dans son temps, fait les mêmes études que moi ; cependant je persistais à attribuer sa conversion à des motifs humains, et l'effet produit par sa lettre fut bientôt détruit. D'ailleurs, le doute qui s'était emparé de mon esprit était trop profond pour céder à un ébranlement aussi faible : la bonté de Dieu m'en préparait d'autres.

« Un de mes condisciples me montra, en ce temps, un livre hébraïque non ponctué, qu'il ne pouvait pas lire, parce qu'il débutait dans l'étude de l'hébreu ; je le parcourus avidement : c'était l'*Évangile traduit en hébreu.* Je fus très-frappé de cette lecture. Cependant, là encore, les miracles si nombreux qu'opérait Nòtre-Seigneur Jésus-Christ me rebutèrent.

« Je me mis à lire l'*Émile* de Rousseau. Qui croirait que cet ouvrage, si propre à ébranler la foi d'un croyant, fut un des moyens dont Dieu se servit pour m'amener à la vraie religion ? C'est dans la *Confession du vicaire savoyard* que se trouve le passage qui me frappa. Là Rousseau expose les raisons pour et contre la divinité de Jésus-Christ, et il conclut par ces mots : « Je n'ai pas été à même jus-« qu'ici de savoir ce que répondrait à cela un rabbin « d'Amsterdam ».

« A cette interpellation, je ne pus m'empêcher d'avouer intérieurement que je ne voyais pas non plus ce qu'il y aurait à répondre.

« Telles étaient mes dispositions à cette époque, et toutefois l'œuvre de ma conversion ne faisait pas de grands progrès. J'appris alors que deux autres de mes frères, qui habitaient Paris, venaient pareillement d'embrasser le christianisme. Cela m'émut jusqu'au fond de l'âme ; je prévoyais bien que leur aîné finirait par en faire autant. (Grâce à Dieu ! cela est, en effet, arrivé.) J'aimais beaucoup mes frères, et je souffrais en prévoyant l'isolement dans lequel j'allais me trouver auprès de mon père. J'avais un ami, qui partageait mes dispositions à l'égard de la religion. Je le voyais souvent. Nos études et nos promenades étaient presque communes. Il me conseilla d'aller à Paris, d'y voir M. Drach, qui dès lors était converti, et d'examiner sérieusement ce que, j'avais à faire avant de

prendre les engagements qui sont liés à la profession de rabbin. Cette proposition était de mon goût, j'y donnai une pleine adhésion. Mais il fallait la faire agréer à mon père, et cela n'était pas facile. Lui écrire mes projets eût été le moyen le plus sûr de les rendre inutiles ; je me décidai donc à aller le trouver. J'arrivai à Saverne, bien fatigué du voyage, que j'avais fait à pied. Mon père me laisse reposer un peu avant de me parler de ses craintes ; mais le jour n'est pas encore terminé, qu'il m'appelle auprès de lui. Il veut, sans plus tarder, éclaircir ses doutes. Un moyen facile était à sa disposition : il n'avait qu'à me questionner sur mes études et sur le Talmud en particulier. Mes réponses devaient lui donner la mesure de mon application. Il savait bien que l'on ne peut en imposer à un maître sur un sujet qui demande tant de travail, tant de mémoire, tant d'aisance, tant d'habitude. Le Talmud, en effet, qui peut être saisi par un esprit d'une portée ordinaire, exige cependant quelque chose de très-délié et de très-exercé dans l'intelligence pour être bien rendu, bien présenté. Souvent même la plaisanterie s'y mêle, et des subtilités s'y montrent presque partout. Il n'y aura jamais que celui qui a étudié longtemps et récemment ces choses, qui puisse les rendre avec cette facilité qui caractérise les habiles.

« Mon père était de ce nombre ; et, en dix minutes, tous ses soupçons à mon sujet auraient été changés en de tristes réalités, si la bonté divine, qui voulait me convertir, n'était venue comme miraculeusement à mon secours.

« La première demande qu'il me fit était précisément une de ces questions sur lesquelles il est impossible de ne pas se laisser voir tel qu'on est. Or, depuis deux ans, j'avais négligé presque entièrement l'étude du Talmud, et ce que j'en avais appris, je l'avais lu comme un dégoûté,

qui veut simplement sauver les apparences. Cependant, à peine ai-je entendu la question, qu'une lumière abondante m'éclaire et me montre tout ce que je dois dire.

« J'étais moi-même dans le plus grand étonnement ; je ne pouvais m'expliquer une telle facilité à rendre compte de choses que j'avais à peine lues. Je n'en revenais pas, en voyant la vivacité et la promptitude avec lesquelles mon esprit saisissait tout ce qu'il y avait de confus et d'énigmatique dans ce passage qui allait décider de mon voyage. Mais mon père était encore plus émerveillé que moi-même ; son cœur était enivré de joie, de bonheur. Il me retrouvait digne de lui, et il voyait disparaître les appréhensions qu'on lui avait inspirées à mon sujet. Il m'embrassa tendrement, m'inonda le visage de ses larmes : « Je « soupçonnais bien », me dit-il, « qu'ils te calomniaient en- « core, quand ils disaient que tu te livrais à l'étude du latin « et négligeais les connaissances de ta profession ». Et il me montra toutes les lettres qu'on lui avait écrites en ce sens.

« A souper, ce bon père, voulant me régaler, alla chercher une bouteille de son vin le plus vieux, afin de se réjouir avec moi de mes succès.

« La permission de faire le voyage de Paris ne se fit pas longtemps attendre ; et, malgré les avis qu'on lui donnait que j'y allais pour rejoindre mes frères et faire comme eux, il ne put le croire.

« Je passai quelques jours encore auprès de mon frère, et j'étais bien touché de voir le bonheur dont il jouissait. Néanmoins, j'étais encore bien loin de me sentir changé et converti. M. Drach me trouva une place au collége Stanislas, et il m'y conduisit. Là on me renferma dans une cellule, on me donna l'*Histoire de la doctrine chrétienne* par Lhomond, ainsi que son *Histoire de la religion*, et on me laissa seul.

« Ce moment fut extrêmement pénible pour moi. A la vue de cette solitude profonde, de cette chambre où une simple lucarne me donnait le jour, la pensée d'être si loin de ma famille, de mes connaissances, de mon pays, tout cela me plongea dans une tristesse profonde ; mon cœur se sentit oppressé par la plus pénible mélancolie.

« C'est alors que, me souvenant du Dieu de mes pères, je me jetai à genoux et le conjurai de m'éclairer sur la véritable religion. Je le priai, si la croyance des chrétiens était vraie, de me le faire connaître ; si elle était fausse, de m'en éloigner tout aussitôt.

« Le Seigneur, qui est près de ceux qui l'invoquent du fond de leur cœur, exauça ma prière. Tout aussitôt je fus éclairé ; je vis la vérité ; la foi pénétra mon esprit et mon cœur. M'étant mis à lire Lhomond, j'adhérai facilement et fermement à tout ce qui est raconté de la vie et de la mort de Jésus-Christ. Le mystère de l'Eucharistie lui-même, quoique assez imprudemment offert à mes méditations, ne me rebuta nullement. Je croyais tout sans peine. Dès ce moment, je ne désirais rien tant que de me voir plongé dans la piscine sacrée. Ce bonheur ne se fit pas longtemps attendre. On me prépara incontinent à ce sacrement admirable, et je le reçus la veille de Noël. Ce jour aussi, je fus admis à m'asseoir à la table sainte (1826).

« Je ne puis assez admirer le changement merveilleux qui s'opéra en moi au moment où l'eau du baptême coula sur mon front. Je devins vraiment un homme nouveau. Toutes mes incertitudes, mes craintes, tombèrent subitement. L'habit ecclésiastique, pour lequel je me sentais encore quelque chose de cette répugnance extraordinaire qui est propre à la nation juive, ne se présenta plus à moi sous le même aspect. Je l'aimais plutôt que je ne le craignais ; mais surtout je me sentais un courage et une force

invincibles pour pratiquer la loi chrétienne. J'éprouvais une douce affection pour tout ce qui tenait à ma nouvelle croyance ».

Arrêtons-nous ici pour contempler avec plus d'attention la grande merveille dont le tableau est placé sous nos yeux.

Une prière et quelques gouttes d'eau, tels sont bien les deux faibles éléments que nous voyons mis en œuvre par le Maître souverain. Comme Saul sur le chemin de Damas, notre jeune Jacob est subitement terrassé, et le Seigneur tout-puissant, qui dispose des cœurs selon son gré, fait sortir du sien ce cri de détresse : « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, si la croyance des chrétiens est vraie, faites le moi connaître ; si elle est fausse, éloignez-moi d'elle tout aussitôt ». Cela suffit, et dès ce moment, comme nous l'atteste M. Drach, son catéchiste, « l'âme du néophyte ressemblait à une pierre incandescente qui dévore promptement l'eau qu'on déverse sur elle ». Il y a plus : l'eau elle-même sembla se changer en feu. Ecoutons en effet le récit suivant, que nous a envoyé un des plus intimes amis du néophyte devenu séminariste :

« Dans un de ces entretiens », dit-il, « où nos cœurs aimaient à s'épancher l'un dans l'autre, je lui demandai quelles avaient été ses impressions pendant la cérémonie du baptême. Avec un accent qui témoignait que j'avais réveillé un des plus chers souvenirs de sa vie, il me répondit : « Ah ! mon cher, vous dire ce que j'ai ressenti alors « serait chose impossible. Au moment où l'eau sainte « commença de couler sur mon front, il me sembla que « j'étais dans un autre monde. *Je me vis comme au milieu « d'un immense globe de feu ;* je ne me sentais plus vivre de « la vie naturelle ; je n'entendais ni ne voyais plus rien de « ce qui se passait autour de moi ; je me laissai faire

« comme machinalement pour toutes les cérémonies qui « suivent le baptême ». Jamais », continue le narrateur, « je n'oublierai le récit de cette espèce d'extase, dont le souvenir, après plus de quarante années d'intervalle, se présente encore à mon esprit avec toute sa fraîcheur ».

Ces détails sont complétés par le témoignage d'un autre condisciple du serviteur de Dieu. « Voici un fait », écrivait-il, « qu'il nous racontait un soir, à trois ou quatre condisciples et à moi. En parlant de son baptême et des exorcismes, il nous dit qu'il avait senti physiquement sa délivrance de l'esprit de ténèbres, et qu'à ce moment il avait été violemment agité. A cet endroit de son récit, il éprouva une émotion fort sensible, qui se communiqua à nous comme une étincelle électrique et nous impressionna vivement ».

M. Libermann, en ce moment le plus solennel de sa vie, avait à ses côtés, faisant l'office de parrain et de marraine, M. le baron François de Mallet et Mme la comtesse Aglaé-Marie d'Heuze, membre d'une association de dames pour secourir les nouveaux convertis. Par reconnaissance et, comme pour mieux se rappeler ce beau jour, le néophyte voulut prendre les noms de François et de Marie, auxquels il ajouta celui de Paul, le zélateur de la loi mosaïque devenu le grand Apôtre des Gentils, et pour lequel il se sentit dès lors une particulière dévotion.

« Au sortir des fonts baptismaux », dit le chevalier Drach, « le pieux néophyte promit au Seigneur de se consacrer à son service dans le ministère sacerdotal ». Ce dernier trait achève de montrer de quelle abondance de grâces fut alors remplie l'âme de celui que le Seigneur s'était choisi pour en faire un vase d'élection.

CHAPITRE IV.

Transformation merveilleuse opérée dans M. Libermann. — Fermeté de sa foi. — Sa vocation à l'état ecclésiastique. — Il reçoit la tonsure. — Sa position délicate. — Solution de Mgr de Quélen.

Un pieux et savant auteur, en commentant le récit de la Genèse sur la création du monde en six jours, y trouve une image des opérations merveilleuses de la grâce divine dans l'œuvre de la conversion et de la sanctification d'une âme. Le premier jour, la lumière se lève sur cette pauvre âme, plongée jusque-là dans les ombres de la mort. « Que la lumière de ma grâce », dit le Seigneur, « se fasse dans ce cœur rempli de ténèbres », et la lumière se fait. Le second jour, le firmament est créé, c'est-à-dire que l'âme est élevée au-dessus des choses périssables d'ici-bas. Le troisième jour, la terre paraît ; elle est séparée des eaux : ainsi l'homme sort de l'océan des concupiscences; il devient une terre fertile, apte à produire des fruits de salut. Le quatrième jour, le soleil du divin amour échauffe le cœur de feux nouveaux, et autour de lui resplendissent la foi et les différentes vertus figurées par les autres astres. Le cinquième jour, naissent les poissons et les oiseaux : l'âme se baigne avec confiance dans les eaux de la miséricorde divine; puis elle prend son essor vers les collines éternelles. Enfin le sixième jour, qui vit le premier homme créé à l'image de Dieu, voit aussi l'âme, renouvelée par la grâce, redevenir entièrement l'image et la ressemblance vivante de son Sauveur et se reposer paisiblement en lui.

Toutes ces merveilles de la puissance et de la bonté divines se retrouvent avec éclat dans la conversion du jeune israélite de l'Alsace. Une chose à remarquer cepen-

dant, c'est que, pour cette transformation, comme pour celle du grand Apôtre dont il a reçu le nom, un seul jour, un instant même a suffi. Du premier coup l'œuvre entière est accomplie; et, avec saint Augustin, le néophyte peut s'écrier dans les transports de sa reconnaissance : « Seigneur, vous m'avez appelé, et votre voix a guéri ma surdité; vous avez lancé vos éclairs, et leur brillant éclat m'a ouvert entièrement les yeux; vous m'avez excité et j'ai recouvré la vie, et je soupire après vous ! »

Quel merveilleux et subit changement ! Hier encore, Jacob Libermann suivait aveuglément les inspirations d'un père ennemi du Christ; aujourd'hui, François-Marie-Paul est le fervent disciple de ce Jésus que ses aïeux ont crucifié. Hier, la synagogue voyait dans la science et le zèle du jeune étudiant du Talmud les prémices d'une vocation rabbinique ; et aujourd'hui, la sainte Église le reçoit avec amour parmi ses enfants. Son intelligence s'est illuminée aux splendeurs de la vérité par essence, et dans son cœur la perfidie judaïque s'est fondue devant les ardeurs de la divine charité. Son âme est devenue le temple du Dieu vivant, et l'Esprit-Saint y fixe pour jamais sa demeure. Ce n'est plus lui qui vit, c'est Jésus qui vit en lui.

Dès le lendemain de son baptême, le jour même de Noël, on l'admet au banquet eucharistique. Il est dès lors si avide de cette céleste nourriture, que l'abbé Auger, son pieux directeur, n'hésite pas à lui permettre bientôt de communier trois et quatre fois la semaine. « C'était sans doute », ajoute le digne ecclésiastique qui nous a conservé ce détail, « pour donner à Celui qui avait pris soin de l'éclairer lui-même, le moyen de se communiquer plus abondamment à cette âme d'élite ».

Les assauts auxquels sa foi de néophyte se trouva dès lors en butte ne firent que la fortifier. Des catholiques de

ses amis, suivant les faux principes de la nature et du monde, le blâmaient d'un changement de religion, d'après eux, trop précipité. Ils auraient voulu qu'il attendît du moins la mort de son père déjà âgé. Mais la grâce d'en haut lui avait fait comprendre qu'il faut obéir à la voix de Dieu, plutôt qu'à celle de la chair et du sang.

Au collége même de Stanislas, il eut à subir d'autres attaques : « Je passai », dit-il, « un an dans ce collége, pratiquant ma religion de bon cœur et avec joie. Au milieu des bons exemples que j'avais sous les yeux dans cette maison, je trouvai un jeune homme qui pouvait me faire beaucoup de mal. Par des motifs que je ne compris jamais, il était sans cesse à me parler de ma conversion, comme d'une action que j'avais faite à la légère et sans motif. Il me demandait les raisons qui m'y avaient déterminé, les combattait, et, à force de chicanes, finissait par me réduire au silence. Cependant mon cœur demeurait ferme, et, quoique je ne pusse bien expliquer les motifs de ma foi, je sentais que je croyais fermement ».

Cette surabondance de grâce, qui remplissait ainsi le nouveau converti de force et de courage, annonçait des desseins particuliers de la Providence à son égard. Voilà qu'en effet une voix mystérieuse résonne à son oreille. Il ne saurait en douter : c'est le Maître qui l'appelle. « Seigneur », s'écrie aussitôt le nouveau Paul, « *quid me vis facere ?* Que voulez-vous que je fasse ? » Et la même voix répond : « *Veni, sequere me*, viens et suis-moi ». Jésus sera obéi ; dès ce jour, le jeune néophyte le suivra ; plus tard, il sera prêtre et apôtre, et la prophétie de Strasbourg aura reçu son entier accomplissement.

Cependant, il ne saurait se le dissimuler, l'autel est encore bien loin, et des obstacles sérieux semblent devoir à jamais lui en fermer l'accès. Ce n'est pas que sa volonté

soit hésitante : elle a fait au contraire résolûment son choix.

Mais ses études latines sont à peine ébauchées ; puis sa santé est chétive et délicate ; pourra-t-elle résister aux fatigues de plusieurs années de séminaire? Et, enfin, comment trouver, durant tout le temps de sa formation cléricale, le pain de chaque jour ?

A toutes ces difficultés le néophyte répond par un acte de confiance illimitée en la divine Providence ; elle ne lui fera pas défaut. Persuadés, comme lui, de sa vocation à l'état ecclésiastique, les pieux directeurs du collége Stanislas le placent, en attendant, au séminaire des Missions de France attenant à ce collége. Les dames charitables qui avaient pourvu à ses premiers besoins, dès son arrivée à Paris, et qu'un lien de plus attachait à lui depuis son baptême, s'offrent à lui continuer leurs bons offices. Et elles le firent avec une générosité qui toucha jusqu'au fond du cœur le serviteur de Dieu. Il alla lui-même humblement les en remercier plusieurs fois ; mais surtout il répandit, au pied des autels, de ferventes prières pour ses bienfaitrices.

Humainement parlant, le problème était donc résolu, et l'avenir de M. Libermann semblait paisiblement assuré. Les premiers commencements confirment ses espérances. Le nouveau séminariste fait des progrès rapides dans la science et la piété ; et déjà l'on n'hésite plus à lui ouvrir la porte du sanctuaire. Le 3 juin 1827, six mois après son baptême, il reçoit la tonsure cléricale des mains de Mgr de Quélen, archevêque de Paris ; et dorénavant aucun empêchement ne paraissait plus devoir interrompre cette succession des grands jours d'ordination qui rapproche de plus en plus le séminariste de l'autel.

Il ne devait pas cependant en être ainsi ; et à ce moment

même, de nouvelles ténèbres allaient envelopper l'avenir du nouveau clerc.

La maison qui l'abritait avait reçu, dans sa fondation, un but spécial. Elle devait préparer des prédicateurs pour les chaires des églises de France. Ce n'était pas à cela que pouvait viser l'humble converti de Saverne, et telle n'était pas non plus la pensée de ses bienfaiteurs à son sujet. Il n'était pas d'ailleurs le seul élève de ce séminaire à ne pas ambitionner la carrière du P. de Rauzan et de ses disciples. Plusieurs autres y faisaient avec lui leurs études, sans autre vue que celle du sacerdoce. C'était une déviation de la fin première de l'établissement, que le silence de l'autorité supérieure semblait jusque-là légitimer. Ce silence néanmoins fut rompu en cette même année, et Mgr de Quélen crut devoir rappeler aux directeurs leur primitive mission.

La mesure ne semblait pas devoir atteindre le cas exceptionnel de M. Libermann, et nul de ses supérieurs n'eut la pensée de la lui appliquer. Pour lui, il n'en jugea pas de même. Sa conscience délicate et timorée s'en inquiéta ; et il s'en ouvrit à M. Drach, son protecteur dévoué, qui nous a conservé ces détails. « Ma conscience », lui dit-il, ne « me permet pas de continuer, sans rien dire, à manger dans cette sainte maison le pain de la charité. Je suis décidé, sans doute, à avancer aux ordres sacrés, quand on voudra bien m'y appeler ; mais je ne puis savoir si le bon Dieu me donnera la vocation de missionnaire ». M. Drach s'empressa de faire part à Mgr de Quélen des scrupules de son protégé, dans la persuasion que sa Grandeur, par une dispense en règle, calmerait ces inquiétudes. Mais le saint archevêque prit une résolution différente : « Eh bien », daigna-t-il répondre à son interlocuteur, « nous le mettrons à Saint-Sulpice, et nous lui donnerons

une bourse ». Ainsi la Providence sut-elle amener M. Libermann en cette maison, où, dix années durant, il va fournir, au milieu des plus cruelles épreuves, une si féconde carrière.

CHAPITRE V.

M. Libermann entre au séminaire de Saint-Sulpice. — Vie pure, simple et régulière. — Lutte héroïque contre son père. — Il est à jamais tout à Dieu.

Fort de la parole bienveillante de Mgr de Quélen, M. Drach alla avec son pieux néophyte frapper à la porte du séminaire de Saint-Sulpice. M. Libermann y fut en effet reçu, non toutefois sans quelques difficultés. Laissons-le, du reste, nous raconter lui-même les détails de cette réception, et nous redire son bonheur de se voir placé sous la conduite des dignes fils de M. Olier.

« Ce fut », dit-il, « en octobre 1827, que M. Drach vint me présenter à Saint-Sulpice; la retraite d'ouverture de l'année scolaire était déjà finie. Il commença par faire connaître les craintes qu'il avait sur ma santé ; il appréhendait que le lever de la communauté ne fût trop matinal pour moi. Le bon M. Garnier, supérieur, répondit rondement que, dans ce cas, il ne fallait pas venir au séminaire. M. Drach ajouta que je savais parfaitement l'hébreu, mais que j'étais bien moins fort pour le latin. « Les cours « de théologie se font en latin et non pas en hébreu », reprit assez vivement M. le supérieur. Ces deux réponses me donnaient bien quelques craintes ; cependant elles ne me rebutèrent pas. J'eus bien occasion d'éprouver plus tard qu'une grande bonté de cœur se cachait sous cette rigidité apparente.

« Mon entrée à Saint-Sulpice fut pour mon âme une époque de bénédiction et de joie. On me donna pour *ange* (1) M. l'abbé Georges, plus tard évêque de Périgueux. La grande charité avec laquelle il remplissait sa fonction me confondait et me faisait aimer de plus en plus une religion qui inspire des sentiments si doux et si merveilleux. Et puis, ce silence qui se garde si bien au séminaire, ce recueillement intérieur qui se lit sur toutes les figures et qui est comme le caractère spécial de ceux qui habitent cette sainte maison, tout cela me faisait le plus grand bien ; je me sentais dans un nouvel élément, je respirais à l'aise. Une seule chose me manquait dans ces commencements ; j'ignorais complétement le moyen de faire oraison. Quoi qu'en eût dit d'abord M. Garnier, il me permit facilement de me lever après les autres : et je me voyais ainsi privé des répétitions et explications de l'oraison qui se font le samedi matin. Ne pouvant faire mieux, je prenais mon manuel entre les mains, et je faisais mon oraison, en produisant successivement les actes que la méthode indique. Cet exercice, si pénible en apparence, m'était rendu agréable par l'onction de la grâce, et il me fut très-salutaire ».

Si M. Libermann fut tant édifié de la grande charité du futur évêque de Périgueux, qui était alors comme son pieux mentor, celui-ci ne le fut pas moins de la conduite du nouveau séminariste. Voici en quels termes Mgr Georges en parlait plus de vingt ans après : « Selon le langage aimable et gracieux de Saint-Sulpice, je fus désigné pour son *ange*... J'étais tout humilié et confus de porter ce titre, surtout près de ce saint jeune homme, dont les

(1) On appelle ainsi le séminariste qui est chargé de recevoir un nouveau venu, de l'habituer aux usages du séminaire et de l'avertir charitablement des fautes extérieures qui pourraient lui échapper.

vertus ont laissé dans mon cœur un souvenir et un parfum délicieux ».

D'autres de ses anciens condisciples nous apprennent qu'il prit soin, dès son entrée à Saint-Sulpice, de s'y lier avec quelques-uns des plus pieux élèves. Sans s'isoler des autres, il aimait de préférence la conversation des fervents, parce qu'elle répondait mieux aux aspirations de son âme. Mais il s'appliqua surtout à l'œuvre de sa sanctification, par une obéissance entière au règlement et par une docilité complète à son pieux directeur.

Il s'étudiait, d'ailleurs, à passer commme inaperçu : ce qui faisait ajouter à Mgr Georges, dont nous venons de citer le témoignage, « qu'il ne pouvait donner aucun détail particulier sur cette vie de séminariste, tant elle fut humble et cachée en Notre-Seigneur, même aux yeux de ceux qui eurent le bonheur de l'approcher de plus près ». — « Il évitait avec soin », ajoutent d'autres témoins, « ce qui pouvait le faire remarquer à l'extérieur ; sa conduite paraissait simple et unie. Il était toujours modeste, posé, sans gêne ni contrainte. Mais ce dehors qui ne présentait rien de bien extraordinaire, cette vie commune en apparence, cachaient des trésors de grâce. Dieu seul sait ce qu'il y avait de zèle et d'ardeur dans cette âme d'élite ».

Notre pieux séminariste s'est dépeint lui-même dans les lignes suivantes, par lesquelles il décrivait, pour l'édification commune, la manière de vivre des fervents élèves de Saint-Sulpice : « Le matin », dit-il, « quand ils s'éveillent, leur âme s'élève aussitôt vers Dieu, objet unique de leur amour ; ils se lèvent aussitôt au premier signal, et n'accordent pas une seconde à la paresse et au contentement de la chair. Ils continuent à rester unis à Dieu tout le jour, jusqu'à ce que, le soir venu, ils doivent de nouveau se livrer au sommeil. Ils étudient avec la plus grande

application, mais uniquement pour Dieu. Ils mettent un très-grand soin à faire leurs exercices de piété. Pendant les récréations, ils sont gais, ouverts, pleins de charité, de douceur, d'humilité, de prévenance. Ils tâchent de s'encourager mutuellement et de se porter à la ferveur. A l'approche des grandes fêtes ils font ensemble des neuvaines, pour s'entretenir de plus en plus dans l'esprit de leur sainte vocation et obtenir les grâces multiples dont ils ont besoin ».

Ainsi s'écoulaient, dans la paix et la ferveur, les jours de M. Libermann, lorsque, au bout d'une année, Dieu lui ménagea une nouvelle douleur, qui fut, sans contredit, une des plus cuisantes de sa vie. Pour ne pas plonger, avant le temps, le glaive dans le cœur de son père, il avait gardé soigneusement, vis-à-vis de lui, le secret de sa conversion. Mais l'heure vint où ce secret fut trahi ; et de là, de la part du vieux rabbin de Saverne, une vive irritation et une sorte de désespoir.

Déjà trois de ses fils avaient déserté la synagogue pour entrer dans le giron de l'Église ; mais du moins Jacob lui restait, et dans cet enfant de prédilection se concentraient toutes ses affections, toutes ses espérances. Et voilà qu'il a, lui aussi, abandonné la religion de ses ancêtres !... Quel coup de foudre pour cet homme, qui tenait au judaïsme par toutes les racines de la vie et à son Jacob par toutes les fibres du cœur !... A peine a-t-il appris la soi-disant apostasie de ce dernier, qu'il prend la plume et lui écrit une lettre véhémente, où les menaces se mêlent à la persuasion, pour tâcher de ramener, de gré ou de force, le déserteur au bercail d'Israël.

Cette missive est remise à M. Libermann au milieu de la récréation commune. Il l'ouvre, commence à la lire, et voici que son visage se trouble et s'anime. D'abondantes

larmes coulent de ses yeux; puis, d'une voix ferme entremêlée de sanglots, on l'entend s'écrier : « Non, non !... Je suis chrétien! Je suis chrétien!... » Et sur son front brille, avec le reflet de la douleur, une sérénité toute céleste.

Seul confident de cette correspondance, M. Drach ne se rappelait qu'avec horreur les imprécations du rabbin et ses blasphèmes contre le divin Sauveur. Qu'on se figure maintenant ce que dut éprouver dans ces circonstances le cœur si sensible de M. Libermann !

Mais ce qui l'afflige le plus, c'est l'état d'aveuglement où se trouve ce père tendrement aimé, à l'égard de notre sainte religion. Aussi profite-t-il de l'occasion pour essayer de lui dessiller les yeux. « Après en avoir délibéré devant Dieu », écrivait un de ses amis, « il répondit à la foudroyante épître de son père, par une longue lettre des mieux motivées et des plus touchantes, dans laquelle il lui expliquait toutes les raisons qui avaient déterminé son changement de croyances, les preuves évidentes qui établissent la divinité du christianisme. Puis il l'engageait fortement lui-même, avec toute sa famille, à suivre son exemple. Mais », ajoute le même témoin, « cette lettre demeura sans réponse, et il eut la douleur de voir mourir son père dans le judaïsme. Quant à ses frères, un autre se convertit bientôt, et le plus jeune fut baptisé quelques années après ».

« Consolons-nous », écrivait-il lui-même à l'un de ses frères, au sujet de l'endurcissement de leurs parents, « consolons-nous et espérons dans l'infinie miséricorde de notre Dieu... Adorons sa divine justice, et faisons-lui le sacrifice des personnes qui nous sont les plus chères. Disons-lui : Notre Père qui êtes aux cieux, que votre sainte volonté soit faite !... Du reste, prions et espérons toujours ; nous avons lieu de tout attendre de sa part ». *(Lettre du 8 juillet 1830.)*

Le trait suivant fait admirablement ressortir combien, dans ces douloureuses circonstances, fut complet le triomphe de l'amour divin dans le cœur généreux de M. Libermann. L'un de ses frères, récemment converti comme lui au catholicisme, étant venu le voir à Paris, au séminaire de Saint-Sulpice, il le conduisit à Notre-Dame. Là ils prièrent quelque temps ensemble. Que se passa-t-il alors dans ces cœurs, heureuses conquêtes de la Mère de la divine grâce? Dieu seul le sait; mais, à peine sortis et encore sur le seuil de la porte de l'église cathédrale, ils se jettent, en pleurant, dans les bras l'un de l'autre. Le pieux lévite dit alors à son frère, en le tenant embrassé : « Mon cher frère, c'est là seulement que je te reconnaîtrai... Si jamais tu venais à abandonner la religion de Jésus-Christ, souviens-toi que je ne te reconnaîtrais plus pour mon frère ! »

Rien ne pouvait donc plus séparer le fervent séminariste de la charité de Jésus-Christ. Il était tout à son divin Maître, et pour toute sa vie. Ce généreux sacrifice ne pouvait rester sans récompense. Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité.

CHAPITRE VI.

Grâces signalées accordées à M. Libermann. — Son attitude angélique, en servant la sainte messe et devant le saint Sacrement. — Dons extraordinaires d'oraison. — Humilité, douceur, charité. — Esprit de mortification et de renoncement.

Une lettre intime de M. Libermann, heureusement conservée, malgré ses recommandations de la détruire, nous révèle comment il fut magnifiquement récompensé de sa fidélité au divin Maître. C'est une lettre qu'il écrivait plus tard à l'un de ses disciples, pour ranimer son courage et

sa confiance en Dieu. Il commence par s'humilier, à l'exemple des saints, pour mieux faire ressortir l'œuvre de la grâce en son âme.

« En somme », écrit-il, « je n'ai rien acquis, ni pour la force de la volonté, ni pour la pratique des vertus. Dieu m'a tout donné ; il m'a attiré, sans me demander la permission, et avec une violence que je n'ai encore aperçue en personne jusqu'à présent. J'étais d'abord très-lâche, très-indifférent, très-nul pour toute vie surnaturelle. *Notre-Seigneur me fit la grâce de résister à mon père, qui voulait m'arracher à la foi ; j'ai renoncé à mon père plutôt qu'à la foi. Après ce fait, le bon Maître est venu à l'improviste m'arracher à moi-même, et il tint mes facultés absorbées et captives pendant environ cinq ans*, sans que, pendant tout ce temps, j'eusse la pensée de travailler à une vertu ou à une autre. Toute mon occupation était d'être avec lui, et cela était bien facile ». *(Lettre du 3 août 1846.)*

Le fervent séminariste appartenait donc plus que jamais au divin Maître, dont le joug était pour lui si suave et si doux. Son bonheur était d'assister le prêtre à l'autel. Là, tout près de son Dieu, s'immolant pour lui, il paraissait comme un séraphin. Un jour, entre autres, qu'il servait la messe célébrée par le digne et savant abbé Faillon, dans une des chapelles de catéchisme à l'église Saint-Sulpice, il se passa une chose extraordinaire, rapportée sous la foi du serment par un des ecclésiastiques témoins au procès d'introduction de sa cause. Au moment de la communion, une sorte de flamme parut planant sur la tête de l'humble clerc, et, peu après, vint s'abattre sur la poitrine d'une personne qui allait communier. Au premier moment, celle-ci fit un mouvement, comme si le feu prenait à ses vêtements ; et il lui fut donné à entendre que ce jeune acolyte serait un jour son directeur et son guide : ce qui

arriva, en effet, et dans des circonstances toutes providentielles.

Citons aussi quelques lignes d'un pieux condisciple de M. Libermann, qui, à plus de vingt ans de distance, avait encore présent devant les yeux l'édifiant tableau, qu'il décrit ainsi : « Aux heures de communication plus intime avec Dieu, pendant l'oraison, à la sainte messe, au moment de la communion, il semblait fondre sous le souffle de l'Esprit-Saint. Debout ou agenouillé, le visage immobile et la face tournée vers le ciel, il ne pouvait détacher son regard d'un objet si doux à contempler, et des ruisseaux de larmes coulaient habituellement de ses deux yeux. Et, ce qui a été souvent remarqué, ces larmes qui semblaient monter du cœur, pour s'échapper par ses paupières, n'altéraient point la fixité contemplative de son regard ».

Un autre de ses anciens condisciples, le vénérable évêque de Metz, Mgr Dupont des Loges, ajoute à ce sujet : « Une des choses qui me frappa le plus vivement, dans M. Libermann, fut sa dévotion au très-saint Sacrement. Il est d'usage au séminaire de Saint-Sulpice que les élèves aillent, une fois chaque semaine, passer une demi-heure en adoration devant Notre-Seigneur renfermé dans son tabernacle, au jour et à l'heure qui leur sont indiqués sur un tableau. J'ai été chargé pendant quelques années du soin de ce tableau. Afin d'avoir auprès de moi, durant cette adoration, un modèle qui excitât ma dévotion, une âme fervente qui dédommageât Notre-Seigneur de mes distractions et de mes langueurs, j'assignai à M. Libermann le même jour et la même heure qu'à moi. J'eus tout lieu de me féliciter de cet innocent calcul, qu'il était loin de soupçonner. Combien de fois ne l'ai-je pas considéré à mes côtés dans une sorte d'extase, la poitrine gonflée par des soupirs

ardents, le visage enflammé, les yeux entr'ouverts, d'où s'échappaient de douces larmes, tel, à peu près, qu'on représente saint Louis de Gonzague au pied des autels ! Ce souvenir m'est encore présent ; il m'attendrit et me confond ».

Voilà bien, dans ses admirables ardeurs, le don de l'oraison affective que le Seigneur accorde aux âmes consumées par son amour, et sur laquelle plus tard le vénérable serviteur de Dieu a écrit des pages si touchantes.

« Dans cet état d'oraison », dit-il, « l'âme se porte avec violence vers Dieu et vers les choses divines. Elle est auprès de Notre-Seigneur comme un enfant sur le sein de sa mère, pendu à sa mamelle : quelquefois il ferme les yeux par la douceur qu'il éprouve en suçant le lait ; quelquefois il les élève vers sa mère et la regarde avec complaisance. Tel est l'état de ces âmes : elles sucent le lait de la grâce, elles en jouissent, en se reposant sur le sein du divin Maître. Ce n'est que du lait qu'elles sucent, mais un lait délicieux. Quelquefois, comme cet enfant, elles se contentent de se reposer ainsi, fermant les yeux à l'intérieur, et parfois même extérieurement. D'autres fois, elles considèrent Notre-Seigneur avec une grande tendresse d'amour. C'est pour elles une joie immense que l'approche d'une fête : un salut du saint Sacrement, une grand'messe, une procession leur donne des transports d'amour. Quoique l'âme, en cet état, ait de très-grandes jouissances, cela n'empêche pas qu'elle n'éprouve souvent des douleurs intérieures très-fortes ; mais ces douleurs sont encore pleines de suavité, et renferment des attraits si violents qu'on ne saurait s'en faire une idée, si on ne les a pas éprouvées ».

Le serviteur de Dieu n'a pas seulement connu par lui-même ces joies et ces douleurs de l'oraison d'affection.

Il a parcouru, dans ses communications avec le divin Maître, tous les degrés de l'échelle mystique. « J'ai d'abord été dans l'oraison affective », écrivait-il à une âme particulièrement chère, « j'ai passé par ses degrés les plus ordinaires comme les plus intenses ; j'ai ensuite passé par ce genre d'oraison que Courbon appelle présence de Dieu, pure foi et autres..... » Il parle d'ailleurs en maître, dans plusieurs de ses écrits spirituels, du don des larmes, des visions qui ont lieu dans l'oraison de contemplation, des ravissements et extases, etc.

Son directeur lui-même, M. l'abbé Gallais, témoin de ces merveilles de grâces, n'hésita pas à dire ouvertement « qu'il ne croyait pas qu'il y eût alors en France deux âmes plus avancées en oraison que M. Libermann ».

Quant à l'humble séminariste, loin de s'en glorifier, il en prenait occasion de confesser plus ingénument sa propre misère. Il attribuait à la grâce d'en haut jusqu'aux dons et aux qualités naturelles que la bonté divine lui avait départies. « Je sais bien », écrivait-il un jour pour affaiblir la bonne opinion qu'on avait de lui, « je sais bien que mon esprit a pris une certaine force, une certaine élévation, et mon jugement de l'extension et de la rectitude ; mais il est certain que c'est la grâce toute seule qui a créé ce qui n'existait pas, qui a fortifié ce qui était faible et rectifié ce qui était défectueux. Cela est tellement vrai et clair, que, si je devenais incrédule, mon esprit ne pourrait cependant jamais nier l'existence et l'action de la grâce dans mon âme ».

Les âmes favorisées de grâces sensibles ne sont pas toujours exemptes des défauts et des imperfections de la nature. « Quelquefois », ajoute M. Libermann, dans l'opuscule cité plus haut, « ces âmes deviennent brusques, chagrines, mécontentes de tout le monde et de toutes

choses. D'autres fois, elles portent envie à ceux qu'elles voient plus favorisées, blâment et taxent avec rigueur tous les autres ».

Le nouveau séminariste ne tomba-t-il pas lui-même dans quelqu'un de ces défauts ? Devant cette question, il nous semble voir se lever ses nombreux condisciples de Saint-Sulpice et faire entendre une commune et énergique protestation. Tous n'ont qu'une voix pour exalter l'humble charité, l'inaltérable douceur de leur saint confrère. Citons seulement ces lignes, écrites par l'un des membres distingués du clergé de Paris :

« Je me souviens parfaitement de M. Libermann, ses traits mêmes me sont présents de la manière la plus précise.... En recueillant mes impressions devant l'image de ce grand serviteur de Dieu, que je m'honore plus que jamais d'avoir connu et d'avoir eu pour frère, je crois pouvoir la caractériser par une bonté et une sérénité inaltérables, qui étaient comme l'épanouissement habituel d'une âme angélique.

« Sa piété était proverbiale parmi nous, et il s'attachait à sa personne une idée d'édification qui n'était pas seulement de l'estime, mais qui tenait de la vénération. Sous la simplicité la plus gracieuse et la plus aimable, on discernait facilement une âme intérieure, unie à Dieu et familiarisée avec la méditation. Et, pour rendre toute ma pensée, quand je le mets en parallèle avec ceux de mes bons confrères dont la piété et les vertus m'ont laissé la plus heureuse impression, je n'en trouve aucun qui l'ait surpassé et auquel j'aie pu appliquer plus spontanément et plus véritablement ce mot : *C'est un saint...* »

Mais où se montrait surtout la douceur, la bonté, la tendre charité du serviteur de Dieu, c'était dans ses rapports avec les pauvres secourus par le séminaire. A ce sujet,

l'un de ses condisciples nous a laissé le récit suivant :

« Nous fûmes longtemps ensemble au séminaire, pour la distribution des vêtements et d'autres secours qui se faisait aux indigents une fois par semaine. Souvent alors, j'ai eu occasion d'admirer sa charité et sa compassion pour les pauvres et les malheureux. Je me rappelle, entre autres, le fait suivant. La première fois que j'assistai à cette distribution, je trouvai que ces bonnes gens, trop avides de recevoir ce qu'on leur destinait, se pressaient avec une trop grande précipitation. J'y vis un désordre auquel je crus qu'il fallait remédier et je dis à M. Libermann : « Ne pourrait-on pas leur dire qu'on ne donnera rien à « ceux qui se pressent de la sorte ? — Eh ! imposer une « pénitence aux malheureux ! » me répondit-il aussitôt, avec un accent qui ressentait l'étonnement et la compassion. Nous faisions chacun à notre tour une petite instruction à ces pauvres gens. Il fallait l'entendre leur parler, pour comprendre la charité dont il était animé. C'était bien simple, comme tout ce qu'il faisait, mais bien suave et bien pénétrant ».

Rempli de douceur et de charité pour tous, M. Libermann n'avait de rigueur que pour lui-même; et, en cela, il était le fidèle imitateur des saints. C'est le dire universel de tous ceux qui l'ont connu à Saint-Sulpice, qu'il ne s'accordait jamais aucune satisfaction purement naturelle. Et ici, le même témoin ajoute un détail émouvant, qui achèvera de donner une idée de ce qu'était, dès lors, notre fervent converti : « Il me souvient encore qu'étant son voisin de chambre j'ai souvent été réveillé, au milieu de la nuit, par ses austérités et les rudes coups de discipline dont il macérait son corps, déjà si affligé par les maladies. D'ailleurs, on voyait bien dans toute sa conduite et dans tout son être que c'était un homme extrêmement

mortifié, bien qu'il rayonnât toujours sur sa figure un air de douce gaieté ».

Vie de renoncement et de mortification pour lui-même, mais vertu douce et aimable pour les autres : tel était donc déjà le caractère dominant de M. Libermann. C'était là sa grâce, et ce fut par là que le serviteur de Dieu put acquérir ensuite un si grand ascendant sur les âmes et les porter si efficacement à un amour pour Dieu fort et généreux.

Mais il fallait encore, pour achever en lui la parfaite image de Notre-Seigneur, qu'il passât par le creuset de nouvelles et plus cruelles souffrances. Ces épreuves vont bientôt commencer, épreuves dures et humiliantes pour la nature, s'il en fut jamais.

CHAPITRE VII.

M. Libermann s'applique à l'étude ainsi qu'à la piété. — Sa fatigue de nerfs. — Il reçoit les ordres mineurs. — Attaques d'épilepsie. — Héroïque résignation. — Sa chère maladie fait ses délices.

Séminariste modèle, il est à peine nécessaire de dire que M. Libermann fut un élève studieux. Il nous apprend lui-même, dans sa correspondance de famille, « que, depuis le matin jusqu'au soir, en dehors des exercices de piété et autres, il était occupé sans relâche à l'étude de la théologie ». Les manuscrits qu'il a laissés témoignent d'ailleurs assez de son application à résumer soigneusement les leçons de ses doctes maîtres.

Toutefois, ce qu'il cherche avant tout, ce n'est pas la science qui enfle, mais bien la charité qui édifie. C'est en présence de son crucifix qu'il se livre à l'étude ; et dans la contemplation des plaies sacrées du Sauveur, comme

dans la méditation des saintes Ecritures, il puise abondamment cette science des saints, sans laquelle le prêtre ne saurait vraiment être « la lumière du monde et le sel de la terre ». De là ces lignes adressées à son frère vers la fin de sa première année à Saint-Sulpice :

« Je suis toujours content, toujours heureux ; mon cœur est toujours dans une parfaite tranquillité, et rien ne sera capable de troubler cette paix. Tous mes désirs se bornent à servir mon Dieu autant qu'il est en moi ; j'espère que sa bonté infinie ne me refusera pas ses grâces et qu'elle me conduira au bout de la pénible carrière de cette vie, sans que je puisse jamais l'offenser ». « Mon mal de nerfs », ajoute-t-il, « est, je crois, sur son déclin. Depuis le mois de février de l'an passé, je n'ai pas eu de forte attaque (nerveuse) ; je me lève maintenant le matin à cinq heures et je fais mon oraison, exercice qui est le plus capable de les irriter, et je ne sens cependant rien du tout : c'est sans doute une grâce que Dieu m'a accordée et que je n'ai pas méritée ». (27 *juillet 1828.*)

Les vacances étaient proches ; M. Libermann les passa à la maison de campagne du séminaire, à Issy. L'air pur et vivifiant de cette pieuse solitude consolida l'amélioration qu'il constatait dans l'état de ses nerfs ; il put reprendre avec une nouvelle ardeur le cours de ses études, à la rentrée des classes ; et bientôt il eut la douce consolation de recevoir les ordres mineurs des mains de Mgr de Quélen, dans l'ordination du 20 décembre 1828.

Mais une recrudescence dans sa maladie nerveuse ne tarda pas à se faire sentir ; et il crut même un moment devoir être obligé de quitter le séminaire. « A la fin de l'année dernière, écrivait-il à son frère aîné, mes nerfs m'ont joué de mauvais tours. Je crois que le travail d'esprit m'avait fatigué. Dès que je veux travailler un peu,

je sens un serrement à la tête, comme si le front et les tempes étaient ceints d'un bandeau de fer. Tout cela m'oblige à prendre du repos pendant quelques années, jusqu'à ce que ma santé soit tout à fait remise. J'ai résolu de me retirer quelque temps du séminaire. Je ne sais pas encore où j'irai ; mais je ne suis pas inquiet là-dessus. M. l'abbé Auger, directeur d'un collége à Paris, m'a offert de me donner quelque emploi dans sa maison, où je n'aurais pas à étudier. Du reste, je suis toujours fort content et je puis vous assurer que je n'ai jamais été aussi heureux : tant il est vrai que plus nous aimons Dieu et cherchons à le bien servir, mieux nous remplissons le but de notre création ».

Cependant le vertueux acolyte put encore se remettre à ses études et demeurer au séminaire. Sa promptitude d'esprit, la rectitude de son jugement, suppléaient d'ailleurs à ce que sa frêle santé devait enlever à l'assiduité de son travail et à la force de son application. Et, dans l'admiration de sa vertu, ses pieux directeurs ne voulaient pas se désister de l'espoir de le faire avancer aux saints ordres. Aussi, lorsque vint pour lui le temps d'être promu au sous-diaconat, crurent-ils devoir l'y appeler.

Il passe à cet effet ses examens, il suit les exercices de la retraite ; mais voilà que, la veille même du grand jour qui doit le consacrer irrévocablement au Seigneur, il est subitement frappé, comme par une main invisible, et une crise des plus violentes fait évanouir ses plus chères espérances. « Il se trouvait alors », racontent des témoins oculaires, « chez son directeur de conscience et lui rendait compte de son intérieur, avec son calme habituel, sans manifester aucune fatigue. Il était debout devant une cheminée, lorsque tout à coup il est saisi d'un ébranlement universel ; sa figure se bouleverse ; ses yeux gonflés s'étei-

gnent; ses lèvres livides se couvrent d'écume; haletant et suffoqué, il tombe aux pieds de son directeur, qui le prend courageusement dans ses bras et le porte sur son lit ».

Il n'y avait pas à s'y méprendre : c'était une attaque d'épilepsie ; or, voici ce que disent de ce terrible mal les auteurs les plus estimés :

« Parmi les maladies qui affligent l'espèce humaine, il n'en est point assurément de plus triste ni de plus horrible que l'épilepsie. Elle rejette le malade de la société et lui rend la vie insupportable ». — « L'épileptique devient sombre, honteux, très-susceptible ; et souvent la mélancolie le porte au suicide. Il ne conserve pas longtemps l'intégrité de ses facultés intellectuelles ; la mémoire en particulier disparaît peu à peu. C'est surtout immédiatement après les accès que les malades restent pendant un certain temps hébêtés et parfois dans un délire furieux. La maladie finit par produire des altérations cérébrales qui causent la paralysie, l'idiotisme, et conduisent insensiblement au terme fatal de la folie et de la mort ».

Après la description des ravages d'un semblable mal, on ne trouvera pas étrange que la discipline de l'Eglise arrête aux portes du sanctuaire ou sur les premières marches de l'autel les jeunes clercs qui en sont frappés, d'autant plus que la science le déclare généralement incurable (1).

Mais ce qui est vraiment merveilleux, c'est le spectacle de la paix, de la tranquillité d'âme, de la joie sainte que garde le serviteur de Dieu, jusque sous les coups de sa

(1) Le traitement de l'épilepsie a fait, de tout temps, le désespoir de la médecine. En 1852, M. le docteur Lélut écrivait ce qui suit : « Je suis chargé, entre autres maladies, du service des épileptiques de la Salpêtrière; j'ai traité des milliers de malheureux et de malheureuses en proie à cette affection, *je n'en ai point vu, ou à peu près point vu guérir*. (*Du pronostic et du traitement curatif de l'épilepsie*, par le docteur Herpin. Paris, 1852, p. 481.)

cruelle maladie : contraste à peine compréhensible, humainement parlant, et qui n'est pas, croyons-nous, un des moindres triomphes de la grâce sur la faiblesse de la nature.

C'est alors, en effet, que M. Libermann écrit à son frère et à sa belle-sœur une lettre qui dévoile les admirables trésors de grâces que le Seigneur s'est plu à verser dans son âme. Il commence par annoncer que sa maladie l'a empêché d'avancer au sous-diaconat, et qu'il est exclu pour plusieurs années, et pour toujours peut-être, des saints Ordres ; puis il poursuit en ces termes : « Voilà qui est bien affligeant, désolant, insoutenable. Sûrement, ce serait là le langage d'un enfant du siècle, qui ne cherche son bonheur que dans les biens de ce monde et qui agit comme s'il n'y avait pas de Dieu pour lui ; mais ce n'est pas ainsi que font les enfants de Dieu, les véritables chrétiens : ils se contentent de tout ce que leur Père céleste leur donne, parce qu'ils savent que tout ce qu'il leur donne leur est bon et utile, et que, s'il en arrivait autrement, ce serait un véritable malheur pour eux. Tous les maux que Dieu semble nous envoyer sont des biens réels ; et malheur au chrétien à qui tout va selon sa volonté ! il n'est pas comblé des faveurs de son Dieu. Aussi, mes chers amis, je puis vous assurer que ma chère maladie est pour moi un grand trésor, préférable à tous les biens que le monde offre à ses amateurs ; puisque ces prétendus biens ne sont que de la boue et de la misère aux yeux d'un véritable enfant de Dieu, et qu'ils ne sont propres qu'à l'éloigner de son Père qui est dans le ciel. Pour moi, j'espère que, si Notre-Seigneur Jésus-Christ me continue la grâce qu'il m'a faite jusqu'à présent et que je ne mérite pas du tout, je mènerai une vie parfaitement pauvre et uniquement employée à son service. Alors je

serai plus riche que si je possédais le monde entier, et je défie le monde de me trouver un homme plus heureux. Car, qui est plus riche que celui qui ne veut rien avoir? Qui est plus heureux que celui dont les désirs sont accomplis? Et pourquoi vous affliger à mon sujet; craignez-vous que je meure de faim? Eh! mon Dieu! le Seigneur nourrit les oiseaux de la campagne, et ne trouvera-t-il plus moyen de me nourrir, moi aussi? Il m'aime plus que les oiseaux de la campagne. Mais, direz-vous, si j'étais prêtre, je pourrais avoir une place et venir en aide à ma famille. Non, mes chers amis, il n'en sera jamais rien. Mon corps, mon âme, mon être et toute mon existence sont à Dieu, et, si je savais qu'il y eût encore une petite veine en moi qui ne fût pas à lui, je l'arracherais et la foulerais aux pieds dans la boue et la poussière. Que je sois prêtre ou non, que je sois millionnaire ou gueux, tout ce que je suis et tout ce que je possède est à Dieu et à personne autre qu'à lui; et je vous supplie de ne pas exiger que j'en agisse autrement; car ce serait injuste de votre part et inutile. Les liens de la charité qui me lient et m'attachent à mon Seigneur Jésus sont trop forts pour que vous puissiez les rompre, supposé même que vous le vouliez (ce que je ne pense nullement), pourvu, cependant, qu'il plaise à mon Seigneur de me continuer ses bontés que je ne mérite certainement pas du tout...

« J'ai oublié de vous dire, ajoute-t-il, que je resterai au séminaire tant que M. le Supérieur voudra bien me garder. Je ne lui ai pas demandé et je ne lui demanderai pas pourquoi il ne me renvoie pas de la maison; peut-être a-t-il encore l'espoir de me faire ordonner dans un an ou deux. Cependant, je pense bien plutôt qu'il me garde par charité; car il sait que je n'ai rien et il a pitié de moi. Dans tous les cas, il est dans l'ordre de la Provi-

dence que je reste encore, et c'est mon devoir de m'y conformer ».

Les admirables dispositions exprimées dans cette lettre ont été constatées par de nombreux témoins, qui ont vécu durant plusieurs années à côté de M. Libermann.

« L'une de ses premières attaques », écrit l'un de ses anciens condisciples, « eut lieu dans la grande salle des exercices, où nous nous promenions à cause du mauvais temps. J'étais à côté de lui avec un ou deux autres séminaristes. Nous l'emportâmes sur son lit, dans sa chambre, et nous ne le quittâmes que quand la crise fut entièrement passée. Il me serait difficile de vous dire avec quelle sérénité et quelle douce reconnaissance il nous parla, dès que la connaissance lui fut revenue ».

« C'est de M. Libermann lui-même », ajoute un autre témoin, « que j'ai appris qu'il était sujet à tomber du haut-mal. Il n'en paraissait pas plus affecté que de la chose la plus indifférente. Je croirais même volontiers qu'au fond du cœur il s'en réjouissait et en bénissait Dieu, comme d'une grâce et d'une faveur. Je l'ai vu plusieurs fois se trouver dans des circonstances assez humiliantes, en présence de ses supérieurs et de ses condisciples. Mais il était là comme dans son centre : pas le moindre signe d'embarras, ni d'inquiétude ; toujours la même sérénité modeste et gracieuse ».

« Vers ce même temps », rapporte un autre témoin, « un prélat d'Allemagne (1) très-renommé par sa sainteté et qui passait pour un thaumaturge, vint passer quelques jours à Saint-Sulpice. Tout le monde eut spontanément l'idée de lui faire faire une neuvaine pour M. Libermann, auquel on portait le plus affectueux intérêt. Le saint prélat se

(1) C'était sans doute le prince Alexandre de Hohenlohe, très-renommé, à cette époque, par diverses guérisons extraordinaires attribuées à ses prières.

prêta volontiers à ce désir ; mais il voulut que M. Libermann y donnât son adhésion et s'unît d'intention à cette demande. Or, M. Libermann répondit qu'il ne méritait pas que le *Bon Dieu* fît un miracle pour lui ; que, s'il voulait le faire, il l'en remerciait, mais qu'il ne croyait pas devoir le lui demander. Je crois que la neuvaine n'eut pas lieu ; mais le vénérable prélat fut très-édifié d'une si grande foi ».

D'après ce qui précède, on ne sera pas surpris de voir M. Libermann répondre en ces termes à l'un de ses amis qui lui souhaitait un parfait bonheur : « Vous m'écrivez, mon très-cher, que vous voudriez me voir heureux. Je n'entends pas ce que vous voulez dire par là. Voudriez-vous me voir riche, en bonne santé, et ne rien souffrir ici-bas ? Malheureux ! vous voulez que je sois en enfer ! Oh ! mon cher ami, laissez-moi ma pauvreté, ma chère maladie et cent mille souffrances encore ; il n'y a que les souffrances qui puissent me rendre semblable à Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Si vous voulez me voir heureux, venez me voir, et votre vœu sera accompli. Je suis chrétien, Notre-Seigneur Jésus-Christ est mort pour moi ; je suis accablé presque de ses bienfaits et de ses grâces ; j'ai un tout petit brin de ses souffrances et de sa croix et j'espère qu'il m'en donnera encore davantage, et je ne serais pas heureux ! Eh, mon Dieu ! que faut-il donc pour l'être ? »

Ainsi s'accomplissait à la lettre, dans l'humble acolyte, d'une manière physique et matérielle, cette parole du grand Apôtre : *Virtus in infirmitate perficitur*. Sa vertu s'achevait, se perfectionnait dans une humiliante et cruelle maladie. Et, comme saint Paul encore, son patron et son modèle, il pouvait ajouter : « C'est pourquoi je me complais dans mes infirmités : *Propter quod placeo in infirmitatibus meis* ».

Page 47.



JOURNÉES DE JUILLET 1830.

CHAPITRE VIII.

Journées de juillet 1830 : sentiments de M. Libermann. — Vue de Notre-Seigneur. — Il est sur le point d'être congédié du séminaire ; son calme en cette occasion. — On le garde à Issy par charité. — Il est accablé de peines et de tentations. — Sa paix merveilleuse dans toutes ces angoisses.

A l'époque où nous a conduit notre récit, une révolution politique allait bouleverser notre patrie et déchaîner l'impiété. Cet événement, qui menaçait la paix de l'Église en France, devait naturellement causer au séminariste malade et infirme de nouvelles anxiétés pour son avenir. Mais il était loin de penser à lui-même. Voici ce que raconte à ce sujet l'un de ses anciens condisciples, dom Jean Salier, mort à la Grande Chartreuse, en odeur de sainteté.

« J'ai souvent vu mon ami Libermann verser des larmes, mais jamais en si grande abondance que lors de l'explosion de juillet 1830. La communauté du séminaire de Paris s'était rendue de grand matin, selon l'usage, au séminaire d'Issy, pour y prendre un jour de délassement à la campagne. Vers les huit heures, on commence à entendre le tocsin et la canonnade. On ne tarde pas à apprendre que Paris est en armes et que l'impiété triomphe. Tous les élèves sont saisis d'effroi ; on ne parle qu'à voix basse. On s'inquiète du supérieur et des directeurs restés à Paris. Les heures se passent sans autre nouvelle que le redoublement des coups de canon et un bruit sombre et lointain, comme d'une mer en furie. Désirant me recueillir, je me dirige vers une allée solitaire. Je rencontre là M. Libermann, le visage couvert de grosses larmes, et je lui demande ce qu'il a : « Personne ne pense à Notre-Seigneur, répondit-il ; c'est maintenant qu'il faudrait y penser, le prier, se

réunir ensemble pour secourir les âmes et mourir, s'il le faut ! »

C'est ainsi que le fervent serviteur de Dieu s'oubliait lui-même pour ne songer qu'aux intérêts de la gloire divine et de la sainte Eglise. Le divin Maître voulut le récompenser de cet ardent amour par une faveur extraordinaire, semblable à celles que nous lisons dans la vie des âmes privilégiées. Les vénérables MM. Faillon et Pinault nous en ont ainsi conservé le souvenir :

« C'était le 16 juillet 1831, en la fête que le séminaire de Saint-Sulpice consacre plus spécialement à honorer le sacerdoce de Notre-Seigneur. Il méditait sur ce mystère, à la chapelle, pendant la grand'messe, en renouvelant sans doute l'humble aveu de son indignité. Comme pour répondre à ses pensées, le divin Maître, par une vue sensible et distincte, daigna se montrer à lui comme Pontife suprême. Il le vit, les mains pleines de lumières et de grâces, et, comme rangés autour de lui, tous ses frères du séminaire. Il lui sembla que Notre-Seigneur parcourait les rangs, donnant à chacun une part de ses grâces et n'exceptant que lui seul, en même temps qu'il parut lui offrir ses frères, et comme mettre à sa disposition le trésor distribué à tous ».

Quarante-cinq ans plus tard, à pareil jour, un éloquent prélat devait redire, devant une nombreuse assemblée d'évêques, de prêtres et de fidèles, la vie et les vertus du P. Libermann, devenu prêtre et fondateur d'une congrégation de missionnaires et décoré par la sainte Eglise du titre de Vénérable. N'était-ce donc pas comme une vue anticipée de ces grandes choses qui, le 16 juillet 1831, était alors donnée au serviteur de Dieu ? Mais pour lui, dans son humilité, il ne vit à cette apparition céleste qu'une seule explication : son exclusion du sacerdoce ; tandis que

tous ses confrères, plus heureux que lui, gravissaient les degrés du sanctuaire, les mains pleines des dons du Seigneur.

Il écrivait, quelques années plus tard, au digne abbé Faillon, son ancien directeur : « Ce que vous me dites de la vue de Notre-Seigneur, en 1831, je ne l'ai pas oublié, et j'ai toujours dit à tous ceux qui me parlaient du sacerdoce que je n'étais pas fait pour une si grande élévation, que ce n'était pas la volonté de Dieu que j'avançasse ».

Toutefois, le motif premier et principal sur lequel il appuyait son exclusion, c'était sa cruelle maladie ; elle formait un obstacle insurmontable à son ordination, à moins d'un miracle qui la fît disparaître ; et ce miracle de la toute-puissance de Dieu, il ne s'en croyait pas digne.

De là, il se considérait comme pouvant, d'un jour à l'autre, être congédié du séminaire. « Je suis encore à Saint-Sulpice », écrit-il à son frère aîné, « et j'y resterai jusqu'à ce que MM. les supérieurs jugent à propos de me renvoyer ; car ils ne pourront pas m'y garder toujours, étant incapable de devenir prêtre ». Il prie, du reste, son frère et sa belle-sœur de ne pas s'affliger ni s'inquiéter sur son compte. « Car », dit-il encore, « mon Père qui est dans le ciel sait bien ce qu'il fera de moi ; mon corps, mon âme, tout mon être lui appartient et dépend entièrement de lui.... Notre-Seigneur nous dit que son Père nourrit les oiseaux des champs ; à plus forte raison, ne négligera-t-il pas ses serviteurs, qui valent toujours mieux que les oiseaux ».

Le moment était proche où cette héroïque confiance allait être mise à l'épreuve. M. Carbon, directeur du séminaire, fait venir le pieux acolyte et lui déclare, de la part du supérieur général, que, sa santé lui ôtant tout espoir de parvenir à la prêtrise, il fera bien, dans l'intérêt

même de son avenir, de profiter du reste de sa jeunesse pour prendre un état. Il lui offre en même temps de l'aider à se pourvoir dans le monde. Le serviteur de Dieu demande simplement qu'on veuille bien le prévenir du jour où il lui faudra quitter le séminaire ; et, d'un air calme et confiant, il ajoute : « Quant au monde, je ne puis y rentrer ; Dieu, je l'espère, voudra bien pourvoir à mon sort ». Puis, il fait une respectueuse inclination et se retire.

L'entretien est rapporté à M. Garnier. Celui-ci en est tout préoccupé durant la nuit ; il souffre d'avoir pu affliger le fervent séminariste et de le voir dans une si pénible position. Il l'appelle donc et lui dit : « Cher enfant, je vous ai fait de la peine. — Non, Monsieur le Supérieur », répond celui-ci, « vous ne m'avez fait aucune peine.— Mais comment donc, quelles sont vos dispositions ? — Je suis heureux de ce que je n'ai d'autre ressource que Dieu seul en ce monde ». Désarmé par tant de vertu, le vénérable supérieur n'eut pas le courage d'exécuter sa première décision, et l'on résolut de garder le pieux séminariste, aussi longtemps qu'il plairait à Dieu, à la maison d'Issy, où il vivrait aux frais de la Compagnie.

C'est vers le milieu de l'année 1832 que M. Libermann se retira dans cette pieuse solitude. Elle fut pour lui comme un nouveau champ de combat ; car bientôt à son terrible mal vinrent se joindre des angoisses intérieures difficiles à décrire. C'est d'abord un profond dégoût de la vie, l'une des conséquences ordinaires de l'épilepsie, qui s'empare de lui ; et cette sombre mélancolie va jusqu'à lui inspirer des tentations de suicide.

Un jour, il traversait un des ponts de Paris en compagnie d'un séminariste en proie à des peines d'esprit violentes. Il essayait de consoler celui-ci, en l'excitant à des sentiments de confiance et de résignation. Dans ses paroles,

se traduisaient une suavité et une douceur qui, d'habitude, ne se rencontrent que là où règnent les consolations et la joie. Cependant le séminariste demeura sombre et agité. Se voyant de plus en plus pressé par les pieuses sollicitations de son compagnon, il lui répond brusquement : « Ces conseils sont bons à donner quand on est soi-même heureux et en paix ; on voit bien, à votre ton et à votre figure, que vous n'avez jamais passé par ces épreuves et ces tristesses ; vous ne souririez pas ainsi. — Ah ! mon très-cher », reprit son consolateur, « je ne vous souhaite pas de traverser le crible par où j'ai passé : Dieu veuille que jamais la vie ne vous soit à charge comme à moi-même ! je puis à peine passer sur un pont, sans que la pensée de me jeter à l'eau me vienne, pour en finir avec mes souffrances ; mais la vue de mon Jésus me soutient et me rend patient ».

Voilà bien le penchant au suicide que la science déclare être un effet de l'épilepsie. M. Libermann n'a pu s'y soustraire. Il en sentait si vivement le danger, qu'il poussait la précaution jusqu'à ne garder, sur lui ni dans sa chambre, aucun instrument tranchant ; mais jamais la maladie ne parvint à le faire sortir de sa paix et de sa douceur habituelles ; jamais elle ne lui arracha le moindre mot, ni même un mouvement d'impatience tant soit peu délibéré.

Une autre fois, il achevait de monter les escaliers, quand subitement son mal le saisit comme un coup de foudre. La secousse pouvait le jeter à la renverse et le précipiter le long des marches. Il comprit le danger et poussa un cri. On accourt de toutes les chambres voisines et on le porte à l'infirmerie au milieu d'affreuses convulsions. Le médecin vient. M. Lombard, praticien expérimenté, savait qu'au sortir de ces crises le malade est en proie à la plus sombre

désolation. Mais, comme il cherchait quelques paroles de réconfort, il fut très-surpris d'être prévenu par le patient, qui avait déjà retrouvé toute sa sérénité. Sous ses traits bouleversés par la douleur resplendissait sa belle âme : l'ange souriait dans l'agonisant. Le médecin eut à peine le pied hors de l'infirmerie qu'il s'écria : « Qu'est-ce donc que M. Libermann ? » L'infirmier ne comprenait qu'à demi. « Je sais », continua le médecin, « quels ravages de pareilles crises produisent dans tous les sens et au plus profond de l'âme ; j'ai trouvé M. Libermann tranquille et presque heureux. C'est donc un ange ou un saint ! »

Et cependant nous n'avons pas dit le dernier mot des souffrances de M. Libermann. Ses croix jusque-là n'avaient pas été sans compensation. Seul avec Jésus, il goûtait d'ineffables délices. Le Dieu de toute consolation venait lui-même en son âme le soutenir sensiblement. Or, voilà que Notre-Seigneur l'appelle à monter avec lui sur le Calvaire, et les joies saintes qu'il a naguère éprouvées sur le Thabor ne laissent plus en son âme que des traces arides. Il se voit plongé dans les obscurités, les sécheresses, les angoisses intérieures. Il n'y a plus dans son cœur que tristesse et désolation. S'il se plaint toutefois, ce n'est pas d'avoir à souffrir, il connaît trop le prix de la souffrance, mais c'est de ne plus, ce semble, retrouver son Dieu, l'unique bien qu'il ait en ce monde.

Un jour, le vénérable M. Pinault le rencontre dans une des allées du parc, l'air triste et pensif. Le croyant en proie à ses souffrances ordinaires, il lui rappelle, pour le réconforter, le souvenir des saints, et en particulier l'exemple de saint Vincent de Paul, qui avait toujours sa fiévrotte. « Hélas ! » répond M. Libermann, « saint Vincent de Paul pouvait au moins faire oraison ».

Par surcroît, le séminariste désolé se trouve dans une

position exceptionnelle, qui ne laisse pas d'ajouter encore à ses souffrances du dedans et du dehors. A Issy, il n'est ni directeur ni élève : la charité seule le garde dans la maison. Il voudrait du moins payer sa dette de reconnaissance, en se rendant utile ; et son état de santé lui interdit absolument toute application. Il nous apprend lui-même « que, durant les quinze ou dix-huit premiers mois de son séjour à Issy, il n'eut guère d'autre occupation que le soin de nettoyer les arbres ou le bois des charmilles ».

Le serviteur de Dieu est donc un homme de douleurs, crucifié avec Jésus-Christ. Et cependant rien n'ébranle son courage et ne lui fait perdre la paix de son âme. Il y a plus, pendant que l'homme terrestre est en lui accablé et comme anéanti, l'homme céleste prend une vigueur nouvelle et le fait se réjouir au sein même de toutes ses tribulations. Car, on ne peut s'y méprendre, il s'est dépeint, trait pour trait, dans les lignes suivantes, qu'il adressait à un vénérable prêtre, cloué lui aussi sur la croix.

« O homme de douleurs et de croix ! que vous êtes heureux d'avoir une part si excellente et si continuelle à la divine croix de Jésus ! Que peut-il rester encore à désirer après de si grandes grâces ? Travailler à la gloire de Dieu, convertir les âmes, est sans doute une belle chose ; mais, je vous le dis en vérité, je ne trouve pas cela si grand et si glorieux que l'abondante participation à la divine croix de Jésus...

« Un homme crucifié et réduit à l'extrémité où vous êtes, je l'avoue, est misérable, pauvre, nul, incapable de quoi que ce soit, à charge à lui-même, par tous les soins qu'il est obligé de donner à sa chair et par tous les accablements qu'il éprouve en son esprit. Et non-seulement cela, il est à charge à la Compagnie où il se trouve ; il y mange le pain des pauvres, sans pouvoir faire la moindre

chose pour le mériter ; il tient la place d'un autre qui pourrait rendre des services. Nul en lui-même, nul pour tout le monde, nul devant Dieu, nul devant les hommes, méprisé, méconnu, oublié, négligé et regardé avec indifférence, comme un homme inutile, on en a pitié par charité, comme d'un pauvre homme qui est à plaindre, parce qu'il est un objet de rebut et d'indifférence pour tous ses frères, et parce qu'on ne le garde dans la maison que par compassion et pour l'amour de Dieu, sans avoir aucune espérance d'en tirer le moindre bien, sinon d'exercer la patience. Quelquefois même, il provoque le chagrin de ses supérieurs et de ceux qui sont plus occupés de son service que de celui des gens les plus utiles. Quelle vie pour l'homme de terre et de boue ! quel effroyable sort pour l'orgueil ! Et cela sans espoir de voir du changement !

« Mais, pour l'homme de Dieu, qui n'a rien tant à cœur que d'entrer dans tous les desseins de sainteté et d'amour que Dieu a sur lui, tous ces maux sont autant de trésors. Il sent toute sa misère, sa pauvreté, sa nullité ; il voit que les hommes l'oublient, qu'ils le regardent avec indifférence ; qu'on s'occupe de tous les autres et que jamais on ne pense à lui, ou qu'on n'y pense qu'avec indifférence, comme à un homme qui a une existence insignifiante sur la terre. Il sait tout cela, il le sent vivement, il en est pénétré, et son âme se répand devant Dieu dans un grand amour, une profonde humiliation. Et c'est de cette manière qu'il commence à entrer dans la sainteté de Dieu par la séparation et l'abandon de toutes les créatures ; son âme est toujours prosternée devant Dieu. Elle ne trouve rien nulle part ; mais elle finit par ne pouvoir plus même supporter de trouver quoi que ce soit, quelque part, ailleurs qu'en Dieu seul.

« Cette personne ne trouvant rien et n'ayant rien, ni en

elle, ni ailleurs, elle rentre dans le fond intérieur de son âme, que vous appelez cabinet, et là elle reste dans son dépouillement, son extrême nudité, son impuissance, devant Dieu et son souverain Seigneur. Quel excès d'amour! Quelle admirable sainteté n'est pas renfermée dans les afflictions et dans l'humiliation! O homme de douleur, réjouissez-vous pleinement! L'amour de Jésus pour votre âme et les desseins de ses miséricordes sur elle sont bien grands! mais réjouissez-vous dans la plus profonde humiliation de votre cœur, devant lui et devant toutes ses créatures ».

Tels étaient bien les sentiments de M. Libermann. Il aimait à se tenir dans son dépouillement, sa nullité, son impuissance, devant son souverain Seigneur. C'est ainsi qu'il passait de longues heures au pied du très-saint Sacrement, à la chapelle de Notre-Dame de Lorette, caché le plus souvent derrière l'autel, dans la sainte *Camine*. Il aimait aussi beaucoup à aller prier devant la statue de *Notre-Dame des Pauvres*, qui fait face à la chapelle de Notre-Dame de Toute-Grâce. Là, déposant le fardeau de ses misères aux pieds de cette divine Mère, la douce consolatrice de tout ce qui souffre ici-bas, il la conjurait d'abaisser sur lui un regard de compassion et d'amour. Et Marie, qui peut en douter, répondait libéralement à la confiance de son humble et fidèle serviteur.

Aussi bientôt, semblable au grain de froment qui périt d'abord dans la terre et donne ensuite beaucoup de fruits, M. Libermann va, du sein de son abjection, répandre de plus en plus le parfum de ses vertus modestes et produire dans les âmes des fruits abondants de piété et de ferveur.

CHAPITRE IX.

Apostolat de famille. — Avis sur l'éducation des enfants. — Vanité du monde ; s'attacher à Dieu seul. — Séjour de M. Libermann au milieu de ses parents, parfum d'édification qu'il répand autour de lui. — Il encourage ses neveux et ses nièces dans leur vocation religieuse. — Ses efforts pour amener ses parents à la vraie foi.

Le serviteur de Dieu se considérait comme chargé d'une dette sacrée à l'égard de son frère aîné et de sa belle-sœur, qui avaient l'un et l'autre, par leurs prières, leurs conversations ou leurs lettres, contribué à sa conversion. Sa famille selon la chair, et particulièrement celle de Strasbourg, recevra donc les prémices de sa charité et sera le premier théâtre de son zèle. Il ne pourra s'y transporter que rarement en personne ; mais sa plume suppléera à sa parole.

Au printemps de l'année 1829, une troisième petite fille était née au docteur Libermann, médecin à Strasbourg ; on le prie d'en être le parrain ; il envoie aussitôt la gracieuse réponse que voici :

« Paris, ce 8 avril 1829.

« Mes chers amis,

« Vous me faites un plaisir inexprimable de m'avoir nommé parrain de la petite nièce qui vient de naître ; je suis charmé d'avoir une petite fille en Jésus-Christ. Qu'il veuille la conserver en bonne santé, la combler de ses bienfaits et la prévenir de ses grâces, afin qu'elle devienne sage devant Dieu et devant les hommes. Sa chère et pieuse mère a bien raison de ne me demander pour elle d'autres bonbons que des prières ; je ne saurais lui donner des bonbons de ce monde ; mais je ferai mon possible pour lui en procurer d'autres bien préférables ; ce sont

des bonbons célestes et tout divins, dont la douceur et le goût suave durent éternellement.

« Oui, certainement, si mes prières sont agréables devant Dieu, ma chère petite fille spirituelle, ainsi que vous tous, vous serez de parfaits chrétiens, et vous aimerez le Seigneur de tout votre cœur et de toutes vos forces. Car c'est là le plus grand et l'unique bonheur que je puisse désirer à des personnes qui me sont aussi chères que vous l'êtes ».

Il prie ensuite son frère et sa sœur de mettre tous leurs soins à élever chrétiennement sa petite filleule et tous leurs autres enfants. « L'avantage, leur dit-il, n'en sera pas seulement pour vos chers enfants, mais aussi pour vous-mêmes; car quel enfant a plus d'amour et d'obéissance pour ses parents que celui qui est pieux et vraiment chrétien? Il ne peut pas aimer Jésus-Christ sans aimer tendrement ses parents; il ne peut pas plaire à Jésus-Christ sans avoir une parfaite soumission à ses parents; il sait que son Dieu exige cela de lui, et il cherche à accomplir ponctuellement son aimable volonté ».

Quelques années après, la jeune famille s'était augmentée de plusieurs enfants, et les aînés commençaient à grandir. Le serviteur de Dieu rappelle avec plus de soin à son frère et à sa belle-sœur quel est le rôle d'un père chrétien et d'une mère chrétienne, dans l'éducation de leurs enfants : « Pourquoi, leur écrit-il, Notre-Seigneur est-il venu au monde, sinon pour sauver et rendre éternellement heureuses ces pauvres petites âmes dont il vous confie le soin? Qu'ils sont chers à son cœur ces bons petits amis! Remarquez-le bien : vous faites auprès d'eux l'office de prêtre, de missionnaire, d'ange gardien, pour les conduire à la bienheureuse éternité... Ces six enfants que le bon Dieu vous a donnés, ce sont six talents qu'il

vous a confiés; c'est à vous à les faire prospérer et augmenter. C'est un trésor admirable que vous devez lui remettre dans le ciel, et vous serez récompensé au centuple dans ce monde déjà, si vous le faites fructifier. Et quel bonheur pour vous de vous voir, dans le ciel, au milieu de six élus! Chaque rayon de gloire que le bon Dieu mettra en eux rejaillira sur vous et vous rendra plus éclatants que le soleil ».

Plus tard, à l'occasion du nouvel an, il complète sa pensée en leur écrivant : « Dieu vous a donné beaucoup d'enfants. Est-ce pour que vous les pourvoyiez parfaitement en biens terrestres? Pour cela, non. Il a un Fils unique, qu'il a engendré de toute éternité; il l'a envoyé sur la terre et a mis en lui toutes ses complaisances. L'a-t-il parfaitement pourvu en biens terrestres? Au contraire, il a voulu que ce Fils bien-aimé fût toujours dans la pauvreté et le dépouillement. Et vous, vous voudriez aimer vos enfants plus que Jésus n'était aimé de son Père! Aimez-les, je vous en prie, de la même manière que le Fils de Dieu est aimé de son Père, c'est-à-dire d'un amour saint et céleste. Procurez-leur ce qui seul est important, le salut et la sanctification de ces bonnes âmes. Estimez-vous très-heureux de ce qu'il a plu à Dieu de se servir de vous pour avoir sept âmes de plus (un septième enfant leur était né depuis), pour le glorifier éternellement dans le ciel. Elevez-vous jusque dans le sein de Dieu même et voyez-y les sept couronnes que vous trouverez un jour dans le paradis, les sept étoiles brillantes que vous placerez un jour dans le ciel. C'est à vous qu'il appartient maintenant de leur donner un grand éclat, par l'éducation chrétienne et toute sainte, qui en fera un jour de grands saints. Cela ne vaut-il pas la peine de vous gêner un peu dans ce pauvre monde? »

L'humble apôtre désire aussi voir son frère et sa belle-sœur avancer eux-mêmes dans la perfection chrétienne. Dans ce but, il leur montre les précieux avantages de l'oraison mentale, « que saint Vincent de Paul, dit-il, conseillait à tous les laïques qu'il dirigeait, même à des domestiques ». Il presse fortement son frère de consacrer chaque jour une demi-heure à ce saint exercice et lui envoie, à cet effet, la méthode d'oraison de Saint-Sulpice, en y joignant quelques imprimés intitulés : *La vie intérieure*.

Il les exhorte à se détacher de plus en plus de cette misérable vie et des prétendus biens du monde. « Voyez, leur dit-il, comme ils sont fous les gens qui estiment les honneurs, les plaisirs et les richesses de la terre : ils sont comme ces malheureux qui meurent de faim, de soif et de misère... Estimez-vous donc heureux d'appartenir au *Bon Dieu*. N'aimez point les honneurs, les biens, les plaisirs et le luxe de ce monde. Prenez pour vous le bonheur qui est dans l'éternité ; laissez là le faux bonheur des mondains qui n'est qu'un rêve ».

Il profite d'un voyage manqué, qu'il devait faire au milieu d'eux pendant les vacances, pour leur prêcher l'entière soumission à la sainte volonté de Dieu. « Un parfait chrétien, leur écrit-il, renonce même aux plaisirs permis, surtout quand il sait que l'ordre de la volonté de Dieu semble se déclarer contre. Et pour connaître la très-sainte volonté de son cher Maître, il n'est pas nécessaire qu'un prophète vienne la lui annoncer ; la moindre circonstance que la Providence semble amener naturellement lui suffit pour rejeter tous les désirs de son âme avec une joie entière et sans retard ».

Connaissant par expérience les inappréciables avantages de l'entier renoncement, il ajoute : « Je prie Notre-Sei-

gneur Jésus-Christ de vous donner la grâce de vous renoncer non-seulement dans cette petite occasion, mais en tout et partout, afin que Dieu seul vive et règne dans vos cœurs. Qu'aucune affection étrangère n'y entre; alors vous serez bienheureux déjà sur cette terre. Les grâces que l'on reçoit dans ce chemin du renoncement sont immenses. Elles nous mettent au-dessus des créatures, nous rendent maîtres de toutes nos actions, de tous les mouvements de notre cœur, et nous donnent une liberté d'esprit si grande et une paix si parfaite, que rien n'est capable de nous troubler. Un homme qui cherche à se renoncer en tout et à se donner tout à Dieu est le maître du ciel, de la terre et de l'enfer. Dieu lui donne tout ce qu'il désire; il est chéri de la très-sainte Vierge, des saints anges et des saints. Toutes les créatures qui sont sur la terre peuvent se réunir contre lui; il ne les craint point, et ne changera jamais de conduite par leur crainte, comme on a bien vu dans saint Basile et autres. Les démons tremblent devant lui, parce qu'ils reconnaissent en lui la souveraine puissance de Dieu même ».

Plus tard, il put aller passer quelques semaines chez son frère, et alors sa présence, ses saintes conversations devenaient une prédication continuelle. Et ici nous n'avons qu'à laisser parler l'aîné de ses neveux; voici le témoignage qu'il a rendu sous la foi du serment : « Quand notre oncle venait à la maison, il ne sortait guère que pour aller à l'église; le temps dont il pouvait disposer, il l'employait à sa correspondance, dès lors très-considérable. L'air de sérénité et de paix céleste répandu sur tout son visage faisait sur nous tous une profonde impression. Les premières fois qu'il vint nous voir (nous demeurions encore à la campagne), il se promenait parfois avec nous dans le jardin; et, s'accommodant à notre raison d'enfants, il nous

parlait du bonheur qu'on goûte au service du Seigneur.

« L'une de mes sœurs, en particulier, fut si frappée de ses entretiens qu'elle ne les oublia jamais. Elle se comparait plus tard, en songeant à cette circonstance, aux disciples d'Emmaüs, croyant pouvoir dire justement avec eux : « Nos cœurs n'étaient-ils pas tout brûlants, lorsqu'il nous parlait dans le chemin ? » Ces saintes conversations contribuèrent puissamment à l'affermir dans son projet d'embrasser la vie religieuse, au sein de laquelle elle est morte depuis, avec un grand renom de vertu.

« Pendant tout le temps que nous avions le bonheur de posséder dans la famille cet ange de paix, l'intérieur de la maison offrait une véritable image du ciel. Dieu semblait nous combler de ses bénédictions. Il y avait parmi nous quelques caractères ardents, impétueux, dont la vivacité suscitait en d'autres temps bien de petits orages ; mais, pendant que notre oncle était là, jamais on ne vit se manifester la moindre impatience : son seul abord commandait la bonne intelligence ; à sa vue les paroles d'amertume expiraient sur les lèvres, l'union des cœurs devenait parfaite ; on ne savait plus qu'aimer et endurer.

« Un jour, un de mes frères, âgé alors de sept ans, s'emporta d'une bouillante colère contre l'un d'entre nous qui l'avait contrarié. Prières, menaces, promesses, rien n'avait pu le calmer ; il voulait, disait-il, pardonner, mais après s'être vengé ; et il resta ainsi toute la journée. Cependant, sur le soir, notre oncle nous réunit, comme d'habitude, autour de lui, pour la prière. Tout alla bien jusqu'au *Pater ;* mais quand on fut arrivé à ces paroles : *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*, notre oncle, qui jusque-là était resté dans un profond recueillement, s'adressant au coupable, lui dit d'une voix sévère : « Mon cher N..., tu ne

peux faire cette demande au bon Dieu, sans te condamner toi-même ; car, puisque tu ne veux pas pardonner, le bon Dieu ne t'aime plus et ne te pardonnera aucune de tes fautes ». Vaincu par ces paroles, le petit obstiné court aussitôt auprès de son frère, l'embrasse, lui demande pardon de la peine qu'il lui a causée ; puis il revient triomphant auprès de notre oncle pour achever sa prière ».

Quand ses neveux et ses nièces eurent grandi, il entretint aussi avec eux un commerce épistolaire, dont l'unique objet était le bien de leurs âmes. « Chère Marie », écrivait-il à sa filleule, « ta lettre m'apprend que tu veux bien aimer le bon Dieu. Quoique tu ne me le dises pas expressément, j'y ai cependant observé ce bon sentiment ; tu as bien raison d'avoir ce désir ; il faut t'y fortifier de plus en plus. Aime la très-sainte Vierge de tout ton cœur ; c'est ta bonne mère plus encore que ta maman et ta marraine. Il faut l'aimer aussi plus que maman et plus que papa, plus que marraine et plus que ton cher petit oncle. Elle t'aime tant, qu'elle a voulu qu'on t'appelât de son nom, rends-toi digne d'un si beau nom. Sois douce, modeste, docile envers papa et maman, et bien bonne aussi à l'égard de tes chers petits frères et sœurs ».

« Sois ferme dans ta résolution », dit-il à une autre petite nièce, « prends garde à toi, le monde voudra te séduire, ne t'y laisse pas prendre ; aime la solitude et la retraite, ne fréquente pas les compagnies. Prends garde à toi et ne commets pas de péchés. Sois pleine de dévotion envers Marie, ta divine Mère ; aie recours à elle dans tous tes besoins et inquiétudes ».

A l'approche de sa première communion, l'une de ses nièces était remplie de craintes ; il s'empresse de lui écrire : « N'aie pas de crainte, chère enfant, Jésus, le très-doux et très-aimable Jésus, viendra avec une grande

complaisance, pour t'embrasser dans les ineffables tendresses de son amour. Ce ne sera pas un juge qui viendra à toi. Tous les péchés de ta vie seront oubliés, il ne pensera qu'à te presser, dans l'effort de son tendre amour, contre son cœur sacré. Crois-tu, chère enfant, que saint Stanislas Kostka ait eu peur, lorsque Marie lui fit la grâce de lui mettre son saint et aimable Enfant Jésus entre les bras, dans une vision qui lui fut accordée ?... ».

Il l'exhorte ensuite, quand Jésus reposera dans son âme, à se donner à lui avec générosité, à lui faire le sacrifice d'elle-même et de tous les plaisirs de la terre. Car plus son cœur sera généreux, plus Jésus y sera au large. Ce qu'elle doit demander à Marie, en ce jour de joie et de bénédictions, c'est de ne jamais commettre de péchés qui la séparent de Jésus, puis d'être semblable à Jésus par l'imitation parfaite de sa vie sainte.

Le fils aîné de son frère de Strasbourg et trois de ses nièces choisirent la meilleure part et quittèrent le monde pour se consacrer à Dieu. On le voit alors attentif à guider leurs pas dans la voie des conseils évangéliques, et, pour cela, il s'attache surtout à rendre leur cœur généreux par l'amour et à le dilater par la confiance. « Je vous recommande à toutes », écrivait-il à ses nièces, « de ne pas marcher dans la voie de la crainte, mais dans celle du sacrifice, de la douceur, de l'humilité ; c'est la voie de l'amour et de l'amour pur. La crainte est indigne des âmes choisies de Jésus et de Marie ; elle est incompréhensible en elles ».

Il explique davantage ces pensées-mères, qui devaient former tout le fond de sa direction spirituelle, dans ces lignes à l'une d'elles, dont le nom de religion lui fournit les plus gracieuses applications : « Et vous, chère Sainte-Agnès de Jésus, vous êtes l'agneau de Jésus; il vous aime d'une prédilection spéciale; voilà pourquoi il vous crucifie.

Jésus veut que vous soyez son agneau plein de douceur, de simplicité, d'humilité, de docilité à sa divine voix, d'amour et d'attachement à votre divin bien-aimé Pasteur. Comment voulez-vous qu'il fasse de vous cette chère brebis, s'il ne retranche et n'arrache ce qui en vous s'oppose à cette sainte vie d'agneau de Jésus ? Mais du courage ! Jésus vous porte sur son cœur, entre ses bras, sur ses épaules, comme la brebis chérie ; s'il vous afflige d'une main, il vous soutiendra, vous portera de l'autre. Les coups que vous recevrez intérieurement seront autant d'épines que la main de Jésus arrachera de votre âme. C'est dur, bien dur ; mais cela guérit, cela vous rendra belle et aimable à ses yeux. Heureuse enfant de Dieu, heureux agneau de Jésus ! réjouissez-vous pleinement de posséder le cœur de ce cher Seigneur, de lui pouvoir offrir souvent le sacrifice de votre âme, afin de lui devenir de plus en plus chère ».

Le P. Libermann a eu toujours à cœur cet apostolat pour tous ceux qui lui étaient unis par les liens du sang. Autant que la Providence seconda ses généreux desseins, il accorda la même sollicitude aux veuves et aux orphelins que des morts prématurées laissèrent sous sa tutelle affectueuse. Une des plus grandes peines de sa vie fut de voir son malheureux père persister dans la religion juive, ainsi qu'une demi-sœur, qu'il essaya, dans un de ses voyages en Alsace, de convertir à la religion chrétienne.

Il se rendit dans ce dessein à Saverne et se ménagea une entrevue avec elle dans la maison d'une bonne chrétienne. C'était le 11 septembre 1835, la veille du jour de l'an des juifs. Sara ne pouvait comprendre le changement de religion de son frère et refusait de le croire sincère. « Je lui parlai avec beaucoup de vivacité et d'énergie sur ce point », écrivait-il ensuite ; « nous étions tous deux si

émus que nous pleurions comme des enfants, sans pouvoir, pendant un bon moment, proférer une seule parole. Enfin, je pris le dessus et la relevai de son abattement. Nous causâmes encore de religion, elle crut à ma bonne foi ; mais je ne pus rien sur elle. Ses préjugés contre Notre-Seigneur Jésus et notre bonne Mère la très-sainte Vierge étaient si grands, qu'il n'y eut pas moyen de la désabuser. Jugez de ma douleur, quand je la voyais blasphémer ce que j'ai de plus cher dans le ciel et sur la terre ». Une double entrevue eut encore lieu le lendemain, mais sans résultat positif.

Le serviteur de Dieu fut plus heureux auprès de son frère David. Celui-ci étant venu à Paris, il entreprit et mena à bonne fin l'œuvre de sa conversion. Aussi regarda-t-il le jour où ce frère reçut le baptême, pour s'asseoir ensuite à la table sainte, comme l'un de ceux où il fut le plus rempli de joie et de contentement. « David est donc enfin à Notre-Seigneur Jésus-Christ », écrivait-il à sa famille de Strasbourg, « et comment pourrais-je ne pas me réjouir? Il est devenu mon frère selon l'esprit, vraie fraternité qui seule comptera pendant toute l'éternité ».

Après avoir demandé des prières pour la persévérance du bon Marie-Joseph (c'étaient les noms du nouveau baptisé), il ajoute ces paroles, toutes brûlantes d'amour et de zèle : « Pour nous, mes très-chers frères et sœurs, ce moment doit être un temps de renouvellement et de ferveur toute particulière. Il nous rappelle toutes les grâces que Dieu a faites à notre pauvre famille, grâces que nous n'avons méritées en aucune manière...... Voyez comment notre bon Jésus est plein de miséricorde pour nous ; il nous a tirés de la boue et de la misère, pour nous attirer à lui. Aimons-le, je vous en supplie, ce cher Seigneur, ce doux Jésus, notre Père et notre bien-aimé

Seigneur ; donnons-lui tout notre cœur avec toutes ses affections. Quittons-nous, quittons notre amour-propre, renonçons à Satan, à ses pompes et à ses œuvres ».

D'après certains renseignements, il est permis de croire qu'une autre de ses proches parentes est morte en chrétienne, il y a quelques années, à Lyon, grâce sans doute à la protection de Notre-Dame de Fourvières. Puissent les prières, au ciel, du serviteur de Dieu obtenir des grâces de conversion et de salut pour ceux de sa famille et de sa race qui méconnaissent encore Celui que son cœur a tant aimé ici-bas !

CHAPITRE X.

Apostolat de M. Libermann à Issy. — Bien opéré parmi les domestiques de la maison. — Soins particuliers pour les élèves malades et pour les nouveaux. — Pieuses industries de son zèle. — Admirable effet de sa douce charité. — Témoignage d'un saint religieux de la Chartreuse.

Le Père Libermann disait un jour à l'un des siens : « Il n'en est pas de Dieu comme de nous ; il a des vues plus grandes. Nous autres, pauvres misérables, nous ne pouvons envisager que deux ou trois circonstances à la fois, mais Dieu, il sait ce à quoi il destine chacun de nous, il connaît le temps et toutes les circonstances de chaque chose ; il ne fait rien qui ne soit pesé et qui n'ait son but ou sa destination propre. Ce n'est donc pas à nous à aller contre l'ordre de sa Providence ; quelquefois il se sert, pour nous conduire à ses fins, de ce que nous croyons nous être un obstacle ».

Ces paroles, nous les voyons se réaliser à la lettre dans le serviteur de Dieu lui-même. Qui n'eût été tenté de le considérer comme un être malheureux et inutile, alors que, exclu du sanctuaire par une maladie humiliante et cruelle, incapable de tout travail sérieux, il fut réduit à

manger, pendant sept années, à Issy, le pain de la charité ? Et cependant ces sept années, loin d'être frappées de stérilité, devinrent sept années d'abondance, durant lesquelles Dieu se servit de lui pour répandre une plus grande ferveur dans les deux séminaires d'Issy et de Paris.

L'économe de la maison d'Issy le chargea de l'aider dans ses fonctions, autant que sa santé le lui permettrait ; ce qui le mettait en fréquents rapports tant avec les domestiques de l'établissement qu'avec les élèves eux-mêmes. Il sut en profiter pour le plus grand bien des uns et des autres.

Et d'abord il gagna si bien les serviteurs et employés de la maison, par sa bonté, sa douceur, son affectueux intérêt, qu'il acquit bientôt sur eux un grand ascendant. Il les réunissait de temps à autre chez le portier, et leur adressait de petites exhortations, simples et pratiques, pour les porter à embrasser généreusement la vie chrétienne. Dieu bénit abondamment cet humble ministère : plusieurs des domestiques devinrent très-vertueux ; le portier notamment fit de tels progrès dans la vie intérieure, que les plus pieux et les plus éclairés des élèves demandaient en grâce la permission d'aller passer quelque temps de la récréation auprès de lui, pour l'entendre parler du bon Dieu.

Le bon Père Libermann, comme on l'appelait déjà, porta aussi à l'infirmerie l'édification qui l'accompagnait partout. Il y allait souvent, soit à cause de ses propres infirmités, soit pour visiter les malades, les soigner, les encourager. Il y établit un silence et un recueillement des plus édifiants. Les divers exercices de piété s'y firent aussi régulièrement que possible. Il présidait lui-même l'examen particulier, et il a raconté depuis qu'il usait parfois d'une sainte ruse, à cette occasion, pour corriger certains

malades de défauts plus saillants qu'ils laissaient paraître. Tout en ayant l'air de lire les examens de Tronson, il faisait une vive peinture de ces défauts. Ceux qui étaient en cause, frappés de la justesse avec laquelle l'auteur avait exposé leurs travers, en parlaient ensuite au serviteur de Dieu, et lui de les exhorter alors amicalement à travailler avec ardeur à leur sanctification.

Les nouveaux élèves retrouvaient dans le Père Libermann l'affection et les soins d'un père et d'une mère. « Je le vois encore d'ici », écrit l'un des séminaristes de ce temps, « s'emparer des nouveaux venus, venir au secours de leur timidité, les initier à tous les détails de la vie de séminaire, faire lui-même leur lit, approprier leur chambre et leur offrir ses services en toutes choses. Et comme ceux-ci s'attachaient vite à la maison où ils se voyaient si fraternellement accueillis ! »

Un autre, à trente années de distance, rappelait ainsi ses souvenirs attendris : « A mon entrée au séminaire d'Issy, le Père Libermann me fut donné comme ange, pour m'accoutumer au règlement et aux exercices de la maison. Ma santé étant faible, il s'occupait de moi avec une charité admirable, m'encourageant, me consolant, m'aidant de ses conseils et de ses soins les plus attentifs. Quand il le pouvait, il venait me tenir compagnie, et lorsqu'il se rendait à Paris, il se chargeait avec une grâce parfaite des commissions dont je lui imposais les ennuis avec quelque indiscrétion. Il me rendait les services les plus humbles, sans que j'eusse à les lui demander, et parfois, en entrant dans ma chambre, en vertu d'une permission spéciale, s'il la trouvait en désordre, il la réparait et rangeait tout avec le dévouement du plus zélé des serviteurs. Ma santé m'obligea à demeurer un an dans ma famille ; après quoi je vins à Paris, au séminaire. Le serviteur de Dieu avait

occasion d'y faire de fréquentes visites ; il me voyait souvent et me continuait ses bons conseils. Je m'ouvrais à lui, et il me remit un petit examen merveilleusement adapté à l'état dans lequel je me trouvais ».

Plus d'une fois M. Libermann se priva de la promenade, dont il avait cependant plus besoin que beaucoup d'autres, pour recevoir les nouveaux, les installer et leur adoucir la première douleur que cause, d'ordinaire, la séparation du monde et du foyer paternel. Sa charité, du reste, s'étendait à tous ; car il s'était fait comme le commissionnaire et le chargé d'affaires de tous. Chaque fois qu'il allait à Paris — et c'était au moins une fois la semaine — il était accablé de commissions ; il les recevait toutes d'un air gracieux, les classait parfaitement dans sa tête et s'en acquittait beaucoup mieux que n'auraient pu faire les élèves eux-mêmes. Il eût fallu le voir alors, marchant par les rues de la capitale avec activité, mais conservant un profond recueillement et son union habituelle avec Dieu. « Il faisait dépêcher les jambes », disait-il gaîment, « mais avait soin de garder l'esprit et le cœur libres ».

« Or », ajoute à ce propos l'un de ses anciens condisciples, « sa charité connaissait les transitions saintement adroites des choses matérielles aux choses spirituelles, et alors elle devenait un apostolat ». C'est ce que montre le récit suivant d'un respectable archiprêtre, autrefois l'objet des soins du Père Libermann, à Issy : « Que j'aimerais à pouvoir payer un digne tribut de reconnaissance à cet ange qui me fut donné pour garder ma jeunesse sacerdotale ! J'entrai au séminaire Saint-Sulpice, n'ayant fait que des études profanes, y compris la philosophie. Je n'y fus pas d'abord bien entouré, ou plutôt je fus moi-même pour mes confrères d'un mauvais entourage. Toujours est-il que je ne mordais pas à la théologie, et je

travaillais peu. Bientôt la nostalgie s'empara de moi ; mon examen fut nul, et on m'engagea à refaire mes études philosophiques à Issy. C'était là que je devais rencontrer M. Libermann. Il s'attacha tout de suite à moi, comme il s'attachait à tous ceux qui étaient souffrants, découragés et malheureux. Je voulais à toute force rentrer dans ma famille; il s'y opposa énergiquement ; et je ne saurais, sans une monstrueuse ingratitude, oublier toutes les industries de sa charité. Il me fit nommer sacristain de la chapelle de Notre-Dame de Toute-Grâce, située dans un coin isolé du parc d'Issy. Ce me fut un grand soulagement. Oh ! comme il excellait à pratiquer le *manus lassas roborasti*, le *vacillantes confirmaverunt sermones tui !* Quand il me voyait plus abattu que d'ordinaire, il me lançait, au réfectoire, de ces regards puissants que je ne saurais mieux définir qu'en pensant à celui que Notre-Seigneur lança, dans sa passion, à saint Pierre, qui en fut à jamais touché. Il me conduisait à ma chère chapelle ; là nous priions quelques instants devant cette statue, qu'avait tant aimée, priée et consultée M. Tronson.

« Un jour que j'étais à bout de défaillance, il exigea que je fisse une retraite près du vénérable M. Mollevaut, de sainte mémoire. Il ne cessait de me faire subir, avec l'influence si salutaire de ses exemples, cette sainte contagion de la vertu, à laquelle rien ne résiste. Il me fit donc rester au séminaire ».

Les plus ardents parmi les séminaristes, ceux qui avaient eu le plus de contact avec le monde, étaient en général ceux auxquels il s'attachait de préférence et qu'il portait souvent le plus loin dans la vertu. Il n'était d'ailleurs sorte d'industries qu'il n'employât pour cela.

Il n'attaquait d'ordinaire qu'un défaut à la fois; mais il tenait fortement jusqu'à ce qu'il fût déraciné. Lorsqu'il

avait donné un conseil important, il se retirait si on ne le mettait pas en pratique, afin d'exciter la paresse naturelle que l'on a à se vaincre, et revenait encourager dès qu'on avait commencé.

Il disait quelquefois : « Si vous saviez quel bien vous perdez en ne pratiquant pas cela ? » ou encore : « on ne sait pas tous les biens qui sont renfermés là dedans ! »

A ses conseils il joignait la leçon toujours plus persuasive de ses propres exemples. Voici ce qu'écrit entre autres l'un de ses disciples d'alors : « Il faisait souvent devant moi ce que j'aurais dû faire, pour me donner l'exemple, mais sans affectation, ni aucun air de critique ou de censure. Ainsi, j'étais bien brusque et précipité, alors il me regardait avec un sourire plein de charité et faisait très-posément devant moi ce que moi je faisais brusquement ; j'en étais tout étonné d'abord, puis tout édifié... Mon cœur se plie en deux, quand je me rappelle mille détails attendrissants et bien des choses que je ne puis dire. Je souffrais, mais d'une manière bien imparfaite, il venait me voir dans ma chambre, ayant les pieds glacés, le corps transi de froid, et se mettait avec calme et une sorte d'insensibilité vers mon feu ; sa figure s'altérait de souffrance sans qu'il fît de mouvement, mais il continuait de m'écouter et de me donner des conseils. Il m'a dit quelquefois : « Je souffre beaucoup, mais cela ne fait rien ».

La seule vue du serviteur de Dieu était pour tous une exhortation, et d'autant plus efficace, qu'il ne cherchait pas directement à édifier, mais paraissait toujours intimement uni à Dieu, dans le plus complet oubli de lui-même. Citons, parmi cent autres, le témoignage d'un ancien élève d'Issy, devenu un prêtre des plus dignes et des plus zélés.

« On voyait bien, dit-il, par la vivacité qui étincelait

dans tout son être, jointe au calme, à la modération, à la gravité, qui le distinguaient, qu'il avait dû s'imposer de grandes violences pour se donner tout à Dieu. C'était déjà une prédication muette qui faisait rougir de soi-même et aimer la vertu. Il suffisait souvent d'un coup d'œil jeté sur lui pour abattre une tentation, pour ranimer la lâcheté, calmer l'âme la plus agitée et faire succéder le recueillement à la dissipation. A la chapelle, à la salle des exercices, c'était à qui se placerait plus à portée de le voir. Il était immobile, sans affectation, les yeux modestement baissés ; sa physionomie, animée alors d'un très-doux sourire, laissait percer quelque chose des sentiments de son intérieur ; on ne pouvait le voir sans aimer Dieu ».

Ceux qu'une vocation spéciale semblait appeler à une perfection plus haute trouvaient en lui de grandes lumières sur les voies intérieures et sur les opérations de la grâce dans les âmes.

Un jeune avocat avait quitté le barreau pour entrer au séminaire d'Issy. On le recommanda à M. Libermann, et celui-ci promit d'en avoir soin. Or, ce jeune homme, devenu prêtre et fervent religieux, est mort depuis maître des novices dans la Compagnie de Jésus, et il attribuait en partie sa vocation aux conseils et à la direction de l'humble acolyte qu'il avait toujours regardé comme un saint.

Un témoignage semblable est rendu par un vénérable missionnaire des Etats-Unis, qui nous écrivait : « J'ai toujours considéré le Père Libermann comme le père de de mon âme et j'ai continuellement remercié Dieu de m'avoir accordé la faveur de ses saints exemples et de ses conseils charitables. Je dis conseils, mais il faut que j'ajoute que non-seulement le Père Libermann avait reçu de Dieu une grâce singulière pour conduire les âmes apos-

toliques à la perfection, mais qu'il avait aussi le don de les deviner et de les enfanter en Jésus-Christ ; de sorte que ces âmes, sentant ce qu'elles avaient reçu de lui, éprouvaient à son égard une disposition toute filiale ».

Plus d'une fois, le serviteur de Dieu fut trouvé pleurant à chaudes larmes, aux pieds de son crucifix, sur l'infidélité à la grâce de quelques jeunes gens, qu'il croyait appelés à une perfection plus grande et qui y mettaient obstacle. Rien ne lui coûtait pour gagner à Jésus-Christ des âmes appelées à retracer sa vivante image au milieu des hommes ; et l'on rapporte qu'il se mit, un jour, à genoux devant un séminariste, le conjurant de devenir plus fervent et meilleur. Celui-ci le lui promit, et il tint parole.

On n'a pas oublié, à Saint-Sulpice, le trait suivant, qui fut un des plus beaux triomphes de l'humilité et de la charité du P. Libermann ; il est ainsi raconté par l'un des témoins :

« Il y avait au séminaire d'Issy, un élève nommé Maigna, passionné pour les sciences et surtout pour les mathématiques. La piété lui était moins sympathique ; et souvent, jusque devant le Saint-Sacrement, on le surprenait faisant des problèmes de géométrie ou de calcul. Est-il surprenant qu'un pareil élève ne se sentît nul attrait pour un condisciple comme M. Libermann ? Il se permettait même de le railler, en lui donnant le sobriquet de *mystique*.

« Or, un jour de grand congé, chacun ayant pris place au réfectoire, avec la liberté d'usage en pareil jour, M. Libermann, qui avait humblement laissé tout le monde faire son choix, cherchait une place l'un des derniers, son couvert à la main. Une seule se trouvait vacante à côté de M. Maigna. Celui-ci, à la vue de ce voisin inattendu, laisse échapper son dépit, non sans faire rire tout ceux qui observaient la scène. Après un silence qui présageait une

explosion, n'y tenant plus, M. Maigna dit à son voisin : « Oh ! si vous saviez comme je vous déteste ! — Et vous », répondit aussi promptement M. Libermann, « si vous saviez comme « je vous aime ! » Ce mot était accompagné d'un maintien, d'un regard et d'un sourire qui, tous ensemble, furent comme une apparition sainte. Le contradicteur resta dans un profond silence et médita sur ce contraste jusqu'à la fin du repas.

« Au sortir du réfectoire, il voulut connaître le secret de cette force qui l'avait terrassé. M. Libermann ouvrit son Nouveau Testament et lut le mot de saint Paul : *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum*, qu'il traduisit ainsi : « La paix de Dieu qui triomphe de tout sentiment de la nature ». Ce trait pénétra au fond du cœur pour n'en plus sortir, et la victoire fut consommée. M. Maigna subjugué revint à ses amis, répétant le mot de saint Paul : *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum*. « Connaissez-vous cette paix », leur disait-il ? « Je l'ai vue ; je sais où elle est ; je vais la chercher ».

« On crut à une imitation moqueuse et à une plaisanterie. Il insista et déclara qu'il irait en avant, qu'il serait plus pieux et plus fervent que par le passé. Il tint parole : on le vit faire aussitôt deux parts de ses livres ; d'un côté les livres scientifiques, de l'autre les livres de piété. « Voici le vieux Maigna, et voici le nouveau », dit-il, en montrant les seconds. Il fut dès lors l'ami le plus intime et le plus constant de M. Libermann. Il mourut, encore jeune, de la mort des prédestinés.

Terminons ce chapitre par un récit d'un autre genre, qui se rapporte à la même époque. Il a été trouvé dans les papiers de dom Salier, ce saint religieux de la Grande-Chartreuse dont nous avons déjà eu occasion de parler et qui avait intimement connu le P. Liberman à Issy.

En tête de l'écrit en question, on lit : « *In Christo memo-*

randus Libermann. Mes souvenirs concernant ce cher ami, que je vénère et que j'invoque dans le secret de mon âme, comme un des plus grands serviteurs de Dieu et de Marie ».

« Ce cher ami », dit-il, « il m'a servi, non-seulement de près, mais de loin. Quelques jours après avoir reçu le saint habit de novice, ou peut-être le jour même que je l'ai reçu ici, à la Grande-Chartreuse, je perdis mon scapulaire du Carmel et je négligeai de m'en procurer un nouveau. La nuit suivante, endormi ou éveillé, je n'en sais rien, ce que je sais, c'est que je me trouvai tout d'un coup si vivement pressé d'une tentation contre la sainte vertu, que je ne me rappelle pas de ma vie m'être trouvé dans une position aussi cruelle. J'étais comme enfoncé dans un trou de muraille si étroit, que je ne pouvais du tout me remuer. Je résistai à la tentation ; mais, comme je ne pensais pas à prier, la tentation allait toujours croissant. Dans cet état désespérant, M. Libermann, revêtu d'un surplis blanc comme la neige, et à grandes ailes, selon l'usage de Saint-Sulpice, respirant un air tout céleste, paraît devant moi, portant à la main un scapulaire du Carmel, qu'il paraît vouloir me faire remarquer. La vue de ce scapulaire me délivre aussitôt de toute tentation. Au même instant, je vois, à la suite de M. Libermann, plusieurs autres séminaristes de Saint-Sulpice que je ne connais pas, mais qui me paraissent comme lui favorisés d'une pureté angélique. Ils étaient revêtus du même surplis, et portaient à la main le même scapulaire, comme des braves, revenant du champ de Mars, portant des palmes de triomphe. Ils étaient placés en bon ordre auprès de M. Libermann. Après que je les eus contemplés à mon aise, ils firent quelques pas en avant et tout disparut. Je ne manquai pas, dès le jour suivant, de me procurer un scapulaire du Carmel, et grâces à Dieu, je ne l'ai plus quitté ».

CHAPITRE XI.

Développement de l'influence de M. Libermann au séminaire d'Issy. — Associations du Sacré-Cœur et des Saints-Apôtres. — Règlements qu'il leur donne. — L'œuvre des bandes.

Le vénérable supérieur général de Saint-Sulpice a caractérisé par ce trait le séjour et l'action du P. Libermann au séminaire d'Issy : « Strict observateur de la règle, il se dévouait à tout et à tous, montrant un zèle extrême pour allumer le feu de l'amour divin dans les âmes. Il avait groupé les plus fervents séminaristes autour de lui, et il usait de toute son influence pour enflammer chacun du zèle de la gloire de Dieu. Jamais il ne se servit de son ascendant pour une autre fin ; aussi le regardions-nous comme un puissant auxiliaire ».

Le serviteur de Dieu fit, en effet, beaucoup, non-seulement, comme on l'a vu au chapitre précédent, pour le bien individuel et particulier de quelques séminaristes, mais encore pour celui de la communauté entière et même du séminaire de Paris. Exclu du sacerdoce, croyait-il, il voulut du moins contribuer de tout son pouvoir à remplir de l'esprit sacerdotal cette nombreuse génération lévitique qui serait bientôt appelée, au sein de la société, à dissiper tant de ténèbres, à panser tant de plaies, à relever tant de ruines. Il existait, au séminaire d'Issy et à celui de Paris, deux associations pieuses, précédemment établies dans le but d'entretenir le zèle et la ferveur : l'association du Sacré-Cœur, composée de sept membres, et celle des Saints-Apôtres composée de différents groupes de douze séminaristes. Mais non assez rattachées entre elles, manquant d'unité suffisante de direction et de moyens, elles ne réali-

saient plus tout le bien qu'elles avaient pu faire autrefois.

Il fallait donc ou faire appel à des moyens nouveaux, ou renouveler les anciens par une application meilleure et plus appropriée aux besoins présents.

M. Libermann adopta sans hésitation ce dernier parti, d'autant que, par là, il ne sortait pas des traditions, toujours pieusement respectées à Saint-Sulpice; et, restant sous l'obéissance, il pouvait compter sur les encouragements de l'autorité, ce qui eut lieu en effet. M. Pinault surtout, voyant la pureté du zèle de l'humble acolyte, son esprit de charité et de modération, mit tout le prestige de son ascendant au service des pieux projets de celui qu'il aimait plus tard à appeler « son bon Libermann ».

Le serviteur de Dieu réunit, comme en un même corps, les deux associations en question : celle du Sacré-Cœur devait être le cœur et la tête de l'œuvre, et celle des Saints-Apôtres en grouper les différents membres. Il donna à l'une et à l'autre des règlements en rapport avec l'idée qu'il en avait conçue et le but qu'il se proposait. Chaque ligne de ces règlements respire un ardent amour pour Notre-Seigneur, une tendre charité pour le prochain, un zèle aussi pur qu'éclairé.

Il insiste surtout sur la nécessité, pour chacun de ceux qui font partie de ces associations, de travailler avant tout et par dessus tout à sa propre sanctification. C'est là le but premier et principal que l'on doit se proposer ; la sanctification de ses confrères ne doit être regardée que comme relativement secondaire. Et pour mieux inculquer ce premier principe, il compare la première de ces fins au précepte de l'amour de Dieu, et l'autre à celui de l'amour du prochain.

Il savait, en effet, que sous prétexte de zèle, il est facile de s'occuper activement des autres et de se négliger

beaucoup soi-même ; et il rappelle alors le *quid prodest* de l'Evangile. Il n'ignorait pas davantage qu'un instrument plus saint est aussi plus béni de Dieu.

« Toute réunion », écrivait-il, « doit être formée au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ et avoir pour unique but sa très-grande gloire et pour base la plus grande sainteté de ceux qui se réuniront ainsi. Plus ceux qui en feront partie seront purs, saints, remplis de l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et plus ce bon Seigneur aura de joie et de complaisance à se trouver au milieu d'eux. Ses grâces et ses bénédictions seront répandues avec une très-grande abondance et une espèce de profusion. Vous voyez bien à quoi cela aboutit. Si nous étions tous des saints et de très-grands saints, nous ferions tout ce que nous voudrions dans le séminaire... Il faudrait donc tâcher de devenir des saints et de très-grands saints, et prendre entre nous les moyens les plus efficaces pour nous conduire à cette bienheureuse fin ».

A cet effet, il veut d'abord voir régner entre tous une grande union de charité, qui ne soit autre chose que l'amour même dont Jésus les aime. « Cette affection, cette tendresse d'amour pur et tout en Dieu leur donnera », dit-il, « une sainte liberté et fraternité les uns envers les autres ; on agira avec son frère et on lui parlera comme à un autre soi-même, mais toujours néanmoins avec un saint respect, comme on le ferait avec Notre-Seigneur lui-même, dont l'esprit remplit l'âme de son frère.

« Par cette même charité, et en cette même charité, tous se feront la monition des fautes ou du relâchement qu'on aura aperçu dans son frère ; mais toujours avec un grand esprit de douceur et de charité. On doit se manifester, en toute circonstance, le désir que l'on a de l'avancement spirituel de tous ses frères ».

Chose remarquable, sainte Thérèse avait également senti la nécessité et les avantages de se former, dans le même but, une petite société d'amies dévouées, au sein même de la communauté, sans préjudice toutefois de la charité commune. « Voici », dit-elle, dans sa vie écrite par elle-même (ch. XVI), « l'accord et la sainte ligue que je voudrais voir exister entre nous cinq, qui actuellement nous aimons en Notre-Seigneur. Tandis que, de nos jours, d'autres se réunissent en secret pour former contre Notre-Seigneur Jésus-Christ des complots et des hérésies, je souhaiterais que nous eussions, nous aussi, de temps en temps, nos réunions secrètes. Le but serait de nous éclairer mutuellement, de nous dire ce que nous pourrions faire pour nous corriger et pour servir Dieu d'une manière plus parfaite. Nul ne se connaît aussi bien qu'il est connu de ceux qui l'observent de l'œil de la charité et avec la sollicitude du zèle pour son avancement ».

Telle était la sainte ligue formée au séminaire d'Issy par le P. Libermann ; il y ajouta la communauté des prières et des bonnes œuvres. Chaque dimanche, tous les membres devaient se réunir devant Dieu, dans un esprit de recueillement, de prière et d'amour. Ils offraient alors, pour leur sanctification commune, toutes les actions de la journée, surtout l'oraison, la sainte messe, la sainte communion, les exercices faits devant le très-saint Sacrement et en l'honneur de la très-sainte Vierge. Ce jour était un temps de récollection particulière, où l'on devait s'examiner sur ses progrès dans la perfection et prendre de nouvelles résolutions pour son avancement spirituel. Cette réunion sainte de prière et d'amour était placée sous la protection spéciale de la très-sainte Vierge, protectrice et Mère de tous les enfants de Jésus.

Venait ensuite la seconde fin de l'association, la sanc-

tification des confrères et le bien de la communauté en général. Mais, pour l'obtenir, il demande de ses jeunes condisciples un zèle véritable et selon Dieu. Et, pour reconnaître la pureté de leur zèle, il leur donne cette règle, fruit de ses grandes lumières et de son expérience des âmes : « Il faut se rappeler sans cesse, que toute vertu doit contribuer directement à notre sanctification, et par conséquent le zèle, qui est une des plus belles vertus, doit nous perfectionner et nous remplir de Dieu. Ainsi, dès que notre zèle nous dissipe, nous éloigne de la paix et nous empêche de travailler avec ferveur à notre propre sanctification, nous pouvons croire hardiment qu'il n'est pas véritable ».

Mais où puiseront-ils ce zèle véritable ? Il l'indique en ces termes : « Si nous sommes vides des créatures et de nous-mêmes, et tout pleins d'un amour de Dieu pur et saint, ce même amour de Dieu ne manquera pas de se produire au dehors et de se communiquer à tous nos frères, plus ou moins, selon leurs dispositions et les obstacles que nous y mettrons par nos propres misères. Nous aurons par le fait un zèle ardent et éclairé pour le bien spirituel de nos frères ; il coulera pour ainsi dire de source ».

On comprend quelle généreuse fermentation devait produire dans toute la maison d'Issy cette élite de séminaristes fervents. Leur régularité, leur piété et cette tendre charité à laquelle le P. Libermann les ramenait sans cesse, et par ses discours et par ses propres exemples, tout cela était une prédication continuelle et des plus éloquentes. Le serviteur de Dieu voulut encore y joindre le secours des conversations de piété.

Mais, pour l'exercice de cet apostolat, il n'est pas d'avis que les membres de l'association s'éparpillent dans

tout le séminaire, pour tâcher de faire quelque bien, ici et là, aux plus dissipés. Ce qu'il propose surtout, c'est d'attirer à soi les mieux disposés d'entre les séminaristes, pour contribuer à leur sanctification, tout en travaillant soi-même à son propre avancement. Et il en explique ainsi la raison : « Ne vaut-il pas mieux avoir soin de ceux qui ont de bonnes dispositions, les faire avancer, et, par le grand nombre de ceux qui se perfectionneront, donner à la communauté un ton de régularité et de piété qui tiendra en respect les dissipés même ? Parmi ces derniers, on ne produira rien ou presque rien ; l'avancement des bons sera négligé, et par suite la communauté prendra un ton de médiocrité qu'elle conservera toujours ».

« On m'a autrefois objecté », ajoute-il, « que l'esprit sacerdotal consiste à laisser quatre-vingt-dix-neuf bonnes brebis pour courir après celle qui est égarée. C'est une mauvaise raison, et c'est mal appliquer les saintes maximes de Notre-Seigneur. Ici il ne s'agit pas de brebis, il s'agit de bons pasteurs à former ; et ne vaut-il pas mieux s'occuper de vingt ou trente séminaristes médiocres, mais bien disposés, pour en faire vingt ou trente pasteurs excellents, que de courir après un séminariste relativement mauvais pour lui donner peut-être une certaine médiocrité ? C'est là le cas. Il s'agit de former de bons prêtres ; un prêtre médiocre est un prêtre presque inutile, tandis qu'un bon prêtre est un trésor dans l'Eglise de Dieu ».

Sa pensée dominante, on le voit, c'était la nécessité de bons et saints prêtres pour convertir et sauver les âmes, pensée dont il s'était nourri par la lecture de la vie et des écrits de son maître, M. Olier. C'était la même pensée qui faisait dire quelquefois au saint curé d'Ars, parlant à son évêque : « Monseigneur, si vous voulez convertir votre diocèse, il faut faire des saints de tous vos curés ». Et le

vénérable Vianney était lui-même, alors, comme une confirmation des paroles du vénérable Libermann, qui aurait pu dire à cette nombreuse jeunesse cléricale : « Allez à Ars, et vous verrez si un bon et saint prêtre n'est pas un trésor dans l'église de Dieu ».

Nous devons dire maintenant de quelle manière le serviteur de Dieu entendait la sainte ligue, dont le but était de maintenir et de faire avancer toujours davantage dans les vertus de leur saint état les séminaristes de bonne volonté. Dans une note « *Pour les Issyens de bonne volonté* », il trace les règles suivantes :

« Ceux qui se sont ainsi réunis dans le secret et dans le pur amour de Notre-Seigneur se diviseront en deux ou trois bandes, selon le besoin, et attireront à eux les mieux disposés dans la communauté, auxquels on donnera rendez-vous pour la récréation du soir. On causera alors avec eux d'objets pieux et d'une manière fervente. Le sujet sera déterminé et chacun de ceux qui assistent à ces bandes sera chargé de traiter un point du sujet proposé. On fera cela par manière de conversation, et tous les autres ajouteront les réflexions qui leur viendront, afin que la conversation soit toujours fervente et animée.

« Quant aux promenades, on en désignera deux ou trois qui doivent se tenir dans la cour dès le second coup de la promenade, afin que les gens de bonne volonté puissent se réunir à eux pour former deux ou trois bandes et s'en aller ensemble pour parler de bonnes choses. Etant arrivés au lieu de la promenade où l'on s'arrête, ils se réuniront autant qu'ils le pourront facilement, sans qu'on s'en aperçoive trop, et tous ceux qui sont de bonne volonté avec eux ; et, dans toutes ces circonstances, on parlera de choses pieuses, sans avoir rien de fixé, mais selon que le bon Dieu l'inspirera.

« Lorsqu'ils verront quelqu'un assez avancé pour l'admettre dans leurs réunions secrètes et intimes, ils le proposeront au directeur qui s'intéresse à ces réunions et feront tout ce qu'il leur dira. C'est ce même directeur qu'ils devront consulter dans toutes les difficultés qu'ils rencontreront. Il faut régler avec lui les membres qui devront être admis dans les bandes.

« Ils feront et feront faire des neuvaines à tous les fervents séminaristes, pour se préparer à toutes les grandes fêtes de l'année ; pendant la neuvaine, le mystère ou le saint dont on fera la fête sera le sujet au moins d'une conversation.

« Chacun aura un jour par semaine, qu'il offrira à Dieu tout entier pour la communauté. On se présentera, ce jour, devant Dieu comme une victime immolée à sa plus grande gloire et pour l'avancement spirituel de toute la communauté. Ce sera, s'il est possible, un jour de communion, où l'on s'unira, dans la sainte communion, à Notre-Seigneur dans son esprit de victime, tout pur, tout saint, afin de participer à son zèle pour le salut des âmes. On pourrait même faire quelque mortification à cette intention, avec la permission de son directeur. Ce jour on aura soin de visiter les malades, en ce même esprit de charité qui nous rend victimes pour la très-grande gloire de Dieu : tout cela se fera en union et dans l'intérêt de ses frères.

« Tous s'occuperont d'une manière spéciale des nouveaux, afin d'en faire de bons et fervents séminaristes, chacun selon ses dispositions et la grâce qui lui sera donnée d'en haut ».

Ce dernier point est ensuite l'objet d'un règlement spécial : « Les plus fervents viennent deux ou trois jours avant la rentrée pour habituer les nouveaux dès le premier moment de leur arrivée, leur aider à monter leurs

effets, arranger leur chambre et leur procurer ce qui leur est nécessaire.

« On doit tâcher de leur donner une bonne idée du séminaire, leur parler du bonheur qu'on y éprouve, en observant bien la règle et en travaillant à sa sanctification.

« Il faut toujours agir avec eux dans cet esprit de charité intérieure qui vient de Dieu et qui va à Dieu. Il est conseillé, en les abordant, de s'adresser à la sainte Vierge, à l'ange gardien du séminaire, ou aux leurs, pour obtenir de Dieu des grâces surabondantes pour leur sanctification.

« On doit supporter avec patience, tranquillité et amour, leurs dégoûts, leurs ennuis, leur humeur et tous les défauts qu'ils peuvent avoir ; aimer de même tendresse et environner des mêmes soins ceux qui ont un extérieur méprisable selon le monde, que ceux qui ont des qualités naturellement aimables et qui sont favorisés selon le monde. Il ne faut chercher dans cet amour envers le prochain que Dieu seul et l'établissement de son règne dans les âmes, n'importe lesquelles. Tous doivent nous être égaux ; on doit seulement à cet égard s'occuper spécialement de ceux qui paraissent avoir de plus grandes dispositions, parce que Notre-Seigneur en sera plus glorifié.

« Il faut beaucoup veiller sur son amour-propre, le désir de paraître, d'être regardé par les nouveaux comme quelque chose de bon et d'utile dans la maison, comme un jeune homme qui a de l'esprit, de la piété, etc. »

Le serviteur de Dieu ne laisse passer aucune occasion d'inculquer ce principe de modestie et d'humilité chrétienne aux membres qui composaient l'association plus intime. « Après avoir réglé ensemble ce qu'ils ont à faire pour l'avancement de leurs confrères », dit-il ailleurs, « il faut l'exécuter avec prudence et ferveur, puis en laisser le soin à Dieu et ne s'occuper que de sa propre

sanctification, se gardant bien de s'imaginer que l'on est des hommes importants dans la communauté ».

A cet égard, il avait parfois à lutter contre certains séminaristes qui, n'ayant pas toujours un zèle assez selon la science, ni aussi humble et prudent que le sien, auraient voulu travailler avec éclat à développer l'esprit de ferveur au séminaire. C'eût été le moyen de tout compromettre, d'autant que l'ennemi de tout bien ne dormait point et ne laissait pas de susciter des difficultés à cette pieuse entreprise finalement dirigée contre lui.

C'était dans ces circonstances surtout qu'éclatait la pureté et l'intrépidité de son zèle, ainsi que sa rare prudence et son entier abandon entre les mains de Dieu. « M. Cahier », écrivait-il, la deuxième année de son séjour à Issy, « va nous quitter l'an prochain pour aller comme supérieur de la maison de philosophie à Clermont. J'espère que ce sera une petite souffrance de plus pour moi, parce que M. Cahier nous soutenait. Mais, si nous ne pouvons pas faire selon nos désirs, pour le service et la plus grande gloire de Dieu, j'aurai l'incomparable plaisir de souffrir quelque petite chose pour son amour ».

A quelque distance de là, il écrivait encore ces paroles, toutes remplies de l'esprit des saints :

« Plusieurs séminaristes ont manifesté un grand mécontentement de nos réunions et se proposent de les traverser, l'année prochaine, de tout leur pouvoir, disant qu'ils croient rendre par là un grand service à l'Eglise. Prions pour eux; il y a beaucoup d'irritation dans leur esprit, et je crains qu'ils ne soient coupables devant Dieu, quoiqu'ils croient sérieusement avoir raison. Pour nous, ne nous inquiétons de rien. S'il plaît à Dieu de jeter un regard de bonté sur nous, nul homme ne pourrait nuire à nos entreprises faites pour sa très-grande gloire et son

unique amour; et s'il ne nous approuve pas, pourquoi nous préoccuper de faire une chose qu'il n'agrée pas? Suivons toujours le désir que le bon Dieu a mis dans nos âmes, unissons-nous et travaillons doucement, paisiblement et vivement, à plaire à notre Dieu et à établir son règne et son amour dans nos cœurs et dans tous ceux de nos confrères. Si on nous lie une main, travaillons avec l'autre; si on nous lie de manière à ne pouvoir remuer aucun membre, tâchons alors de nous abandonner entièrement à l'amour de notre bon Seigneur Jésus et ne nous inquiétons de rien; il saura bien faire son ouvrage sans nous ».

Dieu fit, en effet, son œuvre ; mais ce fut en continuant de se servir de son fidèle serviteur, qui n'avait pas encore entièrement achevé, à Saint-Sulpice, sa mission providentielle.

CHAPITRE XII.

L'apostolat de M. Libermann s'étend du séminaire d'Issy à celui de Paris, et à la *Solitude*. — Réunions pieuses des jours de congé. — Entretiens sur l'union à Dieu et ses admirables fruits. — Correspondances spirituelles. — Voyage à Amiens ; fruit de son zèle au séminaire de cette ville.

Les limites du séminaire d'Issy étaient trop étroites pour le zèle du Père Libermann. Déjà au séminaire de Paris, durant un séjour de quatre années, il avait commencé son œuvre d'édification ; il eut à cœur de la poursuivre et de la développer, en mettant en rapport, les jours de grand congé, les meilleurs élèves de Paris avec les plus fervents d'Issy. Comme des charbons ardents réunis au même foyer, ils devaient se communiquer mutuellement le feu de leur amour pour Dieu et la flamme de leurs

saints désirs pour une perfection toujours croissante.

Il voulait d'ailleurs qu'en toute réunion parût avec évidence la paix, la douceur, le désir de la sanctification, la charité et la tendresse mutuelle, « comme il convenait à ceux qui étaient assemblés, au nom de Notre-Seigneur et autour de Notre-Seigneur ». « Car », disait-il, « il est alors présent au milieu d'eux, les embaumant de ses vertus et les rendant un objet d'amour pour son Père et de joie pour sa très-sainte Mère ».

Voici comment il appréciait lui-même les avantages de ces pieuses réunions. « Elles sont », dit-il, « de la plus grande utilité. D'abord elles instruisent beaucoup nos bons Issyens, qui, malgré leur piété, sont encore enfants ; ces Messieurs de Paris savent mieux ce qu'il faut faire pour avancer ; ils font ces conversations avec plus de sagesse et même avec beaucoup plus de solidité et de ferveur. En second lieu, elles produisent beaucoup plus d'effet sur les jeunes Issyens que leurs propres réunions. Non-seulement elles les empêchent de se dissiper les jours de congé, mais elles leur donnent de la ferveur pour toute la semaine. L'expérience montre que ce jour est comme une retraite pour eux ; ils l'attendent avec impatience. Plusieurs m'ont dit qu'ils aimaient mieux un jour de congé qu'un jour de grande fête, quant au bon effet qu'ils en éprouvent pour leur âme ».

Nous pourrions citer, à l'appui de ces dernières paroles, beaucoup de témoignages de séminaristes d'alors. « La grâce et l'impression de ces entretiens étaient telles », dit l'un d'eux, « que souvent, pendant plusieurs jours, nous n'aurions pu choisir d'autre sujet de l'oraison que celui de l'entretien. Je sais que, plus d'une fois, les sacrifices les plus difficiles contre lesquels la nature luttait depuis longtemps, ont été emportés d'assaut par un mot du cœur,

naïvement échappé dans ces douces et pieuses conversations ».

Le serviteur de Dieu était l'âme de ces bandes. Il allait tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre, pour s'assurer si tout s'y passait bien ; on lui rendait compte de l'entretien. Parfois, mêlé à ces groupes pieux, il se contentait d'encourager ses jeunes disciples par sa présence, ne parlant qu'à son tour avec réserve et modestie ; d'autres fois, il faisait lui-même les principaux frais de la conversation. Sans sortir de son calme ordinaire, il s'animait alors peu à peu ; ses yeux devenaient brillants, sa poitrine se gonflait ; et l'ardeur de son âme semblait passer dans celle de ses auditeurs.

On était avide de sa parole, jamais on ne se fatiguait de l'entendre. Et cependant toute recherche humaine en était bannie ; souvent même son accent et ses expressions trahissaient son origine. Mais il parlait avec tant d'oubli de lui-même, que le charme de son humilité et l'attrait de la vérité qui découlait de ses lèvres faisaient oublier tout le reste.

« Sa piété d'ailleurs », lisons-nous dans un témoignage contemporain, « était très-éloignée de toute affectation et de toute contrainte, toujours gaie, pratique et sans excès, toujours fondée sur la saine théologie, qu'il possédait fort bien, sur l'exemple de Notre-Seigneur et des saints. Sa doctrine, sous une forme plus simple et plus onctueuse, était, au fond, celle de M. Olier, dont on disait qu'il avait renouvelé l'esprit, toujours vivant dans son séminaire. Il la développait et l'appliquait dans les détails ; d'autres fois il la resserrait et la fixait en quelques points qui la faisaient retenir parfaitement ».

« M. Libermann », écrit un autre témoin, « s'était entièrement pénétré de la doctrine et de l'esprit de M. Olier ; il

ne perdait pas une occasion de les inculquer... Il pressait vivement les séminaristes d'y rapporter tous leurs sentiments, tous leurs projets, et toute leur conduite, pendant le séminaire et durant toute leur vie. Il a contribué, pour sa part, à pénétrer tous les cœurs du désir de connaître et de glorifier M. Olier, désir qui, appliquant les séminaristes pendant plusieurs années à la recherche minutieuse de tout ce qui le concernait, a produit dans sa nouvelle vie, par M. Faillon, cette exactitude et cette richesse de détails, qu'on ne saurait trop exprimer... Du reste, par lui, nous étions tous pénétrés d'estime, d'affection et de dévouement pour tous nos maîtres ».

On comprend, après ce qu'on vient de lire, que les pieuses conversations de M. Libermann devaient avoir un attrait particulier pour les *solitaires* eux-mêmes, ou les aspirants à la Compagnie de Saint-Sulpice. « Il n'était que minoré et nous étions prêtres », écrivait l'un d'eux ; « mais que de bon cœur nous nous faisions ses disciples et apprenions de lui les voies du renoncement à soi-même et de l'abandon à Notre-Seigneur. C'était là le sujet ordinaire de nos conversations. Il ne tarissait jamais, et sa parole était toujours onctueuse, abondante, simple : peu de citations, mais beaucoup de développements sur quelques mots de saint Jean ou de saint Paul. Il nous donnait lui-même l'exemple des vertus qu'il nous recommandait.

« Je n'oublierai jamais la charité extrême avec laquelle il nous consolait, nous encourageait. Il lisait dans le cœur, et l'on était toujours compris de lui. Evidemment, il s'était fait notre serviteur en Notre-Seigneur. Il nous accompagnait, et quelquefois fort loin, dans nos promenades, pour être plus longtemps avec nous. Son union à Dieu était continuelle. Je l'ai vu une fois verser des larmes

d'amour, en entendant chanter le cantique : *Par les chants les plus magnifiques* ».

L'humble acolyte revenait souvent, dans ses pieux entretiens, sur l'union à Dieu. C'était pour lui comme la clef de la perfection, selon ces paroles de Notre-Seigneur, qu'il rappelait en toute occasion : « *Regnum Dei intra vos est* ». Il a même laissé par écrit, entre beaucoup d'autres sujets d'entretiens sur Notre-Seigneur, la sainte Vierge, les saints, les principales vertus etc., une petite instruction sur les admirables fruits de cette union intime avec Dieu. En voici quelques extraits, qui, en nous montrant sa doctrine spirituelle, nous feront aussi pénétrer plus avant dans son âme ; car, à l'insu de son humilité, c'est vraiment le fidèle portrait de son intérieur qu'il y retrace :

« Quel bonheur pour un chrétien d'être continuellement uni à son Dieu et de vivre de sa vie ! Il aime Dieu de toutes les puissances de son âme et il est sûr de le posséder pleinement ; et quel bonheur d'avoir la possession d'un si immense trésor ! Et il ne le possède pas comme une chose qui lui est étrangère, mais comme faisant partie de lui-même, c'est-à-dire qu'il sent dans le plus intime de son âme les sentiments, les dispositions et la vie de Notre-Seigneur lui-même ; et il les sent plus vivement, plus intimement, qu'un homme charnel ne sent ses propres désirs et ses propres inclinations...

« Cette vie d'union à Dieu, non-seulement nous fait posséder Dieu, mais encore toutes les vertus ; car elle met en nous, comme il vient d'être dit, les propres dispositions de Notre-Seigneur, lesquelles renferment en elles tous les trésors des vertus chrétiennes.

« De plus, cette union est l'essence et la perfection de la charité, comme elle en est la fin et l'effet immédiat. C'est, en effet, l'Esprit Saint qui opère en nous cette union,

par le moyen de la charité de Notre-Seigneur qu'il répand dans nos cœurs. Cette union n'est autre chose que la charité du Père et du Fils, qui réside en nous pour nous unir au Père et au Fils, et pour nous communiquer leurs perfections, aussi bien que leur amour. Et ici il faut considérer que c'est le propre de la charité d'unir les objets qui s'aiment, et que, par conséquent, autant est grande la puissance de l'amour de Jésus pour nous, autant sera grande la puissance de l'union qu'il veut établir avec nous. Nous n'avons donc qu'à lever les obstacles, et il se charge de nous procurer ce grand avantage, de posséder d'un seul coup toutes les vertus et toutes les perfections, en possédant Celui qui les possède toutes en lui seul.

« Et quelle pureté il nous communique par ce moyen! Une âme parfaitement unie à Dieu n'a que du dégoût ou du moins de l'indifférence pour les créatures. Elle peut bien être impressionnée dans le contact avec ces créatures, parce qu'elle porte toujours la corruption dans sa nature ; mais elle en est dégoûtée et n'a plus de repos ni de force qu'en son Bien-Aimé, dans le sein duquel elle repose toujours. Son Bien-Aimé est à elle, et elle à son Bien-Aimé ; voilà tout ce qu'elle a et tout ce qu'elle sait.

« A la suite de cette pureté vient la chasteté, qui est la vertu la plus délicate, et qui découle directement du sein de Dieu. C'est comme un parfum extrêmement fin, distillé par cette union très-amoureuse et très-pure avec Dieu seul ; une sorte de jalousie produite par le Saint-Esprit dans notre âme, et qui nous met toujours aux aguets, de peur que cet amour pur, qu'il produit en nous, ne soit terni par quelque affection sensible.

« La mortification et la vigilance sur nos sens sont les gardiennes de cette vertu. Ce sont deux servantes sur

lesquelles s'appuie cette reine, dans sa marche craintive et délicate.

« L'âme ainsi unie à Dieu est remplie de foi, puisque nous ne pouvons avoir cette union, sans que notre esprit adhère fortement et entièrement à Dieu. Plus nous sommes unis à Dieu, moins nous agissons par raisonnement, et plus nous nous fortifions dans la foi, qui est la mort de la pure raison humaine, pour établir sur ses débris la souveraine raison de Dieu, que Notre-Seigneur est venu nous apporter sur la terre. Quand on est parfaitement uni à Dieu, on apprend à ne juger les choses que comme Dieu les juge, et par son mouvement; et celui qui juge les choses de cette manière a une foi parfaite.

« Cette âme possède aussi éminemment l'espérance, cette union étant un abandon de tout nous-mêmes à Dieu, et une adhérence complète de tout ce qui est en nous à lui seul.

« De là découle encore la conformité de notre volonté à celle de Dieu, puisque l'œil intérieur de notre âme ne voit que lui. En tout ce qui arrive, dans l'ordre de la nature comme dans l'ordre de la grâce, nous voyons toujours Dieu seul agissant et accomplissant sa sainte volonté, et notre âme est toujours dans une joie parfaite, parce qu'elle dit toujours : « C'est mon Dieu qui a fait cela ».

« Dans cet état, on a de plus l'esprit de prière, parce qu'on possède en soi Celui qui seul peut prier en nos âmes et crier : *Abba, Pater!* Père! et par conséquent, toutes les dispositions et les qualités de la prière.

« On a la fermeté et la force. Lorsque cette fermeté est fondée sur ce qu'on ne tient à rien sur la terre, et que, par conséquent, on ne craint personne, elle est déjà très-bonne; mais elle est mêlée d'imperfection, et l'amour-propre y prend souvent sa part; d'où il arrive qu'elle dégénère en

dureté, rudesse de caractère, et trouble la paix de l'âme. Lorsqu'elle vient, au contraire, de ce que notre âme est unie à Dieu, ne voit que lui, n'a d'autre amour que lui, n'agit que par son mouvement, alors elle prend un caractère de grandeur, de générosité, de liberté, et en même temps de douceur, de suavité, d'humilité, qui produit toujours de bons effets sur les âmes droites avec lesquelles nous avons à traiter.

« De la même source procède aussi la douceur. Cette vertu est une des plus belles que Notre-Seigneur ait apportées sur la terre. Aussi bien que la fermeté, elle ne s'exerce pas seulement sur les autres, mais elle existe principalement en nous-mêmes. La douceur procède directement de notre union avec Dieu. C'est un rayon de l'amour de Jésus, qui coule dans nos âmes, pour les polir de toutes les rudesses et âpretés dont elles sont pleines. Les personnes qui jouissent de cette aimable douceur répandent avec tendresse leurs âmes devant Dieu et reçoivent tout de sa main avec suavité, les jouissances comme les souffrances. Elles supportent avec patience, et dans l'humiliation paisible de leur cœur, devant Dieu, leurs propres misères et imperfections. Elles conversent avec le prochain avec une telle suavité et tendresse de cœur, qu'elles gagnent tout le monde et répandent la bénédiction de Dieu dans toutes les âmes qui sont capables de la recevoir. On voit par là que la douceur n'est pas une vertu purement extérieure ; elle est au contraire très-intérieure.

« On voit aussi que la douceur et la fermeté sont bien loin d'être opposées l'une à l'autre.

« L'union à Dieu produit aussi une grande paix dans l'âme. Ce n'est pas seulement une absence de trouble, mais une paix substantielle, qui découle du sein de Dieu,

qui augmente et fortifie en nous cette grande et admirable union, et nous dispose immédiatement à toutes les vertus les plus relevées et à recevoir les plus grandes grâces.

« Cette union nous donne encore la gravité, qui est opposée à la précipitation, à la légèreté et à l'agitation de l'esprit. Cette admirable et tout aimable vertu, qui procède de notre bienheureuse union avec notre Bien-Aimé, semble consister dans un respectueux amour et dans un amoureux respect, devant sa Majesté présente. Notre regard intérieur est amoureusement et respectueusement fixé vers notre Dieu et Seigneur, et nos yeux intérieurement fermés à tout le reste. Cette vertu semble être proche parente de la chasteté; elles s'aiment bien mutuellement. Elle a des effets extérieurs admirables et touchants; elle répand sur ceux qui la possèdent quelque chose de vénérable et d'angélique, qui en fait un objet de tendresse et d'admiration pour tout le monde.

« On trouve encore dans l'union à Dieu deux vertus importantes : la prudence et la simplicité, qui ne peuvent exister l'une sans l'autre. La première, qui est un écoulement de la sagesse de Notre-Seigneur, sert à distinguer les mouvements qui viennent de Dieu de ceux qui viennent de la nature et du démon. Quand on se tient pur et paisiblement uni à Dieu, on acquiert la familiarité avec lui, on apprend à connaître sa voix. D'ailleurs il résidera toujours en nous et sera notre lumière : *In lumine tuo videbimus lumen*. Dès que nous quittons un instant cette grande et belle lumière, nous ne pouvons marcher qu'à tâtons.

« La simplicité est donc nécessaire à la prudence, et elle consiste à ne voir, à ne sentir, à ne goûter et à ne vouloir que Dieu seul en toutes choses. Simplicité de notre esprit, qui est l'œil de notre âme et ne voit que Dieu;

simplicité de notre cœur ou d'affection, qui ne sent que Dieu; simplicité de la faculté d'aimer et de jouir, qui ne peut goûter que Dieu; simplicité de volonté, qui ne s'applique qu'à Dieu.

« De là on peut voir combien il est important d'être vide de toute créature et de soi-même. Car comment serait-il possible que Dieu voulût opérer en nous de si grandes et de si belles choses au milieu de nos ordures, de la sensualité et de l'orgueil ? Il faut encore se souvenir que nous ne pouvons pas acquérir ces belles vertus par nous-mêmes; Dieu seul peut nous les donner par sa grâce.

« A Dieu seul toute gloire et tout amour; que toute créature périsse devant lui ! Amen ».

On peut juger, par cet extrait, de ce qu'étaient les brûlants entretiens du serviteur de Dieu, au sein des réunions de piété provoquées par son zèle. Le bien qu'il faisait par ses conversations, il le continuait et l'étendait par ses correspondances. Durant les vacances ou après la sortie du séminaire, on lui écrivait de toutes parts, et il répondait aux doutes et aux difficultés de chacun avec un à-propos, une simplicité, une profondeur de vues, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. L'esprit de Dieu était évidemment avec lui.

Ainsi, relativement aux tentations de vanité et de vaine gloire, il écrit : « Quant à la vanité, c'est une mouche importune qu'il faut renvoyer sans se troubler; il faut souffrir son importunité avec une grande paix devant Dieu et la porter comme une croix..... Pour ce qui regarde l'estime et l'affection des hommes, ce n'est pas la peine d'y penser. Je viens de la maison d'un voisin : son petit chien m'a montré une grande affection, et m'a fait de grandes caresses. Je ne m'en estime ni meilleur

ni plus heureux pour cela ; il faut en faire autant avec les hommes ».

« Vous me faites part », répond-il à un autre, « de la peine que vous avez quelquefois pour parler de Dieu. Cela ne doit pas vous inquiéter ; si vous n'avez rien à dire, ne dites rien. Le grand principe dont il ne faut jamais se départir, c'est d'agir en toutes choses selon l'unique bon plaisir de Dieu et de ne rien faire que par le mouvement de la grâce de Dieu qui est en nous ».

« Tâchez », écrit-il à un troisième qui n'osait s'occuper du prochain, de peur de perdre le recueillement, « tâchez de vous faire tout à tous et d'agir avec chacun selon que cela lui convient. Ne restez pas trop renfermé au dedans de vous-même, soit par suite de cette timidité, soit par la crainte de perdre le recueillement. Le recueillement que vous perdez par votre occupation auprès des hommes n'est qu'un recueillement de l'imagination et de la sensibilité ; mais le véritable recueillement intérieur de la charité de Dieu, vous ne le perdez pas. La charité ne fait pas perdre la charité ; c'est-à-dire que la charité que vous pratiquerez envers les hommes ne vous fera pas perdre la charité envers Dieu ; au contraire, elle l'augmentera et la perfectionnera. Quand une âme est parvenue au renoncement plein et complet de tout amour-propre, les choses extérieures ne la dérangent pas le moins du monde ; elle converse avec les hommes, elle fait à l'extérieur tout ce que font les autres ; elle joue, elle rit, elle cause avec ses frères, elle se promène et prend tous les exercices et récréations des vacances, sans que tout cela la trouble aucunement. Entièrement unie à Dieu, elle est indifférente à toutes choses, et fait tout uniquement en Dieu et pour Dieu ».

A un autre séminariste qui se plaignait de ne pas

pouvoir, pendant les récréations et ses autres occupations, conserver la sainte présence de Dieu, il adressait ces suaves paroles : « Il faut, mon cher, que pendant la récréation, comme partout ailleurs, notre cœur soit dans la paix et la joie intérieures. Notre véritable présence de Dieu doit consister en ce que nos désirs et nos affections soient uniquement en lui ; et, si nous l'aimons ainsi de tous les désirs, de toutes les affections et de toute la volonté de notre âme, nous ne perdrons jamais sa sainte présence ; nous vivrons devant lui, même lorsque nous ne penserons pas à lui. Un homme qui persévère continuellement dans le désir unique d'être agréable à Dieu en toutes choses, et de ne jamais se contenter en rien, cet homme est dans une oraison continuelle, même dans les moments où son esprit est obligé de s'occuper de choses qui ne vont pas directement à Dieu, comme l'étude et la récréation. Je crois que c'est ainsi qu'il faut entendre les paroles de saint Jacques : *Oportet semper orare et nunquam deficere* ».

Pendant les vacances de 1835, M. Libermann profita de quinze jours de loisir qui lui furent accordés, pour aller visiter plusieurs des fervents séminaristes du diocèse d'Amiens, tels que MM. Daveluy, Duquesnay, appelés à faire tant de bien, celui-ci en France et le premier dans les Missions, où il cueillit la palme du martyre. Voici un édifiant souvenir de cette excursion, toute de zèle :

« Lorsqu'il passa par Amiens, en 1835, dit M. l'abbé Mangot, je le vis alors pour la première fois, et il me parut comme poussé par la divine passion de voir Notre-Seigneur Jésus-Christ régner dans les cœurs. Il ne me parlait que de ce bon Maître et de la ferveur d'un bon nombre de séminaristes de Saint-Sulpice. Je sentais alors

en moi-même quelque chose de ces sentiments qui faisaient dire aux disciples d'Emmaüs : « *Nonne cor nostrum ardens erat*...... Il m'offrit de se mettre en rapport avec moi ; de là les lettres qu'il m'écrivit pendant deux années que je restai éloigné de lui. Or, la lecture de ces lettres, si remplies du feu divin, était comme l'âme d'une petite réunion de séminaristes qui avait lieu tous les huit jours au séminaire d'Amiens. On offrait à Dieu toutes ses prières, toutes ses actions pendant huit jours, pour obtenir une vertu ou une grâce. Le bon Père Libermann approuvait fort cette réunion et me donna bien des avis pour la rendre fructueuse ».

C'est ainsi que le serviteur de Dieu, à l'exemple du divin Maître, passait partout en faisant le bien. Bientôt nous allons le suivre sur un nouveau théâtre, où, après avoir souffert et travaillé pour la gloire de Dieu, il trouvera le dernier mot de sa vocation ultérieure.

CHAPITRE XIII.

M. Libermann est appelé à diriger le noviciat des Eudistes à Rennes. — Sa vénération pour le Père Eudes et M. Olier. — Rapports qu'il trouve entre ces deux hommes de Dieu. — Nouvelles épreuves. — Son dévouement et sa charité dans la charge de maître des novices. — Tout à chacun, il se fait le modèle de tous.

La Société de Jésus et Marie, plus connue sous le nom de Congrégation des Eudistes, fut fondée en 1643, par le vénérable Père Eudes, ce saint prêtre de Normandie, que M. Olier, du haut de la chaire de Saint-Sulpice, proclamait « la merveille de son siècle ». Elle avait rendu de grands services à l'Eglise, principalement dans les diocèses de Normandie et de Bretagne, par les œuvres des séminaires et des missions, lorsqu'elle vit, à la grande

Révolution, tous ses établissements emportés par le torrent dévastateur de 1793.

Relevée de ses ruines, vers 1826, paı le Révérend Père Blanchard, aidé de quelques autres Eudistes, cette pieuse société passa ensuite sous la conduite d'un prêtre populaire en Bretagne, M. Louis, qui s'adressa à la compagnie de Saint-Sulpice pour obtenir un auxiliaire capable de l'aider dans la direction du noviciat, à Rennes. On en délibéra longtemps; enfin M. Mollevaut trancha d'un mot la question : « Monsieur », dit-il au digne supérieur qui venait lui exposer son embarras, « emmenez le Père Libermann ; il n'est que minoré, c'est vrai ; mais il vaut un prêtre ».

M. Libermann n'avait, à cet égard, témoigné ni une répugnance ni un désir. Il vit en cette décision de M. Mollevaut la volonté de Dieu, et s'y soumit avec esprit de foi. Ses nombreux disciples d'Issy et de Paris furent seuls dans la peine ; tous éprouvèrent un grand serrement de cœur, lorsque, au moment de partir pour la promenade, ils virent pour la dernière fois celui que beaucoup regardaient comme le père de leurs âmes; ils se jetèrent dans ses bras, en se recommandant à son pieux souvenir devant Dieu (août 1837).

Voici comment, avant de partir, le serviteur de Dieu réconforta lui-même un des séminaristes qui lui étaient le plus saintement attachés. « C'est Dieu », lui écrit-il, « qui arrange toutes choses et dirige tout événement, il faut donc que nous nous réjouissions sur toutes choses et dans tous les événements, parce que c'est notre Père bien-aimé, notre amour et notre vie qui le veut ainsi. Tout notre regard est en lui, tout notre amour, toute notre joie, notre bonheur et notre vie sont en lui seul ». Cependant, telle est l'estime dont l'humble acolyte jouit à

Saint-Sulpice, que plusieurs des élèves de cette maison le suivent à Rennes. Et l'élan qui porte vers l'homme de Dieu est si grand, qu'il se croit obligé de l'arrêter prudemment. A un autre qui désirait le rejoindre au noviciat de Saint-Gabriel, il écrit : « Vous me donnez comme une des raisons de venir ici que j'y suis. Il ne faut pas, mon cher, vous fier à cette raison. Il serait possible, si vous veniez ici, que je devinsse un obstacle à votre avancement et que je vous fisse du mal. Ne croyez pas que je fasse de l'humilité, c'est une vérité que je vous dis là; je suis bien plus pauvre âme que vous ne pensez ».

Avant de le placer à la tête du noviciat, M. Louis, peut-être pour éprouver la vertu et l'esprit de M. Libermann, le laissa quelque temps parmi les novices. Sur quoi l'un deux écrivait à leurs amis du séminaire de Paris : « Dieu embrase plus que jamais notre très-cher frère M. Libermann de l'amour de l'abjection et du mépris. Sa joie est d'être méprisé et regardé comme pas grand chose; en tout il est le dernier, à cause de son ordre ecclésiastique inférieur, et Dieu, qui veut l'élever, commence par l'abaisser. Il lui donne maintenant la grâce d'un novice, de sorte que, au noviciat, ses exemples nous serviront beaucoup plus que ses paroles mêmes ».

Cependant cette situation dura peu, et, aussitôt après la retraite du commencement de l'année, M. Louis, sur les conseils du Révérend Père Lestroan, jésuite, qui en avait donné les exercices, remit à l'humble acolyte la direction entière du noviciat, bien qu'il se trouvât parmi les novices plusieurs prêtres déjà anciens dans le ministère.

Etant ainsi appelé à former l'esprit de la communauté renaissante, il dut se pénétrer des écrits du vénérable Père Eudes, étudier ses dévotions favorites, rechercher le

but intime qu'il s'était proposé en fondant l'institut religieux dont il avait doté l'Eglise.

Quelle ne fut pas sa joie, quand il découvrit que ce grand serviteur de Dieu avait été le précurseur de la vierge de Paray-le-Monial et l'apôtre infatigable du culte du Sacré-Cœur ! « Les vues du Père Eudes sur le Sacré-Cœur », dit-il, « sont admirables : il était fou d'amour pour ce divin intérieur de Jésus et Marie, c'est là notre dévotion par excellence et le fondement de tout ce que nous avons ».

Une autre de ses joies fut de retrouver comme une parenté d'origine entre la Congrégation qui venait de le recevoir et la Société de Saint-Sulpice, qui en avait été comme la mère et pour laquelle il conservait toujours un si vif attachement.

« Le Saint-Sacrement, dit-il, est encore une de nos grandes dévotions ; il y a une fête du sacerdoce de Notre-Seigneur, mais moins solennelle qu'à Saint-Sulpice. Dès l'origine, les deux Congrégations étaient unies. Le second supérieur général, M. Blouet de Camilly, fut envoyé par le Père Eudes lui-même à Paris, pour y faire son séminaire sous M. Tronson. M. de Bretonvilliers a été regardé comme un bienfaiteur de la Congrégation de Jésus et Marie, qui en fait mention dans ses annales ».

Pour mieux s'assimiler l'esprit du saint fondateur, le zélé maître des novices avait copié de sa propre main un volume de quatre cents pages contenant les admirables constitutions données par le Père Eudes à son institut ; et ce fut d'après ce même esprit qu'il rédigea plusieurs règlements, soit pour la communauté, soit pour le collége fondé alors à Redon, par les Eudistes, et devenu bientôt très-florissant.

Dans une autre lettre, il s'étend avec une sorte de

complaisance sur les rapprochements entre le P. Eudes et M. Olier. « Notre bon Père Eudes », dit-il, « a eu aussi sa Marie Rousseau. C'était une pauvre fille de Normandie, appelée Marie Desvallées. Elle avait, en Normandie et en Bretagne, la même influence que Marie Rousseau à Paris, sur les personnages les plus saints et les plus éclairés de son temps. Elle a vécu en même temps que M. Olier et est morte à peu près à la même époque que ce saint homme.

« Elle vivait dans le monde, c'était comme la mère spirituelle du Père Eudes, qui, à son tour, était son père spirituel. Notre-Seigneur lui dit souvent qu'il rétablirait son règne par son intercession et lui fit faire le vœu de souffrir à cet effet les peines de l'enfer. Et pendant trente-sept ans elle a souffert des maux qui sont au-dessus de toute expression, étant possédée du démon dans son corps, mais possédée de Dieu dans son âme. Le Père Eudes parle aussi, dans sa vie, à propos du renouvellement de l'Eglise, de l'échange de sa volonté avec celle de Notre-Seigneur.

« Quant à notre Père Eudes, c'est un homme tout à fait extraordinaire, tellement que je ne crains pas de le comparer à M. Olier : je veux dire que son genre était d'une très-grande élévation. Nous avons trouvé son contrat d'alliance avec la très-sainte Vierge, signé de son sang ; il avait voulu qu'on le mît sur son corps après sa mort. Cette divine Mère le visitait souvent et l'appelait des noms les plus doux ; elle révéla à une sainte âme de ce temps que ce prêtre lui était le plus cher au monde et que l'amour de son divin Fils le rendait quelquefois insensé ».

Tout en s'attachant à inculquer aux novices de Rennes l'esprit de leur pieux fondateur, le Père Libermann continue, par sa correspondance, à entretenir à Saint-Sulpice

celui de M. Olier. C'est ainsi qu'il écrit à un digne Sulpicien : « A la solitude, tout doit retentir du nom de M. Olier ; toutes les bouches doivent y être remplies de ses maximes, tous les cœurs pénétrés de sa doctrine, qui est si sainte, et tout le monde doit travailler avec ferveur à l'imitation de ses vertus... Un Sulpicien doit être un saint, un homme qui surabonde d'esprit ecclésiastique, un homme rempli de l'esprit de Notre-Seigneur, plein de sa sagesse et de ses lumières célestes, tout surnaturel, qui ne vit plus qu'en Dieu et de Dieu ».

« Pour ce qui est de votre vocation à Saint-Sulpice », écrit-il à un autre, « c'est, mon très-cher, la vocation la plus grande et la plus belle que je connaisse. Il s'agit de communiquer l'esprit sacerdotal et toute la plénitude des perfections qui y sont attachées». «Mais», ajoute-t-il, « c'est en Jésus seul que vous pouvez puiser ce grand trésor. Si vous n'êtes pas continuellement à la source, vous tarirez et vous ne pourrez plus donner que des paroles et des actions sèches et vides de réalité.

« La science vous est utile, nécessaire même ; mais faites bien attention que ce n'est pas par cette science acquise que vous ferez des prêtres ; c'est par la science divine, qui se trouve et se puise en Jésus, dans un esprit d'humilité, de mort et d'amour. C'est là le point capital. Si vous vous conservez dans le parfait renoncement et la vie d'amour et d'union à Notre-Seigneur, vous aurez l'esprit sacerdotal en abondance pour le communiquer de de même. *Voyez M. Olier et imitez-le.* Quand vous serez comme il a été, vous aurez atteint la perfection que Dieu demande de vous dans votre Compagnie ».

Ce que recommandait, d'une manière si persuasive, l'humble serviteur de Dieu, il s'efforçait avant tout de le réaliser en lui-même. Chaque jour, il s'appliquait davan-

tage à reproduire en lui l'idéal de perfection qu'il aimait à contempler dans ses modèles, M. Olier et le Père Eudes.

Pour achever de former cette grande âme, il fallait encore de nouvelles épreuves. Elles ne lui manquèrent pas. Ses amis le croyaient dans la paix et jouissant déjà de la récompense, quand de nouveau la lutte était engagée entre l'homme de Dieu et l'ennemi de tout bien.

Voici comment il trace lui-même, en s'humiliant, le tableau de ses épreuves. « Nous sommes pauvres, petits, ignorés, et même méprisés, non-seulement le corps en général, mais chaque membre qui en fait partie. Ceci », continue-t-il, « arrive toujours dans le commencement des congrégations : on est traité un peu d'aventuriers qui veulent essayer une entreprise, faute de trouver mieux. Nous sommes sans nom, sans protection, et obligés, en toute rencontre, de nous abaisser, de nous mettre au-dessous de tous ceux avec qui nous avons à traiter, de recevoir les peines, les injures et les injustices, non-seulement sans résister, mais même en silence, et comme un pauvre homme foulé par un plus puissant et qui craint de lui résister de peur d'en être écrasé. Des difficultés partout, et en général et en particulier, et au dedans et au dehors, et de la part des hommes et de la part des démons ! »

Dans une lettre du 26 octobre 1837, il parle en outre de peines étranges. Nous citerons ses paroles ; tout énigmatiques qu'elles sont, elles en disent assez pour laisser deviner une épreuve effrayante :

« Priez pour moi ; le démon me crible en ce moment, pour me faire cesser une chose qui l'enrage, et qui cependant me paraît tourner contre moi, et dont peut-être je suis grandement coupable devant Dieu. Cela est une énigme pour vous ; mais je ne puis vous en dire davan-

tage ; qu'il vous suffise de savoir que je suis dans un très-grand danger. J'en suis quelquefois dans une si grande peine, que vous ne pouvez vous en faire une idée. Il faut pourtant agir, le Maître le veut, et il en est grandement glorifié. Le démon crève de rage et me fait endurer des supplices inouïs. Mais Notre-Seigneur me donne une force très-grande, et je ne bronche pas, malgré la rage des démons. Priez pour moi, afin que le très-saint nom de Dieu soit béni, loué et glorifié. Gardez le plus grand secret sur ce que je vous dis là, priez et voilà tout ».

Le 1er décembre de la même année, il s'exprime d'une manière plus précise. Il subissait la peine la plus cruelle qui puisse affliger un saint : la crainte d'être à jamais réprouvé, rejeté du cœur de Dieu. Voici ses paroles :

« Il ne fait pas bon être au-dessus des autres. Je ne suis pas supérieur du noviciat ; au contraire, je suis le dernier de tous; mais je suis chargé de diriger la conscience de nos chers frères, cela me donne une très-grande autorité dans notre chère petite communauté. Vous ne vous faites pas une idée de la peine et de la douleur que cela m'a causées, depuis un mois ou six semaines que cela a lieu. Il y avait des moments où je croyais que Notre-Seigneur allait m'abandonner et me rejeter. Continuez de prier qu'il n'en soit rien; car je ne suis pas hors de cette inquiétude. Je m'abandonne entre ses mains et à la divine et adorable disposition de son Père, pour qu'il fasse en toutes choses tout ce que bon lui semblera. A la vie, à la mort, au temps et à l'éternité, tout pour lui et en lui ! Que lui seul et sa sainte volonté vivent et règnent en tout et partout! Je vous avoue cependant qu'avec tout cela, l'idée d'être rejeté du sein de notre bon Maître me fait frémir. Il n'en sera rien, mon cher, n'est-ce pas? J'ai pris la résolution de ne plus y penser, et de le laisser faire de

moi et en moi tout ce que bon lui semblera. Vive Jésus tout seul ! »

Il s'abandonna, en effet, à son bon Maître ; et, à voir son oubli de lui-même, son dévouement affectueux pour les novices dont la direction lui était confiée, on eût dit que son âme nageait au sein de la plus douce paix. L'un d'eux relatait en ces termes ses souvenirs du noviciat de Saint-Gabriel : « Toute la puissance, toute la force de sa direction résidait dans sa charité sans bornes. Quand on avait joui de ses entretiens, on sentait je ne sais quoi de délicieux et de suave, qui décidait la volonté à tendre vers la perfection ; il avait le don de vous inspirer la confiance la plus entière.

« Il était infatigable. « Venez me voir tous les jours », me disait-il, « et toutes les fois que vous aurez quelque difficulté ». Il disait la même chose à tout le monde, et nous le trouvions toujours prêt à nous bien accueillir. L'hiver, il travaillait avec nous dans une salle commune, qui était chauffée. J'entendais sa plume courir sur le papier avec une très-grande rapidité, pour répondre aux nombreuses lettres qui lui arrivaient de Saint-Sulpice. Or, si l'un de nous paraissait chercher quelque chose ou voulait lui dire un mot, il quittait immédiatement ce qu'il écrivait, avec une parfaite liberté d'âme, n'ayant jamais l'air de tenir à ce qu'il faisait.

« Sa charité venait continuellement en aide à tous les novices, pour qu'ils s'acquittassent bien de leurs charges. Lorsque, selon la coutume de la maison, j'avais un sujet d'instruction à développer devant la communauté, le bon Père, prévoyant que sa préparation me serait difficile, m'apportait parfois lui-même un petit canevas qu'il avait écrit de sa propre main.

« Son but unique, en toutes choses, était de faire régner

Notre-Seigneur dans les cœurs, et pour lui c'était une sainte passion ; il se dévouait corps et âme à cette belle œuvre. Il voulait réaliser dans les autres ce que son esprit d'oraison lui montrait en Notre-Seigneur, dans la très-sainte Vierge, et ce qui existait en lui-même ; et c'était l'objet constant de toutes ses pensées, de toutes ses prières et de tous ses efforts. Rien ne le décourageait, pour peu que l'on eût la volonté de travailler à sa perfection ; les faiblesses, les tristesses, les inconstances, les croix, les chutes mêmes, tout était moyen entre ses mains, parce que, à ses yeux, par tout cela Dieu humiliait, détruisait la nature et apprenait à chacun à en profiter pour son bien.

« Il reçut, durant quelque temps, en direction un jeune enfant d'une dizaine d'années, et plus d'une fois je pus remarquer sa douceur et l'affection de sa charité pendant qu'il lui parlait. Je voyais aussi cet enfant, après cette conversation toute céleste, marcher avec circonspection et gravité, comme tout pénétré de l'idée de la présence de Dieu. Il m'arriva de dire au bon Père combien cette vue me touchait, et je me souviens qu'il me donna à entendre que l'innocence de l'enfance était un moyen qui facilitait beaucoup la pratique de l'union avec Dieu.

« Le temps même de ses vacances était consacré par lui à des œuvres de piété ou de zèle. Une fois il fit le pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray, si chère aux catholiques bretons, et, dans le voyage, il s'efforça de convertir un janséniste dont il avait fait la rencontre. Une autre année, il m'emmena à quinze lieues de Rennes, chez M. Gaudaire, devenu supérieur général des Eudistes. Dans le pays se trouvait un vieillard gravement malade ; il me proposa de lui faire ensemble une visite de charité, que nous réitérâmes pendant trois jours. Or, chaque fois le bon Père tirait de son cœur des sentiments admirables de résigna-

tion à la volonté de Dieu, d'amour, de reconnaissance ; le troisième jour surtout, nous restâmes près du chevet du malade jusqu'à ce qu'il eut rendu le dernier soupir, et pendant ces quelques heures, le Père Libermann ne cessa d'entremêler nos prières de douces et saintes paroles sur Notre-Seigneur Jésus-Christ en croix, sur son abandon entre les mains de son Père céleste, et le bonheur du ciel. La maison était pleine de monde ; alors ce vieillard s'écria plusieurs fois avec un saint transport : « *Misericordias Domini in æternum cantabo* », et il expira, laissant tous les assistants pleins d'étonnement, de consolation et de joie ».

Les leçons de M. Libermann, pour l'avancement spirituel de ses novices, tiraient une grande force de ses propres exemples. Il était, en effet, au milieu de tous, non-seulement comme la règle vivante, mais comme un modèle de cette vie surnaturelle et tout en Dieu qu'il ne cessait d'inculquer à ses jeunes disciples.

L'un d'eux, et sans contredit des plus distingués, Mgr Poirier, évêque de Roseau, s'est plu à lui rendre, à cet égard, le témoignage de son admiration reconnaissante. « Je considère », dit-il, « comme une faveur spéciale de la Providence le temps que j'ai passé au noviciat de la Société des Eudistes avec le digne Père Libermann ; car j'aime à lui donner ce nom, et nous le lui donnions en effet, quoiqu'il ne fût encore que dans les ordres mineurs.

« Il ne fallait pas être longtemps avec lui pour s'apercevoir qu'il était un homme tout intérieur. Il parlait peu, et jamais je ne l'ai entendu le faire inutilement. Toutes ses conversations étaient comme parfumées de la pensée habituelle de Dieu, et ne roulaient jamais que sur des sujets qui intéressaient sa gloire ou le salut des âmes.

« Tous les soirs, c'était notre usage de ne parler que sur l'Ecriture sainte. Chacun citait à son tour un texte et l'expliquait de son mieux, d'après les études qu'il avait faites. C'était là que brillaient la science et la piété du Père Libermann. Sa grande connaissance de la langue hébraïque, des traditions et des coutumes des Juifs, le mettait en état de nous donner des explications pleines d'intérêt.

« De plus, nous étions tous persuadés que sa grande pureté de conscience lui obtenait de Dieu des lumières toutes spéciales.

« Ce don de Dieu paraissait surtout évident à ceux qui le consultaient sur les doutes et les inquiétudes de leur conscience. Je puis dire, par expérience, qu'il y a peu de serviteurs de Dieu qui aient possédé à un si remarquable degré le discernement des esprits. Il ne se trompait jamais sur une vocation et sur l'issue des projets qu'on venait lui communiquer. Il a été prophète : il m'avait prédit, quand je partis pour cette mission, afin d'être directeur du collége déjà fondé, que nous y aurions beaucoup à souffrir et que le succès ne répondrait pas à nos efforts. En effet, après beaucoup de peines et d'oppositions, j'ai été obligé de le quitter, et l'établissement est tombé.

« Je le voyais toujours appliqué à Dieu ; soit dans les promenades ou seul dans le jardin, soit dans nos récréations communes ou avec des étrangers, il semblait se tenir sous les yeux de Dieu.

« Aussi avait-il une grande facilité à traiter les sujets de spiritualité de vive voix : ce qu'il faisait bien plus souvent que par écrit, à cause de ses infirmités.

« De cette même disposition d'esprit venaient un grand détachement des créatures et son amour de la pauvreté.

Avant d'en avoir fait le vœu, il la pratiquait déjà, et peut-être plus parfaitement que bien des religieux. Dans sa chambre, pas un objet qui ne fût absolument nécessaire, rien de superflu. Toujours propre dans ses vêtements, on voyait qu'il préférait ceux qui étaient usés et rapiécés.

« Malgré l'état chétif de sa santé, il était si calme, si doux et si exact aux exercices, qu'il fallait connaître l'infirmité dont il était affligé pour comprendre ce qu'il souffrait habituellement ».

M. Libermann caractérisait lui-même, en ces termes, la physionomie du noviciat ; il sera facile d'y reconnaître l'empreinte de sa propre image : « Notre vie », dit-il, « est douce et paisible ; il règne une union et une charité parfaites dans notre petite communauté. Nous sommes toujours tous ensemble, nous entretenant gaiement et paisiblement. Jamais personne ne paraît mécontent d'un autre. Il semblerait que chacun fait ce qu'il veut, et cependant l'obéissance est parfaitement observée. Cela vient de ce que tout se fait avec contentement de cœur, avec paix et charité. — Priez Dieu qu'il nous continue sa grâce et qu'il l'augmente, afin que nous nous sanctifiions dans son saint amour.

« Nous avons », ajoute-t-il, « une petite chapelle charmante, bien ornée et bien pieuse. Les inconvénients qu'elle a, c'est qu'il faut monter haut et la porte en est très-étroite. Mais cela nous rappelle le ciel, qui a les mêmes difficultés. Une fois qu'on y est, on oublie tout ce qu'il en a coûté pour y arriver, par le contentement dont on y est plein. Il en est de même de notre petit ciel, où nous avons, aussi bien que les anges et les saints, notre Dieu d'amour. Nous sommes, par la bonté de Dieu, bien fournis en ornements, aubes, garnitures, le tout neuf

et très-propre ; mais il nous manque des vases pour y mettre des fleurs. Si vous disiez à M. de l'Espinay, ou à un autre brave homme qui aurait quelques sous à employer pour la gloire du bon Dieu, que saint Gabriel est un grand saint dans le ciel, que c'est l'ange favori, gardien de la très-sainte Vierge, servant de Notre-Seigneur ! Ce saint archange en saura gré et sera favorable à celui qui aura du zèle pour sa petite chapelle ».

CHAPITRE XIV.

Souffrances intérieures de M. Libermann. — Crainte et horreur de l'amour-propre spirituel. — Son appréhension d'avoir fait du mal aux âmes. — Son esprit d'humiliation devant Dieu, de servitude à l'égard du prochain. — Sa méthode dans la direction des âmes.

A peine M. Libermann voit-il un peu diminuer les épreuves dont nous avons parlé au chapitre précédent, que le démon l'attaque d'une autre manière. Il suscite contre lui quelques-uns de ceux qui l'avaient suivi de Paris à Rennes. Victimes de l'esprit de ténèbres, qui semble les obséder, ceux-ci en viennent non-seulement à éprouver une sorte de mépris et de haine pour leur saint directeur, mais à contrecarrer les efforts de son zèle.

Mais telle était la grâce d'humilité, de patience et de charité du serviteur de Dieu, qu'au milieu de tous ces maux il ne rompt le silence vis-à-vis de quelques amis discrets et dévoués, que pour faire entendre ces admirables paroles : « Vive Jésus ! je suis prêt à recevoir tous ses coups ; qu'il frappe, qu'il anéantisse ce cœur pécheur, qu'il le déchire, le consume dans la douleur et les angoisses de la mort. Il y a des moments que je suis dans une espèce d'agonie effroyable ; mais je bénis le saint

nom de notre Maître sur tout ce qu'il lui plaît de faire ».

« Dans toutes ces misères », dit-il encore, « il a plu à Dieu de me faire voir la mienne, qui est sans doute la plus grande ; seulement sa bonté, sa miséricorde envers moi est toute singulière, toute extraordinaire. Je n'ai jamais lu dans aucun livre ni entendu raconter nulle part des choses pareilles... Voyez donc cette incompréhensible conduite de sa divine sagesse. Il punit et traite si rigoureusement des âmes bonnes, qu'il a comblées de ses faveurs et qui valent certainement beaucoup mieux que moi, et il les punit pour mes péchés.

« Une chose encore bien importante qu'il a plu à Notre-Seigneur de me montrer, en cette circonstance, c'est l'extrême inutilité et incapacité où nous sommes ; vous ne vous faites pas une idée, mon très-cher, de ce que nous valons, ou plutôt de ce que nous ne valons pas. Loin d'être utiles à quelque chose, nous ne sommes bons qu'à tout perdre, et il me semble que si Dieu n'arrêtait pas le mal que nous faisons, toutes les œuvres que nous entreprenons ne tourneraient qu'au détriment et à la perte des âmes ». Cette nouvelle épreuve n'était encore qu'à son début pour M. Libermann. Bientôt il est assailli d'angoisses mortelles, non-seulement par rapport à lui-même, mais encore au sujet de plusieurs de ses anciens disciples et amis de Saint-Sulpice.

Après avoir longtemps savouré seul, aux pieds de Jésus crucifié, les amertumes de son âme, il se décide à leur en écrire. Après s'être beaucoup humilié lui-même, il ajoute : « Et voulez-vous, mes très-chers, que je vous en dise davantage : depuis deux mois à peu près, je suis dans les plus grandes angoisses par rapport à vous. Mon Dieu ! je ne sais pourquoi, je n'ai pas de repos ; que ne puis-je être au moins quelques jours avec vous ! Jésus, mon bon Seigneur,

soyez béni sur toutes choses ! Ne vous troublez pas de mon extrême affliction et de mon tourment ; ce sont mes péchés, plus nombreux que les cheveux de ma tête, qui en sont la cause. Dieu me frappe, parce que je le mérite. Que son très-saint Nom soit béni !

« Cependant la grande angoisse où je me trouve et qui m'a coûté bien des larmes me donne des craintes que le démon ne vous dresse des embûches et que vous ne soyez en danger. Défions-nous continuellement de nous-mêmes et de tout ce que nous faisons, et de tout ce que nous disons et pensons. Prenons garde à nous et n'agissons pas avec cette hardiesse qui prend quelquefois la figure du véritable abandon à Dieu et qui en est bien loin. Que tout se passe selon Dieu, avec douceur, modestie et une très-grande bassesse devant Dieu. Visez à être ignorés et oubliés par les hommes. Ne vous mettez jamais en avant pour quo que ce soit, le salut du monde entier en dût-il dépendre. Ne désirez même pas les choses utiles à la gloire de Dieu et à la sanctification des âmes, si ces choses doivent vous relever aux yeux des hommes ou à vos propres yeux ; et si Dieu imprime ce désir dans votre cœur, tenez-vous dans la crainte et le tremblement devant lui ».

L'humble serviteur de Dieu nous révèle dans ces paroles les dispositions intimes de son âme. Il est pénétré d'une telle horreur de l'amour-propre spirituel, que cette impression se fait sentir dans toute sa correspondance de cette époque. C'est qu'il voit, à l'éclat de la lumière divine, tout ce qu'il y a de mauvais, de monstrueux dans l'orgueil ; et plus que jamais il comprend que, si ce vice n'est détruit, il peut changer en poison mortel les dons les plus précieux de la bonté divine.

Voici ce qu'il écrivait à ce sujet à un séminariste d'une grande piété et dont l'âme lui était chère ; c'est une des

lettres les plus précieuses qui soient sorties de sa plume, au point de vue de la connaissance du cœur humain :

« Ecoutez avec attention ce que je vais vous dire, et, toute votre vie, au moins d'ici à longtemps, soyez toujours bien docile, mon très-cher et bien-aimé en Notre-Seigneur. Sachez que le divin Maître, dans la conduite qu'il tient sur votre âme, agit d'une manière spéciale sur votre intelligence et sur votre volonté : sur l'intelligence, pour rompre cette activité naturelle et ces autres défauts qui vous empêchent d'aller à lui avec perfection et d'avancer dans ses divines voies ; sur la volonté, pour vous attirer purement et divinement, pour vous arracher à toutes jouissances terrestres, et pour ne vous faire goûter que lui seul.

« Mais, très-cher, outre ces deux puissances, nous en avons une troisième, dans laquelle résident le foyer et la racine de toute perversité ; et c'est celle-là qu'il faut travailler à subjuguer et à soumettre à notre bien-aimé Jésus, l'unique Seigneur et Maître de nos âmes. Si vous parvenez à faire régner là le souverain roi de la sainteté, vous aurez alors obtenu ce que notre bien-aimé Seigneur se propose en vous mettant dans la sainte voie de son amour.

« Cette puissance a en elle une tendance, un penchant violent, opiniâtre, qui lui est comme inné, et par lequel elle se replie sans cesse sur elle-même, à moins qu'une grâce extraordinaire ne la mette dans une espèce d'abstraction. Alors, tout en jouissant de la paix céleste et substantielle opérée en soi par la grâce, on s'envisage soi-même, et l'on prend en soi, quoique sous main et d'une manière en quelque sorte détournée, une certaine complaisance vague, quelquefois passagère, quelquefois même soutenue.

« Dans les moments de grande ferveur, on sent moins ces choses ; mais quelquefois elles n'en existent pas moins pour cela. Cette puissance est dans une espèce d'exaltation de joie, qu'elle mêle à la joie sainte qu'inspire la grâce. Ce qui rend alors ce mouvement moins sensible, c'est une satisfaction secrète des choses excellentes que l'âme voit en elle. Elle sait bien que c'est à Notre-Seigneur seul qu'elle les doit; aussi la volonté s'en réjouit devant lui et lui en rend grâces ; mais cette disposition si bonne est mêlée de cette tendance et de ce penchant vers elle ; elle est satisfaite de la préférence qu'elle reçoit et elle s'exalte des dons qu'elle possède.

« Dans les premiers temps, il n'en résulte pas précisément des maux excessifs ; seulement, ce sont des choses fort désagréables aux yeux de notre adorable et très-aimable Maître, qui nous empêchent d'entrer sérieusement dans les vues de Notre-Seigneur, de nous établir solidement dans les perfections qu'il nous destine, et quelquefois même arrêtent le cours de la grâce dans nos âmes. Puis plus tard, cette tendance, si elle n'est pas éteinte, ou du moins fortement abattue et subjuguée, devient présomption et confiance, non directement en ses propres forces, mais pas en Dieu non plus. On aime à croire, si vous le voulez, que c'est en Dieu ; mais le principe, néanmoins, c'est la nature.

« Alors le mal est grand et difficile à guérir. Il n'y a guère que des humiliations profondes et des croix nombreuses qui en viennent à bout, dans les âmes qui sont bien disposées et protégées de Dieu d'une manière spéciale. C'est dans ces circonstances que les crises dont je vous ai parlé plus haut ont lieu. Si le démon a pouvoir de s'en mêler, comme je l'ai vu plusieurs fois, oh ! cela fait de la belle besogne.

« Je ne sais si vous avez parfaitement compris les choses que je vous explique là. *Mais soyez persuadé que c'est là le principe des grands maux que l'ennemi de Dieu a causés sur la terre, et je vous dis, en vérité, que c'est, je crois, ce qui a fait plusieurs hérétiques.* Profitez donc, mon bien cher, des grandes grâces que Notre-Seigneur vous donne avec une si grande abondance, pour parvenir à triompher de cette dernière retraite où l'ennemi s'enferme : faites-y poindre la lumière divine et son saint amour ; soumettez votre âme pleinement, parfaitement, jusque dans son plus intime ».

L'humble serviteur de Dieu se reproche vivement à lui-même de ne s'être pas toujours tenu assez passif et docile entre les mains du divin Maître, dans l'apostolat qu'il a précédemment rempli à Saint-Sulpice. Et il est beau de le voir se rabaisser à cet égard, alors que son éloge est dans toutes les bouches pour son zèle aussi pur que sage et prudent.

« Il est évident », écrit-il, « que Notre-Seigneur me veut serviteur dans sa sainte Eglise et point du tout maître ; et, par conséquent, je dois être prêt à servir tout le monde. Une des grandes fautes que j'ai commises par le passé est d'avoir agi trop en maître. Dieu l'a terriblement punie ; mais il a eu pitié de ce pauvre homme, par une miséricorde incompréhensible ».

Craignant, dans ces sentiments de son indignité, d'avoir fait peut-être beaucoup de mal aux âmes, il sent dès lors une répugnance extrême pour se mettre en avant en quoi que ce soit et il prend la résolution de ne point bouger sans l'ordre exprès du divin Maître. C'est ce qu'il exprime, en particulier, dans une lettre à un digne Sulpicien qui désirait continuer à recevoir ses conseils.

« Puisque c'est la volonté de Notre-Seigneur, lui dit-il, que je vous écrive, et que vous le désirez pour son amour

et en son amour, il faut bien que je le fasse ; mais je vous avoue, en toute vérité, que je le fais avec la plus grande crainte et appréhension. Si vous saviez combien je suis misérable et combien tout ce que je touche est empoisonné, vous ne voudriez pas même me regarder, bien moins avoir avec moi une union intime de charité.

« Vous ne savez pas sans doute que, depuis quelques années, j'ai perdu plusieurs âmes au service desquelles Dieu m'a mis, et je ne sais ce qui peut encore arriver dans la suite. Dieu soit loué, selon que le méritent toute la grandeur et toute l'immensité de sa sagesse, de son amour, de sa miséricorde et de sa sainteté !

« Je vous avoue que j'en suis accablé de douleur ; mais je suis résolu d'aller toujours mon chemin, aussi purement et aussi saintement qu'il me sera donné d'en haut ; c'est à notre divin Maître qu'il appartiendra de tempérer le venin amer de ma propre sagesse, de le faire fructifier même et produire des fruits d'amour divin et de sainteté ».

M. Libermann avait beau s'efforcer d'amoindrir l'estime dont il était l'objet, il n'en était pas moins, pour un grand nombre de séminaristes et de prêtres mêmes, un père sincèrement aimé, un guide profondément vénéré. Mais, pour lui, il n'ambitionnait qu'un titre, c'était celui de serviteur. Et de là ces humbles épanchements, dans une lettre à un autre membre de la Compagnie de Saint-Sulpice. Il lui écrit :

« Mon très-cher Père en Notre-Seigneur Jésus-Christ,

« Je prie de tout mon cœur notre bon Maître de vous communiquer avec abondance son esprit sacerdotal, comme il l'a communiqué à tous les saints prêtres qui ont vécu et qui vivent encore sur la terre... Je vais me mettre à genoux devant vous pour vous gronder ; car ce n'est que de cette manière que j'en ai le droit, c'est-à-

dire en m'humiliant devant vous et en vous baisant les pieds, ce que je fais avec grande effusion de cœur en Notre-Seigneur.

« Vous avez la bonté incompréhensible de m'appeler votre père, et je suis à peine en droit de me regarder comme votre serviteur, titre qu'il a plu à Notre-Seigneur de me donner, non-seulement auprès de vous, prêtres, qui êtes les maîtres dans la sainte Eglise, mais même auprès de ceux qui s'y préparent dans le séminaire. Ma charge était de les rendre fidèles aux ordres de leur bien-aimé Père, et de faire tout ce qui était en moi pour les rendre dignes de lui. Ne croyez pas que ce soit pour m'humilier que je dis cela; non, non, c'est la vérité que je dis. Je sais de science certaine que je ne suis qu'un serviteur dans l'Eglise de Dieu. Je ne dois pas me mêler de me compter parmi les amis de l'Epoux céleste comme vous, mais parmi les serviteurs de sa maison.

« Voilà pourquoi, mon très-cher, j'ai tâché en tout temps de vous servir si fidèlement, ainsi que tous les enfants chéris de mon cher Maître. Ainsi, désormais c'est votre serviteur qu'il faut m'appeler, plutôt que votre père ».

L'humble maître des novices va plus loin encore dans cet esprit de servitude et de défiance de lui-même. Il sent le besoin de soumettre à un homme de Dieu les principes par lui suivis, jusqu'à présent, dans la direction des âmes qui avaient recours à ses conseils. C'est ce qu'il fait dans cette lettre précieuse, que la divine Providence semble avoir conservée pour l'utilité de ceux qui sont appelés à l'art si difficile de la conduite des âmes :

« Mon très-cher Père en Notre-Seigneur.

« Que Jésus, notre unique tout, soit le maître absolu et l'unique vie de nos âmes, afin qu'il y vive et règne tout

seul devant son Père, au milieu de la douleur, de l'accablement, de la destruction et de l'anéantissement de toute notre misérable nature, qui n'est que péché et abomination devant lui !

« J'ai reçu, il y a longtemps, une lettre de M. N., et c'est à cette occasion que je vous écris. Je suis bien aise de profiter de cette circonstance pour connaître votre sentiment sur plusieurs choses, sur lesquelles je désire depuis longtemps consulter, pour me tirer de mes inquiétudes.

« M. N. me demande donc mon avis sur la manière de faire oraison, et en général, sur la manière dont il doit se conduire.

« Il m'a semblé qu'il ne serait pas à propos qu'il se mît déjà à faire son oraison sans considération, et par une vue simple et pure, se tenant uni à Dieu dans un esprit de foi, dégagé entièrement des sens. Cet état ne peut jamais être, je crois, pour les commençants, parce qu'ils sont habitués à agir en tout par l'imagination et par voie de sensation.

« Mais, quand Dieu a purifié nos sens et nous a dégagés des sensations et jouissances, quand il a rempli notre âme de ferveur, de désirs de sanctification, de renoncement à elle-même et à toutes choses, alors il se retire peu à peu dans notre intérieur, s'éloigne des sens et opère en nous par la foi. Cette foi est toujours accompagnée de la charité, mais le tout insensible et opéré dans le plus intime de nos âmes.

« Ce moment où Dieu fait la séparation d'avec les sens est, à ce qu'il me semble, le plus critique pour une âme et le plus décisif. Elle se croit perdue ; n'ayant plus le sentiment de son union avec Dieu, elle se persuade qu'elle est infidèle et que Dieu l'abandonne. Alors elle court

grand danger de tomber dans le découragement, les inquiétudes, les scrupules et d'autres maux sans nombre. Si elle est bien renoncée, elle surmonte toutes les peines et difficultés, et parvient à la véritable vie intérieure et contemplative ; si elle n'est pas renoncée, si elle se recherche elle-même, elle déchoit peu à peu et devient quelquefois plus imparfaite et plus mauvaise qu'elle ne l'avait d'abord été.

« En tout cela, il me semble que la chose importante est de laisser agir Dieu, de suivre son action, et de s'appliquer à disposer les âmes de manière à ce qu'elles soient fidèles à cette opération divine, c'est-à-dire à ce qu'elles ne l'entravent pas par les détours, les imperfections et l'action propre trop violente.

« Lorsque je voyais une âme qui me semblait appelée à la perfection de la vie intérieure (et il y en a plus qu'on ne pense), je commençais par lui donner une forte idée de la perfection chrétienne, afin qu'elle en fût frappée et comme enlevée par un désir très-vif de parvenir à cet état si beau et si admirable.

« Ensuite je tâchais de lui montrer la perfection dans son ensemble, et dans toute son étendue, autant que Dieu me donnait de le faire. Cela durait ordinairement quelque temps avant que je pusse aller au particulier, et donner à cette âme une direction pratique, convenable à son état. Lorsque Notre-Seigneur me faisait connaître l'intérieur de cette âme, je voyais alors la difficulté qui existait en elle et je dirigeais les attaques de ce côté. Mais, dans ce moment, je tâchais d'éloigner cette âme de la précipitation, du trouble, des inquiétudes, etc., pour qu'elle pût être toujours vis-à-vis de Dieu et suivre plus facilement tous ses mouvements. Cette paix la disposait peu à peu à la vie intérieure et la menait toujours à la contemplation aussi bien qu'au renoncement.

« J'insistais beaucoup sur le renoncement intérieur et universel, et j'appuyais continuellement là-dessus, établissant même la paix sur ce fondement, de manière que les âmes fussent toujours occupées à se renoncer et à se purifier. Je croyais que c'était particulièrement l'état des commençants, et cela pendant longtemps. Je ne leur parlais jamais de l'oraison, pensant que, s'ils cherchaient à être intérieurs et renoncés en tout, Dieu perfectionnerait en eux l'esprit d'oraison, et que, s'ils visaient toujours à la paix et à la douceur intérieure, à la modération et gravité d'esprit, ils ne manqueraient pas de connaître et de suivre Dieu et ses inspirations. Lorsqu'ils m'en parlaient, je sondais leurs goûts intérieurs et leurs manières de faire oraison, je tâchais de rectifier ce que je croyais défectueux; mais je les laissais faire. Et il me semble que peu à peu ils étaient menés à cette oraison pure de la foi simple et de l'union à Dieu, par une simple contemplation.

« Plus tard, lorsqu'il n'y avait plus moyen pour eux de faire des considérations (car jusque-là ils en faisaient encore, excepté quand Dieu se déclarait trop fortement, je les engageais à avoir cette simple vue de Dieu, à se tenir devant lui par cette pure foi. Veuillez, mon bien cher Père, me dire devant Dieu votre pensée sur tout cela ».

CHAPITRE XV.

Correspondance spirituelle de M. Libermann durant son séjour à Rennes — Lettres à l'association des Saints-Apôtres à Issy. — Etudes surtout nécessaires à un prêtre. — Chercher en N.-S. lumière et sainteté. — Conseils sur la pratique de la mortification et de l'humilité. —Excellence et avantages des croix. — Du recueillement habituel.

Malgré sa frêle santé, M. Libermann trouvait dans son zèle et son énergique activité le moyen d'ajouter à ses occupations ordinaires une correspondance spirituelle des

plus actives. Chaque jour lui apportait des lettres nombreuses de séminaristes, de professeurs et directeurs de séminaires, de prêtres dans le saint ministère, de religieux et de personnes du monde. Ses réponses étaient impatiemment attendues. On les dévorait, on se les communiquait, souvent on les lisait en commun, puis on en tirait des copies, pour les garder et les relire à loisir.

Un grand nombre de ces lettres nous ont été conservées. Elles respirent un suave parfum de sainteté. Tout y semble couler de source ; et cependant, pour les écrire, l'humble acolyte avait dû souvent surmonter une sorte de répugnance invincible. La difficulté toutefois n'était que pour commencer ; car, comme il le dit lui-même, à peine s'était-il recueilli devant Dieu et avait-il pris la plume, que les âmes semblaient s'ouvrir devant lui ; et il voyait alors sans peine, comme dans un tableau, ce qu'il avait à dire à chacun, selon son état et ses besoins.

Bien qu'éloigné de Paris, il était resté l'âme de l'association des Saints-Apôtres, à Issy. Rien n'est pieux et touchant comme les longues lettres qu'il adressait, de temps en temps, à ces fervents séminaristes. On croirait parfois lire l'une de ces épîtres par lesquelles l'Apôtre des nations ou le Disciple bien-aimé instruisaient et fortifiaient les chrétientés nouvelles qu'ils avaient formées.

Voici le commencement de la première de ces lettres, après son départ pour Rennes :

« *Vivent Jésus et Marie.*

« A mes frères bien-aimés dans le très-saint amour de Jésus et de Marie, salut, amour, bénédiction et paix en Notre-Seigneur Jésus et en Marie, notre bonne Mère.

« Comme nous sommes séparés maintenant les uns des autres, non selon l'esprit, car nous sommes toujours bien

unis dans la très-sainte charité de Jésus et de Marie, mais selon la chair, et que, par conséquent, je ne puis plus vous entretenir de ce qui est uniquement si cher à nos âmes, et des moyens de servir fidèlement notre si bon Maître, tout en travaillant ensemble à le faire bien servir par tous ceux qui vous entourent, je vous écris ce peu de mots, afin que vous vous souveniez de ce pauvre homme devant Dieu, que vous vous appliquiez à mener une vie bien intérieure, à vous renoncer vous-mêmes, à n'admettre jamais dans vos âmes aucune affection terrestre, à vaincre tous les défauts de votre esprit et de votre caractère.

« Tous nos défauts nous tiennent éloignés de Dieu ; car chaque fois que nous nous y laissons aller, nous n'agissons pas en Dieu et nous empêchons Dieu d'agir et de vivre en nous. Sachez bien, mes très-chers frères, que Dieu seul doit vivre et régner dans vos âmes. Tant que vous ne serez pas tout en lui et qu'il ne sera pas tout en vous, vous ne serez pas bons à grand'chose, et vous ne pourrez être véritablement regardés, ni comme ses enfants, parce que l'enfant de Dieu doit avoir en lui, et uniquement, la vie de Dieu son Père, ni comme ses serviteurs, parce que le serviteur ne doit vivre que pour son maître et ne doit avoir de mouvement et d'action que par la volonté de son maître ».

Une autre de ses lettres à la même association se termine ainsi : « Pensez quelquefois à ce pauvre homme qui vous écrit, mais seulement dans l'amour très-saint de Jésus et de Marie. Si vous n'aimez pas d'un amour véritable et Jésus et Marie, je veux vous oublier et être oublié de vous. Vive donc uniquement le saint amour de Jésus et de Marie, en vous et en moi, qui suis votre tout pauvre serviteur ! »

« F. LIBERMANN, *acolyte* ».

Un séminariste, pieux du reste et de grand avenir, semblait s'occuper de sciences profanes et de littérature, au préjudice de l'étude de la science sacrée et des divines Ecritures. Usant de toute la liberté de la charité sainte qui les unissait, M. Libermann lui écrit avec une pieuse indignation :

« Comment, mon très-cher, vous n'auriez pas honte d'aller vous amuser avec Virgile et Homère, et de laisser de côté le saint Evangile et saint Paul ! Cela serait impardonnable. Car, enfin, prenez les plus belles et les plus parfaites littératures, et les plus hautes sciences humaines ; qu'est-ce que cela à côté des vérités divines renfermées dans les saintes Ecritures ? Ce sont les amusements et les jeux d'enfant de l'esprit humain, tandis que le divin Evangile et saint Paul contiennent les vérités éternelles, qui seules sont quelque chose et seules sauvent les âmes. Ce n'est pas que je veuille condamner ces sciences misérables ; elles ont leur utilité ; mais je ne puis supporter qu'un séminariste, qui a de si grandes choses à connaître, aille s'amuser aux sottes lumières de l'esprit humain, en négligeant le brillant éclat des lumières divines.

« Mais, direz-vous, j'ai beau lire le saint Evangile et saint Paul, je ne les comprends pas. Et comment voulez-vous comprendre, si votre esprit est plein de choses profanes, si vous ne goûtez que cela ? Si l'on veut comprendre la divine Ecriture, il faut la lire dans l'esprit selon lequel elle a été donnée, mais non dans un esprit de curiosité.

« Vous iriez chercher de la littérature dans saint Paul !... Et que dirait-il, s'il vous entendait ! lui qui se glorifiait dans son ignorance en ce genre et qui se vantait de ne connaître que Jésus-Christ crucifié et d'annoncer ce divin Sauveur, *non in humanæ sapientiæ verbis*. Pauvre saint Paul ! il a beau crier à tue-tête qu'il rejette toute éloquence

humaine, on l'étudie comme un modèle d'éloquence. Il a donc été éloquent malgré lui ? Et vous, mon très-cher, si vous voulez être éloquent, vous ne le serez pas. Faites comme le grand saint Paul : étudiez Jésus, et faites vivre votre âme. Etudiez saintement son esprit de sainteté et d'amour, et rejetez de votre esprit et de votre cœur toute affection et toute jouissance des créatures. Il sera votre lumière et votre vie ; vous serez éloquent de l'éloquence de saint Paul et de Jésus lui-même ».

« Savez-vous », écrit-il encore, « ce que dit saint Paul des prédicateurs qui parlent avec une éloquence humaine et étudiée ?... *Adulterantes verbum Dei !...* La parole qu'ils donnent est un enfant adultérin et qui ne vient pas de Dieu, tandis qu'un homme de Dieu, qui parle par le mouvement de Dieu et n'affectionne pas les vanités humaines, donne toujours la parole divine du bon Maître selon toute sa pureté, et il produit des merveilles dans l'Eglise de Dieu : témoin l'exemple des saints ».

Relativement au choix des lectures spirituelles, voici les conseils pleins de sagesse qu'il donne dans un autre lettre :

« Il faut, au commencement surtout, lire très-peu et viser plutôt à établir son âme dans la vie intérieure par la pratique du renoncement parfait. Que, sous de beaux prétextes, on ne se laisse donc pas aller à la démangeaison des lectures ? Si l'on veut en faire, qu'on lise, non pas des livres de théorie, mais des vies de saints : et cela non pas avec cette imagination qui se repaît des actions éclatantes, ni avec cette activité qui dévore les pages, ni avec cette volonté préoccupée de mettre en pratique tout ce que l'on voit faire aux saints, mais avec le désir de sa sanctification, se portant à la ferveur par la vue des belles choses qui se trouvent dans ces âmes saintes, et dans le désir de s'unir

de plus en plus à Dieu, de se vaincre et de se renoncer en tout et partout !

« Il n'y a, d'ailleurs, que Notre-Seigneur qui puisse nous éclairer, se faire connaître à nos âmes et nous faire connaître à nous-mêmes. C'est donc en lui seul qu'il faut chercher notre lumière, notre sainteté, notre vie ».

« Vous craignez les illusions », répond-il à son disciple ; « mais tant mieux ; autrement comment auriez-vous la défiance de vous-même ? Et sans défiance de soi, on n'est jamais qu'un présomptueux. Les illusions sont très-nombreuses, effroyables ; mais que faire à cela ? Les lectures et les paroles humaines nous en garantiront-elles ? Non certainement ».

Puis, après avoir indiqué quelques règles très-sages, pour se garantir le mieux possible des illusions, il ajoute : « On vous dit qu'il y a présomption à attendre une lumière extraordinaire de Dieu pour vous conduire. Cela ne signifie rien. Ce ne sont pas des lumières extraordinaires qu'on attend, mais de très-ordinaires, accordées à tous ceux qui se renoncent en toutes choses et se donnent pleinement à Dieu. S'il ne peut se manifester et se communiquer à tout le monde, c'est que tout le monde ne veut pas se vider de soi-même. Le plus grand obstacle à cette vie divine et à cette communication de Dieu à nos âmes vient de la vie propre et de l'activité de notre esprit, qui veut se suffire à lui-même. Notre bon Maître est-il venu sur la terre sans aucun but ? Il est venu pour se communiquer pleinement à nos âmes, à notre esprit aussi bien qu'à notre cœur ; et comment peut-il se communiquer à notre esprit, sinon en étant notre lumière, aussi bien qu'il est l'amour de nos cœurs ? Jésus est notre modèle ; il faut que nous fassions en petit ce qu'il a fait en grand ; ou plutôt, c'est son divin esprit qui doit opérer

en nous en petit ce qu'il opérait en grand dans l'humanité très-sainte de notre Maître. Or, l'esprit humain de Notre-Seigneur a-t-il jamais vu quelque chose par sa propre lumière ?

« D'ailleurs, saint Paul nous répète sans cesse que Jésus doit être notre lumière... Et le divin Maître nous dit lui-même qu'il est la lumière du monde, qu'il faut marcher dans sa lumière, etc.... Non, mon très-cher, ne craignez rien, il n'y a pas là de présomption, au contraire, il y a de l'attache à son propre esprit à vouloir agir par soi-même et non en union avec le divin Maître. Anéantissez votre esprit devant lui, et perdez-le en lui seul ; car c'est lui qui est et qui sera à jamais notre lumière et notre vie ».

S'unir à Notre-Seigneur, communier à ses sentiments et dispositions, retracer dans sa conduite la propre vie de ce divin Maître, et, pour y parvenir, travailler au dépouillement du vieil homme, tel est le fond de l'enseignement de M. Libermann, dans toute sa correspondance spirituelle. Et ici nous pourrions citer cent lettres où ces principes fondamentaux sont présentés par lui, sous des formes diverses, à toutes les âmes vraiment désireuses de leur perfection.

Quant à la mortification et à l'humilité, voici, d'après une lettre à un autre élève de Saint-Sulpice, comment il en comprenait et conseillait la pratique :

« Tout le monde sait, mon très-cher, qu'il faut se renoncer en tout et ne vivre qu'à Dieu et en Dieu seul ; mais il s'agit de comprendre ce que cela veut dire. Se renoncer en toutes choses ne veut pas dire qu'il faut s'accabler de mortifications extérieures. Quelques-uns s'imaginent que toute leur perfection consiste dans une mortification, dans un acte d'humilité, dans quelques autres pratiques et dans des sentiments de dévotion sensible. Ils sont quel-

quefois fort imparfaits avec un grand zèle à se mortifier, à s'humilier ; ils sont quelquefois immortifiés au milieu de leurs mortifications multipliées, et fort orgueilleux au milieu de leurs nombreux actes d'humilité ; il en est de même de tout le reste.

« Votre désir de mortification a bien quelque chose de bon, mais il n'est pas tout bon, je crois ; aussi ne faites jamais rien sans la permission de votre directeur. Nourrissez en vous ce désir ; mais ne rassasiez pas en cela votre appétit, évitez, au contraire, de vous laisser aller à votre fougue. Conservez, dans votre intérieur, une âme contrite et humiliée devant Dieu. Tâchez de vous oublier vous-même ; ne vous occupez jamais de ce qui pourrait vous faire bien ou mal, plaisir ou peine ; ne vous inquiétez pas si vous êtes joyeux ou triste, content ou affligé ; en un mot, oubliez-vous en toutes choses, pour ne vous occuper que de Dieu et ne vivre que pour lui et en lui. Si vous faites cela, vous serez un homme mortifié.

« En second lieu, faites-vous oublier aussi des autres, ou, pour mieux dire, laissez-vous oublier de toutes les créatures, agissez simplement en vue de Dieu, comme s'il n'y avait que Dieu et vous dans le monde. Faites tout cela en toute douceur et suavité de cœur, et dans une vue pure de ne viser en toute chose qu'à Dieu seul ; faites ainsi et vous acquerrez la véritable humilité.

« Oublier toute créature, être oublié de toute créature et en être content, enfin s'oublier soi-même pour ne voir que Dieu et n'être vu que de lui, voilà ce qui forme l'homme de Dieu ».

Il apprend à ceux qui sont encore novices dans la pratique de l'amour divin à profiter des grâces sensibles. Il ne veut pas que l'âme, quand elle est inondée de ces sortes de grâces, s'arrête à en savourer les douceurs ; mais elle

doit plutôt fixer ses regards vers Jésus qui en est la source, et traverser ces torrents pour aller s'unir à cette source divine et se perdre dans le Cœur sacré de Jésus. C'est une pensée sur laquelle il ne cesse de revenir dans sa correspondance.

On lit à cet égard, dans une de ses lettres : « Une chose à laquelle vous devez vous attacher, c'est à purifier de plus en plus votre intérieur de toute affection terrestre, de toute attache à vous-même, de tout retour sur votre propre âme ; tendez sans cesse vers l'aimable Jésus, mais non par votre propre effort ; priez-le de vous entraîner après lui, et laissez-vous aller. Quand je vous dis de tendre vers lui, j'entends que votre âme n'aspire que vers lui seul, qu'elle ne s'occupe que de lui seul, et qu'elle ne regarde que lui seul. Plus vous serez tourné vers lui, plus votre vie sera purifiée de toutes les imperfections, des pauvretés et misères dont elle est pleine. Prenez garde à vous et ne dites pas : « Je vais me remplir « et me rassasier de l'amour de mon Jésus » ; mais dites : « Je vais me perdre de vue, je vais oublier et moi-même « et toute créature, je vais avoir Jésus seul dans mon âme « et lui appartenir à lui seul ».

A cet état de ferveur sensible le sage directeur préfère de beaucoup la vie de foi pure, dégagée de sentiment. « Les avantages de cette foi », écrit-il, « sont immenses : d'abord, par elle-même, cette vie est plus excellente, et plus intérieure que toutes les voies sentimentales. Dieu agit dans nos âmes d'une manière plus délicate et plus intime, et, partant, les fruits qui en résultent sont plus parfaits. On se rend plus agréable à Dieu ; on parvient plus vite, plus facilement, et plus complétement au parfait renoncement et à la pureté du cœur, chose si importante dans la vie intérieure de la perfection. De plus, on ne

risque pas de tomber dans la vanité, l'amour propre et les autres défauts qui fourmillent dans notre âme, lorsque nous sommes dans une voie sensible ».

Comme on le voit, le serviteur de Dieu vise surtout au renoncement intérieur; car il sait qu'il sert peu, selon la pensée de sainte Catherine de Sienne, de tuer le corps si l'on ne tue la volonté qui est le plus grand obstacle à l'avancement dans la voie du divin amour. Il conseille cependant parfois lui-même les pénitences corporelles, comme moyen secondaire pour aider à enlever les obstacles à cet amour. « Vous avez souvent remarqué », écrit-il à l'un de ses dirigés, « comment s'y prennent les paysans avec leur vieil âne qui ne veut pas marcher; ils frappent dessus, et quelquefois du matin au soir, et, par ce moyen, ils obtiennent que le pauvre vieil animal aille son chemin, quelle que soit sa charge ; par intervalles même, on le voit courir. Eh bien ! mon cher, faites-en autant. Vous avez un vieil animal avec vous, lequel aimerait mieux brouter des chardons que de travailler pour l'amour de la très-grande gloire du Maître. Frappez donc dessus, et il poursuivra son chemin, quelquefois même il courra dans les voies de l'amour de Jésus. Il ne lui arrivera pas de courir toujours, il ne faut pas du moins vous y attendre ; mais vous serez toujours en route, toujours alerte. Les mortifications extérieures, quelles qu'elles soient, vous seront très-utiles, je le crois, devant Dieu ».

Mais rien ne paraît sanctifiant à M. Libermann, depuis si longtemps initié à la science de la croix, comme les peines et épreuves ménagées par la divine Providence. On voit qu'il parle, à ce sujet, sur les données de sa propre expérience, dans la lettre suivante à un respectable ecclésiastique :

« Mon très-cher Père et ami en Notre-Seigneur, il a donc plu à Notre-Seigneur de diminuer vos peines ; que

son saint Nom en soit béni, comme sur tout le reste ! Ses desseins sont toujours pleins d'amour et de miséricorde. Il paraît qu'il est temps maintenant de récolter. Cependant je crois bien que ce n'est pas encore la récolte où se trouve uniquement de la joie et de l'allégresse ; elle est mélangée encore de travaux et de peines. Ces peines et ces travaux ne sont plus aussi fâcheux que ceux qu'il fallait endurer lorsqu'on passait la charrue au milieu des déchirements, ou lorsqu'on semait et qu'on ne voyait aucun vestige des fruits que cette sainte semence devait apporter...

« Dans les commencements, les croix sont dures, pénibles, elles déchirent jusqu'aux entrailles, et vont jusqu'à la division de l'âme ; cela est nécessaire afin de retrancher les mauvaises affections aux choses terrestres et l'amour-propre, ces ronces et ces épines qui croissent en nous et couvrent notre pauvre âme. Elles ont encore un autre effet, qui est d'amollir la dureté de notre cœur et de le disposer à recevoir la semence que le divin Maître veut jeter en nos âmes. Il la jette, en effet, avec plus ou moins d'abondance, selon le plus ou moins de dispositions qu'il trouve en nous et selon le divin bon plaisir de son Père céleste. De temps à autre, il nous envoie une pluie suave et sensible de la grâce divine, afin d'humecter le terrain sec et aride et de lui donner force et vertu productrice ; car cette grâce nous fortifie et porte notre âme à adhérer et à se soumettre à toutes ces croix.

« Plus tard, quand une fois la nature est un peu matée et que l'âme a acquis l'habitude de cette adhésion et de cette soumission entière au bon plaisir de Dieu, les peines ne sont plus aussi difficiles à porter, parce que les sens sont domptés. Il s'établit peu à peu comme une espèce de séparation entre eux et les puissances spirituelles ; l'âme va plus directement à Dieu et plus indépendamment

des sens. L'esprit va moins par raisonnement que par vue simple et par adhésion de foi... La volonté elle-même est établie en Dieu et fixée en tout vers lui. Débarrassée de cette multitude d'affections créées et des recherches de soi-même, elle va droit à Dieu et fait les choses sans hésitation, avec droiture et pureté. La chair ne laisse pas de rester misérable pour cela. Nous avons toutes sortes d'affections mauvaises qui se soulèvent en nous ; mais elles n'arrivent pas à l'âme, au moins ne l'entament pas, ou beaucoup plus rarement qu'à l'ordinaire. L'imagination ne domine plus tant dans nos œuvres, nos affections, nos pensées pieuses. Elle n'est pas morte, mais beaucoup plus calme ; elle n'est plus la maîtresse, et, s'il arrive qu'elle reprenne parfois ses assauts, cela n'est plus aussi violent et ne dure plus aussi longtemps qu'autrefois. Nos ens, dans cet état, peuvent encore être dans la peine, les angoisses et les souffrances, notre âme les sent, et même quelquefois très-vivement ; mais elle n'en est plus accablée, elle les domine.

« Il y a plus : les peines, les humiliations et tous les autres maux spirituels qui, autrefois, tendaient de tout leur poids à l'éloigner de Dieu, à la replier sur elle-même et à la tenir dans une espèce d'incapacité et d'inaptitude à s'appliquer à Dieu et aux choses de Dieu, font maintenant un effet contraire. Plus ces peines et tribulations sont violentes, plus l'âme est intimement unie à Dieu et s'applique vigoureusement aux œuvres divines dont elle s'occupe.

« Aussi, quand une fois nous sommes assez heureux pour en être arrivés là, nous trouvons nos délices dans les croix ; et, quand on a le bonheur d'en avoir, on voudrait les garder toujours ; on éprouve comme un vide dans son intérieur lorsqu'elles s'éloignent. C'est comme quelqu'un qui aurait reçu son plus cher ami et l'aurait possédé

quelque temps chez lui ; aux premiers jours du départ de ce cher ami, il lui manque quelque chose, et sa maison lui paraît vide. Quand donc il a plu au bon Dieu de nous faire cette grâce, alors les croix deviennent grandement sanctifiantes pour nos âmes ».

Terminons ce chapitre par l'extrait suivant d'une lettre où, comme il le dit lui-même, M. Libermann « trace une ligne de conduite à tenir dans toutes ses actions, basée sur ce grand principe de la vie spirituelle, que : plus notre conduite est simple et uniforme, plus elle est parfaite et plus aussi nous nous soutenons facilement ».

« Ne vous attachez plus désormais », dit-il, « à la multiplicité des pratiques ; mais cherchez uniquement à perfectionner le fonds intérieur de votre âme ; donnez-vous tout entier à Dieu, en vérité et réalité, et non en affection et sentiment seulement. Ne visez donc plus à pratiquer telle vertu dans telle ou telle circonstance, à avoir tel sentiment ou telle intention dans vos actions, mais ne vous attachez qu'à Dieu seul directement, en vue de qui vous devez faire toute chose. Ne visez qu'à un seul point en toutes choses, qui est de tenir votre âme en paix devant Dieu, non pas d'une façon sensible, mais dans un simple repos.

« Tout votre soin consistera à rejeter paisiblement, sans trouble ni agitation, tout ce qui dérangerait cette paix, c'est-à-dire à calmer toute passion dans votre âme et à y mettre le repos. Jusqu'à présent vous n'avez agi que par passion, même dans les choses de Dieu, et il ne faudrait plus le faire. Lorsque vous voyez qu'il vous manque des vertus, ne vous en agitez pas. Tout consiste à lever les obstacles qui s'opposent au règne de Dieu dans votre âme, et à éloigner doucement tout ce qui s'oppose à cette paix stable. Je vous promets qu'en très-peu de temps, avec cette conduite, vous parviendrez à une très-grande perfection «.

Cette ligne de conduite, à la fois simple et féconde, le serviteur de Dieu la caractérise ailleurs par ce seul mot: « recueillement habituel ou état d'oraison ». « C'est un grand point », écrit-il, « que de vivre continuellement en la vue de Dieu, et celui qui en est arrivé là sera bientôt maître de son âme et de tous ses mouvements, pour les abandonner entre les mains du grand Maître, afin de ne plus vivre que de sa vie et en sa vie. Quand nous n'avons pas ce recueillement et cet esprit d'oraison continuel, nous agissons en toutes choses, ou presque en toutes choses, par nous-mêmes et le plus souvent pour nous-mêmes. Les actions même bonnes, pieuses et faites pour Dieu, sont très-imparfaites et de très-petit mérite ; nous sommes toujours en action propre, et, par là, fort en opposition avec le mouvement de l'Esprit Saint.

« Il faut donc empêcher le trouble de s'élever dans son âme, éviter l'activité propre et se tenir dans une certaine paix et liberté douce devant Dieu ; il faut garder, en un mot, partout et toujours, cette certaine position intérieure que prend notre âme devant Dieu, quand on fait oraison ou que l'on est recueilli. Il est fort égal, du reste, que cela se fasse d'une manière sensible ou non. Que l'on demeure dans un état d'oraison, que l'on se dirige toujours vers Dieu, et que l'on agisse toujours dans la vue de lui plaire ; de cette manière l'âme sera toujours unie à Dieu, et Dieu agira en elle avec toute liberté, pour la perfectionner, c'est-à-dire la diriger et lui donner les lumières qui lui sont destinées de toute éternité ».

Nous renvoyons, pour les lettres spéciales sur différents sujets particuliers de la vie chrétienne, sacerdotale et religieuse, aux deux volumes de la correspondance de M. Libermann qui ont été publiés (1).

(1) Chez Poussielgue frères, 27, rue Cassette, à Paris.

CHAPITRE XVI.

Zèle ardent de M. Libermann. — Lettre à des Israélites convertis. — Désolation de voir N.-S. si peu aimé. — Ce que doit être le prêtre. — Sollicitude contre certains restes de jansénisme. — Avis sur la direction des âmes. Désirs de se sacrifier pour Dieu et les âmes; perplexité sur ce que Dieu demande de lui à ce sujet. — Aspirations de MM. Le Vavasseur et Tisserant pour le salut des noirs. M. Libermann les encourage. — Recommandation de ces projets à Notre-Dame des Victoires. — Première lettre de M. Le Vavasseur sur cette œuvre des noirs. Réponse de M. Libermann.

Du fond de sa solitude de Saint-Gabriel, M. Libermann se prêtait avec un dévouement infatigable à toutes les œuvres de zèle que lui offrait la divine Providence. Il fut heureux, en particulier, de contribuer à la conversion de deux Israélites, hommes du monde. Le jour de leur baptême, il leur écrivit ces lignes, où la foi et l'amour unissent leurs plus suaves accents :

« *Vivent Jésus et Marie!*

« Mes très-chers Messieurs et frères en Notre-Seigneur, je vous adresse cette lettre à tous deux, parce que vous êtes l'un et l'autre également chers à mon cœur, dans la charité du nouveau Maître, ou plutôt du nouveau Père qui vous a acquis aujourd'hui. Désormais, vos âmes ne doivent plus vivre sur la terre que de la vie divine de Jésus, qu'il vient de vous communiquer. Vous n'êtes plus des hommes terrestres, mais des anges de Dieu, dans lesquels Jésus opère les merveilles de son divin amour. Voilà pourquoi je ne crains pas de vous nommer mes frères et mes très-chers frères, non pas selon la chair et le sang en Abraham, mais selon l'esprit de Dieu et en Jésus, notre souverain Seigneur, et désormais votre unique amour.

« Réjouissons-nous, mes frères bien-aimés, nous sommes grands devant Dieu et ses saints anges. Nous sommes devenus princes du sang royal de notre très-doux et très-aimé Jésus, le souverain Seigneur du ciel et de la terre et de toutes les créatures. Il nous a engendrés sur la croix, au milieu des douleurs et des afflictions ; et c'est au jour de notre baptême qu'il a réalisé cette sainte génération.

« Que vos âmes se dilatent donc dans la douceur, la paix, la joie et la sainteté du saint amour de Jésus ! Que Jésus transforme en vous tout sentiment en l'amour pur, chaste et saint dont il est rempli lui-même; ou plutôt qu'il soit lui-même votre amour et votre unique amour ! Ouvrez vos âmes, étendez-les, rendez-les vastes comme des mers devant notre très-doux Jésus, afin qu'il les fasse déborder de son très-saint amour ».

De telles paroles ne pouvaient sortir que d'un cœur tout embrasé du feu de la divine charité, C'était, en effet, dans l'âme du serviteur de Dieu, comme un incendie d'amour qui s'accroissait de jour en jour et dont il ne pouvait plus contenir les ardeurs. Et de là aussi sa douleur, sa désolation, en voyant l'ingratitude des hommes envers un Dieu si digne d'être aimé. « Oh ! que notre doux Sauveur est aimable! », s'écrie-t-il, en épanchant son cœur dans celui d'un pieux ami, « et cependant qu'il est peu servi sur la terre ! Chacun s'occupe de soi, de ce qui lui convient, et notre tout aimable Jésus est oublié, comme s'il ne valait pas la peine qu'on pense à lui. O mon Jésus ! pourquoi nos cœurs ne se fendent-ils pas de douleur, à la vue du peu d'amour qu'on a pour vous ! Ceux-mêmes qui font semblant d'aimer un peu Jésus et de s'occuper de sa divine volonté, de sa divine gloire et de son très-saint amour, qu'ils sont faibles, misérables, qu'ils se traînent dans les voies de Dieu ! Depuis quelque temps, cela me

désole et me *confond.* Eh, mon Dieu ! que deviendrons-nous, si cela doit toujours aller de la sorte ? Pourquoi vivre sur cette terre, si nous ne devons pas y vivre pour vous et en vous seul ? »

Ce qui déchire surtout son âme, c'est la vue des ministres de Jésus-Christ dont la conduite ne répond pas à l'excellence de leur dignité et à la sainteté de leur vocation. « C'est une si grande chose qu'un prêtre ! » écrit-il encore. « C'est un homme qui doit posséder toutes les perfections de Jésus-Christ ; car la plus grande qualité dont Jésus, notre bon Maître, fut revêtu, c'est son divin sacerdoce. Voilà pourquoi je trouve que c'est une chose vraiment désolante de voir si peu de prêtres vraiment saints... Un prêtre naturel, menant une vie tout humaine, me paraît vraiment être un avorton, qui a la figure extérieure du prêtre, mais qui n'en a pas la vie. Il représente Jésus, notre grand et très-saint Maître ; mais il est toujours petit et misérable devant Dieu et ses saints anges. Un prêtre ne doit plus agir et se mouvoir en homme, mais l'esprit de Jésus doit être en lui tout mouvement et toute vie ».

M. Libermann n'avait pas moins de souci de l'intégrité de la foi et du maintien de la saine doctrine que de l'honneur du sacerdoce. Pour cette foi sainte il aurait donné sa vie. Or, à l'époque dont nous parlons, il existait encore en Bretagne certaines traces de jansénisme ; et de plus il avait été dit au serviteur de Dieu que l'enseignement donné dans un des séminaires de cette religieuse province n'était pas à l'abri de tout soupçon à cet égard. A cette nouvelle, il se met en correspondance avec un respectable ecclésiastique, pour tâcher, s'il y avait lieu, de contribuer à remédier au mal. Après lui avoir confidentiellement exposé ses inquiétudes, il ajoute ces belles

paroles qui témoignent de son humilité en même temps que de la pureté de son zèle :

« Je vous livre toutes ces pensées devant Dieu, en vous priant d'examiner les choses en esprit de foi et de charité. Je suis bien affligé de penser et de dire des choses semblables ; mais ne faut-il pas prendre les plus grandes précautions pour s'assurer de choses de cette haute importance ? Ne blessons cependant pas la sainte charité. Ne jugeons pas ces personnes, ne les condamnons pas dans nos cœurs ; mais avisons pourtant à la sûreté de la foi. Nous ne sommes pas chargés de gouverner l'Eglise ; mais soyons comme des chiens de basse-cour dans la sainte Eglise ; avertissons les maîtres qui nous ont été donnés, dès que nous découvrons les moindres vestiges des voleurs qui veulent commettre du brigandage dans la maison de Dieu ».

L'humble acolyte ne s'en tint pas là ; il se rendit à la ville épiscopale pour se renseigner à fond sur ces graves questions. « Je me suis assuré davantage », écrit-il ensuite, « que ce diocèse est malheureusement plus ou moins infecté. Mais je dois vous dire que les soupçons sur le séminaire sont de trop. Il paraît certain que le supérieur est opposé aux mauvaises doctrines ; et les professeurs ne semblent pas non plus être du parti ; seulement ils sont jeunes et disputent beaucoup sur le molinisme et le thomisme. On dit d'ailleurs qu'il règne de la piété dans cette maison ».

Pendant qu'il se préoccupe ainsi du maintien des pures et saines doctrines, M. Libermann initie de jeunes prêtres à la direction des âmes, notamment au tribunal sacré de la Pénitence.

« Au saint tribunal », dit-il, « il faut discerner et appliquer ses paroles selon Dieu ; c'est-à-dire donner à chacun ce qui lui convient. On donne du lait aux enfants, des

remèdes aux malades, une nourriture délicate aux tempéraments délicats, une nourriture solide et substantielle aux estomacs forts. De même, pour les âmes bien disposées, mais qui ne font que commencer, il faut les porter avec douceur, leur aplanir les voies, leur donner des paroles de joie et de consolation, jusqu'à ce qu'elles soient plus capables, et prendre alors un langage plus fort.

« Aux pécheurs qui ont le désir de se convertir, aux scrupuleux, aux personnes désolées et découragées, il faut des remèdes. Pour ceux qui sont bien décidés, mais dont l'âme est encore faible et débile, il faut leur dire les choses d'une manière qui leur agrée et les touche : ces âmes sont quelquefois en grand nombre.

« Ceux qui sont forts, qui ont une volonté forte et sont prêts à tout abandonner pour se donner tout à Dieu, il faut les rassasier et les porter à la plus grande perfection. Avec tous il faut tendre à la perfection spirituelle ; on doit les y exhorter tous, mais plus ou moins, selon qu'ils sont capables de le supporter, en discernant ainsi leur intérieur, pour leur adresser des paroles d'amour et de sanctification selon Dieu ».

Tels étaient l'amour pour Dieu, le zèle et le tact surnaturels de M. Libermann. Et cependant, à l'en croire, il ne faisait rien, et sa réputation, dont l'écho ne pouvait ne pas arriver jusqu'à lui, il la regardait comme dénuée de tout fondement. Son âme était d'ailleurs livrée à de nouvelles angoisses. C'était sans doute, dans les deseins de la Providence, une préparation plus immédiate à sa mission dernière ; car, nous l'avons déjà dit, le noviciat de Saint-Gabriel ne devait pas être le terme de sa vie.

Un zélé directeur de séminaire avait eu recours à ses conseils, et voici une partie de la réponse qu'il lui fit :

« Voyez-vous, mon bon Monsieur N. . ., on me fait une grande renommée ; mais, dans la stricte et pure vérité, je suis un vase inutile dans l'Eglise de Dieu. Je vous assure, en la présence de Notre-Seigneur Jésus, qui sait mieux que moi la vérité de ce que je dis, que je suis ici comme un morceau de bois vermoulu où le feu ne prend qu'à demi et sourdement, et qui n'éclaire et n'échauffe personne. J'en suis dans la plus profonde affliction devant Dieu. Je ressemble à un paralytique qui veut se mettre en mouvement et ne le peut pas. N'allez donc pas me demander des avis et des conseils ; car voudriez-vous perdre votre séminaire ? »

« Ce ne sont pas les désirs qui me manquent ; mes désirs sont immenses, mais nuls, infructueux et morts ; et, dans l'extrême nullité où je me trouve, il ne me reste qu'à me préparer à mourir chrétiennement. Priez cependant pour moi ; car je désire ardemment faire quelque petite chose pour le très-saint amour de notre très-adorable Seigneur Jésus et pour l'établissement de son règne dans les âmes, et je ne puis en venir à bout ; mes années s'écoulent et la mort approche, et cependant il y a tant d'âmes à sauver ! N'allez donc pas vous amuser à puiser de l'eau dans une citerne vide ; mais priez Notre-Seigneur Jésus-Christ et la très-sainte Vierge d'avoir compassion de ma peine et d'avoir pitié de moi ».

Après avoir savouré quelques mois, au pied des autels, cette amertume profonde de son âme, M. Libermann eut la pensée de se retirer dans une solitude pour y vivre seul avec Dieu seul. « Là », écrivait-il plus tard, « j'aurais vécu d'aumônes ; je comptais sur la divine Providence et j'étais bien sûr que je ne serais pas mort de faim ».

Cependant, avant de prendre une résolution, il voulut aller consulter à Paris ses anciens directeurs. C'était

pendant les vacances de 1839. Il soumit humblement ses inquiétudes et ses perplexités aux dignes fils de M. Olier, qui avaient toujours toute sa confiance. Mais le ciel permit qu'il ne put trouver encore les lumières dont il avait un si grand besoin. « Je revins pourtant un peu consolé », dit-il dans une lettre au vénérable M. Carbon, « par la pensée qu'au moins le bon Dieu était servi et glorifié par d'autres, mais profondément affligé de ne pouvoir rien faire moi-même, et résolu de rentrer dans mon tombeau sans plus en sortir, si telle était la sainte volonté de Dieu. Je commençais à croire que Notre-Seigneur voulait m'y tenir pour me préparer à la mort, je me disposais à ne plus lutter contre l'opposition que j'éprouvais à mes bons désirs, à laisser aller toutes les affaires un peu plus à l'abandon entre les mains de Dieu, et à me contenter de me préparer sérieusement à la mort ».

Mais Dieu avait sur lui de bien autres desseins. Celui qui conduit jusqu'aux portes du tombeau et qui en ramène, ne fait maintenant sentir si vivement à M. Libermann le poids de son propre néant, que pour l'appeler à une vie nouvelle : sorte de résurrection glorieuse qui lui permettra de travailler efficacement au salut d'une multitude d'âmes jusque-là méprisées et délaissées. Mais par quel enchaînement de circonstances cela s'accomplira-t-il ? C'est ce que nous devons dire, en reprenant les choses de plus haut.

En quittant la pieuse solitude d'Issy, M. Libermann y avait laissé un ami fidèle, un disciple ardent et généreux. Son nom était Frédéric Le Vavasseur et son lieu de naissance l'île Bourbon, où sa famille occupait une position élevée. Ni le temps ni la distance des lieux n'avaient pu lui faire oublier le navrant spectacle dont son enfance et sa première jeunesse avaient été les témoins. A cette

époque, en effet, l'île Bourbon était remplie d'esclaves noirs, abandonnés à la plus humiliante dégradation; le fervent séminariste, profondément touché de leur lamentable état, se demandait au pied des autels s'il n'y avait donc rien à faire pour eux. De là pour lui un ardent désir de se consacrer, s'il plaisait à Dieu, au soin spirituel des noirs.

En entrant au séminaire d'Issy, Frédéric Le Vavasseur y avait trouvé un autre jeune créole, avec lequel Dieu le liera bientôt d'une sainte amitié. Eugène Tisserant, c'était son nom, était né d'une mère créole, et descendait d'un ancien gouverneur de Saint-Domingue, dont le nom eut quelque célébrité. Lui aussi était justement préoccupé du salut des nègres de sa patrie maternelle. Car, dès son enfance, il avait entendu parler de l'abandon où vivaient ces anciens esclaves, et il n'ignorait pas que le secours ne pouvait leur venir des malheureux prêtres qui ne semblaient conduits sur ces plages que pour être les suppôts de l'enfer plutôt que les sauveurs des âmes. Pour tant de misères morales, il demandait à Dieu des remèdes efficaces, tout prêt d'ailleurs à payer de sa propre personne, au moindre signe de la divine Providence.

Entre nos deux séminaristes, il y avait donc une aspiration commune, qui allait bientôt se dévoiler à M. Libermann, sans qu'aucun des trois pût soupçonner encore que là se trouvait déjà le germe obscur de l'œuvre qui s'appellera plus tard la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

Pendant les vacances de 1838, M. Le Vavasseur fit le voyage de Rennes; et, pour la première fois, il traita explicitement avec M. Libermann de l'apostolat des noirs. Celui-ci l'encouragea, émit quelques pensées sur l'exécution du projet, mais lui conseilla surtout de beaucoup prier.



LE PAGANISME PARMI LES NOIRS D'AFRIQUE.

Jeune fille enterrée vive, au Gabon, sous le cercueil d'une reine défunte.



De retour à Paris, M. Le Vavasseur et ses amis se sentirent spontanément portés à tourner leurs regards vers Notre-Dame des Victoires, alors, comme depuis, le point de ralliement de toutes les pensées généreuses, le centre de toutes les saintes œuvres. Le vénérable M. Des Genettes, en la fête de la Présentation de Notre-Dame, le 2 février 1839, recommanda donc pour la première fois à son pieux auditoire le salut de la race noire, cette portion du genre humain jusque là si dégradée, si délaissée, si digne par conséquent du Cœur immaculé de Celle qui console toutes les misères, guérit toutes les blessures et est le refuge des pécheurs. Le pieux fondateur de l'Archiconfrérie fut lui-même si touché de cette recommandation nouvelle, qu'il crut devoir en écrire à MM. Le Vavasseur et Tisserant pour les remercier de la lui avoir suggérée.

Notre-Dame des Victoires ne tarda pas à répondre à la confiance des futurs missionnaires de son Cœur immaculé. Après quelques nouveaux entretiens de M. Le Vavasseur avec MM. Gallais et Pinault, celui-ci émet l'idée de la fondation d'une Congrégation spécialement destinée à l'évangélisation de la race noire. Cette pensée semble venir du ciel, et M. Le Vavasseur s'empresse d'en écrire en ces termes à M. Libermann, à Rennes. Sa lettre est du commencement de mars 1839 :

« *Vivent Jésus et Marie !*

« Très-cher frère, que l'esprit de Notre-Seigneur soit en vous ! M. Pinault m'engage beaucoup à vous écrire au sujet d'une œuvre importante et qu'il croit être dans les desseins de Dieu. Vous m'avez souvent entendu parler de l'état déplorable de la religion à Bourbon et dans les îles environnantes, et du délaissement absolu où se trouvent les nègres, les affranchis et les pauvres de ces pays.

« Les nègres, qui forment plus de la moitié de la population, sont surtout dans un état d'ignorance, de misère et de corruption, dont on ne peut guère se faire une idée ici ; il n'y a rien sur la terre de plus bas, de plus vil, ni de plus misérable dans la pensée du monde ! Et tant qu'il n'y aura pas de prêtres assez remplis de l'esprit de Notre-Seigneur pour descendre jusqu'à eux, se confondre et se faire une même chose avec eux, jamais personne ne songera à sauver leurs âmes ; et, comme leur liberté qu'on attend ne changera pas leur misère morale, mais, au contraire, l'augmentera, il s'ensuivra qu'ils ne sortiront peut-être jamais de l'état où ils sont. Entreprendre l'instruction et le soin de cette partie du corps de Notre-Seigneur, c'est comme se jeter dans une mer sans fond de mépris, d'ignominie, de contradiction et de difficultés que l'enfer suscitera et que Dieu permettra dans sa bonté. Vous voyez donc quels hommes il faut pour une telle œuvre ; il les faut pleins de ce véritable esprit de Notre-Seigneur qui animait le P. Claver. Il faut des âmes qui puissent ne vivre que de croix de tous genres, extérieures et intérieures ; qui sachent se tenir plus bas que les pauvres noirs dans la pauvreté, le dénûment, l'opprobre et le mépris, afin de pouvoir de là leur prêcher Jésus crucifié, et leur faire comprendre tout ce qu'il y a de richesse et de gloire dans la bassesse et la misère où ils sont devant les hommes. De même que ce divin Maître s'est abaissé au-dessous de tous pour avoir, en quelque sorte, le droit de prêcher l'humiliation, de même, pour prêcher à ces malheureux, il faut être au-dessous d'eux en pauvreté extérieure et en mépris. Mais où trouver et où former de tels hommes ? Il semble que Notre-Seigneur prépare ici au séminaire quelques âmes pour une telle œuvre. Il a mis par une autre voie que moi, et sans que j'en susse rien, M. de la

Brunière (1) à peu près dans les mêmes désirs et les mêmes pensées, ainsi que M. Senez, M. Tisserant, etc. »

« Il me semble, et à M. Pinault, que nous n'aurions rien de mieux à faire que de nous joindre à vous autres, dans le sens que vous m'avez dit pendant les vacances. Nous irions prendre naissance à Saint-Gabriel, où serait notre noviciat ; nous adopterions les Constitutions du P. Eudes avec les modifications que notre œuvre demanderait ; et nous partirions de France, comme une branche de votre Communauté, qu'elle nourrirait sans cesse par les sujets que Notre-Seigneur enverrait à votre noviciat ».

« P.-S. Répondez-nous, très-cher frère, tout ce que Notre-Seigneur vous inspirera au sujet de cette lettre. Je pense que M. Gallais nous permettra d'en parler. Et votre sentiment bien exposé pourra servir de moyen à Notre-Seigneur pour faire entrer les esprits dans ses vues ».

Voici maintenant la réponse de M. Libermann à cette communication :

« *Vivent Jésus et Marie !*

« Mon très-cher frère, *viriliter age, et confortetur cor tuum*. Agissez avec courage et que votre cœur se fortifie.

« J'espère que Notre-Seigneur réalisera le projet qu'il vous a inspiré pour sa très-grande gloire. Poursuivez-le avec confiance et amour envers notre adorable Seigneur Jésus. Il a de bons desseins sur le salut de ces pauvres âmes, abandonnées jusqu'à ce moment.

« Je vous conseille donc d'entreprendre cette grande œuvre et de vous y employer sérieusement. Ne comptez pas en cela sur vous, ni sur vos industries ; ne cherchez à

(1) M. de la Brunière était un jeune homme de grande famille et de talents plus qu'ordinaires. Il semblait être destiné à tenir le haut bout de l'œuvre projetée.

persuader personne, ni ne forcez rien ; mais laissez agir le maître de la maison, c'est à lui de choisir les ouvriers qu'il veut envoyer.

« Votre grande occupation doit être maintenant de vous humilier beaucoup devant lui, de ce que vous êtes un grand obstacle à ses desseins de miséricorde sur ces pauvres âmes qui lui sont si chères. Entrez cependant dans de grands sentiments de confiance et d'amour envers lui et agissez fortement. Ne vous découragez pas des difficultés qui seront mises dans votre chemin, des reproches, des faux jugements qu'on fera sur vous, et cela non-seulement dans votre pays, mais même à Paris. Même des hommes respectables vous désapprouveront, vous blâmeront et traiteront ce dessein d'idée de jeune homme, de folie, et le regarderont comme impossible ; car voilà où en sont les hommes les plus sages et les mieux intentionnés, quand ils voient des difficultés insurmontables selon l'homme ».

« J'ai proposé la chose à M. le supérieur : il en a une très-grande joie ; il m'a dit qu'il vous recevrait avec le plus grand plaisir, et qu'il s'estimerait heureux si la pauvre Congrégation de Jésus et de Marie pouvait entreprendre une œuvre si grande et si agréable à Dieu. Du reste, nos Constitutions sont bonnes, et vous n'aurez besoin d'y rien changer pour votre dessein ; elles se prêtent parfaitement à ce projet ; notre esprit n'est rien autre chose que l'esprit apostolique, et tout dans nos Constitutions tend à former un missionnaire fondé uniquement sur l'esprit de Notre-Seigneur...

« Je vous conseille de ne pas encore vous occuper des détails de la règle à suivre. Il suffit que vous en ayez à présent une vue générale ; plus tard, si vous venez avec nous, nous réglerons le particulier, selon qu'il vous sera

donné d'en haut. Si le bon Dieu vous mène ailleurs, vous le réglerez ailleurs. Ne pensez pas encore au patron, ni à la dédicace de votre œuvre ; laissez-la tout simplement entre les mains de Jésus et de Marie. Je pencherais aussi pour la croix qui doit être votre partage... Adieu, très-cher, que Jésus soit votre refuge, votre espérance et votre amour ! »

A ces sages conseils, M. Libermann joignit ses prières et celles de ses pieux amis : « Je vous recommande », écrivait-il à un directeur de séminaire, « une œuvre très-grande pour la gloire de Dieu et le salut d'une foule innombrable d'âmes. Offrez-vous à Dieu pour toutes les douleurs et humiliations qu'il voudra vous envoyer en vue de cette œuvre ; faites-le en union avec Jésus et son amour pour les âmes, lorsqu'il était sur la croix ».

CHAPITRE XVII.

M. Libermann est appelé de Dieu à l'œuvre des noirs. — Lettre à M. Le Vavasseur. — Il se décide à quitter Rennes malgré tous les sacrifices. — Ses touchants adieux à M. Louis, supérieur des Eudistes. — Passage à Paris et à Dijon, où il reçoit humblement l'aumône. — Séjour à Lyon. Prières à Notre-Dame de Fourvières. Nouvelle lettre à M. Louis. Rebuts et humiliations subis à Lyon. — Lettre à son frère exprimant ses sentiments de générosité et d'abandon à Dieu.

On ne cessait, à Notre-Dame-des-Victoires, d'intéresser le Cœur immaculé de Marie en faveur de l'apostolat des noirs ; et, à Saint-Sulpice, les vocations pour cette œuvre semblaient se multiplier tous les jours. Mais ce fut surtout au noviciat de Rennes , qu'il plut à la très-sainte Vierge de répondre à cette filiale confiance. M. de la Brunière , ayant achevé ses études théologiques, s'y était rendu, vers le mois d'octobre de cette même année 1839,

afin de se concerter avec M. Libermann, sur cette entreprise, dans laquelle ses directeurs lui assignaient une place. Or, quelques jours après, le serviteur de Dieu, écrivait à M. Le Vavasseur la lettre suivante :

« *Vivent Jésus et Marie !* »

« Rennes, fête de saint Simon et saint Jude, 1839.

« Très-cher frère, le bon M. de la Brunière est tout nègre ; je m'en réjouis de tout mon cœur devant Notre-Seigneur et sa sainte Mère. Hier au soir, il vint me trouver, pour m'engager d'offrir à Dieu la sainte communion à l'intention des pauvres et chers noirs, à cause de la fête des saints apôtres saint Simon et saint Jude. Nous l'avons fait, et le bon Dieu m'a donné quelques petites lumières, que je ne veux pas encore vous communiquer, aimant mieux laisser mûrir cette vue devant Dieu, afin que, si cela plaît à sa divine bonté et à son très-cher Fils, cette petite étincelle s'augmente et devienne une lumière plus claire. Priez et faites prier tous nos chers frères : la chose est importante et très-grande ; nous prierons aussi pour cela, d'ici à quelque temps. Encouragez toujours nos très-chers amis de ces pauvres noirs, dites à M. Tisserant de me faire parvenir son mémoire (1). Je vais, dans les moments libres, penser un peu aux Constitutions. Encore une fois, priez pour cela aussi ; j'aurais mieux aimé attendre, pour y penser, que la chose eût passé par les mains du Saint-Siége. Mais MM. Gallais et Pinault sont d'avis que je m'en occupe, et je conçois certaine utilité de les avoir faites avant de se présenter. Mon plan rencontrera, je crois, des difficultés ; je le suivrai cependant, laissant à Notre-Seigneur le soin de lever tout obstacle.

(1) Il s'agit ici d'un mémoire sur l'état de la religion dans l'île d'Haïti, que M. Tisserant avait promis.

M. de la Brunière m'encourage et est parfaitement de mon avis.

« Je voudrais quelque chose de solide, de fervent et d'apostolique : ou tout, ou rien. Il ne faut pas d'âmes faibles dans cette Congrégation tout apostolique ; il ne faut que des âmes ferventes et généreuses, qui se donnent tout entières et soient prêtes à tout entreprendre et à tout souffrir pour la très-grande gloire de notre très-adorable Maître. Je crois que tous ceux qui semblent devoir se donner à Dieu, dans cette sainte œuvre, sont disposés à tout et ne feront qu'entrer dans une plus grande joie spirituelle, en voyant des règles qui exigent une plus grande perfection et qui les entretiendront dans une plus parfaite sainteté et un plus parfait dévouement à leur Dieu. Encouragez-les et dites-leur de se disposer devant Dieu pour se tenir prêts à tout, à la mort, mais à la mort de la croix ; ce n'est qu'à ce prix qu'on entre en participation de l'esprit et de la gloire apostolique de Jésus-Christ, le souverain Seigneur et le grand modèle de ses apôtres ».

Cette lettre nous révèle l'intime de l'âme de M. Libermann ; mais elle renferme un mot énigmatique qu'il importe d'expliquer au lecteur. — « Le bon Dieu », dit-il, « lui a donné quelque petite lumière, qu'il ne veut pas encore communiquer ». — Qu'était-ce donc que cette lumière et cette vue ? Jusqu'ici l'humble directeur du noviciat des Eudistes n'avait été, pour les futurs missionnaires des noirs, qu'un simple conseiller. Il voyait que cette belle œuvre de l'apostolat de la race nègre était dans les desseins de Dieu ; il la désirait vivement pour sa plus grande gloire et le salut de ces âmes abandonnées ; mais, pour lui-même, il ne s'était point encore senti attiré vers elle de cet attrait spécial, lumineux et fort, qui est une marque

assurée de la volonté divine. Ce fut donc en la fête des apôtres saint Simon et saint Jude, et dans une communion fervente, que, pour la première fois, le Seigneur lui parla au cœur, et que sa vocation définitive commença à lui apparaître. Il vit alors que l'élan extraordinaire manifesté à Saint-Sulpice pour l'apostolat des noirs ne se soutiendrait pas pour plusieurs ; il vit que, tout chétif qu'il était, le Seigneur l'avait choisi pour lui confier cette œuvre et le rendre le père d'une famille nouvelle de missionnaires.

Cependant le serviteur de Dieu ne voulut prendre une résolution qu'après avoir encore beaucoup prié et avoir reçu de son directeur de conscience l'avis de la volonté divine. Mais cette volonté sainte une fois constatée, il l'embrasse avec amour et l'exécute sans retard, malgré les peines et les difficultés qui l'accablent. Voici ce que raconte à ce sujet M. Tisserant, dans des notes intimes sur l'origine de la Société du Saint-Cœur de Marie :

« Du moment que M. Libermann eut été décidé à quitter la société des Eudistes, pour s'unir à nous, il ne tarda pas à effectuer son dessein. Il se proposa de quitter Rennes peu après la Saint-André, attaché comme le saint apôtre à la croix du Sauveur ; car il n'avait jamais éprouvé de douleur aussi excessive, se trouvant tout à la fois dans l'obscurité intérieure la plus complète, et accablé par un serrement de cœur inexprimable et un grand abattement d'esprit.

« Il prévoyait déjà, en partie, les maux de tous genres qui semblaient devoir tomber infailliblement sur lui. Ce qui pouvait surtout le réduire à cette terrible agonie, c'était l'incertitude de toutes choses, relativement à l'œuvre des nègres confiée en si pauvres mains ; le mépris qu'il aurait à essuyer de tous ses anciens amis, qu'il

prévoyait devoir le condamner hautement (ce qui arriva en effet) ; l'abandon dans lequel il tomberait de la part de plusieurs d'entre ceux qui des premiers s'étaient offerts pour l'œuvre ; en outre, il se trouvait sans fortune aucune, avec une maladie terrible dont il n'était pas guéri, quoiqu'il allât mieux. Enfin, une chose qui achevait de lui percer le cœur, c'était la peine qu'il allait causer, par son départ, à M. Louis, supérieur des Eudistes, et à tous les membres de cette Compagnie.

« Se trouvant dans cette peine extrême, sans aucune lumière intérieure de Dieu, il sentait cependant qu'il fallait partir, que Dieu le voulait ; mais cette vue était si obscure, ce sentiment si faible, tout en lui si sec, qu'il était dans des embarras inexprimables, comme s'il n'eût rien senti. Dieu permettait cette rude épreuve pour la sanctification et l'avancement de notre cher père. Quand on a passé soi-même par le creuset des plus terribles tentations, on est miséricordieux pour les autres, et on a grâce particulière pour les consoler et les conduire. Telle était l'épreuve que Notre-Seigneur envoya à M. Libermann, pour le préparer plus immédiatement aux desseins pour lesquels il voulait l'employer : c'était une conduite particulière de la providence du Cœur de Marie, pour laquelle il a rendu à sa libératrice de grandes actions de grâces, lorsque, le calme étant revenu dans son âme, il lui fut donné de découvrir quelque chose du motif que Dieu avait eu, en permettant que son âme fût si étrangement ballottée ».

Dans l'intention d'éviter une entrevue trop pénible pour son cœur, M. Libermann préféra annoncer par lettre à M. Louis la détermination qu'il venait de prendre. Nous devons citer ici cette lettre, pour l'édification du lecteur :

« *Vivent Jésus et Marie !* »

« Mon très-cher Père en Notre-Seigneur, je viens me prosterner à vos pieds, en la présence de Notre-Seigneur Jésus et de sa très-sainte Mère, pour vous prier de me pardonner la grande affliction que je vais vous causer par ce que je vais vous dire dans cette lettre. Je vous avoue en toute vérité, et dans toute la sincérité de mon âme, que mon cœur est déchiré et dans la plus profonde douleur depuis plus d'un mois, à la vue de la peine extrême que va vous causer cette nouvelle, que je vais enfin vous annoncer. Mais que faire? L'amour de Jésus au-dessus de tout! Dût-il me coûter la vie et mille vies, à moi et à tous ceux qui me sont les plus chers et que je respecte le plus dans ce monde, il faut passer par tout son bon plaisir et lui sacrifier toute chose.

« Vous voyez déjà, M. le Supérieur, de quoi il s'agit. J'ai consulté mon Dieu, j'ai consulté ses serviteurs les plus sages et les plus zélés pour sa gloire, et tous unanimement ont décidé que je devais quitter cette pauvre Congrégation, qui m'est et me sera véritablement chère toute ma vie. J'ai hésité, j'ai examiné longtemps dans le désir que j'avais d'être de quelque utilité à cette petite Congrégation, et je n'ai jamais trouvé en moi ni nulle part une réponse affirmative. Hé ! mon cher et vénérable Père, que deviendra ce pauvre misérable quand il sera entièrement abandonné de tous les hommes? *Multæ tribulationes me manent! Et quid dicam? quis me liberabit ab hâc horâ?* Car vous savez ce que je vous ai dit là-dessus l'an passé. Je vous prie de me garder le plus profond secret à ce sujet. D'ici à quelque temps, j'aurai quelque relâche, à cause d'une occupation qui me tiendra encore; mais que deviendrai-je après ? Dieu le sait et non pas les hommes. Je

vous avoue ma misère et ma pauvreté: cette vue m'a mis quelquefois en d'étranges extrémités ; mais mon cœur n'a jamais été abattu, par la grâce de mon Seigneur Jésus, qui est seul ma force et mon unique espérance, et par sa très-sainte Mère et la mienne. Mon âme faible, timide et lâche, a été bien souvent abattue, accablée et anéantie devant lui, à la vue de toutes les tribulations et de toutes les grandes afflictions que je rencontrerai dans cette vie ; mais la pensée que Jésus est ma force et mon soutien me donne un courage au-dessus de toute expression. Alors je console cette pauvre âme affligée, par la pensée que cette vie ne sera pas longue ; que mon très-doux Jésus, après m'avoir fortifié par sa bonté et sa miséricorde en cette vie, finira par m'appeler à lui.

« Je vous dis cela, mon cher Père, pour vous faire voir que je ne quitte pas la Congrégation pour chercher des plaisirs et des honneurs ; vous voyez qu'il ne me reste que des tribulations et des opprobres. Mais cela ne m'effraie pas. J'accomplis la volonté de mon Dieu, et il me fortifiera dans la grandeur des maux qui vont m'accabler. Il sait bien que je ne demande pas d'être exempt d'afflictions, de croix, d'humiliations et de tribulations, mais que je lui demande pour toute grâce qu'il me soutienne et me fortifie, et qu'il me conserve dans son amour et sa divine sainteté.

« Maintenant je n'ai qu'une seule grâce à vous demander, mon Père et mon très-respectable Supérieur, c'est de ne pas faire des efforts pour m'arrêter. Pourquoi voudriez-vous achever d'abattre ce roseau fragile et misérable, qui est déjà à demi brisé ? L'ordre est donné de la part de Dieu, et la résolution est prise ; vos paroles ne serviraient qu'à me briser le cœur et à me réduire aux dernières extrémités, sans cependant me faire changer de dispositions.

Ma résolution est prise, mon sacrifice est fait ; je suis prêt à être affligé, brisé, moulu, foulé aux pieds de tout le monde et anéanti en la présence de mon Dieu. Veuillez donc, mon très-cher Père, me donner votre bénédiction pour mon départ, et prier Jésus et Marie de ne pas abandonner ce pauvre homme. Oh ! oui, j'espère qu'ils ne m'abandonneront point ; car ils savent que je les aime un petit peu, que je désire de les aimer beaucoup davantage, les faire aimer et sacrifier ma vie et toute mon existence pour leur saint amour.

« J'ai fixé mon départ à lundi prochain ; cela est important et nécessaire. Vous connaissez, M. le Supérieur, la fragilité de mes nerfs ; je crains que la peine extrême que j'éprouve, quand je pense au chagrin que je vais causer à tous ceux qui m'environnent et que j'aime de tout mon cœur, n'aille me donner quelque mauvaise secousse. Que le bon plaisir de mon Seigneur Jésus soit encore fait en cela ! mais je dois prévenir cet accident.

« Adieu donc, mon bon et cher Père ! à Dieu, à Jésus et à Marie, pour la vie et pour l'éternité ! Donnez encore une fois votre bénédiction à ce pauvre homme, qui sera pour la vie, en la charité de Jésus et de Marie, votre très-indigne enfant et serviteur (1),

« F. Libermann, *acol.*

« Rennes, le 30 novembre 1839 ».

Ces touchants adieux ne durent point se terminer par la lettre qu'on vient de lire ; M. Louis tenta un suprême effort pour retenir M. Libermann. Son désir de le possé-

(1) On aura pu remarquer que M. Libermann ne demande point au Supérieur de la société des Eudistes la permission de quitter, il se contente de lui annoncer son départ. C'est qu'en effet il n'était rattaché à cet institut par aucun autre lien que par celui du dévouement et d'une mutuelle charité.

der plus longtemps lui inspira même des paroles sévères ; il taxa sa résolution d'illusion du démon et de l'amour-propre ; c'étaient autant de traits nouveaux qui venaient percer le cœur du serviteur de Dieu ; mais pour lui, fort du témoignage de sa conscience, poussé par une force invincible qui ne pouvait venir que du ciel, il demeura inébranlable dans sa résolution, et quitta Rennes, en excusant charitablement le bon supérieur, et emportant dans son cœur un attachement inaltérable pour la pieuse Congrégation de Jésus et Marie.

Il avait écrit sa lettre le jour de la fête de saint André, et trois jours après, en la fête de l'apôtre des Indes, saint François Xavier, il était sur la route de Paris.

Son dessein était de s'acheminer vers Rome, centre de toute lumière et de toute fécondité dans l'Eglise. Là, il connaîtrait plus sûrement la volonté de Dieu touchant l'apostolat des noirs, et il appuierait sur le fondement inébranlable de la chaire de Pierre cette œuvre nouvelle, contre laquelle il avait déjà pressenti le déchaînement de l'enfer. Sa lettre à M. Louis, en plusieurs passages, ne laisse aucun doute à cet égard.

A Paris, il reçut des encouragements de M. Pinault, en qui il avait la plus entière confiance, mais il vit son généreux projet traité de folie et d'extravagance par d'autres personnes, d'ailleurs pieuses et recommandables.

Après un bref séjour dans la capitale, il se dirige vers Lyon, en passant par Dijon, où se trouvait une pieuse dame avec laquelle il était depuis longtemps en correspondance. Celle-ci avait pour lui une telle vénération, que, d'après son propre témoignage, elle ne lui écrivait qu'à genoux pour les besoins de son âme. Or, voici comment elle raconte elle-même la visite qu'il lui fit alors :

« Je l'ai vu une fois, mais sans le connaître. Après sa

dernière lettre de Rennes, je croyais et on m'avait dit qu'il était malade, et qu'il était retourné dans sa famille, quand un jour, c'était, je crois, en décembre 1839, on me dit qu'un jeune ecclésiastique me demandait. Comme il y avait, dans ce moment, un jeune homme qui avait quitté le séminaire, je crus que c'était lui : je ne le fis pas entrer, je fus à la porte lui parler. Je vis un jeune homme en soutane propre, la tête découverte et baissée, balbutiant quelques mots inintelligibles. Il me parut si humble, si recueilli, si doux, si malheureux, que je me sentis tout émue. Je lui dit, en le faisant entrer : « Que demandez-« vous, mon frère ? » Il me répondit d'une voix si basse, que, n'entendant pas, je crus que c'était l'aumône ; je courus chercher quelque chose, qu'il prit avec une grande reconnaissance, mais toujours les yeux baissés. Je restai quelques minutes à le regarder avec étonnement. Il me sembla que ce pauvre Monsieur devait m'être proche parent, tant je me sentais émue de son malheur, Lui paraissait réfléchir. Après un instant, il leva les yeux, et avec un air de regret il me regarda ; puis un air de joie parut sur sa physionomie, il témoignait le désir de parler. Mais l'émotion qui me dominait de plus en plus parut le gagner aussi un peu ; il baissa de nouveau la tête et soupira ; il se retira ensuite lentement et se retourna vers moi ; il paraissait faible et malade. Je n'eus pas même l'idée qui ce pouvait être ; mais j'eus la certitude, quelques jours après, que c'était M. Libermann, et aussi, ce qui me fut bien pénible, qu'il avait l'intention de se faire connaître ; car il avait dit une chose à la servante qui me le désignait clairement et qu'elle me dit seulement quelques jours après. Il crut que je ne voulais pas le recevoir, ou changea d'avis, en me voyant, je ne sais pourquoi. Je ne lui en ai jamais écrit, ni lui non plus. Dieu voulait

sans doute que j'eusse cette peine-là et lui aussi. Je la sens vivement encore aujourd'hui ».

A Lyon, M. Libermann reçut le plus cordial accueil dans la respectable famille de M. l'abbé Ozanam, l'un de ses anciens amis de Saint-Sulpice. Il fut heureux d'aller déposer ses projets aux pieds de la madone de Notre-Dame de Fourvières, si chère aux habitants de la cité lyonnaise.

Il consacra six jours entiers à la prière, passant de longues heures auprès de Marie. Après cette préparation, il alla, selon la promesse qu'il avait faite à M. Louis en le quittant, consulter deux ecclésiastiques recommandables au sujet de cette détermination ; ceux-ci s'accordèrent à approuver son départ de Rennes.

Cette réponse obtenue, M. Libermann s'empresse d'en faire part à M. Louis, puis il ajoute ces lignes qui achèvent de nous montrer sa grande charité et l'esprit d'immolation qui l'anime :

« Je suis véritablement affligé de tout le chagrin que je suis obligé de vous causer, ainsi qu'à tous ces chers Messieurs, comme aussi de tout le tort que je cause à la Congrégation, qui, je vous assure, me sera toujours bien chère. Mais, Monsieur le Supérieur, vous voyez bien que je m'expose moi-même aux plus grands maux, dans le désir de servir Dieu selon la perfection de son saint amour et selon sa très-adorable volonté. J'ai cru qu'il fallait quitter la Congrégation pour cela; des hommes respectables par leur piété et leur expérience dans les choses spirituelles me disent la même chose. J'ai cru voir là la divine volonté. Je la suis aux dépens de mon repos, de ma santé, de mon bien-être, et peut-être de ma vie même. Cela étant, comment aurais-je pu reculer devant toutes les peines que me cause cette séparation ? Il me semble

que mes intentions et mes désirs sont purs et pour la plus grande gloire de Dieu. Voilà pourquoi je vous prie, Monsieur le Supérieur, de vouloir bien me pardonner tous les chagrins que je vous cause, et me permettre de rester toujours uni à votre chère Congrégation, d'une union de charité, de prières et de bonnes œuvres ».

M. Libermann ne pouvait plus douter des desseins de Dieu sur lui. Il est prêt, pour les réaliser, à subir toutes sortes d'humiliations, à supporter en esprit de pénitence et même avec joie les mépris et les railleries des hommes ; et les occasions ne devaient pas lui manquer. Dans une de ses visites matinales à Notre-Dame de Fourvières, il sollicita la faveur de servir la sainte messe ; on le rebuta, en accompagnant ce refus d'une sorte de mépris.

« Un autre jour », c'est lui-même qui nous le raconte, « il alla consulter un supérieur d'une maison religieuse, il en fut mal reçu ; ce bon supérieur se mit à rire, dès qu'il eut entendu parler du projet de M. Libermann et n'y répondit rien, mais quitta aussitôt le parloir... Il lui arriva », continue la même note, « plusieurs autres petites circonstances qui contribuèrent à le tenir sur la croix, quoique la très-sainte Vierge lui eût rendu le calme et communiqué, par la divine bonté, la force de continuer de porter avec une volonté ferme tous les mépris des hommes ».

Comme témoignage de ces sentiments de M. Libermann, qu'on nous permette de transcrire ici une lettre à son frère, datée du 12 décembre :

« Mon bien cher frère et ma très-chère sœur, vous allez être surpris de recevoir de moi une lettre datée de Lyon. Il y a, en effet, là quelque chose d'étonnant, et je ne m'y serais pas attendu l'an passé. Donnez votre esprit et votre cœur à Notre-Seigneur, et ne jugez et n'examinez pas les choses selon l'esprit du monde ; autrement vous aurez

une très-grande affliction à mon sujet. Mais, si vous voyez les choses en Dieu, vous n'aurez aucune peine à vous tranquilliser sur mon compte, et vous finirez par entrer dans une véritable joie intérieure.

« J'ai quitté Rennes pour toujours. C'est une grande imprudence, pour ne pas dire une folie, selon tous ceux qui jugent des choses en hommes de ce monde. J'avais là un avenir certain. J'étais sûr d'avoir de quoi vivre, et même une certaine existence honorable. Mais malheur à moi, si je cherche à être à mon aise sur la terre, à vivre honoré et estimé !

« Une âme chrétienne, une âme dévouée à Notre-Seigneur et à son unique gloire, doit compter les commodités ou le malaise, l'honneur ou le mépris comme des choses nulles ou indifférentes. Pourquoi voudrais-je avoir une vie aisée sur la terre, sinon par amour pour moi-même ? Donnons-nous à l'amour de Jésus, et non pas à l'amour de nous-mêmes. Si je suis accablé de tous les maux imaginables, pendant tout le temps que j'ai à traîner mon corps sur cette terre de malheur, qu'importe, pourvu que je sois à Dieu, et que je le serve selon son saint amour ? Et quel état plus favorable que celui des croix, des privations, des peines et des abaissements pour vivre de cette vie d'amour ? J'ai quitté Rennes : je n'ai plus aucun homme ni aucune créature sur la terre en laquelle je puisse mettre ma confiance. Je n'ai rien, je ne sais ce que je deviendrai, comment je pourrai seulement vivre et exister. Je mènerai une vie méprisable, oubliée, négligée, perdue selon le monde. Je serai désapprouvé par un grand nombre de ceux qui m'aimaient et m'estimaient auparavant. Je serai peut-être traité comme un insensé, comme un orgueilleux, méprisé, persécuté même. Et qui me donnera donc quelque consolation sur la terre ? Suis-

je donc un homme perdu, malheureux pour toute ma vie ?

« Très-chers amis, reconnaissez que nous avons un Père dans le ciel, le très-grand et très-adorable Seigneur Jésus, et une mère très-grande et très-admirable, qui n'abandonnent point ceux qui se livrent à corps perdu pour procurer leur gloire. N'ayez donc pas de crainte ni de défiance ; mais dites que je suis l'homme le plus heureux du monde, parce que je n'y ai plus que Dieu seul, que Jésus et Marie. Je suis déjà dans le ciel, tout en vivant encore sur la terre ; s'il plaît à Dieu de me faire mener une vie dure et affligeante, tant mieux ; il me donnera sa force et son amour, et c'est tout ce qu'il me faut. Toute mon espérance est en Jésus et Marie, et ce doit être là aussi toute la vôtre.

« Mais voilà bien des mots et je n'en viens pas au fait ; c'est précisément ce qu'il faut : tout ce que je puis vous dire pour le moment, c'est que vous ne devez en rien vous inquiéter de moi. Regardez-moi comme un homme mort et enterré. Priez Dieu pour le bien de mon âme et pour l'accomplissement de sa très-sainte volonté. Je ne puis pas vous dire maintenant ce que le bon Dieu demande de moi pour le moment. Je vous dirai seulement que je poursuivrai ce qu'il lui a plu de m'inspirer par sa bonté infinie, et je mets ma confiance en lui. Plus tard, je vous donnerai de mes nouvelles. Ce sera peut-être au bout de peu de jours, peut-être au bout d'un temps considérable ; ainsi ne vous inquiétez pas si je tarde à vous écrire. Du reste, je ne désespère pas de vous voir d'ici à deux ans. Je crois même que cela se fera. Tenez-vous donc tranquilles, et donnez-vous de plus en plus à Dieu. Vivez avec ferveur et amour comme de vrais enfants de Jésus et de Marie, en l'amour desquels je suis tout vôtre.

« F. LIBERMANN, *acol.* »

CHAPITRE XVIII.

M. Libermann encourage, de Lyon, diverses vocations et œuvres de zèle. — Question des vocations pour l'œuvre des noirs. — Lettre de M. de la Brunière, de Marseille. — Arrivée à Rome. Audience du Saint-Père. — Parole remarquable de Grégoire XVI au sujet de M. Libermann. — Rebuts et traverses. — M. de la Brunière renonce à l'œuvre des noirs pour se vouer aux missions de la Chine.

Obligé d'attendre M. de la Brunière, qui devait subvenir aux frais du voyage, M. Libermann dut prolonger son séjour à Lyon jusqu'à la fin de décembre. Il consacra ce temps à la prière et à sa correspondance, toujours si considérable, « qu'il avait honte », écrivait-il, « de dire le nombre de lettres auxquelles il avait à répondre ».

Il est touchant de voir comment il raffermit la vocation de quelques-uns des aspirants à la Congrégation de Jésus et Marie, que sa retraite du noviciat de Saint-Gabriel avait ébranlés. « Croyez-vous», écrit-il à l'un deux, « que cette Congrégation soit fondée sur un homme et surtout sur un homme comme celui qui vous parle ? Ayez donc plus de confiance et d'amour pour Jésus et Marie. Reconnaissez que ce ne doit être que leur ouvrage et non celui d'une chair pourrie... Savez-vous le seul moyen de répondre aux bontés et aux grâces divines pour l'établissement et l'augmentation de la Congrégation ? C'est de souffrir avec patience, douceur et amour, les difficultés et tous les retards que l'on peut y rencontrer, et de ne jamais se fonder en rien sur les hommes, mais de mettre toute sa confiance en Dieu seul ».

Il expose à un autre que, s'il a quitté Rennes, ce n'est pour aucun motif qui doive l'empêcher d'exécuter lui-même son dessein d'entrer dans la Congrégation de Jésus et Marie, « où il sera », dit-il, « à l'abri des dangers qu'il

aurait rencontrés dans le monde, et trouvera les moyens d'avancer dans la piété, les vertus sacerdotales et la perfection ».

« Vous savez », ajoute-t-il, « que la France soupire maintenant après les petits séminaires. La Congrégation de Jésus et Marie semble se relever pour se dévouer à cette belle œuvre ; et quel bonheur si vous pouvez y contribuer ! Quand, plus tard, j'apprendrai que vous y travaillez avec ferveur et d'une manière utile pour les âmes, combien ma joie sera grande, et que j'en bénirai le bon Dieu ! Car, mon très-cher, je m'intéresserai toujours, non-seulement à votre sanctification, mais encore bien plus à l'établissement et à la prospérité de cette petite Congrégation de Jésus et Marie. Elle est bien petite maintenant, mais j'espère de la miséricorde divine que, plus tard, elle sera grande dans l'Eglise, par les grands biens qu'elle y fera pour la sanctification des âmes. Je vous dis, en vérité, que mon cœur l'aimera toujours, cette chère Congrégation, quoique le bon Dieu ne m'y veuille pas ; je prierai toujours pour sa prospérité et pour que le bon Dieu s'en serve pour le salut d'un grand nombre ! »

Durant ce même séjour à Lyon, M. Libermann mit en rapport deux de ses anciens confrères de Saint-Sulpice qui, bien que séparés par une grande distance, avaient eu chacun la généreuse pensée de fonder une société de prêtres zélés ou d'établir certaines réunions d'ecclésiastiques, pour entretenir la ferveur parmi le clergé exerçant le saint ministère dans le monde. C'étaient là encore, on ne peut en douter, des fruits de l'apostolat exercé, pendant près de douze années, par l'humble acolyte, dans les séminaires de Paris et d'Issy. Et il lui appartenait, ce semble, de rallier et d'encourager ces aspirations ; ce qu'il fit avec autant de zèle que de prudence.

On peut voir, dans le recueil de ses lettres spirituelles, ce qu'il dit, à cette occasion, relativement à la décision des vocations : chose importante et délicate pour laquelle il faut moins « recourir aux raisonnements humains, qu'implorer la lumière divine et écouter la voix même de Dieu, parlant par sa grâce et les attraits persévérants qu'il inspire aux âmes ».

Mais voici comment, dans la même lettre, il parle en faveur de la mission des noirs ; ceux-ci, on le voit, lui sont déjà plus chers que la prunelle de ses yeux : « Cette parole que vous avez dite à M. Le Vavasseur, par rapport à M. de la Brunière, a retenti jusqu'au fond de mes entrailles. — « Quel massacre vous allez faire, si vous arrachez ce jeune « homme à la France pour l'emmener avec vous travailler « aux nègres ! ». — Il faut donc que tous ceux qui sont fervents, généreux, de grand caractère, restent en France ! Et ces pauvres âmes abandonnées pour lesquelles Dieu inspire des sentiments si généreux, il faut les laisser courir en enfer par millions ! Il ne faut leur envoyer, pour les sauver, que du rebut, que des âmes communes !

« Il me semble que ce n'est pas selon Dieu. Les vues de Notre-Seigneur sont plus étendues. Notre très-adorable maître est venu sauver tout le monde ; il s'est sacrifié pour tous, pour les plus vils comme pour les plus relevés, et, par conséquent, son esprit sacerdotal n'est rien autre chose qu'un esprit de réconciliation et de salut pour tous les hommes ; et ceux qui ont la plénitude de ce sacerdoce divin de leur Maître doivent étendre leur miséricorde sur toute la terre, et se réjouir lorsque ce divin Maître envoie des sauveurs aux âmes délaissées, et ne pas être avares pour ne leur donner que ce qui ne peut servir à grand'chose.

« D'ailleurs, c'est calculer et mesurer les choses en

hommes que de mesurer les facultés humaines. Quand Notre-Seigneur a envoyé le grand saint Paul aux vils gentils, qui a osé retenir cet incomparable apôtre dans la Judée, pour le bien du peuple choisi? Il y avait cependant des raisons bien plus apparentes et plus puissantes pour croire qu'il produirait un plus grand bien parmi son peuple que parmi les gentils. J'aurais encore une foule d'autres choses à vous dire sur cette matière, mais je n'en ai que trop dit. Examinez cela en la présence de Notre-Seigneur ».

Le 1er janvier 1840, MM. Libermann et de la Brunière se trouvèrent réunis à Marseille, aux pieds de Notre-Dame de la Garde. Ce dernier écrit, le jour même, à M. Luquet, à Saint-Sulpice, une lettre que nous devons citer. Une idée dominante s'en détache, c'est celle de se réunir ensemble, MM. Libermann, de la Brunière, Luquet et Le Vavasseur, autour de la chaire de saint Pierre, comme autrefois les apôtres autour de Marie, au cénacle, pour y implorer l'Esprit Saint et s'y remplir des vertus apostoliques. M. de la Brunière écrivait donc à M. Luquet :

« Marseille, jour de la Circoncision, 1840.

« Très-cher frère,

« *Vivent Jésus et Marie*, par leur saint amour en tout et partout ! M. Le Vavasseur vous aura sans doute informé de ce qu'il a plu au bon Maître nous accorder de grâces pour sa chère œuvre. M. Libermann est des nôtres. Mais nous pouvons bien dire que tout cela est de Dieu; car nous n'y songions même pas.

« Nous nous trouvons, aujourd'hui, tous les deux à Marseille, devant partir, ce soir, à cinq heures, pour Cività-Vecchia et Rome. Presque toute la matinée a été passée aux pieds de la très-sainte Vierge, dans la chapelle de

Notre-Dame de la Garde, de laquelle nous attendons toute force, tous bons désirs, toute sanctification. J'ai de particulières actions de grâces à lui rendre pour la manière dont elle m'a tiré de ma famille, et dont elle a fait tomber tous les obstacles qui semblaient devoir retarder la chose.

« Où allons-nous maintenant ? Et qu'allons-nous faire ? Dieu le sait, lui qui nous a conduits jusqu'ici ; et nous, nous n'en savons rien. Nous savons seulement qu'il est selon sa très-sainte volonté que nous allions à Rome, aux pieds des saints Apôtres, où il nous donnera peut-être plus de lumières. Nous savons maintenant que nous devons être en plein sacrifice, tout soumis et résignés au bon plaisir de Celui pour la gloire duquel nous devons faire tous nos pas. Mais lui seul sait ce qu'il a décidé pour sa gloire, et si ces désirs, que nous croyons venir de lui, doivent avoir succès ou non, de quelque manière que ce soit. Espérons qu'il sera grandement glorifié, quand ce ne serait que par l'humiliation et le mépris qui nous en reviendront abondamment.

« Nous ne voyons toujours que Saint-Domingue.

« M. Libermann s'occupera à Rome de faire les règlements et constitutions avec lesquels nous vivrons dans ce saint ministère. Nous irons comme simples particuliers, sans être approuvés comme Congrégation, mais seulement avec permission et mission du Saint-Siége. Je dis que nous ferons cela, et peut-être arrivera-t-il tout autre chose, que nous ne prévoyons pas maintenant.

« Nous allons à Rome, et nous vous y attendrons : cela soit dit entre nous seuls ; je vous prie même de n'en pas parler à M. Gallais qui y est opposé. M. Libermann pense avec raison qu'il est presque nécessaire que vous veniez à Rome, M. Le Vavasseur et vous, pour que nous soyons

tous les quatre formant un seul et même esprit d'abnégation et de mort entière, pour le ministère qui nous attend. Les apôtres ont été longtemps réunis avant de prêcher Notre-Seigneur dans les divers pays du monde. Que dire de pauvres misérables, qui doivent rougir du seul nom d'apôtres, étant si éloignés de leur esprit, de leur dévouement et renoncement ? Quand nous aurions tout le temps de la vie pour faire notre noviciat, nous serions encore de bien pauvres gens.

« Dites à M. Pinault que M. Libermann a reçu la lettre de M. Salier, qui ne désapprouve pas sa démarche, mais lui conseille d'aller consulter, à Trente, dans le Tyrol, une personne favorisée depuis longtemps de lumières et de grâces extraordinaires. Demandez à M. Pinault s'il faut aller la consulter : c'est à cent cinquante lieues de Rome.

« Dites aussi à M. Le Vavassseur que je lui écrirai plus tard. J'ai parlé à M. Libermann de ses difficultés concernant le préfet apostolique de Bourbon ; il ne voit rien à faire qu'à attendre, espérant que Dieu y pourvoira, et que, dans le cas contraire, il faudrait toujours se soumettre à ce que le préfet apostolique commanderait ; que peut-être le voyage de Rome serait un moyen capable et sûr de tirer M. Le Vavasseur d'embarras ; au reste, M. Libermann désire que l'on parle de tout cela à M. Pinault, qui est, comme vous le savez, notre grand directeur.

« Je laisse une petite place pour le cher M. Libermann, qui veut vous écrire quelques mots. En tout cela, grand silence, excepté pour M. Pinault, sans lequel on ne fait rien. M. Libermann désire que vous veilliez sur M. Tisserant et que vous le priiez de ne rien faire de précipité, qui pourrait être nuisible. C'est à Rome que tout doit se faire et se décider.

« Tout à vous dans les saints cœurs de Jésus et de Marie. « DE LA BRUNIÈRE ».

Post-scriptum de M. Libermann.

« Il faut bien vous dire un petit mot, mon très-cher frère. M. de la Brunière vous a dit à peu près le principal. Ce cher frère vous parle de tout, comme si c'était encore dans l'incertain et le vague. Ce n'était pas mon idée. Il voulait dire que tout est entre les mains de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, et que, pour nous, il faut nous abandonner à l'aveugle entre leurs bras. Il serait peut-être bon que M. Le Vavasseur tâchât d'obtenir du préfet apostolique de son pays la permission d'aller quelque temps à la Propagande de Rome, sans dire précisément le sujet principal. Qu'il s'arrange là-dessus avec M. Pinault. Examinez avec M. Le Vavasseur pour savoir s'il faut garder le secret sur ma vocation nouvelle avec nos autres confrères, comme MM. Tisserant, Bureau, Oudin, etc. Ils se douteront de quelque chose et pourraient faire des imprudences, si on ne leur fait une recommandation de garder le secret. Cette nouvelle pourrait peut-être les encourager. Parlez de cela à M. Pinault et ne faites rien sans lui.

« Tout à vous, etc. « F. LIBERMANN ».

M. Libermann et son compagnon arrivèrent à Rome le 4 ou 5 janvier 1840. Quelques jours après, ils étaient au Vatican, prosternés aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, lui exposant le but de leur voyage à la ville éternelle et recevant sa bénédiction. Cette bénédiction du saint Pape Grégoire XVI devait porter ses fruits; nous verrons de quelle manière pour chacun des deux pèlerins. Voici avec quelle simplicité l'humble acolyte rendait compte

à son frère de cette audience : « J'ai eu », lui écrivait-il, « la satisfaction de voir le Saint-Père, par les bons soins de M. Drach (1). Il m'a reçu avec une bonté admirable, m'a engagé à persévérer, m'a donné sa bénédiction. De plus il me donna un chapelet avec une médaille en argent qu'il avait bénite. Mon audience fut très-courte, parce qu'un cardinal attendait à la porte pour des affaires pressées, et il était juste que je lui cédasse la place. Vous ne sauriez concevoir la grande consolation que l'on éprouve, en voyant le Vicaire et le représentant de Notre-Seigneur sur la terre ».

Grâce au journal où le savant orientaliste notait, jour par jour, ce qui lui arrivait de plus important, il nous est permis d'ajouter à ce récit une particularité, dont l'intérêt et la portée n'échapperont point au lecteur. M. Drach nous en faisait part en ces quelques mots : « Le 17 février 1840, je présentai à Grégoire XVI l'abbé Libermann et son ami, l'abbé de la Brunière... Le Souverain Pontife posa la main sur M. l'abbé Libermann, en appuyant avec une visible émotion. Quand les jeunes gens eurent été congédiés, le Pape me demanda d'une voix émue : « Qui est celui dont j'ai touché la tête ? » Je fis à Sa Sainteté, en quelques mots, l'histoire du néophyte, et j'étais bien loin de connaître tout ce qu'a révélé le volume que vous avez fait imprimer (2) ? Le Pape dit alors ces propres paroles : « *Sarà un santo, ce sera un saint* ».

Pour le serviteur de Dieu, qui n'avait même pas soupçonné ce détail, il se considérait toujours comme le

(1) M. Drach, en sa qualité d'hébraïsant et d'orientaliste, avait été appelé à Rome par le Souverain Pontife, qui le nomma bibliothécaire à la Propagande.

(2) *Vie du Vénérable Libermann*, par Son Em. le cardinal Pitra. Chez Poussielgue, à Paris, rue Cassette, 27.

dernier et le plus pauvre des hommes; et la divine Providence lui ménagea bientôt diverses occasions de s'entretenir dans ces sentiments d'humilité profonde, qui font les saints. Il avait, du reste, prévu les épreuves qui l'attendaient. Car, peu de jours après son arrivée dans la ville sainte, il n'hésitait pas à écrire : « Je suis sûr que nous éprouverons de grandes difficultés et de grandes croix dans quelque temps d'ici; mais que Jésus seul et sa divine bonté soient loués, bénis, glorifiés, et triomphent en tout et partout ! S'il accepte nos pauvres petits services, nous serons ravis de joie et de bonheur. Que s'il lui plaisait de nous rejeter, nous baisserions la tête devant lui, et nous nous traînerions dans notre bassesse en sa sainte présence, avec les mêmes actions de grâces et sentiments d'amour envers ce chef et adorable Maître et Dieu ». *(Lettre du 19 janvier 1840.)*

Des ecclésiastiques français, présents à Rome, furent instruits de son dessein ; ils crurent devoir, en qualité de compatriotes, lui en démontrer l'absurdité. Un pénitencier de la basilique de Saint-Pierre, aussi français, passait alors pour avoir une grande influence auprès du Saint-Siége. On conseilla vivement à M. Libermann d'aller le trouver, pour lui faire part de son projet. Il finit par y consentir, mais il en reçut un accueil mortifiant et peu propre à l'encourager. Il s'adresse ensuite à un prêtre jouissant d'une réputation de sainteté dans tous les Etats Pontificaux, lui expose son projet, lui demande une prière et le supplie de ne pas lui refuser un conseil. Le saint homme le reçoit froidement, l'écoute avec distraction, détourne la tête dès qu'il a fini, et, pour toute réponse, se lève et le quitte brusquement.

Il s'était, un autre jour, présenté avec confiance au supérieur général d'une illustre société religieuse. Celui-ci,

l'ayant écouté sans le comprendre suffisamment, lui répondit avec franchise et sans ménagement. Il le réprimanda de sa témérité, lui dit qu'il poursuivait une chimère et crut lui rendre service, en s'efforçant de guérir ce qu'il appelait sa prétention de fondateur. Enfin, et pourquoi ne le dirions-nous pas? le digne et saint religieux, que M. Libermann avait choisi à Rome pour son confesseur et son père spirituel, se laissa lui aussi prévenir contre son pieux pénitent; et, au lieu de l'encourager et de le soutenir au milieu des contradictions qu'il essuyait journellement, il lui fit la défense de lui parler davantage de son projet.

On aimerait à penser qu'au milieu de ses épreuves l'humble acolyte put du moins trouver quelque réconfort près du vertueux ami qu'une communauté de vues et de sentiments lui avait jusque-là si intimement attaché. Mais Dieu permit que cette dernière consolation lui fût encore enlevée. M. de la Brunière, sans trop se rendre compte peut-être de ce changement, ne se trouvait plus avoir pour M. Libermann l'ouverture confiante d'autrefois; tout en conservant toujours pour lui la plus grande estime et la plus sincère affection, il sentait renaître dans son âme, plus vifs que jamais, certains désirs de se vouer aux missions de la Chine. Puis, des personnes, d'ailleurs très-vertueuses, se servaient de tous les moyens pour le déterminer à se séparer de M. Libermann. Le serviteur de Dieu ne fut pas sans s'en apercevoir; et voici, d'après une lettre intime du 7 juillet 1840, quels étaient à ce sujet ses sentiments : « J'ai vu par là », écrivait-il, « que des hommes de Dieu, désireux de procurer sa gloire, peuvent quelquefois agir d'une manière bien singulière et qu'il serait impossible de justifier. Mais ce qui me consolait, c'est que je voyais clairement qu'ils agissaient par le désir

de la gloire de Dieu, et je me disais : « Si Notre-Seigneur « est content de leur conduite, pourquoi en serais-je « mécontent ? »

Pour M. de la Brunière, dans cette situation pleine de perplexités et d'angoisses, il eut recours à la très-sainte Vierge, la divine consolatrice des affligés. Il multiplia surtout ses visites à la célèbre basilique de Sainte-Marie-Majeure, où l'on conserve le portrait de la Mère de Dieu, que la tradition rapporte avoir été peint par saint Luc. Un jour, entre autres, qu'il y priait avec larmes, il crut entendre une voix douce et forte qui le confirma dans son appel aux Missions étrangères. Dès lors une vive lumière le pénètre et le fortifie, il fait part de tout à son directeur, qui, après avoir lui-même prié, lui déclare qu'il doit se rendre à cette inspiration venue d'en haut.

Nous ne suivrons pas maintenant M. de la Brunière de Rome à Paris, au séminaire des Missions étrangères, ni de Paris dans les missions de la Mandchourie, où il travailla plusieurs années, comme un véritable apôtre, sous la direction de Mgr Verrolles. Disons seulement que l'intrépide missionnaire, ayant conçu le dessein d'aller évangéliser le pays des *Tartares-longs-poils*, y cueillit bientôt la palme du martyre.

Ainsi Dieu tient entre ses mains le fil de nos destinées. Heureux ceux qui s'abandonnent à lui sans réserve ! M. Libermann était bien de ce nombre, comme la suite de ce récit va nous le montrer de plus en plus.

CHAPITRE XIX.

Abandon admirable de M. Libermann à la Providence. — Son galetas de Rome. — Mortification et pauvreté. — Pieux pèlerinages. — Ses appréciations sur Rome et sur les Romains. — Souvenirs de sa présence dans la famille de son hôte. — Son commentaire sur saint Jean.

M. Libermann avait eu, dès son départ pour Rome avec M. de la Brunière, le pressentiment que celui-ci se détacherait de l'œuvre des noirs ; et d'avance il avait accepté ce sacrifice, en mettant sa confiance en Dieu seul. Mais les autres promoteurs de l'Œuvre, qui n'avaient pas comme lui, lumière et grâce pour porter tout le poids de cette entreprise, et qui d'ailleurs comptaient beaucoup sur la position et les talents de M. de la Brunière, furent d'abord un peu ébranlés.

Le zélé fondateur, s'empresse de relever leur courage. « Quoi », leur écrit-il, « vous vous laissez aller à l'inquiétude et au découragement, parce qu'un homme vous quitte, un homme qui apportait des talents, un nom et une fortune ? Qu'est-ce que tout cela ? Ce n'est pas ainsi que se font les œuvres de Dieu. Dieu ne veut pas que l'on puisse les attribuer à la puissance des hommes. Il veut que l'on n'y reconnaisse que la sienne. Il faut aller, aller toujours, rester au pied du mur, attendre qu'il tombe, et passer par-dessus... »

« Les difficultés sont grandes », écrit-il de nouveau, à quelque temps de là, « et elles deviendront peut-être plus grandes encore dans la suite. Mais je ne comprends pas qu'un homme qui a un petit grain de foi puisse objecter cela. Si on ne devait entreprendre dans l'Eglise que les choses faciles, que serait-elle devenue ? Saint Pierre et saint Jean auraient continué leur pêche sur le lac



UNE VIEILLE MAISON A ROME.

Le Tibre, le pont Saint-Ange et la basilique de Saint-Pierre.



de Tibériade, et saint Paul n'aurait pas quitté Jérusalem. Je conçois qu'un homme qui se croit quelque chose, et qui compte sur ses forces, puisse s'arrêter devant un obstacle; mais quand on ne compte que sur notre adorable Maître, quelle difficulté peut-on craindre? On ne s'arrête que lorsqu'on est au pied du mur. On attend alors avec patience qu'une issue s'ouvre; ensuite on continue sa marche, comme si rien n'avait été ».

Et cependant le départ de son compagnon de voyage laissait M. Libermann dans une situation des plus difficiles. C'est, en effet, M. de la Brunière qui devait pourvoir à son entretien tout le temps que les besoins de l'œuvre le retiendraient à Rome. Le vénérable serviteur de Dieu allait donc se trouver sans ressources; et comment se procurer le pain de chaque jour? Mais tel était son abandon à la divine Providence qu'il ne pouvait avoir, à cet égard, la moindre sollicitude. Cette confiance ne fut pas déçue. Des amis bienveillants s'empressèrent de venir à son aide. Parmi eux, nous devons citer avec reconnaissance un des directeurs de Saint-Sulpice, dont le nom vénéré est plusieurs fois déjà revenu sous notre plume : M. Pinault ne craignit pas de demander lui-même, pour le pauvre fondateur de l'Œuvre des noirs, l'aumône de la charité.

M. Libermann embrassa d'ailleurs avec amour la pauvreté la plus rigoureuse. Dorénavant seul et sans témoin, il pouvait à loisir se livrer, selon l'impulsion de la grâce, à la pratique de la mortification et à la prière.

Il commença par louer pour son logement ce qu'il lui fut possible de trouver de plus pauvre, de plus misérable. Près de la place Madame, dans la petite ruelle appelée Vicolo del Pinacolo, n° 31, demeurait un homme peu riche, mais bon chrétien, M. Patriarca. Sous le toit de sa

modeste habitation (1) était un petit grenier, partagé en deux compartiments et n'ayant d'autre plafond que les tuiles. La forte inclinaison des poutres ne permettait pas de s'y tenir debout, si ce n'est à l'entrée. C'était le dépôt des vieilles hardes de la maison. Des pigeons en étaient les seuls hôtes assidus ; de temps à autre quelques paysans venant à Rome vendre leurs denrées, y passaient une nuit. C'est là le gîte que M. Libermann fut heureux d'accepter au prix d'un écu (cinq francs environ) par mois, à condition d'en laisser une moitié aux volatiles, ses voisins, et de meubler l'autre à sa guise. Il choisit la partie la plus misérable, et pour ameublement il y plaça une chaise, une table, une paillasse étendue sur le carreau avec une seule couverture ; une pierre servait d'oreiller. Un crucifix, qui ne le quittait jamais, reposait sur la table, et une image de saint François d'Assise, son patron, pendait à la paroi. Est-il besoin d'ajouter qu'il ne voulut jamais avoir d'autre serviteur que lui-même et que nul autre ne mettait la main à sa couche, à ses vêtements, à ses chaussures, à toute l'appropriation de son pauvre logis ?

Sous un toit qui lui laissait sentir et la froidure humide de l'hiver, et la chaleur étouffante de l'été, sa frêle et délicate santé reçut de violentes secousses. Les fièvres l'affligeaient presque continuellement, et parfois une ébullition générale du sang et des humeurs se faisait jour par des loupes et toutes sortes de maladies de la peau. Il les soignait lui-même, sans rien laisser apercevoir et allait préparer à la cuisine de la maison les quelques remèdes dont il avait besoin. Bien qu'il n'ait pas eu

(1) Cette demeure était le 3e étage d'une maison appartenant à la France. M. Patriarca était employé à la comptabilité de l'administration des établissements français à Rome.

d'accès de son ancien mal, il ne fut pas cependant sans ressentir de fortes migraines et même quelques crises nerveuses. Un jour, il fut trouvé étendu à terre, à côté de son misérable grabat. Une autre fois, pendant qu'il s'entretenait avec une pieuse dame française, venue à Rome avec son fils, les traits de sa figure commencèrent à se contracter. Mais aussitôt il leva ses regards vers le ciel, en disant : « O mon Dieu ! ayez pitié de votre serviteur ! » A l'instant même le calme reparut sur son visage, et il continua la conversation, comme s'il n'eût rien éprouvé.

A plusieurs reprises, on lui offrit un appartement moins incommode ; jamais on ne put le lui faire accepter. La seule chose qu'on obtint de lui, ce fut de se servir de l'antichambre d'un ecclésiastique français logé dans la même maison, pour recevoir les rares visites qu'on lui faisait. De cette façon, il gardait mieux le secret de sa vie pauvre et mortifiée. Un autre ecclésiastique, de ses anciens condisciples, dont nous avons déjà parlé, M. l'abbé Ozanam, ayant pénétré un jour dansson obscur réduit, le trouva pris de fièvre, couché sur une paillasse, n'ayant qu'une méchante couverture, et pour boisson que de l'eau, dans laquelle il faisait tremper des croûtes de pain : cette vue lui fit une telle impression que, trente ans après, le souvenir lui en était encore présent, comme le premier jour. Ses repas se réduisaient à peu près à un seul qu'il prenait vers le milieu du jour, à la table de famille de la maison, se contentant de l'ordinaire bien médiocre de ces pauvres gens. Un peu de pain suffisait à sa réfection du soir ; mais il n'en avait pas toujours, et alors il allait, confondu avec les indigents, recevoir la soupe distribuée aux portes de certains couvents.

Le peu d'argent qu'on lui envoyait était aussitôt confié à son hôte. Celui-ci était parfois obligé de payer pour lui ses ports de lettres ; car beaucoup d'ecclésiastiques conti-

nuaient toujours de lui écrire à Rome, comme naguère à Paris et à Rennes. M. Patriarca était heureux de faire ces petites avances ; « car, disait-il, « la présence de ce saint ecclésiastique était la bénédiction de la famille ».

Les journées du vénérable serviteur de Dieu se partageaient entre la prière et le travail, sans qu'il y eût rien de laissé aux satisfactions de la nature. Le matin, il se rendait de bonne heure dans quelque église, pour y servir une ou plusieurs messes et recevoir la sainte communion. L'église de Saint-Augustin recevait habituellement cette première visite, comme étant la plus rapprochée de sa demeure et possédant une madone vénérée, pour laquelle il avait lui-même une grande dévotion. Rentré dans sa pauvre cellule, il y continuait sa méditation, en lisant la sainte Ecriture. Une partie de la matinée était ensuite consacrée, soit à sa correspondance, soit à la rédaction des règlements des futurs missionnaires, dont il sera parlé plus loin.

Dans l'après-dîner, M. Libermann allait à ses pèlerinages accoutumés, le plus souvent seul, et quelquefois accompagné d'ecclésiastiques, avec lesquels il s'entretenait de sujets de piété. Quelques-unes de ses lettres nous permettent de le suivre dans ses pieuses excursions, et, à défaut de sa correspondance, il nous suffirait d'interroger le calendrier ; « car », comme le dit, dans son style inimitable, S. Em. le cardinal Pitra, « la cité de Pierre a cela de commun avec la Jérusalem céleste, que là, comme en haut, le temps et l'espace se mêlent et se fondent en un seul point : à chaque aurore qui se lève sur les sept collines, il y a un temple, un tombeau, un point lumineux, qui se confond avec ce jour, en prend le nom, en résume le sens, et l'efface par une clarté plus pure que le soleil de Rome. Là, les jours se comptent par les fêtes ; les fêtes se nom-

ment par les lieux. Et à mesure que passe sur l'horizon ce que le Psalmiste appelle « la couronne annuelle de la bénignité divine », la cité des apôtres et des martyrs parcourt le cercle de ses solennités locales, couronne glorieuse et bénie de l'année romaine, la plus belle image qui soit en terre de la splendeur des saints ».

Le pieux pélerin le comprenait mieux qu'il ne nous serait possible de le dire. Un de ses anciens condisciples et amis l'avait prié de songer à lui dans ses visites aux églises de la ville sainte. Voici comment il lui répond quelque temps après :

« J'ai fait toutes vos saintes commissions. J'ai prié pour vous à la confession de saint Pierre et de saint Paul. Ici les lieux de dévotion sont sans nombre. Cette semaine, par exemple, j'ai visité la prison où saint Pierre et saint Paul étaient détenus avant leur mort, la maison où saint Paul a été emprisonné pendant deux ans à son arrivée de Jérusalem. La première s'appelle la prison Mamertine, elle est à plus de quarante pieds sous terre. La seconde n'est pas profonde : c'est la partie basse de la maison sur l'emplacement de laquelle on a bâti une église en l'honneur de la sainte Vierge (Notre-Dame *in via lata*). Dans l'une et l'autre prison se trouvent des fontaines, qui ont servi aux saints apôtres, pour baptiser ceux que Notre-Seigneur convertissait par leur parole. Pendant cette octave, on va encore à Saint-Pierre *in montorio*, où cet apôtre a été crucifié, à Saint-Pierre *in Vincoli*, où l'on conserve ses chaînes.

« Le jour de Saint-Paul, je suis allé à la grande et magnifique église de ce saint apôtre. Elle va être consacrée au mois de septembre, par le pape même, qui craint de mourir avant de faire cette consécration; et, pour se donner cette consolation, il a fait presser l'ouvrage de

manière que ce sanctuaire soit terminé vers ce temps.

« Ce même jour de Saint-Paul, j'ai entendu la sainte messe au lieu où il a été décapité, et où se trouve encore la petite colonne à laquelle il a été attaché pour être frappé ; j'ai bu de l'eau des trois fontaines que la tradition dit avoir jailli aux trois endroits où tomba la tête du grand apôtre, en bondissant trois fois. Dans le même enclos, il y a une autre chapelle, où se trouve la prison dans laquelle on mit saint Paul pendant quelques heures, en attendant que tout fût prêt pour son martyre. Dans le caveau de cette même chapelle a été enterré saint Zénon, avec plus de douze mille martyrs. Enfin, encore à l'autel de cette chapelle, saint Bernard dit la sainte messe et eut une vision de la sainte Vierge.

« Vous voyez, par cet échantillon que je vous marque, combien Rome est la ville sainte par excellence. Par là, vous pourrez vous faire une petite idée du reste ; je n'en finirais pas, si je voulais dire toutes les choses ».

« J'ai prié pour vous », dit-il encore, « aux catacombes de saint Sébastien ; c'est pour moi un lieu de grande dévotion. Malheureusement je ne puis y aller souvent : c'est à une lieue et plus de Rome, au moins de mon logis. Imaginez-vous si cela vaut la peine qu'on y aille : on en a extrait cent soixante-quatorze mille martyrs ! On y conserve encore un ancien autel où l'on célébrait le saint sacrifice, au temps de la persécution, et plusieurs chapelles où les chrétiens se réunissaient pour prier, pour assister aux saints mystères, et participer ensemble au très-saint Sacrement. Ils y passaient des jours et des nuits, des mois et des années peut-être, pour se cacher des persécuteurs. Quelle ferveur il y a dû avoir dans ces lieux ! Aussi quand on y entre, on est pénétré jusqu'au fond de l'âme et on voudrait y rester toujours ».

Dans une lettre à son frère, M. Libermann parle encore, en termes pleins d'admiration, des principales basiliques de Rome. Celle de Saint-Pierre, surtout, le ravit et le transporte. « Quand on parle de Saint-Pierre », écrit-il, « on ne peut jamais en dire assez. Le sentiment qu'inspire cette grande basilique, c'est celui de la grandeur de Dieu ; cela rappelle sa magnificence au milieu de ses anges et de ses saints. Quand on arrive à la Confession de Saint-Pierre, on se sent pénétré de dévotion envers les saints apôtres Pierre et Paul, et l'on est rempli de joie, en voyant combien les grands de la terre ont épuisé leur esprit et leurs richesses, pour orner si magnifiquement le tombeau de ces deux pauvres juifs, qui étaient si peu de chose selon le monde ».

Nous le voyons aussi, observateur attentif, se rendre compte de l'esprit, des mœurs et des dévotions du peuple romain, non pour critiquer des défauts qui peuvent s'y trouver, comme partout, mais pour s'édifier de tout ce qui peut nourrir sa piété. Il ajoute, dans la lettre précitée à son frère :

« Il faut maintenant vous dire un mot du peuple de ce pays. Je vous prie de ne pas croire ce qu'en disent nos esprits critiques de France, qui blâment tout et crient contre tout, et le plus souvent sans savoir ce qu'ils disent... Or, il ne faut pas oublier qu'ici on est encore (comme) au XIVe siècle, et, par conséquent, il ne faut pas juger Rome par nos idées françaises. Et tout bien examiné, je trouve que Rome a de très-grands avantages sur la France. Je sais bien que les Romains ont des défauts et de vilains défauts ; mais ne sont-ils pas conçus dans le péché originel comme tous les autres ? Ici la foi est intacte et telle qu'elle existait en France au XIVe siècle.

« Cette foi est simple, on ne craint nullement de la

manifester ; et l'on ne se gênerait pas de faire des actes de religion jusque dans les rues. Dans tous les rapports sociaux la religion paraît ; la foi entière est une chose qu'on suppose exister dans tout le monde ; les jeunes gens, comme les anciens, manifestent cette foi en toutes circonstances et ont toujours dans la bouche des exclamations et autres expressions religieuses. Cette foi antique produit une grande simplicité et comme un esprit de famille partout ; les grands ont bien un étalage et un luxe qui n'existent peut-être pas en France même ; mais, voyez-les en rapport avec les pauvres ou avec leurs domestiques euxmêmes, ils sont presque familiers, et l'on n'aperçoit en aucune façon, dans leur conduite, cet esprit d'orgueil que nos riches français manifestent envers les gens du commun ou envers les malheureux.

« Pour ce qui est de la charité, elle est plus grande à Rome que partout ailleurs. Il y existe une foule innombrable d'œuvres pies et de confréries. Ensuite les particuliers donnent beaucoup plus d'aumônes que partout ailleurs. Ici l'on voit les pauvres comme les riches faire la charité.

« Les grandes dévotions des Romains », ajoute-t-il, « sont ce qu'il y a de plus solide, et elles sont si vives en leur cœur, qu'ils en sont comme tout absorbés dans les temps propres à chacune d'elles. Ces dévotions sont : 1° envers la Croix de Notre-Seigneur et tout ce qui touche à la Passion ; 2° envers le très-saint Sacrement : il existe à Rome, de très-belles institutions pour nourrir cette dévotion ; 3° envers la très-sainte Vierge ; ici on porte cette dévotion plus loin que je ne l'ai jamais vu porter ; 4° envers les saints ; et cela n'est pas étonnant, Rome étant remplie de corps saints. On peut y ajouter la compassion pour les âmes du Purgatoire ».

Tels étaient Rome et le peuple romain, aux yeux de M. Libermann, en 1840. Il respirait à l'aise dans cette atmosphère de foi et de piété où tout le reportait vers Dieu. C'est donc le cœur rempli de paix et de consolation qu'après avoir fait ses pieux pèlerinages il se trouvait, le soir, aux pieds de son crucifix. Il y savourait à loisir les douces émotions de la journée, puis allait passer quelques moments de récréation dans la famille de son hôte.

Ses entretiens avaient un tel cachet de douce simplicité et de modeste gaîté, que ces bonnes gens ne pouvaient se lasser de l'entendre. Il leur parlait de Rome et de la France, des pieux pèlerinages qu'il avait visités, de manière à mêler toujours quelque chose d'édifiant à l'intérêt de la conversation. Puis il se prêtait volontiers à écouter les récits du chef de la maison ; car le brave Patriarca était un vieux soldat de l'empire, et il aimait à redire ses anciennes prouesses. Le serviteur de Dieu se plaisait aussi parfois à caresser un petit enfant au berceau, tandis qu'aux plus âgés il faisait avec bonté de douces recommandations, qu'ils n'ont pas oubliées depuis. La soirée se terminait par une lecture en commun qu'il faisait dans les opuscules de saint Liguori. On récitait ensuite en famille la prière du soir ; et, entre neuf et dix heures, il rentrait dans sa cellule aérienne, pour s'y reposer un peu sous le regard de Dieu et des saints anges.

C'est aussi durant son séjour à Rome que le serviteur de Dieu, ne voulant rien perdre de ses longues heures de solitude, écrivit son admirable commentaire sur saint Jean, n'ayant d'autre livre que son *Novum Testamentum* et d'autre maître que l'image de Jésus crucifié (1).

(1) Ce commentaire, imprimé depuis par la mission de la Sénégambie, forme un fort volume in-8° de 750 pages. On le trouve chez M. Poussielgue, rue Cassette, 27, à Paris.

« J'ai choisi l'Evangile de saint Jean », dit-il lui-même dans une note qu'il ajouta plus tard, « parce que notre divin Maître y parle presque toujours et nous y instruit des vérités les plus profondes, les plus intérieures et les plus capables de toucher une âme. Mon dessein était d'écrire ainsi mes réflexions, pour en profiter d'abord dans le moment même, puis pour pouvoir les relire un jour avec fruit, pensant les brûler ensuite, à la première maladie qui pourrait venir, afin que ces cahiers ne tombassent pas en des mains étrangères ; car je sentais en moi un beaucoup trop grand orgueil pour oser montrer ces choses à d'autres, et j'aurais craint d'avoir des pensées d'amour-propre au moment terrible de la mort, si ces cahiers étaient restés. Mais, ayant parlé de cela, par circonstance, à mon confesseur, il m'a dit qu'il ne fallait pas penser à les brûler, ni maintenant ni dans une maladie ; et il ajouta qu'en sa qualité de directeur il me défendait de m'en défaire, à moins que plus tard un autre confesseur ne me le permît. Il faut donc conserver ces cahiers jusqu'à nouvel ordre ».

On est heureux que ce précieux écrit ait été conservé ; car tout y respire une onction et une suavité vraiment célestes. Voici d'ailleurs comment l'a apprécié un juge dont nul ne contestera la haute autorité, S. E. le cardinal Pitra : « Le trait le plus caractéristique de ce travail », dit l'éminent Prélat, dans sa vie du serviteur de Dieu, « ce qui l'anime et l'éclaire, c'est qu'il dégage constamment ce qu'on peut appeler le sens surnaturel du saint Evangile ; il fait ressortir l'action du divin Sauveur sur les âmes et les rapports spirituels de tous les personnages évangéliques, soit entre eux, soit avec Notre-Seigneur. Tel que nous l'avons vu saisissant les traits les plus délicats de la conduite interne de Marthe et de Marie, de même il étudie saint Jean-Baptiste, saint Pierre, saint André, Nico-

dème, l'aveugle-né, la Samaritaine, etc. Il y voit comme une série et une gradation de vocations saintes et d'âmes plus ou moins parfaites, dont il suit le développement et les vicissitudes sous l'action de la grâce. S'il est en la seule présence du divin Maître, son commentaire se fond dans ses paroles, et sa glose cherche à produire ou à rappeler les effets de grâce qui devaient être attachés à chaque mot, à tous les signes, à un regard, à un gémissement du divin Sauveur. Il met également en scène les personnages secondaires, et converse avec eux comme avec le divin Maître lui-même, à la manière des contemplatifs.

« C'est l'exégèse intuitive, et, à vrai dire, la méthode la plus commune des Pères et des anciens docteurs. Hommes tout surnaturels, et par cela même traditionnels éminemment, ils se trouvaient, par une foi, une prière, une contemplation uniformes et communes, placés à la même hauteur, éclairés des mêmes lumières, pénétrés par le même courant de grâces et d'harmonies divines. A une aussi lointaine distance que l'on voudra de ces organes de la tradition, se placera l'humble acolyte qui a commenté saint Jean ; il n'en est pas moins de cette grande école des contemplatifs ».

CHAPITRE XX.

Confiance de M. Libermann en Marie pour la réussite de l'œuvre des noirs. — Visite à Mgr Cadolini, secrétaire de la S. C. de la Propagande. — Mémoire qu'il lui remet. — Inspiration de dédier son œuvre au saint Cœur de Marie. — Rédaction de la règle. — Réponse bienveillante du card. Préfet de la S. C. de la Propagande. — Mgr Collier, vic. apost. de l'île Maurice, prend l'institut sous sa protection.

Le vénérable Père Libermann et ses premiers disciples aimaient à rapporter au très-saint et immaculé cœur de Marie la réussite de leur généreux projet en faveur des

pauvres noirs. Voici ce qu'il écrivait lui-même, en témoignage de sa reconnaissance envers la divine Mère, au pieux fondateur de l'archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires, quatre ans après la fondation de l'œuvre ; ces lignes nous feront assister à son enfantement providentiel, dans la ville sainte :

« Au commencement de 1840, je m'étais rendu à Rome, où Notre-Seigneur a mis ses lumières pour le gouvernement de toute son Eglise. Je me suis présenté sans certificat, sans lettres de recommandation, et n'ai cherché aucune protection pour faire valoir mes desseins, ni pour en solliciter l'adoption. J'étais venu pour connaître la divine volonté, et j'aurais craint, par-dessus toute chose, de faire valoir la mienne. Mes amis me reprochaient souvent de rester ainsi dans l'inaction.

« J'avais aussi une autre raison : mon dessein me paraissait si contraire aux règles ordinaires de la prudence, que j'étais persuadé d'avance que tous ceux à qui je demanderais des papiers s'y opposeraient ; j'avais déjà assez de difficultés, je ne voulais pas m'en créer de nouvelles. Il ne me restait donc que ma seule confiance dans Marie pour me soutenir. Je passai deux mois sans faire de démarches, afin d'apprendre la conduite à tenir pour agir prudemment dans les commencements ; car je n'avais personne qui pût m'être utile pour m'instruire à cet égard ; tous ceux à qui je parlais de mon projet s'indisposaient contre moi et le regardaient comme une chimère.

« La plupart », ajoute M. Libermann dans une lettre à dom Salier, « et surtout les plus pieux, avaient très-mauvaise opinion de moi, regardaient mon dessein comme une invention d'ambitieux et avaient plusieurs autres mauvais soupçons. Je regardais cela comme une grande grâce de Dieu, pour me prémunir contre tous ces maux ;

mais je ne croyais pas qu'il fallût céder, parce qu'il me semblait que je n'avais pas ces mauvais sentiments dans mon âme ».

Dans une lettre écrite de Rome à son frère, médecin à Strasbourg, l'humble serviteur de Dieu met encore plus à nu les dispositions intimes de son cœur en ces circonstances : « Tu as toujours peur », lui répond-il, « que la vanité ne se mêle (dans mon projet) et qu'elle ne gâte tout ; et tu as raison de craindre. J'espère cependant que ce vice ne prendra pas le dessus dans mon âme. Je ne crois pas que mon affaire ait été entreprise par amour-propre. Je ne me souviens d'avoir eu un sentiment semblable qu'une fois. Il serait cependant possible que cela ait eu lieu encore d'autres fois que j'ignore ; mais il est certain que ce n'était que des tentations et que jamais il n'a dominé. Du reste, si j'en ai eu d'abord, sans que je le sache, j'ai eu le temps et les occasions de m'en corriger ; car, depuis le moment que j'ai quitté Rennes jusqu'aujourd'hui, mon amour-propre n'a guère trouvé de quoi se satisfaire ».

« Au bout de deux mois », continue-t-il dans sa relation à M. Des Genettes, « je composai un mémoire dans lequel je traçais la substance de notre dessein et le présentai à Mgr Cadolini ; c'est un saint archevêque, qui est secrétaire de la Propagande. Quand je revins pour lui demander son sentiment, il me reçut très-froidement, me parla cependant avec bonté, mais s'arrêta toujours à cette pensée, que, n'étant pas prêtre, je ne pouvais pas encore penser à faire des missions, qu'il me fallait d'abord être prêtre, et qu'ensuite je verrais s'il fallait songer aux missions. C'était la réponse la plus pénible qu'il eût pu me donner. S'il m'avait donné une réponse négative absolue, j'en aurais été fort content, parce que j'aurais

regardé sa parole comme celle de Notre-Seigneur, et je me serais retiré entièrement ; car c'était dans le seul dessein de connaître la volonté de Dieu que je m'étais adressé à lui, comme au premier supérieur, sachant bien qu'il en parlerait au cardinal Préfet. Sur cette réponse je me tins tranquille, sans plus faire aucune démarche, attendant qu'il plût à Dieu de manifester sa volonté, et me contentant de recommander l'affaire à Jésus et à Marie. Je me disais que, si Dieu voulait l'œuvre, mon mémoire suffisait, puisque les saints personnages qui l'avaient entre leurs mains désiraient la gloire de Dieu bien plus que moi ».

Voici le commencement de ce mémoire, qui fut déposé au secrétariat de la Propagande le 11 mars 1840 :

« Monseigneur,

« Voilà plus de deux mois que je suis à Rome pour une entreprise que je crois devoir être glorieuse à Notre-Seigneur et très-agréable devant ses yeux.

« Nous sommes plusieurs ecclésiastiques français qui désirons entreprendre une mission très-importante. N'ayant pas d'expérience dans les choses de Dieu, nous avons besoin de recourir à ceux qui peuvent nous instruire de sa sainte volonté et nous intimer ses ordres. C'est pourquoi nous venons nous jeter aux pieds de Votre Excellence, comme étant la personne qui a reçu de Dieu lumière et autorité dans cette matière. Nous la supplions de ne pas rejeter de pauvres âmes qui ont si grand besoin d'être éclairées, et dont le plus vif désir est de connaître la divine volonté et les moyens de l'exécuter, pour la plus grande gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous promettons à Votre Excellence, avec le secours de la grâce, la plus grande docilité à tous les ordres qu'elle nous donnera. Veuillez bien, Monseigneur, nous accueillir avec bonté

et nous permettre d'ouvrir tout notre cœur, afin que Votre Excellence puisse juger de notre dessein selon les lumières de Dieu ».

Vient ensuite le fond même du mémoire ; nous nous bornons à en retracer l'analyse :

L'objet de cet œuvre est, en général, le salut des nègres.

On a surtout en vue les noirs de l'île Saint-Domingue et les esclaves de l'île Bourbon.

L'œuvre a pour principaux promoteurs deux ecclésiastiques, dont l'un, petit-fils d'un ancien gouverneur de Saint-Domingue, est assuré de trouver dans cette île un bon accueil. L'autre, né lui-même dans l'île Bourbon, donne lieu d'espérer, dans sa patrie, le même avantage. Tous apportent à ce dessein une résolution ferme de tout souffrir, avec la grâce de Dieu, pour la mener à bonne fin.

Dans ce but, ils vivront en communauté, travailleront en missionnaires, sous l'autorité des vicaires ou préfets apostoliques, et sous l'obéissance d'un supérieur choisi parmi eux. Ils pratiqueront la pauvreté et se lieront par des vœux, révocables par l'autorité du supérieur. Ils prépareront ainsi les éléments d'une Congrégation future, qu'ils ne demandent pas à ériger immédiatement.

Leur plus cher désir est de relever directement de Rome, d'être envoyés en mission par le Saint-Siége, et de rester sous la juridiction du cardinal Préfet de la Propagande.

« Les raisons qui nous font désirer cette grâce », dit le mémoire, « c'est que cela nous serait un très-grand motif de ferveur et de détachement de nous-mêmes, et de zèle pour le salut de ces pauvres âmes. De plus, étant envoyés par le Souverain Pontife, nous recevrons une bien plus grande

abondance d'esprit apostolique , puisque c'est là que Notre-Seigneur a mis son grand trésor d'esprit apostolique pour toute l'Eglise. Ne voulant et n'osant pas demander d'être érigés en Congrégation, à cause de l'incapacité où nous nous trouvons d'entreprendre un si grand projet, il est absolument nécessaire qui nous nous soumettions à une puissance supérieure qui nous envoie. Or, quel ne serait pas notre désir d'être sous celle du Vicaire de Jésus-Christ, sur la terre ? ».

Le mémoire aborde ensuite les inconvénients pour les nouveaux missionnaires de s'associer à l'une des Congrégations existantes, et clôt modestement cette discussion délicate, par ces mots : « Si cependant Votre Excellence juge qu'il faut s'unir à l'une de ces Congrégations, je suis prêt à employer tous les moyens pour mettre à exécution cette union, et je suis persuadé que Notre-Seigneur alors nous aidera pour aplanir toutes les difficultés ».

Sur la fin, le mémoire trace un exposé, fidèle jusqu'à une sorte d'ingénuité compromettante, de la situation présente de l'œuvre. Ils sont huit ou neuf décidés à s'y dévouer ; sans asile, ils n'ont que des offres pour s'établir dans une ville épiscopale ; aucun d'eux n'est prêtre ; trois ou quatre seulement ont achevé leur théologie et sont en âge d'être ordonnés. Si Son Excellence jugeait que la chose fût pressée, on pourrait obtenir le concours de plusieurs prêtres.

« La plus grande difficulté, sur ce point », dit en terminant l'humble serviteur de Dieu, « est pour moi. Je suis âgé de 35 ans. J'ai fini ma théologie ; mais on n'a pas osé m'avancer aux ordres sacrés, pour cause de maladie. C'est une maladie nerveuse qui est un empêchement canonique. Mais depuis neuf ans elle va toujours en diminuant, les attaques deviennent de plus en plus rares, et voilà

maintenant plus de deux ans que je n'en ai pas eu ; je puis d'ailleurs prendre mes précautions dans les moments où je suis mal disposé, et alors je suis sûr qu'il ne m'arrive pas d'accident. Avant d'être venu à Rome, je n'avais jamais voulu faire de démarches pour avancer au sacerdoce, dans la crainte d'aller contre la volonté de Dieu, mais les personnes que j'ai consultées sur la Mission en question, m'ont toutes dit qu'il fallait d'abord penser à être prêtre, et que la dispense s'accorde facilement, surtout ma maladie n'ayant jamais été très-grave. Si cependant cela n'était pas un obstacle à la Mission, j'aimerais mieux rester comme je suis dans les Ordres mineurs ; si, au contraire, le sacerdoce m'était nécessaire ou d'une grande utilité à la Mission, je suis prêt à avancer, si cela se peut. Dans tous les cas, je suis sincèrement disposé à suivre en cela, comme en tout le reste, les ordres que vous me donnerez ».

M. Libermann continue, comme il suit, son récit à M. Des Genettes : « Je n'avais aucune espérance humaine d'obtenir une réponse à mon mémoire, après surtout qu'il se fut passé deux ou trois mois sans que j'en entendisse plus parler. Mon âme, cependant, était dans un parfait repos et pleine de confiance dans la bonté du très-saint Cœur de Marie et les prières nombreuses et ferventes de l'Archiconfrérie. Ma raison me disait qu'il n'y avait aucune espérance de succès et que, par conséquent, Dieu rejetait l'œuvre, tandis que mon cœur était rempli d'un sentiment d'assurance de la volonté de Dieu et du succès. Cette confiance était telle, qu'au moment où tout semblait perdu, je me mis sérieusement à tracer le plan de conduite à tenir dans notre œuvre, la marche qu'il faudrait suivre dans son exécution, l'esprit dans lequel nous devions vivre.

« Dans ce travail auquel j'attachais toujours une très-grande importance, il m'arriva une chose singulière, dans laquelle le bon plaisir du très-saint Cœur de notre bonne Mère fut bien manifeste et me cause encore maintenant une grande consolation. M. Tisserant était seul d'avis que nous devions consacrer notre œuvre au très-saint Cœur de Marie. M. Le Vavasseur et moi nous ne croyions pas qu'une œuvre apostolique dût être consacrée au Cœur immaculé de Marie, quoique toute notre confiance fût dans ce Cœur. Je pensais que la société devait trouver dans sa consécration toutes ses dévotions et un modèle parfait de toutes les vertus fondamentales de l'apostolat, et je ne m'explique pas comment je n'eus même pas l'idée que nous trouvions tout cela parfaitement dans la dévotion au très-saint et immaculé Cœur de Marie. Je me fixai donc à une autre dédicace. Cependant je me donnais bien des peines pour tracer le plan en question ; impossible de trouver seulement une idée; j'étais dans la plus profonde obscurité. Pour en sortir je fis la visite des sept basiliques et j'allai en outre visiter quelques églises de dévotion à la très-sainte Vierge. Or, voilà que, sans pouvoir me rendre compte de ce changement d'idées, je me trouvai décidé à consacrer l'œuvre au très-saint Cœur de Marie. Rentré chez moi, je me mis aussitôt à l'ouvrage pour recommencer le plan en question, et je vis si clair que, d'un seul coup d'œil, j'embrassai l'ensemble dans toute son étendue, avec tout le développement des détails. Ce fut pour moi une joie et une consolation inexprimables.

« Parfois, dans le cours de ce travail et dans l'explication de ces détails, il se présentait des difficultés ou des obscurités ; alors, j'allais de suite faire une visite à une de mes églises de dévotion : Sainte-Marie-Majeure, Sainte-Marie *in transtevere*, à la *Madona del parto*, dans l'église des

Augustins, à la *Madona della pace*, et, à mon retour, je n'avais qu'à prendre la plume à la main ; les difficultés s'aplanissaient et la chose incertaine s'éclaircissait ; jamais cela n'a manqué.

« Pendant que jétais occupé de ce travail, le cardinal Préfet de la Propagande écrivait en France pour faire prendre des renseignements sur moi. Dans l'intervalle il m'arriva quelques certificats, que des prêtres pieux me conseillaient de présenter. Mon mémoire fut examiné par la Sacrée Congrégation de la Propagande, et, au bout de trois mois, le cardinal Fransoni, s'informant de moi et apprenant que j'étais encore à Rome, m'écrivit une lettre d'encouragement au nom de cette Congrégation ».

Voici le texte de cette lettre, qu'on eut de la peine à faire parvenir à M. Libermann ; car l'humble fondateur n'avait même pas donné son adresse :

« Très-honoré Monsieur,

« Le projet que vous avez soumis à la Sacrée Congrégation de la Propagande, pour la fondation d'une société de missionnaires destinés à évangéliser les noirs, et surtout dans les îles Bourbon et de Saint-Domingue, en même temps qu'il fait le plus grand honneur à votre zèle pour le salut des âmes, a été considéré comme très-opportun pour la propagation de la foi. Et, bien que la Sainte Congrégation ait résolu d'examiner cette affaire avec plus de maturité et de réserver son approbation pour une autre époque, elle a cru néanmoins devoir, en attendant, vous répondre pour vous exhorter à persévérer avec vos associés dans votre dessein, et à ne rien négliger, chacun en particulier, pour répondre à votre vocation. Du reste, la Sacrée Congrégation a la confiance que le Dieu très-bon et très-grand vous donnera une santé assez parfaite pour que vous puissiez recevoir les ordres sacrés et vous dévouer

tout entier, avec vos collaborateurs, au saint ministère.

« Je supplie le Seigneur qu'il vous comble, vous et vos confrères, de tous ses dons.

« Rome, du palais de la S. C. de la Propagande, le 16 juin 1840. « Votre tout dévoué,

« J.-Ph. Card. FRANSONI, *Préfet* ».

Grande fut la joie de M. Libermann de recevoir enfin cette lettre, alors que beaucoup de personnes traitaient de folie sa patience à espérer, dans le silence et l'inaction, ce qu'ils appelaient un miracle du bon Dieu. Ces encouragements si paternels que daignait lui adresser le représentant de Jésus-Christ sur la terre, par l'organe du cardinal Préfet de la S. C. de la Propagande, interprète des sentiments de Sa Sainteté, il les reçut comme venant de la bouche de Dieu même, et s'en servit à son tour pour faire passer dans l'âme de ses confrères la confiance dont son cœur était rempli.

Il s'empressa d'aller remercier l'éminent prélat, qui l'honora d'un paternel accueil et lui donna des conseils pour exécuter le projet que la Sacrée Congrégation daignait encourager. Son Eminence l'engagea fortement à s'occuper de trouver un évêque qui se fît le protecteur de l'Œuvre naissante, et prît sous son autorité les nouveaux missionnaires, jusqu'au moment où le Saint-Siége croirait devoir approuver, par un décret public, le nouvel Institut et ses Règlements. Or, par une coïncidence remarquable, au moment même où le cardinal Préfet de la Propagande insistait à Rome sur ce dernier avis, un évêque s'offrait, à Paris, à prendre sous sa protection la nouvelle société des missionnaires des noirs. C'était Mgr Allen Collier, prélat bénédictin que le Saint-Siége venait de nommer vicaire apostolique de l'île Maurice.

Nous avons déjà prononcé le nom de cette colonie anglaise. La religion y était plus encore en souffrance qu'à Bourbon, et les noirs, bien qu'affranchis, plus abandonnés. Pour évangéliser toute l'île, le nouvel évêque n'avait pas dix prêtres. On conçoit quelle dut être sa consolation quand, arrivé à Paris, il apprit du Supérieur de Saint-Sulpice le projet de fondation d'un Institut de prêtres destinés à travailler au salut des nègres, et plus spécialement de ceux des îles de la mer des Indes. Il voulut être comme le père de ces nouveaux missionnaires et demanda à en emmener aussitôt quelques-uns avec lui. Ils commenceraient par évangéliser l'île Maurice ; plus tard, avec l'augmentation de leur nombre, ils étendraient leur zèle sur l'île Bourbon et Saint-Domingue.

Voici comment M. Le Vavasseur annonçait cette nouvelle à M. Libermann, au moment même où celui-ci lui faisait part, de son côté, de la lettre du cardinal Préfet de la Propagande : « Mon très-cher frère, j'ai de bien bonnes nouvelles à vous annoncer. Que Notre-Seigneur est admirable dans ses desseins ! Nous nous agitons beaucoup et croyons faire quelque chose, mais lui, conduit son œuvre comme elle doit être menée, et par des moyens auxquels personne ne s'attendait ».

Après avoir ensuite raconté ce que nous avons dit plus haut, M. Le Vavasseur ajoute : « A l'aide de ce bon évêque, on trouve que toutes les difficultés sont levées ; et réellement il n'en reste plus. Il me semble que, dès que vous pourrez le faire, vous devez revenir, afin de recevoir les saints ordres le plus tôt possible ».

Monseigneur Collier s'offrait, en effet, à incorporer M. Libermann à son vicariat apostolique et à le faire ordonner à ce titre. L'humble acolyte reçut ce message avec les plus vives actions de grâces envers le très-saint Cœur

de Marie, que l'on ne cessait d'invoquer à Notre-Dame-des-Victoires, pour l'apostolat des noirs ; mais il ne crut pas devoir encore quitter Rome, bien que rien, ce semble, ne dût désormais l'y retenir. Il poursuivit avec une nouvelle ardeur le travail des Règles qu'il avait entrepris, et continua à se remplir, près du tombeau des saints Apôtres, de cet esprit de zèle, d'immolation et de sacrifice pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, qu'il devait léguer comme le plus précieux héritage à la future société du très-saint Cœur de Marie.

CHAPITRE XXI.

Pèlerinage de M. Libermann à Lorette. — Aventures de voyage. — Sa vocation décidée dans la *Santa Casa*. — Enfant guéri dans son retour. — Entrée dans le Tiers-Ordre de saint François ; union à l'Ordre des Chartreux. — Départ de Rome. — Entrée au grand séminaire de Strasbourg. Fruits d'édification qu'il y produit. — Liaison sainte avec M. Ignace Schwindenhammer. — Ordination au sous-diaconat et au diaconat. — Semences de vocation jetées en Alsace. — Départ pour l'île Maurice du premier missionnaire de l'œuvre naissante, le Père Laval.

Le voyage de Rome se complète souvent par un pieux pèlerinage à Notre-Dame de Lorette. M. Libermann n'eut garde de revenir en France, sans être allé auparavant visiter la *Santa Casa*, « maison de foi et de bénédictions », dit-il dans une de ses lettres.

Il avait d'ailleurs à aller traiter, aux pieds de la très-sainte Vierge, si vénérée en ce lieu, la question même de son avenir. Car, désormais, l'œuvre des noirs est en bonne voie de fondation : les Règles provisoires des futurs missionnaires du Saint Cœur de Marie sont à peu près achevées ; sa mission, à lui, n'est-elle pas finie ? Pour continuer à diriger cette œuvre, il doit être prêtre, Dieu

l'appelle-t-il au sacerdoce, lui qui, à ses yeux, en est si indigne ?

C'est en grande partie pour aller résoudre ce problème qu'il se met en route pour Lorette, et il le fait dans les conditions les plus propres à attirer sur lui les regards de la divine Mère de la miséricorde. « M. Libermann », dit le cardinal Pitra, « partit de Rome vers la fin de novembre, à pied, demi-couvert de vêtements, qui depuis longtemps n'avaient pas été renouvelés : son manteau se composait de lambeaux, mal agencés, mal retenus de fils et d'épingles, que lui seul probablement avait disposés de son mieux. Voici comment, vers cette époque, il traçait lui-même son portrait, en répondant à une personne qui, en correspondance avec lui depuis deux ans, sans l'avoir jamais vu, lui exprimait un vif désir de connaître ses traits : « Prenez-y garde de regretter d'avoir tant désiré « de me voir : figurez-vous à l'avance que je ne suis qu'un « bien pauvre homme, au physique et au moral ; mon « extérieur est si misérable, que, plusieurs fois, je fus, dans « mes voyages, pris pour un malfaiteur, et sur le point, « comme tel, d'être jeté en prison. Il n'y a rien en moi que « de commun et de repoussant ».

« Il est à croire que, de ces voyages, le plus riche en mésaventures fut son pèlerinage à Lorette. Sa figure amaigrie par la souffrance et sa physionomie fortement marquée du type juif lui valurent plus d'un affront ; pour surcroît, un mauvais plaisant eut l'adresse inhumaine de découdre, à son insu, les pièces de son manteau. Il fallut les reprendre à la hâte, ou les remplacer par d'autres encore plus disparates ; aussi eut-il plus d'une moquerie à essuyer, et passa-t-il plus d'une fois pour un de ces pauvres misérables qui excitent la compassion ».

« Quand la solitude seule des vallées de l'Ombrie lui

faisait cortége, il n'était pas plus à l'aise : comme il passait par des défilés sauvages et escarpés, peut-être dans ces gorges étroites de la *Somma* qui conduisent à Spolette et que redoutent les voyageurs, il lui arriva de se trouver à peu de distance de deux hommes à sinistre figure, qui le considéraient et délibéraient sur le parti à prendre avec cette proie de si maigre apparence : sans se déconcerter, il alla brusquement à eux, prit la parole d'un ton ferme, questionna sur le pays, comme un homme entendu, et affecta de maintenir la conversation. L'un des deux personnages semblait s'impatienter et interroger le voisinage, pour en finir. Mais, au bout de quelques minutes d'entretien, une voiture, survenant à grand bruit, interrompit le colloque et rendit à chacun sa liberté ».

Après plusieurs jours de marche — Notre-Dame de Lorette est distante d'environ soixante lieues de Rome —, l'humble pèlerin arriva enfin à ce sanctuaire vénérable entre tous, transporté par les anges, il y a treize siècles, du sol juif en cette terre privilégiée. Qui nous dépeindra les sentiments de son cœur, au moment où, pour la première fois, ses regards tombèrent sur ces murs sacrés ? Juif de naissance, pouvait-il ne pas tressaillir jusqu'à la moelle des os, en face de cette maison de Nazareth, que ses ancêtres, sa tribu, sa famille peut-être, voyaient dix-huit cent quarante années avant lui ? C'est ici que le Verbe s'est fait chair : *Hìc Verbum caro factum est.* Ici Jésus commença le grand œuvre de notre Rédemption. Ici Marie et Joseph conversaient avec Jésus. Lieu trois fois saint, où l'âme contemplative du pieux acolyte se trouvait en face du sacerdoce du Verbe incarné, en même temps que de sa vie retirée et ignorée des hommes.

« Il put », ajoute M. Tisserant, « satisfaire à loisir sa dévotion envers la Mère de Dieu et des hommes. Il

recommanda souvent au Cœur de Marie, si prodigue de grâces dans ce lieu de bénédictions, et la petite œuvre qui allait s'élever sous ses auspices, et chacun de ceux que sa miséricorde destinait à en devenir les membres. La faveur qu'il implorait pour lui-même était de connaître si la Providence divine l'appelait définitivement au désert, ou bien le voulait, en qualité de prêtre, au milieu des nègres ou de ceux qui étaient destinés à devenir les pères dans la foi de ces pauvres délaissés ; et, dans ce dernier cas, il suppliait Celle qui peut tout ce qu'elle veut et dont le nom, dit saint Bernard, ranime la confiance dans les cœurs les plus abattus, de daigner dissiper les obstacles qui mettaient une barrière, humainement parlant infranchissable, aux desseins qu'elle avait formés sur lui ».

La confiance du serviteur de Dieu ne fut point trompée. L'âme inondée de grâces et de paix, il comprit que le divin Maître l'appelait à se sacrifier à sa gloire dans la Congrégation naissante du Saint Cœur de Marie, et il sentit comme une douce assurance de l'entière guérison de son ancienne et terrible maladie. Elle disparut, en effet, mais non la douleur ; car de fortes et fréquentes migraines seront désormais le partage de l'humble fondateur, qui continuera ainsi, et de toute manière, à être attaché à la croix de son divin Maître.

Des incidents de son retour de Lorette à Rome, le fait suivant est le seul à peu près que sa modestie ait laissé parvenir jusqu'à nous. Un soir qu'il s'était écarté de sa route, pour aller au tombeau d'une sainte vénérée dans le voisinage, il entra dans un village dont toutes les portes se fermèrent devant lui. Il continua son chemin jusqu'à une chaumière écartée, où de pauvres gens l'accueillirent avec bonté, malgré leur affliction. Un enfant y souffrait d'un mal aigu, il poussait des cris perçants et semblait à

l'extrémité. Le pèlerin eut compassion de leur peine et leur dit : « Vous ne savez que faire, bonnes gens ; ayons recours à Dieu et à ses saints. Je viens du tombeau de la sainte, j'en ai rapporté une plante qui croît tout auprès ; prenez-la, faites-la tremper dans l'eau, et donnez-en à votre enfant ». Comme le père de l'enfant, obéissant à ce conseil avec une vive foi, s'empressait de présenter au malade un verre entier d'eau ainsi préparée : « Laissez-moi faire », reprit-il, « une goutte suffit ». Il trempa un doigt dans l'eau, en humecta les lèvres de l'enfant : sa douleur se calma sur-le-champ, il reposa tout le reste de la nuit et parut guéri le lendemain, quand le voyageur se retira.

Rentré à Rome, après un mois d'absence, M. Libermann se hâta d'achever la rédaction des règles de la Société du Saint Cœur de Marie et prépara son retour définitif en France.

Pendant son séjour dans la ville sainte, il contracta une union intime avec l'Ordre de saint François, ainsi qu'avec celui des Chartreux, qu'il appelle « un Ordre d'anges ». Il avait même conçu le dessein d'aller faire une retraite d'un mois ou six semaines à la Grande-Chartreuse, afin de s'y préparer d'une manière plus prochaine aux nouvelles épreuves qu'il prévoyait devoir l'attendre. Il écrivait, le 1er janvier 1841, à M. Paul Carron, alors attaché au secrétariat de l'archevêché de Paris : « Je vais partir de Rome le 8 de ce mois, et je m'embarquerai le 9... Vous, mon très-cher, vous êtes dans une position à faire un très-grand bien, et j'espère que Notre-Seigneur se servira de vous pour procurer sa gloire dans cette grande Babylone de la France ; il s'y trouve un grand nombre de bonnes âmes, qui ne demandent pas mieux que de servir Dieu avec ferveur. Pour moi, j'ai plus d'espérance d'être méprisé et de souffrir de

grandes peines que de faire du bien. Que le tout soit entre les mains de Notre-Seigneur ! Ces bons Messieurs m'ont engagé dans leur sainte œuvre ; il faut que je poursuive ce que nous avons commencé et que je sacrifie mon repos et mes propres goûts... Il faut marcher, le Maître le veut ainsi ».

Dès son arrivée en France, M. Libermann s'empressa de se rendre à Strasbourg, où le vénérable Mgr Raess, nommé coadjuteur de Mgr de Tréverne, avait promis de l'ordonner, après un court séjour au séminaire diocésain. Mais voilà que, dès le premier jour, il rencontre la croix sur ses pas. « Dans l'intervalle », dit M. Tisserant dans son mémoire, « Mgr Raess avait reçu de fâcheuses impressions sur le compte de notre Père, dans un voyage à Paris. On le lui avait dépeint comme un inconstant qui ne pouvait se fixer nulle part, un intrigant qui était allé à Rome pour tâcher de surprendre la bonne foi du Saint-Siége et de parvenir à recevoir les ordres, etc. De là des craintes que Monseigneur ne voulût pas l'ordonner; celui-ci paraissait même si ébranlé dans l'intérêt qu'il avait fait témoigner précédemment à M. Libermann, qu'il ne semblait plus disposé à le recevoir dans son séminaire ».

« Or », ajoute M. Tisserant, « le bien de notre petite œuvre, qui se trouvait compromise dans ce refus, ainsi que la voix de l'obéissance firent résoudre M. Libermann à composer un petit mémoire pour dissiper ces inculpations mensongères, disséminées par l'esprit du démon. Dieu daigna donner bénédiction à cette humble justification de notre Père. Mgr Raess reconnut que tout ce qui lui avait été dit au sujet de M. Libermann était dû à l'ignorance ou à la mauvaise foi, et, lui rendant incontinent toutes ses bonnes grâces, il le pressa d'entrer immédiatement au

séminaire, pour s'y préparer à la réception des saints ordres ».

Il y entra, en effet, le matin du mercredi des cendres (1841). La veille, dans une joyeuse récréation, un élève, montant dans une chaire, avait contrefait le rabbin avec une originalité si amusante, que tous avaient éclaté en applaudissements. La scène put paraître ensuite avoir été dirigée contre le nouveau venu ; mais il fut loin de s'en trouver choqué. A l'occasion même, il s'associait volontiers à certaines plaisanteries inoffensives dirigées contre ses anciens coréligionnaires.

Dès son entrée au séminaire, son extérieur doux, simple, recueilli, frappa tous les élèves. On admira la manière dont il prit place dans la salle de communauté. Après qu'il eût fait sa prière avec un grand recueillement, on le vit prendre un crucifix (qui ne le quittait jamais), le poser devant lui et commencer l'étude, comme s'il eût continué son oraison, au point qu'on craignait de faire autour de lui du mouvement ou du bruit qui troublât cette étude pieuse et méditative. En peu de temps, il devint un sujet d'édification pour le séminaire de Strasbourg, comme il l'avait été pour celui de Saint-Sulpice. L'un parlait de sa douceur, un autre de son humilité, un troisième de son esprit de prière, etc. Tous étaient remplis d'estime pour sa grande vertu et plusieurs recouraient avec confiance à ses pieux avis.

« J'arrivais », dit l'un des séminaristes de cette époque, « au moment de mon sous-diaconat, moment décisif pour la vocation. J'avais pour directeur un saint prêtre, M. l'abbé Mühe; mais, comme il dirigeait presque tout le séminaire et qu'il était par suite obligé de compter ses moments, je me demandais si, en décidant ma vocation, il avait eu de moi une connaissance suffisante. La veille

de l'ordination, je me rendis donc chez M. Libermann et lui exposai mes craintes. Il m'adressa quelques questions, dont j'admirai la sagesse et la prudence, et, après avoir entendu mes réponses, il m'engagea à bannir toutes mes inquiétudes et à entrer dans les ordres sacrés. Sa parole décisive et les principes qu'il m'avait posés, lui qui n'était que simple acolyte, ramenèrent la tranquillité dans mon âme et je le quittai pleinement satisfait.

« Un jour », raconte un autre séminariste, « poussé par le désir de connaître de plus près M. Libermann, je l'abordai au sortir du réfectoire. Un de mes condisciples venait de prêcher pendant le dîner : « Eh bien! com-« ment avez-vous trouvé ce sermon? » demandai-je à l'abbé Libermann. Voici le sens de la réponse qu'il me fit : « Quand on prêche, il faut y aller tout simplement, il ne « faut pas viser à l'effet; j'ai entendu parler d'un prêtre qui « voulait à toutes forces faire pleurer son auditoire, il a fini « par faire rire tout le monde ». Je ne puis exprimer l'impression que fit sur moi cet entretien; ces quelques paroles furent dites par le serviteur de Dieu avec une telle douceur et une telle modestie, que j'en demeurai tout ravi. Jamais, dans les rapports que j'eus avec lui, il n'a fait la moindre allusion à la parodie du rabbin dont j'avais, le mardi gras, récréé la communauté ».

« Une fois », ajoute le même témoin, « il fut interrogé en classe par notre professeur de dogme. Sa réponse, faite d'un ton de voix humble et modeste, fut écoutée avec un religieux silence et trouvée juste et exacte. Le professeur le félicita par le mot *bene*, prononcé avec un certain ton de déférence, qu'il ne prenait jamais avec les autres élèves ».

Son séjour au séminaire de Strasbourg n'avait qu'un but : c'était de passer quelques mois dans la retraite, en

union avec Jésus et Marie, pour se préparer à son ordination. Peu mêlé à ses nouveaux condisciples, il se contentait de les édifier par sa piété, son angélique modestie, son inaltérable douceur. Cette réserve ne trouva d'exception qu'en faveur d'un seul séminariste qui, dès les premiers jours, avait éprouvé pour lui une attraction secrète, résultant d'une communauté de sentiments et de désirs relativement à la sainteté sacerdotale.

M. l'abbé Ignace Schwindenhammer, tel était le nom de ce séminariste, appartenait à une famille honorable et éminemment chrétienne de la Haute-Alsace. Résolu, jeune encore, de se consacrer au Seigneur, il avait apporté au séminaire le désir ardent de devenir un prêtre selon le cœur de Dieu, et il s'efforçait de faire partager ces dispositions à ses condisciples. Aussi les plus fervents d'entre eux se joignaient-ils à lui pour converser des choses saintes et des moyens propres à avancer dans la piété. C'était en petit ce que M. Libermann avait organisé à Saint-Sulpice et à Issy.

Le vénérable serviteur de Dieu s'aperçut bientôt de ces dispositions ; un secret pressentiment lui disait que le Seigneur lui avait préparé là un disciple de choix. A l'insu l'un de l'autre, ils s'observaient mutuellement depuis déjà plusieurs semaines, quand, sans se concerter, dans la journée du Vendredi saint, et comme au pied de la croix, il plut au divin Maître de les rapprocher. Le temps était pluvieux, et ils étaient restés seuls à prendre leur récréation dans une galerie écartée. Une conversation intime s'engagea alors entre eux sur l'esprit ecclésiastique, l'oraison et les moyens d'entretenir la ferveur au séminaire. Sur tous ces sujets, M. Libermann parla si pertinemment, et avec tant d'humilité, de simplicité et d'onction, que son interlocuteur en fut vivement frappé

et conçut dès lors pour lui une estime, une affection et une vénération qui ne firent qu'augmenter avec les années.

A partir de ce moment, le jeune séminariste considéra le serviteur de Dieu comme son mentor spirituel. Il lui exposait tous ses doutes et lui demandait conseil pour l'oraison et la vie intérieure ; il obtint même un jour, avec la permission des supérieurs, que M. Libermann fît tout haut l'oraison devant lui dans sa chambre. Celui-ci lui communiqua son commentaire sur saint Jean, son petit traité sur la vie intérieure, et lui fit part de ses vues et de ses espérances relativement à l'œuvre des noirs. Mais cette mutuelle confiance s'arrêtait là, et M. Schwindenhammer était loin de penser encore qu'il dût un jour, lui-même, prendre une si grande part à cette œuvre.

Cependant l'époque de l'ordination de la Trinité étant proche, M. Libermann fut invité à s'y préparer, et il put enfin recevoir des mains de Mgr Raess l'ordre du sous-diaconat (5 juin 1841), en vertu d'un dimissoire délivré par Mgr Collier ; car, comme on l'a déjà dit, le vicaire apostolique de Maurice avait désiré l'agréger à sa mission, pour avoir les prémices des travaux de la nouvelle société.

Le 10 août suivant, fête de saint Laurent, diacre et martyr, M. Libermann fut promu au diaconat par le digne évêque de Strasbourg ; il avait à ses côtés le pieux ami dont nous venons de parler.

« Or, durant ces six mois », poursuit M. Tisserant dans son mémoire, « la sainte Vierge disposait tout en silence pour la formation de la petite communauté des missionnaires. Il avait d'abord semblé presque certain que le centre de l'œuvre s'établirait à Strasbourg, vu les dispositions bienveillantes de Mgr Raess et le voisinage de l'Allemagne, où M. Libermann voyait un si grand bien à faire ». Mais la

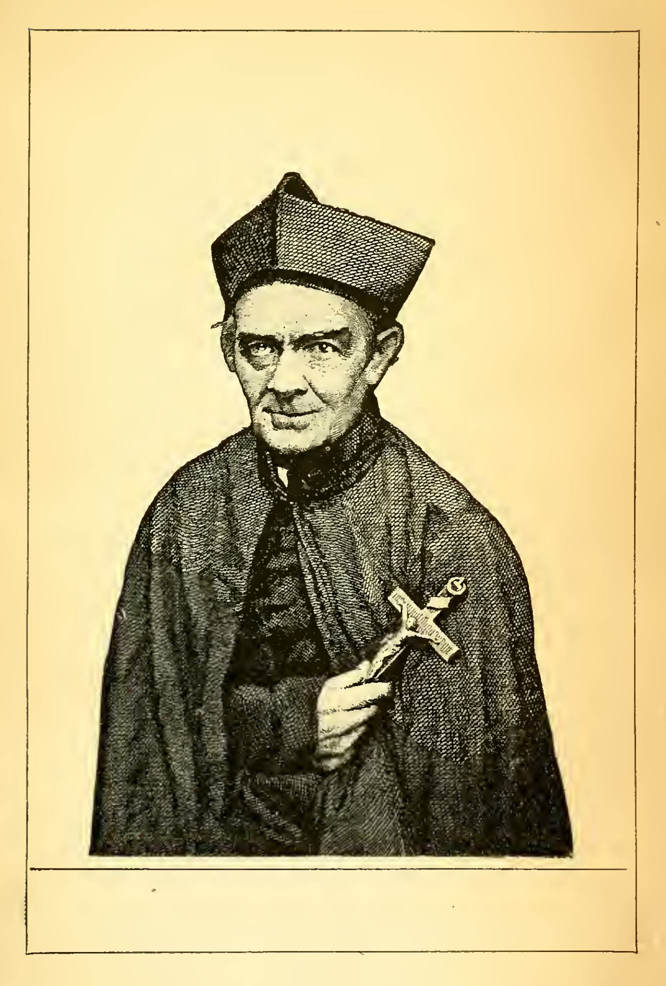
divine Providence en disposa autrement, comme nous le verrons au chapitre suivant.

Cependant, le vénérable serviteur de Dieu avait déposé au séminaire de Strasbourg et dans la religieuse Alsace, son pays natal, des semences nombreuses de vocation, qui germeront et porteront des fruits en leur temps. C'est ainsi que M. Schwindenhammer, devenu sous-directeur de l'Archiconfrérie, à la place de M. Tisserant, sur l'indication de M. Libermann et les instances de M. Des Genettes, trouvera aux pieds de la très-sainte Vierge sa vocation à la société du Saint Cœur de Marie, dont le vénéré fondateur, à son lit de mort, lui confiera la direction. Il y fut suivi, à son tour, par Mgr Kobès et le P. Freyd, morts, il y a quelques années, l'un vicaire apostolique, et l'autre supérieur du séminaire français à Rome, sans parler du professeur de morale du séminaire de Strasbourg, ni de beaucoup d'autres qui travaillent avec zèle dans les missions ; chaque année voit s'en accroître le nombre.

La divine Providence avait préparé, au séminaire de Saint-Sulpice, le premier et le plus ardent missionnaire des noirs qui dût donner son nom à la société naissante, le P. Laval. Ancien condisciple et ami de M. Libermann en cette sainte maison, plus d'une fois il s'était senti ému de compassion aux récits de MM. Le Vavasseur et Tisserant sur l'état déplorable des noirs des colonies. Il remplissait alors, dans son diocèse natal, à Pinterville, près de Louviers, les fonctions de curé, attendant l'ordre d'en haut pour voler au secours de ces âmes délaissées, lorsque la divine Providence lui fournit l'occasion de partir pour l'île Maurice avec Mgr Collier. Sa vie de mortification, de charité et de zèle, dans sa petite paroisse, l'avait préparé à ce lointain apostolat.

Avant son départ, il écrivit à M. Libermann, au sémi-

Page 204.



LE R. P. LAVAL,

premier missionnaire du Saint-Cœur de Marie, mort en odeur de sainteté le 9 septembre 1864.



naire de Strasbourg, une lettre qui respirait l'humilité la plus profonde et un zèle vraiment apostolique. Voici la réponse que l'humble acolyte lui fit parvenir par M. Tisserant : « Dites à notre très-cher M. Laval que je me réjouis de tout mon cœur de l'avoir pour frère. J'aurais été bien content de l'entretenir pendant quelque temps ; mais puisque Notre-Seigneur arrange les choses de telle manière que je ne le verrai plus que dans l'autre monde, nous attendrons pour nous embrasser le règne de notre Père céleste, où la divine miséricorde nous admettra un jour, je l'espère. Il est bien heureux d'avoir les prémices des travaux que Notre-Seigneur réserve à tous ses très-chers frères. Il ne devra pas se décourager durant cette année qu'il restera seul ; ou plutôt, il ne sera pas seul, car Notre-Seigneur et la très-sainte Vierge seront avec lui ; et d'ailleurs, tous, nous lui serons toujours unis par les liens de la charité que le bon Maître se plaira à mettre dans nos âmes ; et j'espère que cette charité sera bien vive et ne s'éteindra jamais (1) ».

CHAPITRE XXII.

Berceau de la Société du Saint Cœur de Marie à La Neuville-lès-Amiens. — Le V. Libermann reçoit la prêtrise à Amiens. — Sa première messe. — Ses sentiments en ces circonstances. — Sa grande piété au saint autel. — Naissance de l'Œuvre à Notre-Dame-des-Victoires. — Le Serviteur de Dieu, dénoncé à l'évêque d'Amiens, est justifié par M. Mollevault. — Ses sentiments au sujet d'une autre œuvre des noirs en projet à Paris, et de la proposition d'unir son Institut à la Société de Sainte-Croix, du Mans.

Durant le séjour à Rome du vénérable Serviteur de Dieu, M. l'abbé de Brandt, l'un de ses amis les plus

(1) *Vie du serviteur de Dieu Jacques Laval*, missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie, par le Père Delaplace, de la même Congrégation. 1 volume in-12. — Paris, rue Lhomond, 30.



intimes à Saint-Sulpice et à Rennes, s'était préoccupé de trouver un premier berceau pour l'œuvre des noirs. Grâce au crédit dont il jouissait auprès de Mgr Mioland, évêque d'Amiens, il avait obtenu du prélat qu'une ancienne maison de campagne de l'évêché, située à La Neuville-lès-Amiens, fût mise à la disposition de la Société naissante du Saint Cœur de Marie.

C'était un nouveau bienfait de la divine Providence. L'humble fondateur n'eut garde de le méconnaître; aussi s'empressa-t-il de quitter une seconde fois le pays qui l'avait vu naître; et cette fois, ce sera pour doter l'Eglise de généreux apôtres, qui iront sur toutes les plages de l'Afrique, ramener dans son sein les enfants malheureux de la race de Cham. « Des bords du Rhin à ceux de la Somme », dit son éminent biographe, « il ne fit qu'une halte pour aller déposer sa vie nouvelle en ex-voto sur l'autel de Notre-Dame-des-Victoires ».

Un autre ami, M. l'abbé Cacheleux, l'attendait à Amiens et lui donna une généreuse hospitalité pendant sa retraite préparatoire à la réception du sacerdoce. M. Libermann se disposa à recevoir cette dernière grâce avec une ferveur qui n'eut que Dieu seul pour témoin. Et sans aucun doute il aurait pu dire : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum*, lorsque, par l'imposition des mains, Mgr Mioland lui imprima pour l'éternité le caractère sacré des ministres de Jésus-Christ.

Cette cérémonie qui donna à l'Eglise un nouveau prêtre et l'un des plus saints prêtres de notre époque, eut lieu le 18 septembre 1841, sans aucun éclat extérieur, dans la chapelle privée de l'évêché; M. de Brandt seul y assistait.

Le jour même de son ordination, et encore sous le poids, si nous pouvons dire, de la grâce insigne qu'il venait

de recevoir, M. Libermann s'empressa de faire partager son bonheur à son frère et à sa belle-sœur. Il leur écrivait :

Misericordias Domini in æternum cantabo.

« Amiens, le 18 septembre 1841.

« Très-chers frère et sœur,

« J'ai à vous annoncer la grande miséricorde et l'ineffable bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ envers un indigne serviteur qui ne mérite pas seulement de prononcer son saint nom. Je viens d'être ordonné prêtre ce matin. Dieu sait ce que j'ai reçu dans ce grand jour ! Et Dieu seul le sait ! Car, ni homme, ni ange ne peut le concevoir. Priez-le tous que ce soit pour sa très-grande gloire, pour le salut et la sanctification des âmes, et pour l'édification de l'Eglise que je sois parvenu au sacerdoce. Priez Notre-Seigneur *qu'il me sacrifie à sa gloire ; car c'est à quoi il faut me dévouer désormais.*

« Je dirai ma première messe mardi prochain, à sept heures, unissez-vous d'intention avec moi : je vous offrirai tous à la sainte Trinité avec l'adorable sacrifice.

« Samedi à sept heures, j'offrirai le saint sacrifice à Notre-Dame-des-Victoires, à Paris, à l'autel de l'Archiconfrérie. Unissez-vous d'intention avec moi : vous y aurez tous votre souvenir. Pensons aussi à nos parents infidèles et chrétiens faibles ».

Il indique encore un rendez-vous, pour le dimanche suivant, dans une chapelle de la sainte Vierge. Il recommande instamment de porter toutes ces nouvelles à une famille amie. Il rend compte avec joie de sa visite à La Neuville. « De bonnes religieuses », dit-il, « nous ont donné une belle statue de la sainte Vierge , en bois doré et peinte de couleurs naturelles, comme aussi des chande-

liers. Elles travaillent encore aux ornements pour dire la sainte messe. De plus, elles nous ont procuré tout le mobilier ; tout cela, partie gratis, par charité, partie acheté à nos frais. En un mot, le bon Dieu nous favorise jusqu'à présent au-dessus de toute espérance, pour tout ce qui touche notre établissement temporel. On fournit beaucoup au delà de tous les frais que nous aurons pour cette année. Bon gré, mal gré, il faut mettre toute notre confiance en sa bonté.

« J'oubliais de dire que nous aurons un bout de terre, pour en faire un jardin potager, et un petit bosquet où nous aurons le droit de nous promener. L'air est sain et bon.

« En voilà assez pour le moment ; je suis pressé de terminer. Adieu! Aimez Notre-Seigneur et sa très-sainte Mère de toute votre âme. Tout à vous, en leur saint amour.

« F. LIBERMANN, *prêtre* ».

Sa première action de grâces étant achevée, au bout de trois jours, il montait pour la première fois à l'autel du sacrifice, en la fête de saint Matthieu. C'était dans une chapelle des Saints Cœurs de Jésus et de Marie, chez les Dames de Louvencourt, ses bienfaitrices. Sa première bénédiction sacerdotale descendit sur des orphelines adoptives, images des âmes délaissées, plus que jamais son partage. *Me sacrifier à sa gloire, c'est à quoi il faut me dévouer désormais*, telle sera la devise de son sacerdoce ; il conservera toute sa vie ce profond sentiment d'holocauste devant la majesté divine.

L'un des siens le priait un jour de lui enseigner la manière de dire la sainte messe dans l'esprit que demande une si sainte et si redoutable action. *Vous sacrifier,*

répondit-il, et il répéta plusieurs fois ces mêmes paroles ; puis il ajouta : « Nous avons sous les yeux, à l'autel, Jésus qui se sacrifie et s'immole ; soyons donc une même victime avec lui; je ne connais pas de meilleure pratique et je n'en ai pas d'autre ».

Dans un humble sentimcnt de reconnaissance envers le bon M. Patriarca, son hôte de Rome, il lui écrivit une gracieuse petite lettre, moitié française, moitié italienne, pour lui apprendre ce qu'il était devenu depuis son retour en France, et lui annoncer qu'il dirait aussi, à tel jour et à telle heure, la sainte messe pour lui et pour sa famille. Mais il n'oublia pas surtout le chevalier Drach, son ancien catéchiste. Il lui parla de son bonheur de pouvoir monter au saint autel, en des termes qui, au témoignage de M. Drach, attendrirent jusqu'aux larmes deux vénérables cardinaux, auquels sa lettre fut communiquée.

« J'ai eu le bonheur de dire ma première messe le jour de saint Matthieu ! Depuis ce jour de grâce, je vais tous les matins me présentcr devant le trône de la très-sainte Trinité, pour offrir les hommages de toute l'Eglise, y célébrer en son nom le très-saint sacrifice et demander les grâces et les secours dont elle a besoin. Quel intercesseur ! Mais j'ai la sainte victime avec moi, et avec elle on est toujours exaucé. Le bonheur d'offrir tous les jours le saint sacrifice est bien grand : l'âme est remplie d'allégresse. Mais aussi, d'un autre côté, pour peu qu'on fasse attention à soi, à ce qui se passe dans notre âme, à notre faiblesse et aux misères continuelles qui nous accablent, on ose à peine se tenir prosterné au bas des marches de l'autel, il y faut cependant monter. Je le fais, puisqu'il le faut ; mais, je vous l'avoue, je le fais bien souvent en tremblant ».

Ainsi parlait l'humble prêtre; et cependant, au témoi-

gnage de tous ceux qui l'ont vu célébrer, il semblait à l'autel plutôt un ange qu'un homme.

« Quand je lis dans la Vie des saints », écrivait l'un des siens, « qu'ils étaient comme des anges, en offrant le divin sacrifice, qu'il suffisait de les voir dans cette sainte fonction pour se sentir tout embrasé de piété et d'amour, je ne puis me les figurer autrement que j'ai vu notre bien-aimé Père ».

« Il n'était », ajoute un autre témoin, « ni lent ni précipité, ni trop long ni trop court. Tout en lui portait au recueillement et à la confiance en Dieu. Son ton humble, onctueux et pénétrant, était vraiment le ton de la prière. Sa tenue et ses signes exprimaient le respect, le détachement et une sainte liberté pour servir Dieu. Ce n'était plus cet air ni ces gestes gais et affables qu'on lui voyait prendre dans les récréations, ni cette activité noble qui l'animait dans ses occupations ordinaires : les yeux gravement baissés, les traits dévotement composés, tout uni à Dieu, il semblait n'avoir plus d'autre pensée que celle du saint sacrifice, d'autre vue que celle de Dieu, d'autre séjour en un mot que le saint autel : *Altaria tua, Domine virtutum* ». Plusieurs fois même, spécialement le jeudi-saint, on le vit verser des larmes silencieuses, en célébrant les divins mystères.

Après une nouvelle action de grâces de trois jours à la suite de sa première messe, le vénérable Serviteur de Dieu montait pour la seconde fois au saint autel. Et cette fois c'était à Notre-Dame-des-Victoires, à l'autel béni de l'Archiconfrérie. Il était assisté de M. Des Genettes, et entouré de MM. Le Vavasseur, Tisserand et Collin. C'était la première messe de communauté de la Congrégation du Saint Cœur de Marie. Il y a plus, c'était l'acte même par lequel celle-ci prenait naissance à cet autel béni,

après avoir été conçue dans le Cœur immaculé de l'auguste Mère de Dieu et des hommes.

Peu de temps après cette touchante cérémonie, un ancien condisciple et ami du vénérable Père Libermann, M. l'abbé Duquesnay, aujourd'hui évêque de Limoges, faisait comme pressentir, du haut de la chaire de Notre-Dame-des-Victoires, l'avenir de cette Société nouvelle de missionnaires. Voici ses paroles :

« Outre ces innombrables conversions de pécheurs endurcis, d'hérétiques obstinés, voici, mes frères, voici d'autres œuvres plus admirables encore que nous devons au très-saint et immaculé Cœur de Marie.

« Il n'y a que quelques mois, des prêtres, des lévites entouraient cet autel ; l'un d'eux célébrait les saints mystères, les autres y participaient, tous priaient avec ferveur, et, en les voyant ainsi réunis dans le Cœur de leur divine Mère, on devinait qu'une même pensée les animait, qu'ils faisaient la même prière, qu'ils sollicitaient la même grâce. Oui, mes frères, ces prêtres, ces lévites, se dévouaient tous ensemble à un apostolat nouveau, au pénible et laborieux apostolat des noirs. Le jour de l'affranchissement de ces races malheureuses est enfin venu, et c'est encore Marie qui entreprend cette noble tâche; elle va leur envoyer les apôtres de son Cœur, des prêtres qui s'appelleront du beau nom de *prêtres du très-saint et immaculé Cœur de Marie*. A l'heure qu'il est, ces fervents apôtres se préparent dans la retraite; déjà Rome les encourage et leur promet son appui ; d'autres prêtres, d'autres lévites, vont venir, et bientôt nous pourrons lire dans nos annales catholiques le récit merveilleux de leurs travaux et de leurs conquêtes.

« Prêtres du Cœur de Marie, vous vivrez, vous vous multiplierez, vous deviendrez l'une des gloires de notre

sainte Eglise. Parce que vous avez placé votre apostolat sous le patronage du Cœur immaculé de Marie, votre apostolat sera béni de Dieu, aimé des hommes, abondant en fruits de miséricorde et de paix, comme le très-saint et immaculé Cœur de votre divine Patronne ».

Le noviciat de La Neuville s'ouvrit le 27 septembre 1841. Avec M. Libermann s'y trouvaient M. Le Vavasseur, l'un des principaux promoteurs de l'œuvre, et M. Collin, clerc tonsuré, premier novice de la Congrégation ; M. Tisserant, alors retenu par Mgr l'archevêque de Paris, ne devait qu'un peu plus tard aller rejoindre ses confrères.

Dès le lendemain de l'installation, à laquelle les dignes religieuses de Louvencourt avaient charitablement pourvu, le vénéré fondateur dressa le règlement à suivre. Il composa deux oraisons spéciales, l'une à saint Pierre et à saint Paul, et l'autre en l'honneur de saint Jean, pour être récitées à la prière du soir de la communauté ; il voulait ainsi placer la fondation de l'œuvre sous les auspices des princes des apôtres et du disciple bien-aimé de Jésus, fils adoptif de Marie, patrons principaux de sa Congrégation. Chaque mercredi, les trois membres de la communauté faisaient ensemble une promenade dans l'après-midi. Un jour que, M. Le Vavasseur ne pouvant s'y rendre, M. Collin priait le vénéré Père de ne point se déranger pour lui : « Je suis directeur des novices », lui répondit celui-ci ; « vous êtes seul, mais j'agis avec vous comme si vous étiez vingt ; n'oubliez pas, un jour, qu'il faut toujours également remplir son devoir, avec peu comme avec beaucoup ».

La croix est le sceau des œuvres de Dieu ; aussi voyons-nous le démon dresser bientôt ses batteries contre la petite Société encore au berceau. Pendant que Mgr Mioland s'applaudit d'avoir ouvert son diocèse à

cette nouvelle famille de missionnaires, des personnages importants viennent le trouver pour lui persuader que sa religion a été surprise, qu'il a imposé les mains à un aventurier, de doctrine suspecte, flottant à tout vent de bonnes œuvres, sans pouvoir se fixer à rien, qu'enfin il a ouvert son diocèse à une œuvre téméraire et dangereuse, qui ne pouvait s'y établir sans répandre autour d'elle le scandale et la confusion. L'unique ami que M. Libermann eût à l'évêché et qui fût en position d'être instruit de tout et de prendre à propos sa défense, M. de Brandt, avait été brusquement obligé d'aller à quinze lieues de là, pour une fonction qui devait le retenir plusieurs jours. Livré sans contre-poids aux révélations inattendues qui lui étaient faites, le prélat résolut d'écrire à un directeur du séminaire de Saint-Sulpice, pour obtenir de plus amples renseignements et prendre un parti prompt et définitif.

Mais le Cœur immaculé de Marie veillait sur ses enfants. Ce jour-là même, l'un de ses plus dévots serviteurs, M. Mollevaut, par suite d'un de ses plus rares voyages de vacances, revenait de Boulogne à Paris. Après une pieuse visite à l'antique basilique, si admirée des voyageurs, il se sent inspiré d'aller présenter ses devoirs à Mgr l'évêque d'Amiens. Celui-ci lui raconte avec émotion toutes ses inquiétudes au sujet de l'ordination de M. Libermann, et d'un regard anxieux interroge le vénérable Sulpicien. Or, à peine M. Mollevaut a-t-il entendu ce dont il s'agit, que, prenant la parole, il répond au prélat avec ce ton décidé qu'on lui a connu : « Cette ordination, Monseigneur, c'est la plus belle action que vous ayez faite de votre vie ! » Expliquant ensuite toute sa pensée, il parvient aisément à faire partager à Mgr Mioland ses propres sentiments à l'égard de M. Libermann.

Quant à l'humble fondateur, voici comment il rassurait un des futurs membres, que cette première tempête avait un peu bouleversé : « Il faut que nous soyons sur nos gardes, et voilà tout. Nous vivrons dans la retraite et le silence, et nous laisserons nous décrier qui voudra. Abandonnons le soin de tout à notre bonne Mère, et réjouissons-nous de toute notre âme, si on nous calomnie et si on nous traite comme des méchants. Si nous voulions vivre selon les penchants de nos cœurs et la malice qui est en nous, on nous laisserait parfaitement tranquilles. Maintenant que nous voulons travailler au salut des pauvres âmes qui se perdent, et nous dévouer entièrement au divin amour de notre Maître, on nous calomnie et on nous persécute. Cela est une bonne marque et doit réjouir notre cœur, selon l'ordre que Notre-Seigneur nous donne, ou l'exhortation qu'il nous en fait : *Cum exprobaverint vos propter nomen meum, gaudete et exultate*.... Une autre lettre de M. Libermann nous apprend qu'il était aussi, à Paris, l'objet de grandes préventions ; ce qui fut pour lui une occasion nouvelle de faire éclater son humilité et son abandon entre les mains de Dieu. Ainsi il écrivait à un confident dévoué :

« La seule peine que j'aie vient de quelques saints hommes, qui croient bien faire de me tracasser. Ils ont raison d'agir contre moi ; car ils me prennent pour un orgueilleux, un vaniteux, un ambitieux, un cerveau brûlé, une pauvre tête, et pour toutes sortes d'autres belles choses de ce genre... Que faire à cela ? Le Bon Dieu veut que je sois tourmenté, il faut bien l'être. Ce qui m'afflige le plus, c'est que l'on m'a noirci et qu'on me noircit tous les jours davantage dans l'esprit de Monseigneur l'archevêque. S'il savait combien peu j'ai influencé dans la décision des vocations des Messieurs de son diocèse, il ne serait

certainement pas si mécontent de moi. C'est, en ce moment, la croix la plus pesante que j'aie à porter. Ce qui a aggravé le mal, ce sont quelques têtes ardentes qui ont fait des éclats; tout cela tombe sur moi, je le présume du moins ; mais il est certain que je n'ai été pour rien dans la décision extraordinaire de M. D... ni dans celle de M. S..., bien au contraire ». Au témoignage de Mgr Luquet, l'action de M. Libermann à Saint-Sulpice avait été si prodigieuse, qu'en une seule année près de cinquante séminaristes embrassèrent la vie religieuse, ou la vie apostolique dans les pays infidèles. Mais c'était là le résultat de la grâce de l'Esprit-Saint, qui souffle où il veut, quand et comme il veut; et l'humble acolyte n'avait jamais poussé personne dans ces voies particulières par une ardeur inconsidérée.

Dans le même temps, M. Libermann est informé, par une lettre venue de la capitale, que Mgr l'archevêque de Paris doit être nommé chef spirituel de toutes les colonies françaises et qu'il songe à l'établissement d'une société nouvelle, pour l'évangélisation des nègres de ces pays. Comprenant tout aussitôt que, si ce projet se réalise, ce nouvel institut et la Société naissante du Saint Cœur de Marie ne pourront que se nuire mutuellement, il se voit dans une étrange perplexité. « D'un côté », disait-il, « il ne voudrait pas nuire aux bonnes dispositions de Mgr l'archevêque pour les pauvres noirs, et, d'un autre côté, il ne peut non plus laisser tomber son œuvre, qui commence à s'établir avec tous les gages de la protection divine ». Un moyen de tout concilier, ce serait que le prélat voulût bien accorder sa bienveillance à la Société naissante du Saint Cœur de Marie et l'adopter. Mais le Serviteur de Dieu voit à cela un grand obstacle, dans les « préventions que, depuis longtemps », dit-il, « on cherche

à répandre contre lui parmi tous ceux qui environnent Mgr l'archevêque ».

Il propose donc, soit de s'expliquer en présence de Mgr l'archevêque, soit même, s'il est nécessaire, de faire mettre un autre à sa place, à la tête de la Congrégation. « Car », écrivait-il à M. Carbon, vénérable Sulpicien, qui avait toute sa confiance et celle de l'archevêché, « pourvu que cette œuvre réussisse pour la gloire de Dieu, que ce soit par moi ou par d'autres, cela est fort égal. L'important seulement serait de trouver un homme en qui ces Messieurs qui se sont joints à moi aient confiance, et qui convienne à Monseigneur. Or, je crois que nous le trouverions, avec la grâce de Dieu ». (Octobre 1841.)

Tel était l'esprit d'humilité et d'abnégation du saint fondateur.

Les projets ci-dessus relativement aux colonies françaises n'eurent pas de suite. Et l'on verra plus loin comment la divine Providence appela M. Libermann à travailler lui-même d'une manière plus efficace aux intérêts religieux de ces pays.

Quelques mois après, des propositions d'union furent faites à M. Libermann par M. l'abbé Moreau, qui avait fondé au Mans, quelques années auparavant, la Société des prêtres de Sainte-Croix. Un moment, l'humble fondateur sourit à ce dessein, en pensant qu'il pourrait par là être déchargé de la supériorité; ce qu'il se reprocha ensuite comme une sorte de lâcheté. Mais, désireux avant tout de connaître à ce sujet la sainte volonté de Dieu, il réfléchit, il pria et prit tous les renseignements propres à l'éclairer. « De cette manière », écrivait-il, « nous ne marcherons pas en aveugles et nous ne risquerons pas de perdre tout par une manière d'agir trop inconsidérée. Car, il faut toujours en venir au grand principe : les

œuvres de Dieu ne pressent pas. Si Notre-Seigneur veut cette réunion, un petit retard ne l'empêchera pas de l'exécuter ». « Priez Marie », écrivait-il encore à M. Tisserant, alors sous-directeur de l'Archiconfrérie, à Notre-Dame-des-Victoires ; « que cette bonne Mère ne nous laisse pas agir contre les intérêts de ses chers nègres, et qu'elle ne nous laisse pas non plus dans l'inaction, si l'union était dans les vues de son Fils bien-aimé ». La suite montra que ce projet n'entrait pas dans les vues de la divine Providence, et il fut abandonné.

CHAPITRE XXIII.

Humbles commencements du noviciat de La Neuville. — Esprit de pauvreté, de simplicité, de charité, du vénérable Serviteur de Dieu. — Son abandon à la volonté divine au sujet des vocations. — Accueil plein de bienveillance aux nouveaux venus. — Don qu'il avait de lire dans les cœurs. — Suavité et fruits merveilleux de sa direction. — Il forme ses enfants par ses exemples en tout. — Doux et humble de cœur, comme le divin Maître, il s'attache à leur inspirer ce même esprit. — Ses instructions et conférences spirituelles.

Les commencements de la Société du Saint Cœur de Marie furent aussi pénibles qu'ils étaient modestes. On vivait dans la plus stricte pauvreté, à peine pourvu du nécessaire. Un nouveau venu arrivait-il, un des anciens cédait sa chambre et son lit, et couchait sur l'unique table placée au réfectoire. Si même cette place manquait, un escalier y suppléait, sauf à enjamber la couche de celui qui y reposait, pour passer outre. Le vénéré Père supérieur, le plus convenablement logé, n'avait qu'une table, un lit et une paillasse qu'il remuait de sa main tous les matins. Il avait un tel culte pour la pauvreté religieuse, que, quelqu'un lui ayant offert en cadeau un beau bréviaire, il en noircit avec de l'encre les tranches dorées, pour en faire disparaître l'éclat. On travaillait dans une salle commune où il n'y avait qu'un seul encrier ; chacun

y puisait à son tour, même le Supérieur, qui ne voulut pas qu'on le déplaçât pour son usage.

Le régime de la petite Communauté se ressentait du dénûment général. Longtemps on se contenta, pour le déjeuner, d'un morceau de pain avec de la bière, et l'ordinaire du principal repas était un peu de viande, avec quelques légumes grossièrement apprêtés. La digne supérieure de la maison dite des Orphelines, au faubourg Noyon, envoyait de temps à autre quelques provisions, comme œufs, beurre, poisson ; ce que le saint fondateur recevait avec une humble reconnaissance.

La personne qui était d'ordinaire chargée de cette commission a raconté le trait suivant : « Un jour », dit-elle, « que je portais quelque chose aux pauvres missionnaires, je rencontrai en chemin M. Libermann. En m'abordant, il me dit : — « Vite, Clémence, prenez mon chapeau et mon bréviaire, que j'aide ce pauvre homme à faire marcher son cheval jusqu'au haut de la côte ! » — C'était un pauvre charretier dont la voiture trop pleine était traînée par un cheval sans force. M. Libermann se met donc à pousser à la roue et il parvient, quoique non sans peine, à tirer le brave homme d'embarras ».

Chacun, dans le petit noviciat, était à tour de rôle le serviteur de tous les autres, jusque dans l'office de la cuisine. Le plus habile en cet office était le vénéré Supérieur. Et cependant il conservait alors l'esprit si libre que, plus d'une fois, en préparant le dîner, il fit la direction aux premiers novices.

On allait successivement faire les provisions au village, quérir l'eau à la fontaine, porter et rapporter les commissions de la ville. Plus tard, le bon Père aimait à en rappeler le souvenir à sa famille. « Quand chacun de nous », disait-il un jour, « allait puiser de l'eau à la fontaine, on

nous appelait *mon Frère ;* depuis que nous n'y allons plus, on nous salue profondément : *Mon révérend Père.* En valons-nous mieux pour cela ? »

Un jour, un des cuisiniers improvisés imagina que, pour économiser le temps, le feu et le bois, il pouvait préparer le lundi les légumes de toute la semaine. Il revenait encore le troisième jour à sa provision, qui l'avertit par ses moisissures du mécompte de son calcul. Un autre, que les douceurs de l'oraison avaient longtemps captivé devant le crucifix de la cuisine, s'aperçoit, au signal d'une conférence à onze heures, qu'il n'a pas même encore de feu allumé. Il court en prévenir le vénérable Père et lui raconte le tout ingénument. La punition fut un léger sourire du bon Supérieur, qui, sans émoi, reprend les notes qu'il avait placées devant lui, lève la conférence, passe à la cuisine et se met à l'œuvre si activement, qu'à l'heure ordinaire tout était prêt.

Quelque grande que fût, dans ses commencements, la pauvreté de la Congrégation naissante, le charitable Supérieur ne permettait pas que l'on refusât jamais une aumône et il avait donné ordre de distribuer aux pauvres qui se présentaient tout ce qui restait sur la table après les repas, sans jamais rien mettre en réserve. Il trouvait dans cette pauvreté même son plus riche trésor et un sujet de joie. « Qu'il fait bon être misérable », écrivait-il alors à un jeune postulant, « puisque cela même attire sur nous le regard divin de Jésus ! Ne soyez pas comme ces orgueilleux qui veulent être quelque chose, et qui sont désolés de se voir si petits et si pauvres. Il semble qu'il leur en coûte d'être dans cette grande dépendance de Notre-Seigneur, et d'avoir besoin de lui à tout instant. Cependant nous sommes infiniment plus heureux de n'avoir rien et de recevoir tout, goutte à goutte, selon la mesure de nos

besoins, de la main de Jésus. Réjouissons-nous grandement d'être obligés de nous présenter sans cesse devant lui comme des mendiants, pour pouvoir subsister selon la vie de la grâce ».

Content du pain de chaque jour, il ne se préoccupait pas du lendemain. « J'allais un jour en voyage », raconte l'un des siens, « et je lui demandais ce qui m'était nécessaire pour mes frais de route, la somme de trois francs. Le bon Père ouvrit son tiroir ; il contenait trois francs dix centimes. « Tenez », me dit-il, « voilà trois francs pour vous et deux sous pour les pauvres ».

La divine Providence lui venait en aide, à point nommé, pour récompenser sa confiance. Un jeune ecclésiastique s'étant présenté pour le noviciat, le bon Père le conduit d'abord prier quelques instants à la chapelle, puis, apprenant de lui qu'il apporte quelque argent : « Vous venez bien à propos », lui dit-il, « nous n'avions plus rien pour acheter du pain ». Cet aspirant devait devenir un jour Mgr Bessieux, le second vicaire apostolique de la mission des Deux-Guinées.

Citons encore ce beau trait de désintéressement du Serviteur de Dieu. Un élève de Saint-Sulpice, auquel il avait rendu de grands services et qui disposait de quelque fortune, avait voulu souscrire en sa faveur, pour l'œuvre des noirs, un billet de dix mille francs. Mais voilà que, de retour dans son pays natal, il est désapprouvé par son directeur, qui lui représente que, son diocèse étant pauvre, c'est plutôt à ce diocèse qu'il doit d'abord venir en aide. Il fait donc part, et non sans crainte, de cet incident au vénéré fondateur. Or, celui-ci s'empresse de lui répondre : « Soyez bien en repos au sujet de votre billet. Vous savez que ce n'est que sur vos instances et uniquement pour vous tranquilliser que la chose s'est faite. N'y pensons

plus, ni vous ni moi. Vous n'ignorez pas combien je tiens peu à ces choses. Que la paix de Notre-Seigneur soit avec vous. Ecrivez-moi quand vous en aurez besoin ; vous me ferez toujours grand plaisir ».

L'abandon du Père Libermann au sujet du temporel de l'œuvre n'était que l'image de sa soumission parfaite à la divine volonté en ce qui concerne les sujets. Au mois d'août 1842, c'est-à-dire moins d'un an après la fondation, il écrivait : « Nous sommes cinq, en ce moment, au Noviciat, et, d'ici à la fin du mois, nous en attendons cinq autres. Nous vivons en paix, dans notre solitude. Nous marchons tout doucement et à petit bruit. Je ne fais aucun effort pour avoir du monde, j'attends que le Maître de la vigne nous en envoie ; et je ne renvoie pas ceux qui se présentent avec les marques de la divine volonté ; mais je refuse ceux pour qui je ne crois pas voir le bon plaisir de Dieu qu'ils soient avec nous. Ma grande maxime est que je ne suis pas chargé d'un négoce à moi appartenant, mais d'une œuvre de Dieu. Je ne suis qu'un petit et bien petit serviteur dans la maison du Père de famille ; j'attends en paix, dans ce petit coin de sa sainte maison où il m'a placé, qu'il lui plaise de m'envoyer de l'ouvrage et des ouvriers pour m'aider à le faire ».

« Ma joie serait très-grande », écrivait-il à un séminariste, « de vous voir ici, parce que j'aurais bien des choses à vous dire..... Ma joie serait encore plus grande, si je vous voyais des nôtres. Mais en tout cela, Jésus, le souverain dispensateur de ses serviteurs, doit seul décider ».

On lui disait un jour : « Tel élève de Saint-Sulpice, jeune homme riche, plein d'excellentes qualités, a toute confiance en vous ; inspirez-lui donc de venir se mettre sous votre direction, dans votre société. — Monsieur N... », répond-il aussitôt, « a une âme trop pure pour que le bon

Dieu ne lui fasse point connaître sa sainte volonté. Je me garderais bien de l'influencer, je pourrais le troubler et l'empêcher de bien voir ce que Dieu demande de lui ».

Rien n'égalait la bonté paternelle avec laquelle il accueillait les nouveaux fils spirituels que la divine Providence lui envoyait. Un élève lui étant arrivé fatigué du voyage, il s'empressa de le recevoir par lui-même, de le conduire au réfectoire, de passer à la cuisine, de préparer un potage et un plat et de les servir au voyageur, écartant tous les aides qui se présentaient pour lui épargner ces soins. Et, pendant que son hôte prend un premier repas, il s'assure qu'on lui prépare une chambre ; et comme cela tirait en longueur, il le conduit, afin qu'il se repose immédiatement, dans la chambre de son propre secrétaire, la plus voisine de la sienne. Puis il recommande bien qu'on aille prévenir celui-ci, afin de lui épargner une surprise et d'empêcher une brusque visite qui eût troublé le sommeil du voyageur.

« Je ne saurais exprimer », dit un autre des novices de cette époque, « quel effet fit sur mon âme la première entrevue que j'eus avec le vénéré Père, combien sa douceur si prévenante me fit de bien. Mon cœur était triste et resserré ; le joug du bon Dieu n'avait point pour moi de douceur ; je le servais comme un maître sévère et rigide. Or, il est extraordinaire avec quelle promptitude le bon Père reconnut mon mal et le remède qui lui convenait. Il travailla aussitôt à m'élargir le cœur, et je puis dire avec vérité que ce fut avec une telle efficacité, qu'après quelques minutes de conversation intime mon âme se sentit beaucoup soulagée et commença à entrevoir la vraie route que j'avais à suivre pour aller à Dieu ».

A force de patience et de douceur, il venait toujours à bout de faire triompher de toutes les tentations contre la

vocation. Il se contentait de répondre aux difficultés que les sujets pouvaient lui exposer ; et, fallut-il recommencer dix fois, cent fois, jamais il ne repoussait personne, ne disait qu'on était fatigant et ne donnait le moindre signe d'impatience. Il conseillait en outre de prier, il priait lui-même ; et, plus d'une fois, à la suite d'une neuvaine en l'honneur de la très-sainte Vierge, on vint lui dire que l'on sentait son cœur entièrement changé.

Tout en lui, du reste, portait au calme et à la paix, et sa vue seule ranimait les courages abattus. L'un de ses neveux qui s'empressa, dès qu'il le put, d'aller le rejoindre à La Neuville, pour devenir ensuite membre de la Congrégation, écrivait à ce sujet : « Une de mes sœurs était encore élève à Louvencourt, lorsqu'un des premiers Pères de la Société vint un jour lui faire visite : « Je sais », lui dit-il dans la conversation, « que vous connaissez le dessin ; ne pourriez-vous pas faire le portrait de votre oncle, ce serait pour nous une bien grande consolation de pouvoir emporter le portrait de notre bon Père dans nos missions ; car, voyez-vous, son abord seul et son air calme font du bien. Lorsque nous éprouvons quelque peine, nous allons frapper à sa porte pour les lui confier, et ainsi soulager nos cœurs ; parfois il arrive qu'il est extrêmement occupé, ou même souffrant ; alors il entr'ouvre la porte de sa chambre, nous regarde et nous dit avec une douceur mêlée de regret qu'il ne peut pour le moment nous recevoir. Eh bien ! son regard a suffi pour nous consoler, nous nous retirons contents ! Oh ! Mademoiselle, que vous êtes heureuse d'avoir un tel oncle ! Il sera, un jour sur les autels ! »

Le saint fondateur semblait quelquefois lire au fond des cœurs ce qui se passait de plus intime et de plus caché. Un novice qui se trouvait en récréation au bout d'une

bande, était distrait par quelques pensées de vanité et de complaisance en lui-même, lorsque ses regards viennent à rencontrer ceux du vénéré Père. Celui-ci, contre son ordinaire, semble le fixer avec une sorte de gravité sévère; or, à l'instant même le novice aperçoit sa faute et s'en humilie, avec un nouveau sentiment d'estime pour l'homme de Dieu.

« Un jour », raconte un autre aspirant, « me trouvant oppressé par de très-grandes peines intérieures, je résolus de ne pas aller à la sainte communion le lendemain. Je n'avais rien manifesté de mes dispositions intérieures, mais le Serviteur de Dieu, passant devant la porte de ma chambre, après la prière du soir, vint me trouver et me dit de ne donner aucune suite aux pensées qui me troublaient et d'aller sans inquiétude, le lendemain, à la sainte Table. Il ne pouvait connaître ainsi l'état intérieur de mon âme, que par une sorte de lumière surnaturelle, ou par une inspiration du Saint-Esprit ».

Un ancien novice écrivait de son côté : « Je voyais souvent le Père Libermann, à cause de mes dispositions particulières, dans mes tentations et peines. Il m'avait dit d'aller le trouver, nuit et jour, quand je serais tenté. En voyant le Serviteur de Dieu, le calme renaissait en moi, et parfois je ne savais même plus pourquoi j'étais venu le trouver. Un *Memorare* et quelques minutes d'adoration après, me recommandait-il ; et cela, pendant quatre ans qu'il fut mon directeur. D'autres ont éprouvé le même bien que moi. Dans la direction, il me soutenait et m'encourageait, devinait pour ainsi dire la cause de mes tristesses et de mes découragements, au point de m'étonner par l'à-propos de ses observations ».

On était toujours sûr d'être bien compris de lui ; ses conseils portaient toujours juste. Le point de départ de

sa direction était l'encouragement, et le but final vers lequel il tendait était la transformation la plus complète du vieil homme en l'homme nouveau, Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce grand modèle du prêtre, du religieux et de l'apôtre.

La paternité sainte dont Dieu l'avait revêtu, en l'appelant à être le fondateur et le père d'une nouvelle famille de missionnaires, avait communiqué à son action auprès des âmes quelque chose de plus suave encore et de plus doux. Mais on sentait que cette bonté et cette douceur provenaient en lui de l'esprit du divin Maître dont il était rempli; aussi se retirait-on de ses entretiens spirituels tout embaumé d'un parfum surnaturel, tout rempli du désir de se donner généreusement à Notre-Seigneur et aux âmes pour son amour.

Il s'épanchait aussi plus volontiers avec les siens, afin de mieux les encourager ou les instruire; et alors il leur découvrait avec une simplicité pleine de modestie ses propres sentiments et dispositions. C'est à quelques-uns de ces épanchements que nous devons les précieuses lignes qui suivent.

« Un jour », raconte l'un des siens, « que je lui manifestais le désir de me faire simple Frère, parce que, lui représentais-je, je me sanctifierais plus facilement dans cet état, n'ayant qu'à penser à moi-même, il me dit : Il ne suffit pas de vouloir se sanctifier, il faut le faire comme Dieu le veut; et, quand même il voudrait nous maintenir dans un état où nous devrions acquérir un moindre degré de gloire pour le ciel, nous devrions encore nous soumettre avec amour. Eh! pensez-vous, ajouta-t-il, que, si j'avais pu suivre mes propres attraits, je serais demeuré où je suis, moi qui ai lieu de croire que dans la retraite et la solitude, j'aurais pu, avec la grâce de Dieu, faire de grands progrès dans la contemplation et

la perfection; mais je préfère être le dernier dans le ciel que de faire la moindre chose ici-bas que je pourrais craindre être moins conforme à la divine volonté.

« Lui exprimant, une autre fois, la crainte que j'éprouvais d'avoir à traiter avec les hommes, la gêne et la timidité que je ressentais dans ces sortes de rapports, il m'encouragea par son propre exemple en me disant : Voyez, j'ai eu à traiter avec toutes sortes de personnes, des évêques, des cardinaux, des ministres, etc. Cependant je suis naturellement très-timide, et j'ai été obligé de me faire une grande violence dans le principe. Je l'ai fait, en me mettant avec un grand esprit de foi au-dessus de cette crainte humaine, et en acceptant d'avance toutes les humiliations qui pourraient m'en revenir ».

Les exemples du saint fondateur étaient pour les jeunes aspirants une leçon continuelle et des plus persuasives. Exact observateur de la règle, exact et ponctuel en tout, selon que sa position et le mauvais état de sa santé le lui permettaient, il ne voulait pas se priver du mérite de l'obéissance. Il avait recours avec une simplicité admirable et se soumettait avec une humilité touchante à ceux qui avaient quelque charge ou office dans la maison, comme le maître des cérémonies, le préfet de santé, etc.

Lorsque des raisons majeures le forçaient à user de quelque exception ou dispense pour la règle, il s'accusait ensuite d'être la cause des infractions ou manquements que d'autres pouvaient commettre.

Il présentait dans toute sa personne et dans toute sa conduite l'idéal d'après lequel chacun pouvait se former à la plus grande perfection. En récréation, toujours il avait le sourire sur les lèvres et les yeux modestement baissés ; il ne les levait que pour jeter, de temps en temps, sur l'un ou l'autre de ses enfants, un regard plein de ten-

dresse et de bienveillance. On n'a jamais remarqué dans sa conversation aucune parole qui fût tant soit peu en défaveur du prochain; il racontait d'ordinaire quelque petit trait avec beaucoup de modestie et d'intérêt. Il pratiquait, en général, le conseil qu'il donnait dans une conférence sur les récréations : « En récréation », disait-il, « il faut délasser l'esprit sans détriment pour le cœur. On peut les passer saintement en s'y entretenant de bagatelles». En cela il pensait et parlait comme l'aimable évêque de Genève, avec lequel il avait plus d'un point de contact pour la manière de concevoir la perfection et de la pratiquer.

Le vénéré P. Libermann faisait paraître une merveilleuse égalité d'âme, qui frappait vivement tous ceux qui avaient le bonheur de vivre dans son intimité. Au réfectoire comme à la chapelle, en public comme en particulier, il était toujours égal à lui-même; partout c'était le même calme, le même recueillement, qui portait à la piété. Aussi les jeunes aspirants et novices se disaient-ils parfois : « Le bon Père est partout le même; à quelque moment que ce soit, il serait assez recueilli pour pouvoir offrir le saint sacrifice de la messe... »

Cette parfaite égalité d'âme se faisait remarquer aussi par la douceur extraordinaire que l'on admirait en lui. Il avait appris de Notre-Seigneur à être doux comme lui : *Discite a me quia mitis sum;* doux dans ses paroles, doux dans ses reproches, doux dans ses manières, doux et serein dans les peines, tranquille dans les persécutions. On eût dit qu'en lui la nature avait perdu sa fragilité, qu'il n'était pas né avec les penchants à la colère, à l'impatience et à l'humeur, ou qu'il n'avait rien à souffrir. Et cependant il se trouvait éprouvé de Dieu toujours et en tout : dans ses membres par la souffrance, et dans son âme par les contradictions,

ainsi que par les pertes multipliées et inattendues de ses missionnaires, dont nous parlerons bientôt.

Nous pourrions raconter cent traits de sa patience et de sa douceur. « Le vénéré Père », raconte l'un des membres de la Congrégation, « m'ayant chargé un jour de transcrire une lettre officielle assez pressante, il m'arriva, par une maladresse assez grande, de la manquer une première fois : le bon Père, sans aucune observation, me la fit recommencer. Je la manquai une seconde fois, et, chose étonnante, une troisième ; mais, chose encore plus étonnante, le vénéré Père ne laissa paraître aucune impatience ; je crois même me souvenir qu'il joignit à cette patience quelque air de bonté ».

Mais voici surtout une autre leçon de douceur, qui ne fut point oubliée de celui qui la reçut. C'était à Notre-Dame du Gard, maison où fut transféré le noviciat, après quelques années de séjour à La Neuville.

Un novice avait désiré lui-même conduire au chemin de fer de Picquigny son ancien directeur de Quimper, qui était venu le voir de si loin. Interrogé par le vénéré Père sur son aptitude à conduire une voiture, il se donne comme un expert dans la partie, d'autant que « chez lui », disait-il, « c'était lui qui conduisait ». Ils partent donc ; mais, à peine éloignés de la maison de deux cents pas, ils rencontrent une voiture que le maladroit conducteur ne sait éviter ; ils sont renversés par le choc ; l'essieu et les brancards sont brisés. Les voyageurs reviennent à la maison tout honteux et très-mortifiés. « Quel peut être le dommage ? » demanda le vénéré Père au pauvre novice qui se présentait devant lui tout confus. — « Il peut s'élever à deux cents francs », répondit celui-ci avec embarras. — « Eh bien », lui dit le Serviteur de Dieu, en souriant d'un air un peu malin, « il vaut bien quatre cents francs pour vous ».

— Cette parole si pleine de douceur fut pour le novice une leçon qu'il n'a jamais oubliée.

Le vénéré fondateur achevait par ses instructions, et spécialement par les sujets d'oraison et l'explication quotidienne de la Règle, l'éducation spirituelle et religieuse des futurs missionnaires. Mais Dieu permettait parfois que, bien qu'il fût toujours prêt à parler de l'abondance du cœur sur tous les sujets spirituels, il éprouvât une très-grande difficulté pour réunir quelques idées à proposer le soir, trois fois la semaine, pour le sujet de méditation du lendemain. Il arriva même, un jour, qu'à deux reprises différentes il dut commencer et s'arrêter court, en disant que Dieu ne lui suggérait rien ; il reprit une troisième fois et donna un délicieux sujet d'oraison sur l'amour de Dieu pour les âmes.

L'explication de la Règle tenait tous les novices littéralement suspendus à ses lèvres. C'était un vrai cours de pastorale et de théologie ascétique. Souvent son visage s'enflammait, ses regards s'élevaient vers le ciel avec une indicible expression d'amour de Dieu et d'union avec l'Esprit-Saint, que l'on sentait parler par sa bouche. Mais là encore la souffrance et l'humiliation l'attendaient. Il n'était pas rare, en effet, que tout à coup, soit par suite d'affreuses migraines, soit pour quelque autre cause, il dût s'arrêter au milieu même des plus beaux développements. « Je ne puis plus continuer », disait-il simplement ; et, sans la moindre émotion, il se retirait. D'autres fois, il se contentait de plier le cahier placé sous ses yeux, et il se levait pour faire la petite prière qui terminait l'exercice. Or, il montrait alors tant d'humilité, de paix et de résignation, que l'effet produit était plus grand que s'il eût continué sa conférence.

CHAPITRE XXIV.

Esprit inculqué par le P. Libermann à ses enfants. — Dévotion à Marie, union et charité mutuelle. — Tentation d'un des premiers membres, à son sujet, dissipée par Marie. — Esprit intérieur et de renoncement. — Dévouement et soumission au Saint-Siége. — Importance attachée à la liturgie. — Œuvres de zèle et de charité : Réunion des petits Savoyards, Orphelinat de Louvencourt, etc. — Le vénérable Père se fait tout à tous, comme saint François de Sales et saint Vincent de Paul. — Ses fatigues ; on l'oblige à se soigner; comment il supporte et envisage ses souffrances.

Le vénérable Père, dans ses conférences, comme dans ses entretiens particuliers, revenait sans cesse sur la paix intérieure, la charité mutuelle et la dévotion à la très-sainte Vierge. Parlait-il d'une grâce à demander, il ajoutait d'ordinaire : « Nous demanderons cela par Marie. — C'est la bonne Mère qui veut s'occuper de cette affaire, laissons-la faire, c'est son œuvre », disait-il encore quelquefois, lorsqu'une violente migraine l'empêchait de faire quelque démarche, d'écrire une lettre importante pour le bien de l'Institut. Quand il disait son chapelet, en se promenant dans le petit parc, devant une statue de la très-sainte Vierge qu'il y avait fait placer, « on eût dit », rapporte un témoin oculaire, « que c'était un ange en présence de Marie ; sur son visage paraissaient le calme et cette satisfaction intérieure qui annoncent la paix et la joie de l'âme; c'était, en un mot, la prière d'un saint ».

Quant à la charité et à l'union des esprits et des cœurs, il avait tant à cœur de les voir s'enraciner et fleurir parmi les siens, qu'ayant appris, un jour, que cette vertu avait reçu quelque atteinte dans les entretiens d'une récréation, il releva cette faute avec une telle force, dès la première occasion, que ceux qui l'entendirent en furent comme terrifiés.

Le démon, toutefois, qui ne s'endort jamais, essaya, dès

ces premiers temps, de jeter certains ferments de désunion au sein de l'Institut naissant. Le P. Libermann en rendit ainsi compte, après que l'orage fut passé, au vénérable M. Des Genettes :

« Des personnages très-pieux ont manqué de tout perdre, en produisant la zizanie parmi nous, par des paroles dites dans de bonnes intentions à l'un des principaux membres de l'Œuvre. Ces paroles, répétées assez souvent, avaient laissé une telle impression dans son cœur, que, pendant deux mois, il ne se doutait pas même de sa tentation. J'en étais profondément affligé, sans pouvoir y remédier. Trois jours avant la fête de la Présentation, j'eus la pensée de recommander l'affaire au très-saint Cœur de Marie ; je passai donc ces jours en prière, et, le jour de la fête arrivé, ce cher confrère vint me voir, en disant que la très-sainte Vierge lui avait obtenu un changement complet. Il me découvrit tout ce qui se passait alors en lui, et prit la ferme résolution de combattre cette tentation de toutes ses forces. Il y fut fidèle; dès qu'il apercevait en lui ces sentiments de désunion, tout de suite il avait recours au très-immaculé Cœur, et immédiatement il était exaucé. Vers la fin du mois de janvier, il alla à Paris pour faire sa consécration au très-saint Cœur de Marie, au pied de l'autel même de Notre-Dame des Victoires; il voulait obtenir la délivrance de cette méchante tentation qui lui donnait tant d'opposition pour moi. Il passa devant l'autel de l'Archiconfrérie toute la nuit qui précéda la fête de la Purification et il y fut complétement guéri. Il me dit, dans sa lettre, qu'il avait obtenu d'avoir un autre cœur pour moi ».

La réponse du vénéré Père à la lettre dont il parle a été précieusement conservée dans la Congrégation. Et le P. Tisserant, en la relatant dans ses mémoires sur les

origines de la Société, avait soin d'ajouter : « J'engage tous ceux qui me liront à la méditer devant Dieu. Souvenons-nous-en toujours ; l'union sainte du divin amour de Jésus parmi nous fera notre force, et assurera l'avenir de notre petite Congrégation ».

Voici cette réponse :

« Jésus, Marie, Joseph !

« Mon bien cher frère, je suis bien indigne de la consolation que Notre-Seigneur me donne, moi qui ne mérite et n'attends que des peines et des tribulations. Dieu sait que je ne m'y refuse pas. Je ne lui demande qu'une chose, c'est l'union sainte de son divin amour parmi nous. J'espère qu'il m'aura accordé cette grande grâce, que j'achèterais volontiers au prix des plus grandes afflictions qu'il lui plaira de m'envoyer.

« La divine Mère vous a fait une grande grâce ; j'espère que j'en profiterai aussi pour le bien de cette pauvre Société, et pour le salut de tant d'âmes. Je crois que je serai dans la plus grande joie au milieu des plus grandes peines et afflictions ; et que, par la grâce de Dieu, je les supporterai avec satisfaction, si nous sommes bien unis ensemble, dans la charité de Jésus, qui est en si grande plénitude dans le Cœur de Marie, où nous devons la puiser comme dans une seconde source. Souvent je pensais à l'Ordre de la Rédemption des Captifs et à un autre dont j'ai oublié le nom, qui ont eu plusieurs fondateurs ; et mon cœur était brisé de douleur, parce que je voyais que ces saints vivaient dans une parfaite union et intelligence pour procurer la gloire de leur Maître dans leur Ordre ; et nous, qui sommes de si pauvres gens, si incapables de faire quelque chose pour la gloire de Dieu, et qui avons un si grand besoin de cette union, nous ne l'avions pas et perdions par là le dépôt qui nous est

confié ! Et cependant nous sommes enfants de Marie, comme ces saints l'ont été.

« Ce qui me consolait et me donnait même de grandes espérances, c'était que, malgré cela, la protection de Marie, notre très-chère et divine Mère, se manifestait dans plusieurs circonstances. Bonté divine de notre Bon Dieu ! cette espérance n'a pas été confondue !... Marie nous donne la main ; elle consommera la perte de cet ennemi méprisable, et nous fera triompher de toutes ses ruses et de ses stratagèmes. Oubliez le passé, mon très-cher, et réjouissez-vous du présent. Soyez tout dévoué à Marie, et vivez en vrai enfant du Cœur doux et humble de cette bonne Mère, qui est si plein d'amour pour nous ».

Le saint fondateur s'appliquait aussi avec zèle à former ses disciples à la vie intérieure. Il leur répétait souvent cette parole de Notre-Seigneur : *Regnum Dei intra vos est*, le règne de Dieu est au dedans de vous. « Il nous apprenait », dit l'un d'eux, « à ne point chercher la vraie sainteté dans tant de pratiques extérieures ou dans les efforts de l'imagination. Si nous formons l'intérieur solidement, l'extérieur suivra tout naturellement. Pendant le noviciat, où nous nous formions à ces vertus intérieures, nous étions, disait-il, comme un canon qu'on charge bien et bourre solidement : il ne bouge pas, quoique rempli ; mais mettez-y le feu, quelle détonation, quel effet ! De même une âme intérieurement remplie des vertus reste dans une douce paix devant Dieu, soumise, souple et disposée à sa première volonté ; mettez-la en œuvre, quel feu de zèle et de charité, quels résultats heureux ! »

C'est précisément ce que ses fils spirituels constataient journellement dans la personne même du vénérable Père. Toutes ses vertus procédaient de son intérieur toujours uni

à Dieu, toujours placé sous l'influence de l'Esprit-Saint. De là ce témoignage de l'un des siens : « Quelquefois, il s'échappait de son âme toute sainte et toujours unie à son Bien-Aimé comme des étincelles de ce feu, de cette lumière divine, dont elle était remplie. Si quelqu'un était dans la peine, dans le trouble, un simple regard de ce bon Père, comme le regard divin de Notre-Seigneur à saint Pierre, venait pénétrer jusque dans l'intime de nos cœurs et y rétablir l'ordre. Je me rappelle qu'un jour, en une oraison où j'avais assez de peine à m'entretenir avec Dieu, mon regard se rencontra avec celui du bon Père, et il imprima en moi je ne sais quel sentiment d'ardeur, d'union à Dieu, que je ne puis exprimer ».

Par suite de son union avec Dieu, il ne parlait point sans nécessité ; et, lorsqu'il avait quelque chose à dire dans le temps du silence, c'était toujours à voix basse ; il modérait même le ton de sa voix quand il était obligé de parler avec des étrangers dans la maison.

De son esprit intérieur s'échappaient aussi de suaves parfums de modestie et de simplicité, qui attiraient à lui tous les cœurs. La vertu de modestie, dit l'un de ceux qui l'ont le plus étudié, était en tout et toujours comme le vêtement de cette belle âme. Quant à sa simplicité, elle était telle, que rien ne frappait tant en lui que ce genre de vie commune et ordinaire qu'il menait au milieu des siens. On était étonné, au premier abord, de voir un Supérieur parler et agir si simplement ; mais, après quelque temps de séjour dans la maison, on comprenait que c'était chez lui l'effet d'une âme profondément humble, qui ne faisait rien pour les hommes, et tout pour Dieu.

Son humilité elle-même avait ce caractère de simplicité, qui exclut les retours subtils de l'amour-propre. L'un des

jeunes novices lui manifestant un jour le désir que Dieu le conservât longtemps pour le bien de la Congrégation : « Nous sommes », lui dit-il en souriant, « quant à notre présence dans ce bas monde, comme des marionnettes qui paraissent et disparaissent; les unes s'en vont, d'autres les remplacent ».

D'après ce qui précède, on comprendra sans peine que ce que le vénérable Père demandait surtout de ses disciples, en fait de mortifications, c'était celles qui s'attachent à l'intérieur pour le réformer et le sanctifier. « Toutefois », rapporte l'un des novices de ces premiers temps, « il n'ignorait pas que la mortification extérieure n'est pas non plus à négliger, surtout pendant le noviciat et les études, où l'on n'est pas, comme les missionnaires, soumis aux épreuves du climat, des maladies, etc. Mais en cela il ne commandait rien ; il savait suivre l'attrait et les voies de la grâce en chaque âme. Du reste, en partant pour les missions, on déposait ordinairement les divers instruments de pénitence dont il avait permis l'usage. Etant chargé du vestiaire, j'eus quelque temps la garde de ces instruments de pénitence, mais plus tard le vénéré Père les prit lui-même en réserve; et il indiquait à ceux qu'il autorisait à s'en servir la manière de le faire avec fruit, sans dépasser les limites de la prudence ».

Voici, du reste, comment le saint fondateur concevait à cet égard l'esprit de la Congrégation. Il écrivait à un élève de Saint-Sulpice, qui se préparait à entrer dans l'Institut, et qui en devint bientôt l'un des membres les plus dévoués : « L'esprit de mortification est nécessaire à l'apostolat, mais seulement cette mortification que l'on peut appeler négative, par laquelle on est détaché des jouissances de la terre, sachant se priver de tout et supporter tout, pour l'amour de Dieu. Quant à cette

mortification positive, qu'on admire dans les saints, elle n'est pas de l'essence de l'esprit apostolique ; et ce n'est pas de là que dépend le grand fruit qu'un missionnaire doit faire, bien que cela y contribue beaucoup. C'est une grâce particulière que Dieu accorda au B. P. Claver et à d'autres saints ; mais on ne peut prescrire cela à tous. Du reste, nos Règles ne défendent pas les mortifications ; elles les insinuent même jusqu'à un certain point, quoique l'esprit qu'elles renferment ne soit pas un esprit d'austérités ».

Nous voudrions pouvoir suivre le vénérable Père dans tous les détails de la direction donnée par lui à son œuvre ; partout nous le verrions imprimer à cette direction le cachet de l'esprit de Dieu dont il était rempli. Il inspirait en particulier à ses jeunes disciples le plus entier dévouement à la sainte Eglise et la plus filiale soumission au Souverain Pontife, dans lequel il reconnaissait l'auguste et infaillible représentant de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même.

Un jour qu'il se disait devant lui quelques paroles moins favorables à l'administration de la cour romaine, il ne put, malgré son calme habituel, s'empêcher de désapprouver hautement cette espèce de blâme, disant que cela rejaillissait plus ou moins sur la personne même de notre Saint Père le Pape.

Il veillait avec le plus grand soin à la pureté de l'enseignement, et il voulait que l'on pratiquât dans la Congrégation la soumission la plus entière à la sainte Eglise, ainsi qu'aux décisions des Congrégations romaines. Il écrivait à ses missionnaires, après la mort du premier vicaire apostolique de la Guinée, dont le dévouement au Saint-Siége ne pouvait être surpassé : « Soyez sans inquiétude au sujet des principes qui ont rapport à l'autorité de l'Eglise, à l'amour tendre et à la soumission que nous devons avoir

pour elle, pour ses paroles et son esprit. Notre enseignement sera toujours pur. J'ai chargé, cette année, le professeur de dogme d'enseigner le traité de l'Eglise ; son auteur était le Père Perrone, cela dit assez. Pour la morale, nous suivons saint Liguori. Je fais travailler sur la liturgie, pour que tous les décrets de la S. C. des Rites, toutes les rubriques du Missel, cérémonial des évêques et du rituel, ainsi que les pratiques approuvées du Saint-Siége et en usage à Rome, soient exactement exécutées. Dans toutes les questions douteuses on consultera Rome. Pour le droit canon, aussitôt que possible, nous en établirons un cours régulier ». Ce qui fut, en effet, exécuté.

Le vénéré Père attachait une grande importance à ce que le chant et les cérémonies sacrées fussent bien exécutés. Tout fut donc établi, à cet égard, sur le meilleur pied, selon le rit romain, qui, dès l'origine, a été toujours suivi dans la Congrégation.

Aussitôt que l'on fut sorti des premiers embarras pécuniaires d'établissement et d'installation, il s'empressa de faire construire, avec des fonds manifestement providentiels, une grande et pieuse chapelle qui fut dédiée au très-saint Cœur de Marie, Mère et souveraine de l'Œuvre. Son plus bel ornement fut un tableau de la très-sainte Vierge, dont le serviteur de Dieu avait lui-même tracé l'idéal, dans une lettre à M. Letaille, qui fit exécuter le travail avec le goût pieux qu'on lui connaît. C'était Marie, ouvrant ses bras et semblant appeler sous son manteau, et jusque dans son cœur, des groupes de noirs agenouillés à ses pieds et tournant vers elle leurs regards suppliants. Plus tard, il fit peindre également un tableau de saint Joseph ; et il indiqua aussi lui-même les traits principaux de cette pieuse image.

Par ses propres exemples, aussi bien que par ses discours,

le vénéré Père formait ses disciples au zèle pur et saint pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Presque dès l'ouverture de La Neuville, il y avait recueilli un jeune orphelin abandonné, élevé depuis au sacerdoce, grâce à ses soins paternels. Il le fit instruire par les novices, puis le plaça au petit séminaire de Rouen, où il se rendit même un jour pour l'empêcher de céder à une tentation d'ennui et de découragement.

Il paya de même la pension de jeunes gens pauvres qui ne pouvaient subvenir aux frais de leur éducation cléricale, ou de jeunes personnes que leur pauvreté empêchait d'entrer en religion. Et, malgré les lourdes charges que lui imposait l'Œuvre naissante des noirs, son industrieuse charité trouvait le moyen de faire face aux dépenses de toutes ces bonnes œuvres, qui n'étaient souvent connues que de Dieu seul. Au besoin, il ne craignait pas de solliciter pour les autres ; et il avait alors recours à la bourse ou au crédit de personnes charitables d'Amiens ou de Paris.

Il accueillit à La Neuville une œuvre dite des petis Savoyards ; on les réunissait, le dimanche, pour assister à la sainte Messe, apprendre le catéchisme et se préparer à la première communion. Il les faisait instruire par l'un des novices ; mais, autant qu'il le pouvait, il présidait leurs petites cérémonies religieuses et ne dédaignait pas de les servir à table où il leur disait de ces bonnes paroles qu'un enfant ne saurait oublier.

Quelques années après, ayant ouvert une maison sous le vocable du saint Cœur de Marie, au faubourg Noyon, dans la ville d'Amiens, il y transporta cette réunion et y ajouta celle des militaires, pendant qu'à Bordeaux, à la prière d'un pieux laïque, l'apôtre des soldat, et dans sa propre maison, il dirigeait par les siens une œuvre semblable,

celle des mères de famille et autres associations de zèle et de dévouement.

Une œuvre d'orphelines avait eu les prémices de son apostolat. Ces jeunes et pauvres enfants, recueillies et dirigées par les religieuses de Louvencourt, dont nous avons déjà parlé, reçurent ses premières bénédictions sacerdotales. Il commença par leur distribuer à toutes une gravure de la célèbre conversion de M. Ratisbonne et les assura de son entier dévouement pour le bien de leurs âmes. Hiver comme été, il allait à pieds de La Neuville à Saint-Acheul pour cet humble ministère, et parfois avec une migraine qui se trahissait par la contraction de ses traits. Si on le priait alors de remettre à un autre jour les confesssions : « N'écoutons pas notre bête de charge » répondait-il, et il se rendait, comme à l'ordinaire, au saint tribunal, où chacune était assurée de trouver de sa part la même douceur et la même onction qui portaient toujours à Dieu..

On remarqua que les deux premières qui s'étaient adressées à lui pour la confession choisirent ensuite la meilleure part, en se consacrant à Dieu dans la vie religieuse. L'une d'elles, encore sous l'émotion de ces anciens souvenirs, écrivait : « Il me disait souvent ce qui s'était passé dans mon âme dans le cours d'une semaine, et il m'assistait de loin par ses prières. Je voulais à tout prix être Carmélite, malgré ma mauvaise santé. J'étais alors passée à l'orphelinat des Sœurs de Saint-Joseph d'Abbeville. Or, le bon Père vint une fois exprès m'y voir et il me dit : — « Mon enfant, M. de Brandt et moi avons prié longtemps au pied du très-saint Sacrement, afin que Notre-Seigneur nous fît connaître ses desseins sur vous. Or, voici sa réponse, du moins ce que je me crois inspiré de vous répondre : — « C'est ici que sa volonté vous appelle et qu'il

veut vous employer à sa gloire. — » J'ai suivi ce conseil et j'en remercie Dieu chaque jour ».

La bonté, le dévouement affectueux du vénérable Père pour ces jeunes orphelines rappelait toutes les tendresses du Cœur de Jésus pour l'enfance. « Nous avons eu deux enfants très-malades, écrivait la supérieure de la maison, notre vénéré Père venait souvent les visiter. L'une d'elles était une petite âme privilégiée. Il lui permettait de communier plusieurs fois chaque semaine ; et, comme elle ne pouvait rester longtemps sans prendre quelque chose, il avait l'attention d'envoyer un de ses prêtres lui donner la sainte communion de très-grand matin. L'autre enfant n'a pas moins été l'objet de sa sollicitude. Je ne sais même si on peut porter plus loin les marques de bonté, de charité et de patience qu'il n'a cessé de lui donner pendant sa maladie et après sa guérison ».

Cette guérison fut regardée comme miraculeuse et attribuée aux prières de l'Archiconfrérie du très-saint Cœur de Marie auxquelles le Serviteur de Dieu l'avait recommandée. Quelques jours auparavant, Notre-Seigneur et la sainte Vierge, tout éclatants de beauté, lui étaient apparus et lui avaient annoncé qu'elle serait guérie le samedi suivant, mais que d'ici là elle aurait encore beaucoup à souffrir et que ce serait pour le bien de la maison des orphelines, etc.

Une autre élève de la maison avait un grand-père protestant. Le P. Libermann l'exhorte à prier la très-sainte Vierge pour sa conversion; il écrit lui-même au vénérable M. Des Genettes, à Paris, pour obtenir cette grâce du très-saint Cœur de Marie ; et, quelque temps après, le vieillard fait son abjuration.

Outre la maison dite des orphelines, le pensionnat et le noviciat des Dames de Louvencourt, la Sainte-Famille,

le Bon-Pasteur et d'autres établissements d'Amiens voués aux œuvres de zèle, recevaient aussi les soins spirituels du vénérable Père et de sa communauté. MM. les curés des environs le trouvaient toujours disposé à accueillir leurs demandes pour des prédications dans leurs paroisses ; il y envoyait tantôt l'un, tantôt l'autre de ses enfants, tandis que lui-même se rendait de temps en temps à Saint-Fuscien-aux-Bois, pour seconder le zèle d'un très-digne ecclésiastique, M. Lardeur, qui avait établi là une maison d'éducation et une œuvre de Frères, dits de Saint-Joseph, deux œuvres aujourd'hui encore très-utiles.

Les gens de service de la maison avaient également leur part dans les instants qu'il savait dérober à ses nombreuses occupations. Ainsi le blanchisseur de la maison était l'objet tout particulier de ses attentions. Ayant reconnu en lui une âme disposée à embrasser généreusement la pratique de la perfection chrétienne, il l'y poussa avec beaucoup de sollicitude. Il parvint même, par ses soins et ses conseils, à lui faire mener, ainsi qu'à sa famille, une véritable vie de communauté, de manière à donner à sa maison l'aspect d'une maison religieuse. On y observait le silence, on faisait la lecture spirituelle ; et le blanchisseur, avec sa femme, sa belle-sœur, une de ses filles et quelques autres femmes qui travaillaient chez lui, faisaient la méditation en commun. On faisait même des lectures pieuses pendant les repas ; et c'était le vénéré Père qui était l'âme de cette vie vraiment chrétienne. Il inspirait un tel respect à tous, que cet homme, objet de ses attentions particulières, avoua souvent depuis qu'il n'osait le regarder en face, que sa présence lui faisait éprouver néanmoins un grand contentement intérieur, parce qu'en le voyant il croyait voir un saint.

Il n'était pas rare que, durant une récréation où il

s'épanchait doucement avec ses enfants, on vînt l'avertir que quelque pauvre âme affligée ou une bonne personne de la campagne le demandait ; et aussitôt il quittait tout pour se rendre au parloir ou au confessionnal. Des personnes du monde venaient aussi parfois réclamer le secours de ses conseils ou de son ministère ; mais elles ne trouvaient chez lui ni plus d'empressement ni plus d'intérêt dévoué que les plus humbles et les plus simples. Son cœur, au contraire, semblait se dilater et s'élargir davantage pour ces derniers, parce qu'il voyait plus sensiblement en eux la personne même de Notre-Seigneur.

Sa patience et sa bonté pour les âmes faibles, éprouvées ou scrupuleuses, étaient poussées souvent jusqu'à l'héroïsme. « Je lui faisais des observations », dit une supérieure de communauté, « pour la charité avec laquelle il recevait tout le monde, même les personnes qui ne le méritaient pas et qui abusaient de sa bonté. — « Un manque de délicatesse et un péché mortel, lui dis-je, c'est donc pour vous la même chose ». — « Est-ce que Notre-Seigneur n'accueillait pas tout le monde ? » — répondit-il avec douceur ».

A propos de son indulgente charité, qui ne dégénérait cependant jamais en faiblesse, Mgr Luquet a rapporté de lui une parole que le pieux prélat regardait comme précieuse à conserver. « Un jour », dit-il, « l'un de ses enfants, trouvant, sans doute, que son désir de supporter les misères ou d'excuser les fautes du prochain allait un peu trop loin, se permit de lui dire : — « Mais, mon Père, après tout, la charité n'est pas de la *bêtise* ». — « C'est ce qui vous trompe », répond l'homme de Dieu, « c'est la justice qui ne l'est pas ; mais la charité peut parfois l'être, ou au moins paraître telle ». Réponse digne de saint François de Sales, auquel on aimait d'ailleurs à le comparer pour sa bonté, sa douceur et sa manière de conduire les âmes à

Dieu. A tous, comme cet aimable saint, il montrait l'étroit sentier par lequel il faut marcher à la suite du divin Maître, si l'on veut être son disciple ; mais c'était aussi en dilatant le cœur et en rendant aimable le joug du Seigneur. Une dame du monde qu'il dirigeait, lui racontant avec grande émotion une humiliation qu'elle disait avoir reçue d'une personne : « Eh quoi ! » lui répondit-il avec bonté, « Notre-Seigneur n'a-t-il pas été bien plus humilié en descendant ce matin dans votre cœur par la sainte communion ? »

« Un jour », rapporte une autre, « que je me plaignais d'une personne qui avait coutume de me faire souffrir, il me dit agréablement : « Considérez-la comme un bâton dont Dieu se sert pour vous châtier ; on ne se fâche pas contre un bâton ».

Il ne pouvait dissimuler une certaine joie sainte, lorsqu'on lui parlait de quelque déception d'amour-propre ou brisement d'affection trop naturelle. « Le bon Maître », disait-il, « vous a donc fait enfin cette grâce de briser ces misérables liens ! Ce n'était qu'un fil, mais ce fil vous retenait et vous empêchait d'aller librement à Jésus ».

Un autre trait de ressemblance avec le saint évêque de Genève, c'est qu'il savait porter les âmes à Dieu, en se faisant complétement oublier lui-même. « En sortant d'un entretien spirituel avec lui », écrivait une âme qui lui était unie par les liens du sang et de la charité, « je sentais couler en mon âme comme un fleuve de paix ; je ne pensais qu'à Dieu et à tout ce qui pouvait plaire au divin Maître, le directeur était pour ainsi dire oublié, tandis qu'avec d'autres directeurs, d'ailleurs dignes de toute estime, le naturel, la créature se mêlaient plus ou moins avec la pensée de Dieu ».

Le vénérable Père rappelait aussi saint Vincent de Paul

par la nature de ses travaux et de ses œuvres de charité. L'un des siens, se trouvant avec lui dans sa chambre, lui dit donc un jour, par mode de conversation familière : « Le but de votre œuvre, le bien que vous faites aux pauvres, tout cela me rappelle la mémoire et les œuvres de saint Vincent de Paul ». Mais lui de répondre en souriant, et avec un certain air de mépris pour lui-même : « Saint Vincent de Paul ! je ne lui ressemble que par une seule chose : c'est qu'en voyageant, je suis une fois tombé de voiture au même endroit que lui ; voilà tout ce que j'ai de commun avec ce grand saint ».

Tel était, à La Neuville, le vénérable P. Libermann : tout dévoué à Dieu, prodigue de lui-même pour le bien des âmes et en particulier des sujets qui se préparaient à l'apostolat sous sa paternelle direction. Depuis cinq heures du matin jusqu'au soir, et quelquefois même bien avant dans la nuit, on le voyait se dépenser pour tous ses enfants, présents ou absents. Et, cependant, il était presque habituellement souffrant, de sorte qu'il avait toujours quelque violence à se faire ; mais il ne se montrait jamais plus rempli de bonté et de prévenance, que lorsque la souffrance le torturait. La migraine, il l'appelait « sa chère migraine, sa fidèle compagne ». Serviteur de tous, il négligeait souvent de s'accorder à lui-même les soulagements indispensables.

Cependant sa santé toujours chancelante ressentit le contre-coup de ces fatigues, et des symptômes plus ou moins alarmants commencèrent à se manifester. Ses disciples s'en émurent et, d'un commun accord, ils rédigèrent une sorte de règlement, auquel ils prièrent leur père de vouloir bien s'assujettir, dans l'intérêt d'une santé qui leur était plus chère que leur vie propre.

Pour dernière précaution, le conseil demandait l'adhé-

sion écrite du Supérieur et en établissait ainsi la formule : « M. le Supérieur déclare adhérer aux décisions prises par ses enfants ». A ces mots, le vénéré Père ajouta de lui-même : « Et obéir à leurs ordres comme aux ordres de Dieu. C'est une obéissance que tout Supérieur doit à la Congrégation ». Puis il apposa sa signature.

« Nos messieurs », écrivait-il ensuite, « se sont réunis, et ont statué, entre autres choses, que je devais prendre autant de sommeil que tous les autres membres de la Communauté. Je ne puis donc plus veiller pour faire la besogne. Je n'ai que deux heures le jour pour cela ; tout le reste est occupé par le soin du noviciat, qui, étant très-nombreux, ne me laisse pas un instant de repos. Ils ont statué aussi touchant le régime que je dois suivre durant les repas. Le médecin l'avait ordonné bien souvent ; mais je ne pouvais me résoudre à vivre délicatement et d'une manière différente des autres membres de la Communauté. J'ai cru devoir obéir à tout ce que mes confrères demandaient touchant ma santé, et j'y suis fidèle. Néanmoins il m'en coûte infiniment. Que Dieu soit béni de tout ; il me semble que c'est la divine volonté. Du reste, depuis ce temps, cela va beaucoup mieux ».

Les étrangers eux-mêmes, ses anciens amis surtout, se préoccupaient au sujet de sa santé. Il répondait à cet égard à l'un d'eux : « Ne vous troublez pas sur le compte de mon pauvre corps. Ces petites misères, qui m'arrivent de temps à autre, sont bien utiles à ma santé. Si je n'avais pas de temps à autre une petite fièvre, je ne penserais pas assez à prendre soin de moi. Voyez-vous, c'est un stratagème de mon corps, une manière très-polie qu'il emploie pour demander des soins. Eh bien ! cela lui réussit à merveille, je le soigne comme un bijou ; ainsi, soyez tranquille là-dessus. Du reste, ces marques réitérées de notre mor-

talité ne sont pas sans utilité; elles nous font voir que nous ne sommes rien, que nous ne pouvons, que nous ne valons rien; et ce n'est pas un petit bien pour l'âme ».

CHAPITRE XXV.

Missions des noirs entreprises et dirigées par le vénérable Libermann. — Le premier missionnaire du Saint Cœur de Marie, le Père Laval devient l'apôtre de l'île Maurice. — Sa réputation de sainteté. — Mission de Bourbon. — Le R. P. Le Vavasseur. — Les Filles de Marie. — Mission d'Haïti. — Le R. P. Tisserant, préfet apostolique, est obligé à regret de la quitter. — Mission d'Afrique. — Triste état de ce pays, envahi par les sectes protestantes. — La Mère Javouhey y envoie de ses Sœurs. — Le vénérable Père appelé par le Cœur de Marie à s'y dévouer.

Quittons le noviciat de La Neuville et suivons maintenant le saint fondateur dans l'œuvre des missions. Ce sera pour le voir plus que jamais aux prises avec des peines et douleurs de toute sorte, mais qu'il saura sanctifier par une inébranlable confiance en Dieu.

L'île Maurice, ainsi qu'il a déjà été dit plus haut, fut la première mission providentiellement ouverte au zèle de la Congrégation. Le P. Jacques-Désiré Laval fut son apôtre. Quand il y aborda, le 14 septembre 1841, sous les auspices de la croix, avec le digne vicaire apostolique, Mgr Collier, il y trouva près de 80,000 noirs. C'étaient, la plupart, d'anciens esclaves. Affranchis depuis seulement quelques années, ils n'avaient guère profité de la liberté civile et politique qui ne leur avait été donnée que pour rendre plus dur encore leur esclavage des mauvaises passions. Ignorance la plus grossière des vérités de la foi, absence complète de toute pratique religieuse, vie tout entière plongée dans les sens, tel était le trop fidèle tableau de cette population malheureuse.

Et, pour cultiver ce champ en friche, partout couvert de ronces et d'épines, personne ou presque personne. Car les

membres du clergé de ce pays étaient fort peu nombreux, depuis surtout que cette ancienne île de France, après une énergique résistance, était passée au pouvoir des Anglais (1810). Leurs soins, d'ailleurs, se portaient plutôt vers la classe blanche.

Cependant, le P. Laval se mit résolûment à l'œuvre : oraisons prolongées devant le très-saint Sacrement, mortifications, dévouement sous toutes les formes, visite dans la case des pauvres noirs, exhortations, catéchismes variés, charité inépuisable, rien ne fut par lui épargné. De loin, le vénérable Père le soutenait par ses prières et ses encouragements ; il faisait aussi prier les novices de La Neuville, « lesquels », lui écrivait-il, « enviaient son sort et auraient voulu travailler déjà au salut de ces pauvres délaissés, bonheur qu'ils devaient avoir plus tard, par la grâce de Dieu ».

Telle est la force de la prière commune que, selon la promesse de Dieu lui-même, elle est toujours efficace sur son cœur. Le P. Laval en fit bientôt la douce expérience ; car, après avoir lutté courageusement contre des obstacles de toute sorte, il vit enfin des grâces abondantes venir féconder son ministère : ce que le saint fondateur aimait surtout à attribuer à l'humilité du saint missionnaire. « Quel que soit votre directeur », écrivait-il à un futur membre de la Congrégation, alors élève de Saint-Sulpice, « vous pouvez vous adonner tout entier à cette excellente humilité et petitesse, qui semble être la vertu à laquelle Notre-Seigneur veut que vous vous appliquiez, et qui vous rendra beaucoup plus apte à servir nos pauvres âmes délaissées. En attendant, tenez-vous en paix et travaillez avec ferveur à la sanctification de votre âme. Vous voyez, par la lettre du P. Laval, que ce n'est que par là qu'on sauve les âmes, surtout celles qui nous sont confiées. Le saint homme se croit bien en arrière. Cependant je re-

garde ce qu'il a déjà fait comme un très-beau commencement, surtout dans un pays comme celui où il se trouve. Mais c'est la conduite ordinaire des âmes humbles de ne jamais voir de bien en ce qu'elles font ».

Au P. Laval lui-même, le vénérable fondateur écrivait : « Que la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ remplisse votre âme et que son divin amour y croisse sans cesse. Travaillez et sacrifiez-vous à sa gloire, mais n'oubliez pas votre propre sanctification ; plus Jésus sera maître de votre âme, plus vous le glorifierez dans les autres ».

C'est ainsi que le P. Libermann voulait former des saints pour faire des apôtres, de véritables sauveurs de leurs frères. Le P. Laval comprenait ce langage et il s'y conformait. Sa vertu était si éclatante que les noirs étaient tout fiers de lui appartenir. Etre catholiques, catholiques pratiquants, et être enfants du P. Laval, pour eux était tout un. « Dans les livres », disaient-ils, « il n'y avait pas de saints comme le P. Laval » ; et en cela, il n'aurait pas fallu les contredire. .

Pendant cinq années environ, celui-ci travailla seul à défricher la terre de Maurice. Car ce fut après ce laps de temps seulement que le vénérable Père put obtenir du gouvernement anglais, qui n'avait, jusque-là, que toléré la présence à Maurice du P. Laval, l'autorisation de lui adjoindre des confrères. Ceux-ci n'eurent tout d'abord qu'à recueillir dans ce champ, si péniblement défriché par leur frère aîné dans l'apostolat, arrosé de ses sueurs et fécondé par sa vie sainte et toute d'abnégation. Puis, s'associant à son zèle, ils contribuèrent, sous la sage et ferme administration de Mgr Collier, à étendre le règne de Jésus-Christ parmi toute la population noire de l'île. Une révolution semblable, grâce surtout au zèle de M. l'abbé Mazuy, admirateur et ami du P. Laval, s'opérait en même

temps au sein de la classe blanche, ainsi qu'il est rapporté dans la vie du saint missionnaire.

Après vingt-cinq années de ministère béni de Dieu et des hommes, riche de vertus et de mérites, environné de l'auréole de la vénération la plus universelle qu'on eût encore vue à Maurice, le P. Laval alla recevoir au ciel sa récompense. C'était le jour même où l'Eglise célébrait la fête du B. Pierre Claver, son patron et son modèle dans l'apostolat des noirs. Depuis sa mort, des grâces nombreuses attribuées à son intercession confirment chaque jour l'opinion des noirs de Maurice sur la sainteté de leur Père ; opinion partagée par la population tout entière. Et tel fut le premier fils spirituel du P. Libermann, le premier missionnaire de la Congrégation qu'il a fondée.

Moins d'une année après le commencement de la mission de Maurice, le vénérable Supérieur envoya le P. Le Vavasseur fonder celle de l'île Bourbon, son pays natal, avec la supériorité religieuse des deux missions. En cette dernière colonie, les noirs gémissaient encore dans l'esclavage ; mais, depuis les dernières années, grâce surtout au dévouement de dignes membres et élèves de la Congrégation du Saint-Esprit, tels que les PP. Warnet, Monnet et Lefer, leur condition religieuse s'était insensiblement améliorée.

Sur la propre habitation de sa famille, à Sainte-Suzanne, le P. Le Vavasseur trouva établi un catéchisme de noirs, tenu par son beau-frère, et il y en avait un autre à l'extrémité de la paroisse. Il put, dès le premier jour, témoigner tout son dévouement à ces pauvres gens, dont plusieurs l'avaient lui-même servi dans son enfance. Il leur annonça qu'il venait leur rendre, d'une manière bien excellente, ce qu'ils avaient fait pour lui, qu'il serait leur père, qu'il leur apportait toutes sortes de biens spirituels et éternels.

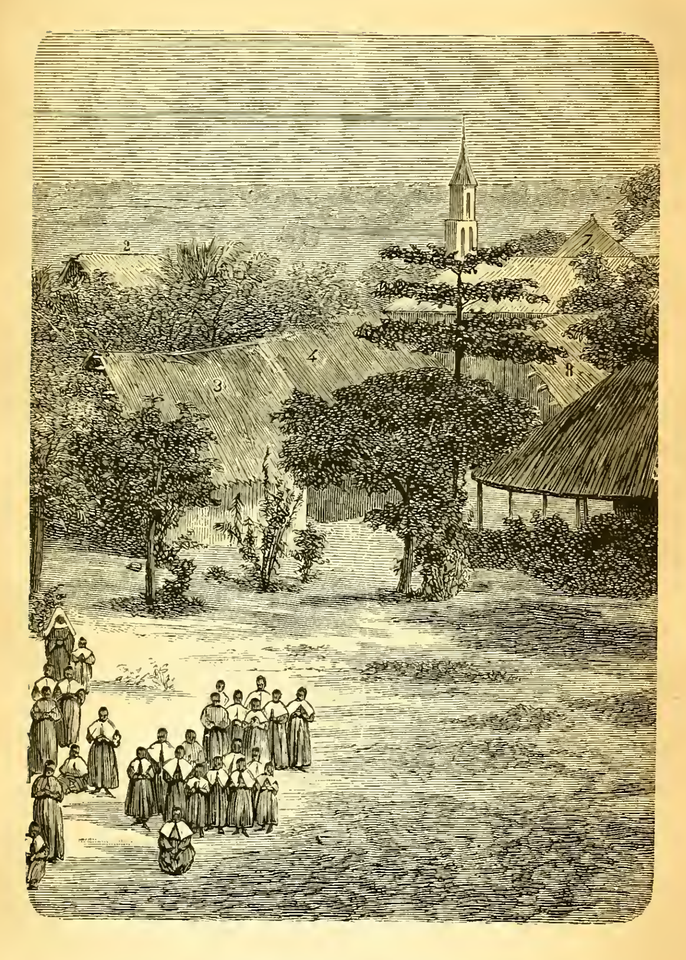
Puis il voulut les embrasser tous, depuis le premier jusqu'au dernier.

Quelques mois après son arrivée, il avait une mission de noirs assez prospère pour que des confrères pussent venir partager utilement ses travaux et en étendre la sphère. Pour seconder son zèle, le saint fondateur lui envoya donc les PP. Collin et Blanpin, que d'autres Pères et Frères devaient ensuite rejoindre à leur tour, selon les progrès de la mission. C'était le temps où commençait déjà à se faire pressentir l'abolition de l'esclavage dans toutes nos colonies. Quand fut venue, pour les noirs de Bourbon, l'heure de l'affranchissement, le brusque passage de la servitude à la liberté, qui, en d'autres colonies, laissa des traces de feu et de sang, s'y accomplit avec un calme admirable ; beau triomphe de la religion, qui, d'avance avait arraché de ces cœurs ulcérés tout sentiment de vengeance, tout désir de représailles, en y déposant le baume de la charité.

Une ère nouvelle et des plus prospères, sous le rapport religieux, s'ouvrait alors pour cette île. Et l'on vit, dans tous les quartiers, les ci-devant esclaves venir en masse solliciter de leurs missionnaires et de leurs prêtres, les uns la grâce du saint Baptême, les autres, et c'était le plus grand nombre, les bénédictions de l'Eglise pour légitimer et sanctifier leurs unions.

Ce beau mouvement, le saint fondateur s'y associait de loin, en bénissant Dieu, et l'encourageait de tout son pouvoir, par ses lettres et ses conseils à ses missionnaires. Il leur indiquait les moyens d'établir solidement la famille chrétienne, parmi ces populations si fortement travaillées par la grâce, et d'essayer avec quelque succès l'union des noirs et des blancs dans une fraternité véritable.

Le Serviteur de Dieu encouragea surtout la fondation



LES FILLES DE MARIE.

Établissement de Notre-Dame de Bagamoyo.



d'une nouvelle Communauté religieuse, laquelle, de concert avec les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, semblait devoir répondre aux besoins de la colonie. Nous voulons parler de la Congrégation des Filles de Marie, qui a pour but tous les genres de bonnes œuvres que nécessite la classe la plus pauvre et la plus abandonnée et est ouverte, sans distinction de naissance, de condition ni de couleur, à toutes les personnes désirant se consacrer à Dieu dans cette vie de dévouement. Grande fut la consolation du vénérable P. Libermann de voir un de ses fils doter son pays de cette belle œuvre, puis les deux missions de Bourbon et de Maurice donner bientôt, comme à l'envi, leur contingent de bonnes vocations, pour seconder le zèle de la Révérende Mère Madeleine de la Croix, la digne fondatrice.

L'établissement des Filles de Marie fut comme un des fruits de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. Car, partout où il envoyait ses missionnaires, en France comme au delà des mers, le pieux fondateur tenait à ce qu'ils y ouvrissent cette source de grâces. C'était d'ailleurs, de sa part et de la part des siens, un tribut de reconnaissance envers le Cœur très-saint et immaculé de Marie. Ce cœur, en effet, nous l'avons dit déjà, n'avait-il pas été comme le sein maternel où la petite Société avait pris naissance ? Et bientôt nous verrons encore Notre-Dame des Victoires donner à la Congrégation plus solidement constituée la plus importante de ses missions.

L'état religieux des noirs de l'île Bourbon et de Saint-Domingue avait été, on se le rappelle, la cause occasionnelle de la fondation de la Société du Saint Cœur de Marie. Cette dernière mission tenait donc trop au cœur du Serviteur de Dieu pour n'être pas entreprise. Il la commença en effet dès que le lui permirent les circonstances poli-

tiques et religieuses de ce pays, depuis trop longtemps livré à des mains mercenaires, et toujours agité par des révolutions nouvelles.

A la suite de négociations entamées entre le Saint-Siége et le président Boyer, par l'intermédiaire de Mgr Rosati, le P. Eugène Tisserant fut désigné par lui pour aller évangéliser cette intéressante colonie, la patrie de sa mère. Parti sur la fin de l'année 1843 et obligé de débarquer à la Martinique, pour attendre le moment favorable d'atteindre sa destination, il est regardé par le vice-préfet comme l'agent d'un espionnage odieux, et condamné à se retirer dans une colonie anglaise, Sainte-Lucie. Là, son ministère commençait à être béni, lorsqu'un parent lui écrit que le moment est venu d'aborder Haïti. Ce moment n'était qu'une trêve de guerre civile : le président Boyer venait d'être expulsé et remplacé par le général Hérard.

L'humble et doux missionnaire met, sans bruit, le pied sur cette terre qui tremble. Et voici qu'il obtient brusquement la confiance du nouveau président, lequel, à diverses reprises, confère avec lui sur la régénération religieuse d'Haïti. Il obtient la liberté de faire des catéchismes, d'ouvrir des écoles, d'appeler auprès de lui des confrères. D'honnêtes magistrats font une ligue contre un clergé corrompu ; ils ont à leur tête le ministre des cultes, M. Ferry. Le général Hérard ne met plus de bornes à sa confiance dans le P. Tisserant, et il le charge d'écrire, en son nom, au Saint-Père, pour reprendre les négociations interrompues.

Le premier confrère qui put le rejoindre, le P. Lossedat, lui apporta la réponse à cette requête : c'était un titre de préfet apostolique qui le constituait représentant du Saint-Siége et chef spirituel de la pauvre Eglise haïtienne. Mais

en même temps il recevait un étranger, M. Cessens, ancien secrétaire de Mgr Rosati. Prêtre de mœurs douteuses et de foi suspecte, celui-ci avait également trompé le Supérieur de la congrégation, qui le reçut quelques jours à La Neuville ; il devint bientôt l'ennemi implacable des missionnaires, et complota très-habilement leur expulsion.

Cependant le P. Tisserant, par obéissance au Saint-Siége, accepta la dignité qui lui était conférée. Son titre fut également reconnu officiellement par l'autorité politique ; mais, saisi par les fièvres malignes de ces contrées, et résolu à s'entourer avant tout de dignes auxiliaires, il attendit, pour entrer en fonction, qu'il eût fait un voyage en Europe.

Pendant qu'il franchit les mers et parcourt la France, la Belgique, la Savoie, pour recueillir des ouvriers apostoliques, établissant partout l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, des articles clandestins et perfides circulaient dans les journaux d'Haïti contre le nouveau préfet apostolique ; les personnages politiques étaient assaillis de rapports calomnieux à son sujet ; un revirement ministériel écartait des affaires les hommes les plus religieux : l'artisan secret de toutes ces intrigues paraît avoir été ce même prêtre qui, naguère, à La Neuville, avait été l'hôte et le commensal du vénéré Père.

Quand le préfet apostolique revint, accompagné de cinq prêtres, dont trois étaient missionnaires du Saint Cœur de Marie, annonçant qu'il serait suivi de Frères destinés à diriger les écoles, et promettant d'autres collaborateurs avec lesquels il espérait fonder un petit et un grand séminaire, il ne trouva, pour apprécier ses offres et ses sacrifices, qu'une nouvelle administration, formée à l'école de notre plus mauvais libéralisme et renforcée

par des théologiens espagnols et portugais, sortis des rangs du jansénisme.

On opposa donc au nouveau préfet des exigences inacceptables, fondées sur la théorie suivante. L'Etat est et doit être maître absolu du spirituel, comme du temporel, surtout dans un temps et un pays de révolutions. Haïti d'ailleurs avait toujours été, disait-on, en possession de ce droit, même avant sa séparation de la France : on voulait conserver intact, dans la colonie, le dépôt des libertés de l'Eglise gallicane.

Le bon missionnaire préfet eut la condescendance de supporter quelque temps cette opposition ridicule, jusqu'à ce que, n'ayant plus qu'à choisir entre son devoir et la prévarication, il rompit résolûment ; et, avec tous ses confrères, il reprit le chemin de l'Europe, dix-huit jours après son retour à Saint-Domingue.

Ce revirement inattendu fut d'autant plus sensible au cœur du vénérable Père, qu'il avait fondé plus d'espérances sur ce peuple haïtien, naturellement religieux et bon. Il eût voulu montrer à l'Europe, par son exemple, ce que peut la race noire, régénérée et relevée par la foi et les maximes de l'Evangile ; et il y a de lui, sur ce sujet, de bien belles pages, expression vivante de son affectueux et paternel dévouement pour les noirs.

Il courba la tête devant les impénétrables jugements de Dieu, mais sans cesser jamais d'espérer pour l'avenir. Ses espérances n'ont pas été trompées. D'autres de ses fils sont allés, en leur temps, cultiver cette terre, et, en dépit des bouleversements politiques, l'ont généreusement arrosée de leurs sueurs, pour le salut d'un grand nombre d'âmes. Plusieurs même, comme les PP. Pascal et Chenay, y ont laissé, en mourant, une réputation peu commune de zèle et de vertus. Leurs frères dans l'apostolat ont

recueilli ce précieux héritage, et ils se dévouent encore aujourd'hui, par le saint ministère et l'éducation, à la régénération morale et religieuse de la République haïtienne, où trois siéges épiscopaux ont été, en ces dernières années, créés par le Saint-Siége, à la demande d'un gouvernement mieux éclairé sur les véritables intérêts du pays.

L'Afrique fut surtout le théâtre de prédilection où s'exerça le zèle apostolique du Serviteur de Dieu ; pays immenses, où, de l'orient à l'occident, du nord au midi, gémissaient, depuis des siècles, des millions d'âmes abandonnées. Cette terre semblait porter les stigmates indélébiles de la malédiction lancée contre la race de Cham. Mahométisme, fétichisme, métempsycose, polygamie, trafic des esclaves, sacrifices humains ; toutes les erreurs de l'esprit et toutes les dégradations du cœur, étaient là, avec un climat insalubre et cent idiomes divers, variant souvent de tribu à tribu, comme pour opposer, à travers les siècles, une barrière infranchissable au règne pacifique et sanctifiant de la croix, que l'Eglise, à toutes les époques, avait toujours tenté d'y établir.

Vers l'année 1819, un dernier évêque, visitant la mission d'Angola, en traçait ce tableau : « Je n'ai pu la voir sans être ému jusqu'à répandre des larmes. Tout y est, pour ainsi dire, sans foi ni loi ; tout manque, églises et prêtres ; la religion est comme éteinte ».

Telle était la situation des colonies portugaises. Le Sénégal français, que la religion avait doublement conquis et restitué à la patrie, comme nous aurons occasion de le dire plus tard, offrait un aspect plus triste que les ruines d'Angola. Il ne s'y trouvait que deux ou trois prêtres, à peine suffisants pour le peu d'Européens qui réclamaient leur ministère ; ils étaient sous la juridiction

d'un préfet apostolique, que l'autorité civile semblait surveiller comme un subalterne suspect.

Restait la partie de la côte soumise à l'Angleterre, ou occupée par les noirs libérés par les croisières anglaises. L'hérésie y avait déployé une grande activité. En moins d'un demi-siècle, les diverses sociétés protestantes avaient échelonné le long de ces côtes de nombreux établissements, principalement à Sierra-Léone et à Libéria, double asile, ouvert, l'un par l'Angleterre, l'autre par l'Amérique, aux nègres affranchis. Sierra-Léone parvint rapidement à quarante mille habitants, et Libéria au double, en réunissant des noirs de presque toutes les tribus africaines. C'était un beau champ ouvert au prosélytisme, pour rayonner de là sur l'intérieur de l'Afrique.

En 1822, l'héroïque Mère Javouhey, fondatrice des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, parcourait ces plages désolées, Saint-Louis, Gorée, Dakar, Joal, Gambie, Sierra-Léone, bâtissant des écoles, créant des hôpitaux, établissant des catéchismes, distribuant de ses Sœurs partout où elle pouvait dresser des tentes, et plusieurs sont encore debout. Mais elle appelait de ses vœux une Congrégation de prêtres missionnaires; elle écrivit même ces mots presque prophétiques : « Nous attendrons que le Seigneur marque de son sceau celui qu'il destine à cette grande entreprise ». Cet homme, c'était le vénérable P. Libermann. Et voici par quelles voies providentielles le Cœur de Marie devait l'appeler au secours de ces contrées si tristement assises dans les ténèbres et à l'ombre de la mort.

En 1833, Mgr England, évêque de Charlestown, en Amérique, attira énergiquement l'attention de la Propagande sur les tentatives de l'hérésie à Sierra-Léone, et le concile de Baltimore appuya cette démarche. Sept années après, en 1842, Mgr Barron, ancien vicaire-général de

l'évêque de Charlestown en Amérique, recevait du Pape Grégoire XVI la mission d'aller leur porter la bonne nouvelle du salut. Restait au nouveau vicaire apostolique le soin de chercher des missionnaires décidés à le suivre. Il n'en avait qu'un seul, lorsque, vers la fin de la même année, il arrivait à Paris. Il visita Notre-Dame des Victoires, presque au moment où le fondateur de La Neuville s'y trouvait et confiait à M. Des Genettes ce qu'il appelait sa position singulière : Haïti, l'île Maurice, et même l'île Bourbon semblaient à la fois se fermer à ses missionnaires.

« Je me souviens encore », écrivait-il plus tard à M. Des Genettes, « que je descendis avec vous les marches de Notre-Dame des Victoires, et je vous dis : — Mon Père, nous sommes bien embarrasés. — Pourquoi ? me dites-vous. — La terre nous manque. — Comment! me disiez-vous, est-ce que vous n'avez pas d'argent ? — Oh! non, la sainte Vierge ne me laisse jamais en manquer. Mais nous ne savons où aller : toutes les portes se ferment. — Vous tâchâtes de me consoler. Je n'en avais pas besoin; car, malgré l'espèce de détresse où je me trouvais avec des missionnaires impatients et capables de se décourager par ce retard indéfini, j'éprouvais dans mon cœur un calme et une assurance dont je ne voyais nullement le principe. Je me rappelle bien vous avoir dit, au coin de votre feu, que j'étais sûr que nous aurions bientôt une mission; que j'étais trop calme et que je ne pouvais expliquer cette tranquillité, sinon que le Cœur de Marie nous préparait une mission, et que cette bonne Mère me tenait, en attendant, dans le repos.

Je quittai Paris, ce jour-là même. Dès le lendemain, Mgr Barron, vicaire apostolique des Deux-Guinées, vint rendre ses hommages à Marie, à l'autel de son très-imma-

culé Cœur et vous parler de son vaste vicariat et de son manque de prêtres... Ce n'est qu'après être monté au saint autel que la pensée vous vint de parler de nous à Mgr Barron. Et, dès le lendemain, à mon arrivée à La Neuville, il fallut repartir pour Paris, afin de terminer une affaire que Marie avait déjà commencée pour nous ».

Telle fut, pour le nouvel Institut, l'origine de l'œuvre des missions d'Afrique. La suite de ce récit nous montrera avec quel zèle le vénérable Serviteur de Dieu se dévoua à l'une des œuvres principales de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie.

CHAPITRE XXVI.

Départ pour l'Afrique des sept premiers missionnaires. — Le vénérable Père les conduit à Notre-Dame des Victoires. — Jeune noir du Bambara élevé par lui à La Neuville. — Frères recrutés à Bordeaux par les missionnaires. — Leur apostolat dans le voyage. — Arrivée et premiers travaux. — Maladies, morts, dispersion. — Démission de Mgr Barron. — Sentiments admirables de résignation et de confiance du vénérable Père. — Le P. Bessieux, échappé à la mort, fonde la mission du Gabon.

Comme on vient de le voir, ce fut à Notre-Dame des Victoires que Mgr Barron trouva, pour sa mission des Deux-Guinées, les missionnaires du Saint Cœur de Marie. Déjà cependant, le cardinal préfet de la Propagande les lui avait recommandés à Rome, en lui parlant avec éloge de leur fondateur. Mais, arrivé à Paris, le nouveau vicaire apostolique avait oublié son nom et celui de la Société qu'il avait fondée. La parole de M. Des Genettes les lui rappela ; et sa joie fut d'autant plus grande, qu'un double signe lui marquait ainsi les missionnaires que la Providence lui destinait comme compagnons de ses travaux. Ce fut également, pour le vénérable Serviteur de Dieu, un nouveau motif de se dévouer plus généreusement à cette

belle œuvre des missions africaines, dont il recevait la charge de la part du Saint-Siége, source de tout apostolat dans l'Eglise. Aussi s'empressa-t-il de destiner à cette grande et difficile entreprise tous les missionnaires dont il pouvait alors disposer. Elle devait lui coûter bien cher, et elle aurait pu même en quelque sorte entraîner la ruine de la Société elle-même, qui n'était encore qu'au berceau. Mais la suite montrera comment le saint Cœur de Marie veillait sur cette œuvre qui est la sienne.

Du reste, le départ des premiers missionnaires fut déterminé avec toutes les précautions possibles. « Le zèle de M. Libermann », dit une personne qui prit part à tous les préparatifs de ce départ, « n'avait d'égal que sa prudence et sa vigilance à prendre les moyens selon Dieu pour réussir. Il me chargeait souvent de recueillir les renseignements les plus détaillés sur les affaires qui intéressaient la mission, et il me les marquait avec une précision qui prouvait qu'il avait étudié à fond ces matières et qu'il les avait toujours présentes. Il savait à merveille modérer l'ardeur naturelle, pour réfléchir et attendre les moments de Dieu ».

Les missionnaires du Saint Cœur de Marie qui eurent le privilége et l'honneur de partir les premiers pour la mission des côtes occidentales d'Afrique étaient au nombre de sept. C'étaient les PP. Bessieux, François Bouchet, Roussel, Maurice, de Régnier, Audebert et Laval. C'étaient, pour la plupart, d'anciens élèves de Saint-Sulpice, comme leurs frères aînés qui travaillaient déjà dans les missions de Bourbon et de Maurice. Cette sainte maison fut donc vraiment, à l'origine, comme la pépinière d'où sortirent les premiers apôtres de la Congrégation du Saint Cœur de Marie. Ce qu'un vénérable Prélat exprimait ainsi, en parlant de la mission qu'avait remplie

le P. Libermann : « Dieu lui donnait une sorte de doux empire sur les cœurs, et il s'en servait avec zèle pour les porter à la vie parfaite. C'est ainsi qu'il a attiré autour de lui plusieurs jeunes gens, pleins de talents et de ferveur, avec lesquels il a jeté les premiers fondements de sa Congrégation ».

Le P. de Régnier, du diocèse d'Alençon, se distinguait par une angélique piété et la plus tendre dévotion pour la très-sainte Vierge, dont il avait sans cesse le nom sur les lèvres et dans le cœur. Le P. Bessieux avait été quelque temps directeur au petit séminaire de Saint-Pons, puis vicaire à Pézénas et curé à Minerve, dans le diocèse de Montpellier. On remarquait en lui un grand esprit d'humilité et de simplicité, en même temps qu'une âme pleine de foi et d'ardeur, de zèle pour les missions. Le P. Audebert, fils d'un notaire de Noyon, était un ecclésiastique de grands talents et d'une vertu éprouvée ; il avait d'abord fait un essai à la Trappe, dont sa santé ne lui avait pas permis de soutenir les austérités. Le P. Roussel, jeune prêtre de grande espérance, avait quitté la paroisse de Saint-Leu, à Amiens, où il était vicaire, pour devenir missionnaire des noirs. Le P. Laval, autre que le P. Jacques Laval dont nous avons déjà parlé, était du diocèse de Rennes, et fils d'un ministre protestant. Le P. François Bouchet appartenait au diocèse d'Annecy et le P. Maurice à celui de Nantes. Tous avaient également embaumé La Neuville par leurs vertus et leur désir ardent de gagner des âmes à Jésus-Christ, sous les étendards du saint Cœur de Marie.

Avant de partir, ils firent au pied des saints autels, selon le pieux usage établi dès l'origine de l'Œuvre, un acte de consécration de leur personne et de leurs travaux à Notre-Seigneur Jésus-Christ et au très-saint Cœur de Marie. Cet acte commençait ainsi : « Très-adorable Sei-

gneur Jésus ! je m'offre et me donne à vous entièrement et sans réserve pour être employé toute ma vie au salut et à la sanctification des âmes, selon votre divine volonté et votre unique bon plaisir, je me dévoue et me consacre particulièrement à celles qui sont les plus méprisées et les plus délaissées dans votre sainte Eglise. Je suis fermement résolu, et je vous promets, de toute la ferveur de mon âme, d'en faire, pendant tout le temps que je vivrai sur la terre, mon unique occupation, conformément à nos Règles et à la volonté de nos Supérieurs... »

Le vénérable Père adressa ensuite quelques paroles aux jeunes missionnaires, dont il allait se séparer pour ne plus les revoir peut-être. C'étaient autant de traits de feu qui se gravèrent dans leurs âmes, les excitant au zèle, à la générosité et à la confiance. Puis on s'embrassa, en chantant l'*Ecce quam bonum et quam jucundum*... Tous pleuraient... C'étaient des frères qui allaient quitter un Père aussi vénéré que tendrement aimé ; pouvaient-ils ne pas donner quelques larmes à la pensée d'une telle séparation ? Mais, en même temps, ils étaient tous heureux d'avoir les prémices de ce nouvel apostolat, étant destinés à devenir comme les pierres fondamentales de la mission des Deux-Guinées et de la Sénégambie.

Le vénérable Père voulut lui-même les accompagner jusqu'à Paris et les conduire à Notre-Dame des Victoires, pour y prier ensemble, une dernière fois, le Cœur immaculé de Marie, refuge des pécheurs et espérance de salut pour la race africaine. Ils partirent ensuite pour Bordeaux, où ils devaient s'embarquer, pendant que le vénéré Père regagnait La Neuville avec un nouvel aspirant qu'il était allé chercher à Issy ; un autre sujet était déjà arrivé durant son absence de quelques jours. C'était, pour le moment, tout le personnel du noviciat, sauf un jeune

noir, que le Serviteur de Dieu nous fait lui-même connaître dans une lettre adressée, vers cette époque, au P. J.-D. Laval, à Maurice.

« Nous avons ici, depuis quelque temps, lui dit-il, un jeune nègre du fond de l'Afrique, enfant très-intéressant et rempli de bonne volonté. Il est né d'une famille régnante dans son pays, où l'on n'a jamais vu ni missionnaire, ni chrétien. Il avait été enlevé dans une révolte et vendu. La Providence l'a fait amener en France, et il est entre nos mains ; je tâche de l'avancer, afin d'en faire, si c'est possible, un missionnaire pour son pays. Son oncle est roi du Bambara, contrée peu éloignée de la Sénégambie, où il a plu à Notre-Seigneur d'envoyer nos missionnaires. Nous verrons s'il plaît à Dieu d'en faire quelque chose pour le salut de ce pays (1) ».

Tiékoro, c'était le nom du jeune noir, portait au visage des balafres qui témoignaient de son origine. Il était laborieux et obéissant ; tout faisait espérer qu'il servirait un jour d'instrument à la miséricorde divine pour l'évangélisation de ses compatriotes. Mais le ciel avait sur lui d'autres desseins, et, après quelques années d'études ecclésiastiques, une maladie de poitrine l'enlevait à l'affection et aux espérances du vénéré Père, à qui bien d'autres victimes seront bientôt demandées.

Avant de s'embarquer à Bordeaux, les sept missionnaires, tout embrasés du zèle dont le serviteur de Dieu leur avait communiqué la flamme, se mirent à prêcher en divers établissements. Leur parole ne fut pas infructueuse.

(1) Le vénérable Père ajoutait que l'entretien de cet indigène lui coûtait 500 francs par an, et qu'il avait encore deux pensions de 800 francs à payer au séminaire de Saint-Sulpice. Mais les sacrifices semblaient ne rien lui coûter, pourvu qu'il pût, selon le bon plaisir de Dieu, préparer de dignes ouvriers pour cette partie de sa vigne si délaissée.

Dans un orphelinat, trois jeunes artisans demandèrent à les suivre en qualité de Frères laïques. Ils les acceptèrent, avec l'agrément du vénérable fondateur. Ces premiers Frères missionnaires, dont les noms méritent d'être conservés, s'appelaient Jean Fabé, Grégoire et André. Leur admission porta ainsi à dix le nombre des voyageurs apostoliques.

Après un pieux pèlerinage à Notre-Dame de Verdelais, ils s'embarquèrent à bord des *Deux-Clémentines*, le 13 septembre 1843, veille de l'Exaltation de la sainte Croix, dont ils levaient, les premiers, le glorieux étendard, devant leurs confrères, pour marcher à la conquête de l'Afrique, ce dernier repaire du prince des ténèbres. Sans doute, ils n'auront, la plupart, que le bonheur de le planter sur la brèche, au prix de leur vie ; mais, comme leur héroïque et vaillant capitaine, ils ont l'intime confiance que cet étandard sacré ne reculera plus, et que le Cœur très-saint et immaculé de Notre-Dame des Victoires le fera un jour flotter, par la main de ses enfants, sur une partie de ce vaste continent.

La traversée n'offrit rien de remarquable que les souffrances, la ferveur et le zèle des missionnaires. Leur cabine, dit une relation de ce voyage, était sans fenêtre et sans air : ils y étaient l'un sur l'autre, et un petit mousse, sans parler de plusieurs chiens, venait encore y coucher. Cependant, malgré ce qu'ils purent avoir à souffrir, ils se trouvaient heureux, et ils ne manquèrent pas d'exercer leur apostolat dans le personnel bien que peu nombreux du navire. Ils eurent même le bonheur de faire faire la première communion à M. X..., capitaine en second, et à un matelot âgé de 34 ans, et de voir deux autres matelots s'approcher des sacrements.

Arrivés le 10 octobre à Gorée, île française du Sénégal,

ils repartirent tous ensemble, le 26 du même mois, pour le cap des Palmes. Après trente-six jours d'une pénible traversée, le 29 novembre, à 7 heures du soir, ils mouillèrent devant Palmas et y débarquèrent le lendemain, jeudi 30, fête de saint André, dont l'admirable exemple venait bien à propos les fortifier dans l'amour de la croix. Dès le premier jour, le règlement à suivre était fixé avec soin ; et, deux jours après, le dimanche 3 décembre, fête de saint François Xavier, leur apostolat était inauguré par une magnifique procession au chant du psaume *Exurgat Deus* et du *Magnificat*, et un sermon par interprète du R. P. Bessieux, au milieu d'un village voisin et des noirs ébahis, pendant que non loin de là un sacrifice était offert au démon. Mais il fallait au plus tôt apprendre la langue indigène. Davis, frère du roi, en donna des leçons aux missionnaires et tous se livrèrent à l'étude du *Grebo* avec un zèle extraordinaire.

Pendant les quinze premiers jours, personne ne ressentit les atteintes du climat. Mais, malgré les provisions que le saint fondateur avait pris soin de faire embarquer avec eux, la nourriture était loin d'être suffisante. Ils ne vivaient que de riz, auquel ils ajoutaient le matin du café noir, et à midi de la viande fumée ou du poisson salé, avec des patates. Le jeudi, 14 décembre, le Frère Jean Fabé fut le premier atteint des fièvres ; le lendemain, le Frère André ; le 17, le P. Maurice et le Frère Grégoire ; le 20, le P. Bessieux ; le 21, les PP. de Régnier et Audebert.

Le samedi 30, à quatre heures après midi, après avoir reçu les derniers sacrements, expire le P. de Régnier. Heureux de donner sa vie pour la conversion de l'Afrique infidèle ; il écrivait, peu avant de succomber, ces dernières lignes, qui arrivèrent à La Neuville avec la nouvelle de sa mort :

« Si j'avais à faire ce que j'ai fait, je le ferais encore mille fois pour l'amour de Jésus et de Marie. J'admire la miséricorde de Dieu à notre égard. Je ne changerais pas mon sort pour tous les biens du monde. Ne vous découragez pas, mon bien-aimé Père. Quand tout sera perdu, alors Marie se montrera ». Et il terminait sa lettre par ces mots : *Sive vivimus, sive morimur, Domini sumus et Mariæ.*

Deux lettres partirent coup sur coup de La Neuville, avec des ordres qui eussent peut-être sauvé le reste des missionnaires. Aucune ne parvint à destination. Livrés à leur inexpérience, ils furent rapidement emportés comme une proie sans défense. Le lendemain de la mort du P. de Régnier, un frère irlandais, frappé d'un coup de soleil, succombe en peu d'instants. Une fièvre cérébrale emportait en quelques jours un second missionnaire, le P. Roussel, qui mourut le 23 janvier 1844. Dans le pressentiment de sa mort, il avait écrit à sa sœur pour l'y préparer. « Dans cette lettre », écrivait le vénéré Père, « il se montrait plein de courage et de résignation et parlait de la manière la plus touchante et la plus édifiante tout à la fois ». Son corps fut enterré au cap des Palmes près de celui du P. de Régnier.

Les cinq autres Pères, tous gravement atteints, furent obligés de fuir précipitamment devant une tribu de nègres exaspérés par le meurtre de quelques esclaves et résolus à exterminer tous les blancs. Avec eux partait le vicaire apostolique. Ils arrivèrent à un nouveau poste, où rien n'avait pu être préparé pour les recevoir, au point qu'ils ne pouvaient donner de leurs nouvelles qu'en écrivant sur leurs genoux. Bientôt un troisième missionnaire fut frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante : c'était le P. Bouchet. Mgr Barron avait voulu l'emmener avec lui à Joal ; le pieux missionnaire, après s'être cru suffisam-

ment autorisé à le suivre, en eut ensuite du scrupule et demanda à retourner à Assinie. C'est dans ce voyage qu'il rendit son âme à Dieu, le 28 mai 1844. Le vénérable Père et tous ses confrères l'ont toujours regardé comme un martyr de l'obéissance.

Le 6 juillet suivant, le P. Audebert, resté à Grand-Bassam avec le Frère Grégoire, fut enlevé à son tour par une fièvre pernicieuse. « Il mourut », disent les annales de la mission, « dans la plus parfaite obéissance, le plus complet dénûment. Le Frère Grégoire, qui l'accompagnait, était malade lui-même et ne pouvait lui donner aucun soin. Le P. Laval se trouvait trop faible pour pouvoir être transporté sur le navire qui devait emporter Mgr Barron, le P. Maurice et deux Frères ; il dut rester à Assinie, et là il s'endormit paisiblement dans le Seigneur, le 14 juillet. D'autres missionnaires qui visitèrent plus tard ces contrées y trouvèrent encore son tombeau.

Le vénérable Père ne connaissait encore que la mort des PP. de Régnier et Roussel, au cap des Palmes. En apprenant ces premières épreuves, il avait aussitôt écrit à ses enfants des lettres pleines d'une paternelle tendresse, de sages conseils, mais aussi des plus ardents désirs de les voir toujours persévérer à se sacrifier pour la gloire de Dieu et le salut des pauvres noirs : « Je vous l'avoue, j'ai le cœur percé d'un double glaive ; mon âme est profondément émue toutes les fois que je pense à vous. Nous vous regardons comme de vrais confesseurs, et j'espère que vous participerez à la récompense des martyrs. Je ne saurais vous exprimer tout ce qui se passe dans mon âme. Mon affection pour vous tous a augmenté au centuple. Je m'attendris sur vos peines, et je bénis Dieu qui a daigné vous les envoyer. J'ai compassion de vous, et je me réjouis de vos afflictions; je suis triste et accablé, et

cependant je me trouve en même temps dans la joie de mon cœur, dans la paix; je prie pour vous, et je rends des actions de grâces de tout ce qui vous arrive. Oh! soyez bons et fidèles; aimez Dieu ; sacrifiez-vous à sa gloire !.. » (Lettre du 24 juillet 1844.)

Cependant, par une lettre du 7 août 1844, Mgr Barron apprit au saint fondateur les dernières pertes, la dispersion de la mission, l'état désespéré des survivants, sa résolution d'offrir au Saint-Siége sa démission du vicariat apostolique et son départ pour l'Amérique (1). Cette lettre arriva à La Neuville au moment même où le vénéré Père allait ouvrir, pour les jeunes novices, les exercices de la retraite annuelle. Il dut croire la ruine de cette première mission consommée. Toutefois il se condamna à savourer seul, pendant une semaine entière, le calice amer que lui présentait la main du Seigneur. Et ce fut seulement après qu'il permit à son cœur de s'épancher dans celui de ses enfants. Sa douleur fut vive et profonde. Mais sa résignation était à l'égal des déchirements de son âme. « Le mal est très-grand », écrivait-il alors, « mais j'espère qu'il en ressortira le salut de ce vaste pays. Et si Dieu demande que nous périssions, tous tant que nous sommes, pour sa gloire, il faut nous prosterner devant lui et laisser faire. Nous ne travaillons pas pour nous; nous ne vivons pas pour nous, mais pour lui seul ».

Dieu lui-même avait comme préparé de loin le vénéré

(1) Cette démission ayant été acceptée, Mgr Barron retourna en Amérique et refusa plusieurs fois d'accepter la charge d'un diocèse, préférant se dévouer aux humbles travaux des missions, d'abord à Philadelphie, puis à Saint-Louis (Missouri), et enfin en Floride. Il se trouvait à Savannah (1853), au moment où la fièvre jaune s'y déclara. Epuisé par les fatigues qu'il se donna pour porter partout les consolations de la religion, il tomba malade lui-même. Un ouragan ayant éclaté sur la maison où il se trouvait, le toit fut emporté et le malade exposé à la furie des éléments. Transporté à la hâte chez un pieux catholique, l'ancien vicaire apostolique des Deux-Guinées y mourut, à l'âge de cinquante-trois ans.

Père à ces sacrifices par de secrets pressentiments. « Priez pour la Guinée », écrivait celui-ci ; « j'ai entrevu ces catastrophes, et même j'en ai eu presque la certitude. Depuis huit à dix mois, je n'avais de repos ni jour ni nuit ; je ne pouvais faire sortir la Guinée de ma tête ».

« O malheureuse Guinée ! » dit-il, dans une autre lettre, « il me semble que je l'ai tout entière dans mon cœur ! Les malheurs de ces pauvres âmes m'oppressent et m'accablent. Il y a dans ces vastes contrées peut-être plus de cinquante millions d'âmes qui n'ont jamais entendu parler de la bonne nouvelle que Notre-Seigneur nous a apportée sur la terre. Il semble que notre bon Maître nous en charge. Abandonnerons-nous ces millions d'âmes jusqu'à la fin du monde ? Jamais ; cela ne se peut : j'en mourrais de douleur. Aussi je suis persuadé que ce sont des victimes que la divine bonté nous a fait envoyer dans ces pays pour y attirer la bénédiction. J'ai vu une marche providentielle dans ces événements. Toutes les précautions avaient été prises ; elles ont été inutiles ».

Dans un sentiment admirable d'humilité, non moins que de confiance en Dieu, il écrivait encore : « Je suis convaincu que la divine Providence nous a chargés de ces missions difficiles et périlleuses. Souvenons-nous que nous sommes les derniers venus dans l'Eglise de Dieu, les derniers dans les rangs de ses serviteurs. Nous n'avons donc pas le droit de nous plaindre, nous ne sommes que des *chiffonniers* dans l'Eglise ; nous prenons ce que d'autres ne veulent pas, nous ne méritons pas mieux ».

« On me dira », poursuit-il, « que c'est être imprudent de s'engager dans des missions si difficiles, que nous ne réussirons pas, qu'au moins il faudra bien du temps pour obtenir du succès. Cela est possible, mais nous ne sommes pas venus pour avoir le plaisir du succès. Il est évident que

Dieu seul peut nous donner ce succès. Nos missionnaires mourront d'ailleurs dans les Antilles, tout aussi bien qu'en Afrique. Ayons du courage et de la foi ; ne nous laissons pas abattre par ces revers. Croit-on que la divine Bonté ne puisse pas conserver nos quelques missionnaires, aussi bien que les ministres méthodistes qui se trouvent sur ces côtes? Faut-il que ces hommes qui viennent là par l'esprit de parti, ou tout au plus par des vues naturelles, soient plus courageux que nous qui venons dans l'unique désir de glorifier Jésus-Christ et de procurer le bien de ces pauvres peuples délaissés ? »

Dans plusieurs autres lettres, il revient sur cette propagande protestante. « Il est urgent », dit-il, « que nous n'abandonnions pas cette côte d'Afrique ; les protestants s'en empareraient, et nous nous rendrions coupables devant Dieu, car cette mission nous appartient ».

Ces sentiments, c'étaient aussi ceux des autres Pères et novices qui se trouvaient alors avec lui à La Neuville. « Ce coup », écrivait-il, « loin de décourager nos frères, n'a fait qu'augmenter leur ardeur. Tous m'ont demandé d'aller en Guinée : plusieurs m'ont même fait de fortes instances. J'ai été obligé de défendre qu'on continuât de me persécuter pour cela ». Il voulait s'environner de nouveaux renseignements, prendre des précautions plus grandes encore, avant d'envoyer d'autres sujets remplacer ceux qu'une mort si rapide avait enlevés.

Le vénérable fondateur pensait que sur les sept Pères envoyés pour commencer la mission, pas un seul n'avait échappé à la mort ; et il épanchait ainsi son cœur dans une lettre au R. P. Le Vavasseur, à Bourbon. « Quoique plongée dans une profonde douleur, mon âme est dans une parfaite confiance et un parfait repos en Dieu. Il faut bien que mon cœur soit percé de sept douleurs, comme

celui de notre sainte Mère, si je dois aider à sauver ce vaste pays délaissé. Je suis dans la persuasion que la divine Bonté à voulu donner à la Guinée nos sept missionnaires, non comme ses apôtres, mais comme ses intercesseurs auprès du trône de la miséricorde. Dieu les a immolés à sa gloire. Que son saint Nom soit béni, et sa justice satisfaite ! que le règne de la miséricorde maintenant commence ! »

Ce règne de la miséricorde divine, il était, à son insu, déjà commencé. Car, au lieu du désastre complet qu'on avait annoncé au saint fondateur, c'était une première victoire, chèrement achetée, sans doute, mais une victoire véritable qu'il allait bientôt apprendre. Le R. P. Bessieux, en effet, n'était point mort au cap des Palmes ; après y avoir tout réglé, il en était parti avec le frère Jean Fabé, avait recueilli, en passant à Assinie, le frère Grégoire, et avec eux était allé commencer la mission du Gabon. Pendant deux ans, il avait dû lutter contre trois ministres méthodistes, qui avaient sur lui l'avantage d'une pension de trois cent cinquante mille francs qu'ils employaient à soulever les noirs pour chasser le missionnaire avec tous les Français. Au bout de ces deux ans, les trois ministres avaient été obligés de se retirer vaincus : la mission du Gabon, qui devait devenir le chef-lieu d'un vicariat apostolique, était fondée. Ce fut le 29 septembre 1844 que, sous la protection de l'archange saint Michel, le R. P. Bessieux prit possession de cette terre infidèle au nom du divin Maître. Ainsi s'étaient réalisées les paroles prophétiques de la première victime de cette guerre meurtrière, mais glorieuse : « Quand tout sera perdu, alors Marie se montrera ». Cette heureuse nouvelle fut donnée à Rome même, par Mgr Barron, au R. P. Schwindenhammer, dans le voyage qu'y fit celui-ci, en 1845, pour négocier, au nom

du vénérable fondateur, les affaires de la Guinée et de Saint-Domingue. Des lettres du R. P. Bessieux ne tardèrent pas non plus d'arriver à La Neuville. Aussi tous, de concert, dans ce pieux asile, se mirent-ils à bénir Dieu, qui donne la mort et qui vivifie, qui conduit aux portes du tombeau et qui en ramène.

CHAPITRE XXVII.

Sentiments d'humilité et de courage du V. Libermann au sujet de l'œuvre des missions d'Afrique. — Les Sœurs de l'Immaculée-Conception de Castres lui offrent leur concours. — La mission est confiée par le Saint-Siége à la Congrégation. — Le P. Tisserant, préfet apostolique meurt dans le naufrage du Papin. — Lettre du V. Père à Mme Tisserant. — Il se rend à Rome. — Guérison du P. Blanpin par la *Mère admirable.* — Mémoire à la S. C. de la Propagande. — Mgr Truffet, vicaire apostolique. — Opuscule du V. Père sur l'épiscopat, fait à sa demande. — Son départ, sa mort, deuil général. — Lettre du V. Père au roi de Dakar.

A l'époque où nous a conduits le récit des travaux du saint fondateur pour l'évangélisation de l'Afrique, se rapporte une lettre intime dans laquelle il épanche, à ce sujet, son âme tout entière. Plus que tout ce que nous pourrions dire, quelques extraits de cette lettre nous feront admirer les sentiments d'humilité et de générosité qui remplissaient son cœur, par rapport à l'Œuvre des noirs.

« On ne saurait concevoir », dit-il, « les douleurs de cœur, les déchirements, les accablements que me cause la sollicitude d'une entreprise aussi forte et aussi difficile, surtout depuis un an à peu près que je vois les difficultés énormes de la mission de la Guinée, mission que j'ai le plus à cœur. Quand je pense qu'un pauvre esprit comme le mien doit soulever tout ce pays, l'enlever au démon et le donner à Dieu, contrebalancer tous les obstacles, surmonter toutes les difficultés, trouver des moyens efficaces

pour opérer ce travail immense et procurer de la stabilité au bien, j'en suis à de grandes extrémités, et je ne sais comment je vis encore. Il faut avouer que c'est un triste levier dont la divine sagesse veut se servir pour soulever une si énorme masse. Je le dis franchement, si j'avais prévu ce que je vois maintenant, j'en aurais été effrayé et n'aurais osé entreprendre une chose si grande et si au-dessus de ma faiblesse. Maintenant je suis enchaîné, il faut que je marche. Je marcherai jusqu'à ce que ce corps de pourriture tombe en dissolution ; et alors Dieu trouvera un instrument plus solide et plus capable pour faire son œuvre.

« Quant à moi, j'espère qu'il me fera miséricorde ; mais il ne faut pas croire, cher frère, que ce soit à raison des grandes choses dont je suis chargé, car Dieu ne calcule pas la valeur d'un beau projet, mais les dispositions saintes du cœur. Du reste, pour mon propre avantage, je préfère infiniment mes douleurs et mes déchirements à la réalisation du plus grand succès. Je sacrifierai tout cependant pour obtenir ce succès. Mais, n'est-ce pas, ce succès ne sera pas récompensé ; au contraire, la satisfaction qui en résultera, s'il a lieu, sera toujours entaché de l'impureté d'un mauvais cœur et de l'amour-propre.

« Oh ! que l'on est heureux de se nourrir de la grâce divine dans le secret de son cœur, sans être exposé à la vue des hommes ! La croix, les peines de tout genre sanctifient les âmes ; mais les grandes entreprises les évaporent. Ceux qui font de grandes entreprises pour la gloire de Dieu ressemblent à ceux qui, dans les maisons des grands banquiers, sont chargés des comptes, et aux caissiers. Ils écrivent de grands chiffres, ils font de riches calculs ; il leur passe de grosses sommes entre les mains ; quand ils sortent du bureau, ils ont les poches vides. Ne vaut-il pas

mieux de beaucoup être un bourgeois aisé, d'une fortune médiocre ; l'argent qu'il compte est à lui... » (Lettre du 1er janvier 1845.)

Cependant, à mesure que les épreuves croissaient, le courageux fondateur grandissait à son tour et portait plus haut ses plans et ses espérances. La première secousse était à peine passée, qu'il descendit dans le Midi, visita diverses villes, cherchant dans les régions les plus chaudes et les plus salubres de la France, la place d'un vaste établissement, qu'il destinait à servir de maison d'acclimatement pour quelques indigènes, d'asile pour les missionnaires souffrants, d'école pour une éducation complète qui donnerait aux noirs tous les arts de la civilisation et développerait les vocations pour le sacerdoce et l'apostolat.

Ce fut alors qu'il se mit en relations avec les religieuses de l'Immaculée-Conception de Castres. La vénérable Mère supérieure, Mme de Villeneuve, s'associant à l'œuvre des noirs avec le dévouement qui a rempli sa trop courte carrière, prit dès lors l'engagement de fournir à la mission les Sœurs qui en sont, en ce moment, l'un des plus utiles auxiliaires, à Dakar, à Sainte-Marie de Gambie et au Gabon.

En attendant qu'il pût aller lui-même à Rome promouvoir les intérêts de cette chère et désolée mission, et celle d'Haïti, il y députa un de ses confrères de confiance, le R. P. Ignace Schwindenhammer, qui s'y rencontra avec Mgr Barron. Le vicaire apostolique ayant fait agréer sa retraite, la Propagande résolut de conférer le vicariat apostolique et l'administration de la mission à la Congrégation qui avait si chèrement payé les prémices de cet apostolat.

Outre le droit que donnaient tant de sacrifices, il fut

aisé au R. P. Ignace de montrer qu'une Congrégation seule pouvait continuer solidement l'œuvre commencée. Comment remplacer les missionnaires que la mort ou les maladies pouvaient enlever ? Comment leur accorder, au sein de la mission, des secours efficaces, et ménager aux convalescents un asile sur le sol natal, sinon par une corporation qui ait sans cesse des sujets prêts et dévoués, et une maison-mère qui leur soit toujours ouverte ? Les dangers spirituels auxquels expose un pays où les mœurs sont si différentes, les scandales publics très-fréquents, l'influence très-forte du climat sur toutes les facultés, exigent plus impérieusement encore la vie régulière d'une Congrégation.

En outre, le travail isolé d'un missionnaire séculier pourrait-il suffire aux études longues et continues qui sont indispensables pour saisir les innombrables langues de ces tribus, en fixer l'orthographe et les règles grammaticales, exprimer exactement les dogmes et les prières chrétiennes ? Enfin, comment obvier aux inconvénients des changements inévitables dans les chefs d'une mission pénible, et cependant conserver les traditions administratives, sans un corps religieux où tous les membres soient animés d'un même esprit et des mêmes vues, où le supérieur général puisse mettre les nouveaux supérieurs ecclésiastiques au courant des expériences antérieures, et éviter ainsi les modifications que l'inexpérience ou les idées individuelles pourraient vouloir introduire ?

La Congrégation du Saint Cœur de Marie fut donc agréée de Rome pour l'évangélisation de l'Afrique occidentale, le 16 janvier 1845. Le R. P. Tisserant, repoussé, comme nous l'avons vu, d'Haïti, sa patrie maternelle, fut investi du titre de préfet apostolique de la Guinée, et plusieurs Pères et Frères lui furent adjoints. Mais hélas ! il ne devait pas

même fouler de son pied cette terre après laquelle il soupirait, ni s'agenouiller sur la tombe de ses frères. Impatient d'arriver au milieu de ses chers Africains, il s'embarque le premier, après être allé recommander sa mission et sa vie à Notre-Dame des Victoires. Le navire à vapeur *le Papin*, sur lequel il est monté, parvient en vue de la côte de Mogador. Or, le 6 décembre 1845, sous le coup d'un vent d'ouest violent, le bateau s'engage dans un banc de sable. Il est onze heures du soir ; matelots et passagers, tout le monde est dans la consternation. L'intrépide missionnaire prend le commandement du vaisseau près de sombrer, pour sauver les âmes s'il ne pouvait sauver les corps. On le voit se fortifier dans une courte prière, dont le recueillement frappe tous les passagers. Il se relève pour parler à tous, et invoque en leur nom la sainte Vierge Marie, étoile de la mer ; il les conjure de penser au Seigneur Jésus qui peut, dans un moment, les juger, et les somme de se préparer, comme il se prépare lui-même, à paraître devant son tribunal.

Tous alors, ou à peu près tous, s'humilient devant Dieu, demandent et reçoivent l'absolution *in articulo mortis*. « Ce missionnaire », disait depuis un matelot sauvé du naufrage, « cette voix, ce geste, avaient quelque chose d'inspiré. Nous nous sommes souvenus que nous étions chrétiens, et nous avons voulu mourir en chrétiens. Qu'aurions-nous fait sans lui ? » ajoutait-il en pleurant.

Un pauvre Juif était là, sans aucune espérance, et pourtant criant qu'il ne voulait pas mourir ainsi. Tout à coup, il se jette dans les bras du P. Tisserant et, suffoqué de sanglots, le conjure de le sauver. « Hélas, mon ami », lui dit le missionnaire, « je ne puis rien contre la tempête, ni pour votre vie, ni pour la mienne. Et je ne puis rien pour votre âme auprès de Dieu, puisque vous n'êtes pas chrétien. —

Mais, si je reçois le Baptême, me promettez-vous que Dieu me pardonnera mes péchés et me recevra dans sa miséricorde? — Oh ! je vous le promets », lui dit le missionnaire, « le Seigneur vous fera miséricorde par les mérites de Jésus-Christ, son Fils, qui est mort pour tous, pour le Juif et pour le gentil, pourvu que vous croyiez en lui et soyez baptisé ». Le Juif alors tombe à ses genoux, déclarant qu'il veut croire et espérer comme lui.

Le passager qui a raconté cette scène présenta lui-même de l'eau au missionnaire, qui donna au néophyte le nom du patron de la veille, saint Nicolas. Peu après, la mer pénétrait dans l'intérieur, l'équipage se précipite sur le pont ; là une lame impétueuse emporte dans l'abîme le missionnaire, le néophyte et soixante-quinze passagers.

Coïncidence frappante, la vertueuse mère du missionnaire naufragé était alors occupée à préparer une neuvaine de prières pour les missions des noirs. Réunie à quelques pieuses dames, elle fit, pendant l'octave de l'Immaculée-Conception, que son fils devait célébrer au ciel, brûler constamment des cierges devant une image de Notre-Dame des Victoires dans son oratoire privé, à Paris. Ce fut encore aux pieds de Marie que le vénérable P. Libermann l'invita à aller puiser, comme lui, force et consolation dans cette cruelle épreuve : « Si nous avons besoin de soutien », lui écrivait-il, « ayons recours à la Vierge Marie, elle nous consolera et relèvera nos âmes abattues. Nous savons que c'est elle qui conduisait tous les pas de ce cher et fidèle enfant de son cœur. Nous sommes donc assurés que, si elle l'a engagé dans ce voyage désastreux, c'est pour lui ouvrir plus tôt la porte du séjour des bienheureux. Ce n'est pas lui qui est à plaindre : il possède maintenant ce qu'il désirait avec tant d'ardeur, et il nous laisse ici dans ce monde de peines et d'afflictions.

Mais consolons-nous ; notre temps aussi viendra, et nous aurons le bonheur de le rejoindre dans la gloire ». (Lettre du 1er janvier 1846.)

Dans le temps même que l'on pleurait, à La Neuville, la perte du P. Tisserant, la divine Providence y conduisait, pour le remplacer, un sujet de grande espérance. M. l'abbé Truffet, c'était son nom, avait été professeur de rhétorique au collége de Pont-de-Beauvoisin, en Savoie, son pays natal. Il avait tout quitté, à un âge mûr, dans le but de se vouer à l'apostolat. Venu à Paris avec le projet arrêté de se présenter au séminaire des Missions-Etrangères, une visite à Notre-Dame des Victoires lui inspira la pensée de poursuivre son voyage pour se retirer dans l'humble noviciat de La Neuville. Pressé, un jour, de rendre compte de ce qu'un ami appelait l'étrangeté de sa vocation, il lui répondit : « Quand Dieu a parlé, l'homme n'a plus qu'à s'agenouiller pour adorer ».

Plus confiant que jamais dans la bonté divine, le vénérable P. Libermann se rendit une seconde fois à Rome, au printemps de 1846, pour les intérêts des deux missions de la Guinée et d'Haïti. Malgré sa frêle santé, il crut devoir profiter de ce voyage pour parcourir quelques-uns des principaux diocèses de France et de Savoie et y faire connaître l'œuvre des noirs.

Il visitait les évêques et les supérieurs de séminaire, se contentant de leur donner les explications nécessaires, « sans chercher », comme il le disait, « à accaparer personne ». Partout, sur son passage, il répandit un tel parfum d'édification, que sa visite fut regardée comme une bénédiction, surtout dans les séminaires dirigés par la pieuse Compagnie de Saint-Sulpice. « Les Sulpiciens nous sont partout favorables », écrivait-il, « ils nous reçoivent comme des anges de Dieu ». Cependant, telle était son

humilité que, dans une lettre écrite de Marseille à l'un des siens, il demandait des prières « pour que sa pauvre âme ne souffrît pas trop de ce long voyage ». « Mais jusqu'ici », ajoutait-il, « la bonne Mère a, je crois, veillé sur moi ».

Le P. Blanpin, qu'une complète extinction de voix, occasionnée par les fatigues, avait contraint de revenir de Bourbon, l'accompagnait. A bout de remèdes, il devait retrouver la parole dans la Ville sainte, en s'efforçant de prononcer les saints noms de Jésus, Marie, Joseph, devant une image de la *Mère admirable*. Cette image, qu'on vénère aujourd'hui au couvent des Dames du Sacré-Cœur, avait été bénite quelques jours auparavant, par le glorieux pontife Pie IX, à la prière de la mère Makrena, cette sainte religieuse polonaise, dont les cruelles tortures, si généreusement supportées pour la foi, ont ému le monde catholique tout entier.

Arrivé à Rome pour la grande fête de saint Pierre, le saint fondateur soumettait, quelques jours après, à l'examen de la Propagande, un long et remarquable mémoire sur la mission d'Afrique, envisagée sous tous ses points de vue. Il y prend vivement en main la défense de ses chers noirs, et discute à fond les objections faites contre cet apostolat. Il énumère, sans toutefois les atténuer, toutes les difficultés, et propose les moyens d'en triompher. Selon lui, l'important est de s'appuyer, dès le principe, sur un plan général, stable, et d'en poursuivre l'exécution avec patience et persévérance. Ce plan doit avoir pour but final de constituer une société chrétienne complète, qui donne à ces peuples tout ce qui leur manque, non-seulement la foi et tous les biens surnaturels, mais l'agriculture, les arts, les métiers, les écoles; il faut tendre à ce que cette jeune Eglise n'ait pas seule-

ment des néophytes épars, des chrétientés isolées, un camp volant de missionnaires, mais encore des catéchistes, des apôtres, des religieux sortis de son sein.

Le Serviteur de Dieu reçut dans la Ville sainte, surtout auprès de la Sacrée Congrégation de la Propagande, l'accueil le plus favorable. « J'ai été parfaitement reçu à Rome », écrivait-il lui-même ; « et nous y sommes très-bien considérés. A la Propagande, on nous estime et on nous favorise. Le nonce du Saint-Père à Paris nous est aussi tout dévoué, et me dit toujours les paroles les plus encourageantes. Je sais bien qu'il ne faut nullement compter sur les créatures ; cependant, quand le Saint-Siége et ses représentants encouragent, c'est une satisfaction et une assurance de la divine volonté pour une âme chrétienne ».

Sa confiance ne fut pas déçue. La conclusion de l'important mémoire qu'il avait remis à la Sacrée Congrégation de la Propagande, ce fut l'érection d'un vicariat apostolique comprenant les Deux-Guinées et la Sénégambie, sur une longueur de 1,200 lieues de côtes, sans limites à l'intérieur (17 nov. 1846).

M. Truffet fut désigné pour être élevé à la dignité épiscopale, sous le titre d'évêque de Gallipoli, *in partibus infidelium*. Son sacre eut lieu le 25 janvier 1847, dans la même église de Notre-Dame des Victoires où il avait trouvé sa vocation à l'apostolat des noirs. Le pieux évêque d'Amiens, Mgr Mioland, qui avait accueilli avec tant de bienveillance, dans son diocèse, le berceau de l'Institut naissant, lui conféra la consécration épiscopale, assisté des évêques de la Mantchourie (Chine) et de Versailles. Le vénérable M. Des Genettes était là près du saint fondateur, l'âme remplie de joie.

A la prière de Mgr Truffet, le P. Libermann ébaucha un

petit travail sur l'épiscopat, qui devait servir à tous les évêques missionnaires appelés à se succéder dans la Congrégation. Voici à quelle hauteur de vues il savait s'élever, pour apprécier l'une des plus belles institutions du divin Fondateur de l'Eglise :

« Jésus », dit-il, « est la racine et le principe de la vie de la grâce, et les sacrements sont les canaux par lesquels il la transmet à tous les membres vivants de son Eglise. Mais ces canaux devant dériver de la source, il faut une chaîne qui les rattache au Fils de Dieu lui-même. Voilà pourquoi, avant de quitter le monde, il a établi le corps apostolique, auquel il a donné son Esprit de vérité, son Esprit vivificateur. C'est là le tronc du grand arbre, qui reçoit la séve de la racine et la transmet aux branches.

« Mais le Sauveur, dans son infinie sagesse, a voulu, en outre, que cette séve de vie eût son cours abondant jusqu'à la fin des siècles ; et, par suite, non content de donner son Esprit à ses apôtres, il leur a conféré le pouvoir de communiquer la puissance de vivifier le monde jusqu'à la consommation des siècles. Pour cela, il a établi le sacrement de l'Ordre dans le suprême degré, avec le caractère épiscopal. C'est la source, le premier chaînon de tous les autres sacrements, celui qui renferme tous les principes vivifiants posés dans l'Eglise de Dieu par son divin fondateur.

« Le foyer de ce feu, de cette lumière, la masse de cette séve d'esprit et de vie, résident dans la tête de l'épiscopat, dans le représentant suprême de Jésus-Christ. Là ils sont dans une plénitude entière. Dans les membres particuliers de l'épiscopat, ce feu, cette lumière et cette séve sont communiqués selon la mesure de leur cohésion avec leur chef suprême ».

Le Serviteur de Dieu trace ensuite, dans un tableau rendu vivant par les brillantes lumières de sa foi, la sublimité, les grâces, mais aussi les obligations redoutables du caractère épiscopal.

« Ce caractère », dit-il, « n'est pas donné pour celui qui en est revêtu, mais pour les âmes rachetées par le sang du Sauveur. S'attribuer par là une grandeur à soi-même, pour sa propre satisfaction et en harmonie avec sa propre vanité, ce serait le vol sacrilége d'un dépôt sacré, confié par la main du Fils de Dieu.

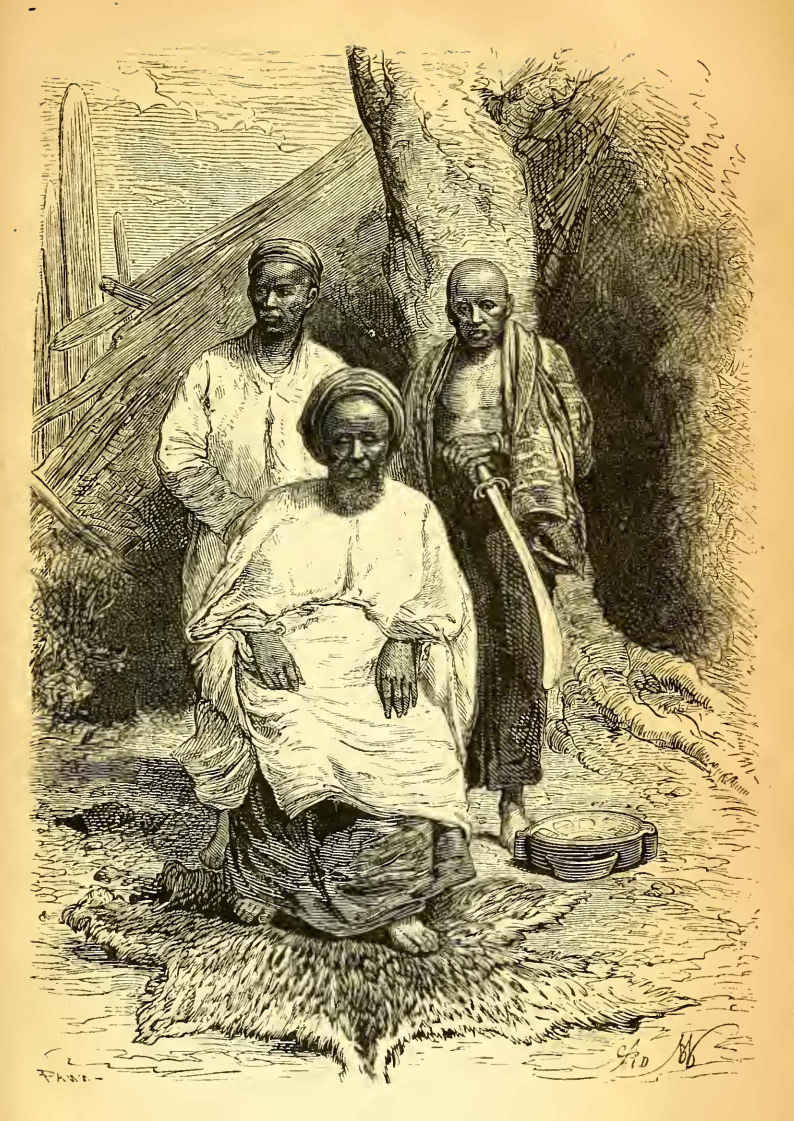
« Le caractère épiscopal renferme, il est vrai, une élévation, une grandeur et une gloire, une puissance et une domination, qui surpassent tout ce que l'intelligence humaine peut concevoir ; mais cette élévation est l'élévation de la sainteté de Jésus au milieu de ses élus ; cette puissance est la puissance de Jésus pour la destruction de toute puissance ennemie ; cette domination est la domination de Jésus pour féconder les âmes que son Père lui a données, par la grâce et la sainteté. Les dons élevés que renferme le caractère épiscopal étant un bien appartenant à Jésus-Christ notre Sauveur, l'homme ne doit donc, en aucune manière, en user comme de sa propriété, pour sa propre élévation ; mais il doit les employer pour répandre la grâce et la sainteté dans l'Eglise de Dieu. Rien d'ailleurs ne peut véritablement relever l'homme, sinon le sentiment de son propre néant, animé d'une sainteté véritable. S'il restait, au contraire, dans son orgueil, il ressemblerait à un cadavre qui serait revêtu d'or et de pierreries et couvert d'une mitre de gloire ».

S'identifiant avec tout ce qui concerne son Fils spirituel, devenu le chef d'une immense et laborieuse mission, le vénérable fondateur lui adresse cette touchante prière : « Monseigneur et ami des plus chers à mon cœur, je vous

supplie, lorsque vous serez dans les peines et les angoisses, de me le dire toujours, afin que j'y prenne ma part et que vous ne souffriez pas seul. Je ne vous demande pas de me donner part à vos joies et à vos consolations ; notre vie dans ce monde ne doit être et ne sera jamais une vie de joie et de consolation. Vous verrez que les joies seront pour vous, aussi bien que pour moi, à peu près nulles et toujours mélangées de peines. C'est et ce sera toujours là notre bonheur : souffrir pour l'amour de Jésus, et n'avoir aucune consolation pour notre soutien, mais son seul et unique bon plaisir ».

Le nouveau pontife avait à peine quitté l'autel, pour lui deux fois cher, de Notre-Dame des Victoires, qu'il écrivait aux évêques de la Savoie, en leur demandant une association de prières pour le salut de ses chers nègres : « Dieu a donné la race noire au Cœur immaculé de Marie, pour que cette race abandonnée reçoive l'effusion des trésors apostoliques que l'incarnation du Verbe et le jour de la Pentecôte renfermèrent dans le Cœur de la Mère de Jésus. Le mahométisme, qui a nié la divinité du Fils, doit recevoir de la Mère les premiers coups de la destruction qui lui est réservée. Le Cap Vert est le point extrême où l'islamisme soit arrivé vers le couchant : c'est de là que commencera son mouvement de retraite vers l'Arabie, son berceau, et, plus tard, sa tombe ».

Telles étaient ses légitimes espérances, et, dès que ses pieds eurent touché la terre africaine, il se mit à l'œuvre, avec l'intrépidité d'un apôtre, pour en préparer de loin la réalisation. Sa charité paternelle, sa bonté et sa douceur lui eurent bientôt gagné les cœurs si sensibles des noirs, tant païens que musulmans. Le nom de Mgr Truffet, de leur père bien-aimé, était dans toutes les bouches. Jour et nuit on venait voir et consulter le chef des mission-



ROI MUSULMAN D'AFRIQUE
avec ses deux principaux ministres



naires; et nul ne s'en retournait sans emporter le germe d'une conversion.

Mais, hélas ! six mois d'un aussi généreux apostolat en étaient le terme marqué à l'avance dans les conseils divins; et la victime fut frappée, pour être à son tour offerte en holocauste au Seigneur. (23 novembre 1847.) Ce fut un deuil général. Aussitôt que le bruit s'en répandit, on accourut en foule pour s'assurer de la vérité. Ce fut alors un spectacle navrant, qui toutefois ne laissait pas d'avoir sa part de consolation. « Comment ! il est mort, celui qui nous aimait tant !... Oui, cet homme nous aimait..., il est mort pour nous ». Ainsi s'écriaient, de concert, chrétiens et infidèles.

A cette nouvelle, le vénéré Père écrivit à ses enfants de l'Afrique : « Tout ce que je puis dire, tout ce que je puis faire, c'est de baisser la tête, de me prosterner, de m'humilier devant notre Dieu de grandeur et de miséricorde, et de lui dire que tout ce qu'il fait est bien fait. Il a voulu prendre cette victime, il a bien fait; et mon cœur se réjouit, non de ce qu'il l'a prise, cela me déchire l'âme, mais de ce qu'il a fait ce qu'il a voulu faire. J'ai l'intime conviction que ses desseins en cela sont des desseins de miséricorde et non de justice ». (Lettre du 15 janvier 1848.)

Il écrivit aussi à Eliman, roi de Dakar, à Soliman, son neveu, et à tous les chefs du peuple, qui, encore païens, avaient pleuré l'évêque de la Guinée. Voici quelques lignes de ces lettres, sorties d'un cœur d'apôtre :

« Salut et bénédiction de Dieu, père et vivificateur de toutes les créatures !

« Jésus-Christ, Fils de Dieu, Dieu des chrétiens est Dieu de tout l'univers ! Le Sauveur bien-aimé de tous les hommes est beau, grand, puissant, aimable, glorieux, miséricordieux; il est rempli d'amour pour tous les

hommes. Il aime tous les hommes également ; noirs comme blancs, tous sont ses frères bien-aimés. S'ils sont bons et pieux, ils doivent, après cette vie de douleur et de peine, jouir d'un bonheur sans mesure, dans son temple immense de gloire, qui est le ciel.

« Je suis serviteur de Jésus-Christ; il veut que j'aime tous les hommes, comme il les aime; mais il m'inspire un amour beaucoup plus vif et plus tendre pour ses chers frères, les hommes noirs.

« Mon âme a été brisée de douleur, non pas seulement parce que le bon évêque que nous avons perdu a été pour moi un ami de cœur, mais surtout parce que vous n'avez plus celui qui vous aimait si tendrement, celui qui aimait tous les hommes noirs. Je voudrais que vous pussiez voir cette douleur dans mon cœur, parce que mon cœur est à vous. Mon cœur est aux Africains !... » (Lettre du 31 janvier 1848.)

CHAPITRE XXVIII.

Mgr Bessieux, nommé vicaire apostolique de la Sénégambie et des Deux-Guinées, avec Mgr Kobès, pour coadjuteur. — Pensées et avis du vénérable Père sur l'œuvre des missions. — Comment il sanctifiait ses souffrances, en les offrant à Jésus pour les âmes. — Ses *Instructions aux missionnaires*. — Extension des missions d'Afriqne. — Prêtres et religieuses indigènes. — Missions d'Australie, de la Guyane et des colonies anglaises.

En annonçant au cardinal-préfet de la Propagande la mort de Mgr Truffet, le saint fondateur demanda qu'il fût désormais nommé deux évêques pour cette immense mission des Deux-Guinées et de la Sénégambie, l'un comme vicaire apostolique et l'autre comme son coadjuteur ; ce qui lui fut facilement accordé. Le premier fut Mgr Bessieux, qui, depuis l'origine de la mission, n'avait cessé de lutter, de souffrir et de travailler pour le salut

des pauvres noirs. Il fut sacré à Paris, dans la chapelle du séminaire du Saint-Esprit, le 14 janvier 1849, par Mgr Parisis, évêque de Langres, ami dévoué de la Congrégation. Il était encore en Afrique, lors de sa nomination, ce qui fit retarder la cérémonie. Son coadjuteur fut Mgr Kobès, originaire de Strasbourg, où il reçut la consécration épiscopale, le 30 novembre 1848, des mains de Mgr Raess. Le saint fondateur se rendit en Alsace pour assister à son sacre, et voulut faire lui-même sa première tonsure d'évêque.

« Pauvre mission de la Guinée ! » écrivait-il en annonçant aux communautés d'Afrique le départ des deux évêques, « ses souffrances sont enfin terminées, je l'espère. Les missionnaires souffriront toujours, autrement ils ne seraient pas missionnaires ; mais la mission marchera désormais vers son but, avec la grâce de Dieu et la fidélité que vous y apporterez. Soyez sincèrement attachés et soumis à vos deux évêques. Ils sont au milieu de vous ce que Jésus-Christ était au milieu des apôtres ; soyez auprès d'eux ce que les apôtres étaient auprès de Jésus-Christ : ce seul mot renferme tout ». (Lettre du 7 février 1849.)

Il insistait beaucoup sur l'union des missionnaires entre eux et avec leurs évêques ; et il n'avait pas moins à cœur que les uns et les autres demeurassent toujours unis à la Maison-Mère de l'Institut ; en toute circonstance, il en inculquait la nécessité. « La Maison-Mère », disait-il souvent, « c'est le cœur et la tête de la Congrégation ; il faut donc s'y tenir bien uni, comme la Maison-Mère est unie à Rome, qui est à elle-même sa tête et son cœur ». Il n'omettait rien d'ailleurs pour entretenir et cimenter cette union. Il communiquait à tout l'Institut les nouvelles réciproques des missions et des communautés de France et des colonies.

Uni d'esprit et de cœur à ses enfants, il se dédommageait de ne pouvoir partir avec eux pour l'Afrique, en unissant ses souffrances à celles des missionnaires éprouvés par le climat ou la maladie en ce pays. Il refusa un jour de se laisser couper, sous la plante des pieds, des cors qui lui rendaient la marche très-pénible, disant « que ce n'était rien en comparaison de ce qu'avaient à souffrir ses pauvres enfants d'Afrique, qu'il voulait aussi endurer quelque petite chose avec eux ». — « Désormais », leur écrivait-il en 1851, « j'ai la gloire de me dire aussi africain et plus africain que vous tous ; car j'ai eu toutes les maladies de l'Afrique. Il y a six ou sept ans, c'était la dyssenterie ; l'été dernier, j'ai commencé par une fièvre pernicieuse et fini par une fièvre hépatique. Oh ! que je voudrais pouvoir passer quelque temps au milieu de vous, pour *travailler et souffrir avec vous*, connaître mieux vos travaux et vos peines, vous consoler et vous encourager davantage ! Mon esprit et mon cœur sont bien souvent avec vous, et je puis me rendre ce témoignage que je n'offre pas une seule fois le saint sacrifice de la messe, sans m'occuper vivement de vous auprès de Dieu ; et, si j'étais seulement un peu meilleur, vous seriez comblés de grâces... »

Tel était son langage ; mais en réalité quel homme fut jamais plus saint au milieu des souffrances, plus uni à Jésus crucifié ? Déjà, à Saint-Sulpice, M. Pinault le citait comme un modèle de patience. « Il n'était pas nécessaire », disait-il, « d'être un homme bien spirituel pour voir que c'était Notre-Seigneur lui-même qui souffrait dans notre bon Libermann. Il se livrait à ses souffrances en union avec ce bon Maître ; et le Père céleste devait dire de lui à ses anges : « Voyez mon Fils bien-aimé qui souffre dans cette âme ; oui, voilà bien sa patience inaltérable, sa douceur d'agneau ».



MONSEIGNEUR BESSIEUX,

Vicaire apostolique des Deux-Guinées, mort à Sainte-Marie du Gabon le 30 avril 1876.



A ces souvenirs, recueillis de la bouche du vénérable Sulpicien, se rapporte le témoignage suivant d'un des siens qui a vécu longtemps près de lui. « Il se montrait, dit-il, d'une patience à toute épreuve dans le support de sa maladie, jusque-là qu'il endurait, sans paraître les ressentir, les remèdes les plus violents. J'ai vu, par exemple, lui appliquer des compresses sortant de l'eau bouillante, et telles qu'on avait peine à les tenir un instant à la main; eh bien, non-seulement le saint malade ne poussait pas une plainte ; mais, sans avoir l'air de prendre garde au mal qu'il ressentait, il continuait à tenir la conversation ouverte et paisible avec ceux qui l'entouraient. Une fois, par une fâcheuse erreur, quelqu'un peu expérimenté lui avait appliqué, au lieu d'un cataplasme adoucissant, un large sinapisme. Quand on reconnut la chose, le malade avait déjà une large plaie; et il n'eut ni reproche ni plainte à adresser à celui qui avait si mal compris l'ordonnance de l'infirmier.

« Sa pauvre santé ne l'empêchait que bien rarement de poursuivre son travail. Ne pouvait-il plus absolument écrire ? Alors il dictait, en se promenant lentement dans sa chambre. De temps en temps sa figure pâlissait, la contraction de ses traits dénotait une recrudescence de la douleur, il pressait de ses mains sa tête couverte d'une barrette bien fourrée, et je le surprenais jetant quelques regards furtifs sur une peinture de sainte Catherine de Sienne au front ceint d'une couronne d'épines. Alors même qu'il était forcé de garder le lit, il n'en continuait pas moins à s'occuper de la marche des affaires ; il donnait ses idées, puis se faisait lire la rédaction ».

Il rappelait aux siens, par les exemples de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, que l'apostolat de la souffrance est infiniment plus utile — ce sont ses propres

expressions — que celui de la prédication et de l'exercice des autres fonctions sacrées pour le salut des âmes. « Voyez », disait-il, « le Cœur immaculé de Marie ; que de souffrances il a endurées pour le salut du monde ! Marie n'est point allée prêcher l'Evangile de son Fils, mais elle a souffert dans son Cœur : voilà l'unique apostolat de Marie. Eh bien ! n'était-il pas plus grand que celui de tous les apôtres ? Et Jésus lui-même, qui a laissé à ses apôtres des travaux et des succès incomparablement plus considérables que ce qu'il a bien voulu faire lui-même, a surtout voulu souffrir pour le salut du monde, et il est mort pour lui procurer ce salut. Vous voyez donc que le véritable apostolat consiste dans les souffrances ».

« Si vous saviez », leur écrivait-il encore, « quelle est la valeur de la patience parmi les vertus apostoliques, vous vous emploieriez de toutes les puissances de votre âme pour l'obtenir. Si vous savez saintement patienter, vous êtes sûrs du succès et d'un succès solide et stable. Soyez assurés que tout ce qui est emporté d'assaut n'est ni solide ni stable. La feuille de Jonas a crû dans une nuit et péri dans une autre nuit. Les herbes qui croissent vite acquièrent peu de développement et se détruisent promptement ; les arbres dont la croissance est lente deviennent grands, puissants, et durent des siècles ».

Ne pouvant diriger chacun de ses missionnaires, selon qu'il l'eût désiré, par lettres particulières, il rédigea une série d'instructions, sous le titre d'*Instructions aux missionnaires*. C'est comme le résumé de toute sa doctrine spirituelle, complétée par une plus longue expérience des hommes et des choses, et appliquée à la vie pratique du missionnaire religieux. Il y montre, en particulier, comment la vie religieuse et de communauté offre à l'ouvrier apostolique un moyen puissant de se sanctifier lui-même, et,

par suite, de faire beaucoup plus de bien auprès des âmes.

Voici avec quel langage plein d'affection sainte, en même temps que d'humilité, de zèle ardent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, le vénérable Père annonçait ce travail à ses missionnaires :

« Mes bien-aimés Confrères,

« Depuis bien longtemps, je nourris dans mon cœur un ardent désir de vous transmettre quelques instructions détaillées, qui puissent vous servir pour la consolation de vos âmes, pour votre soutien dans la voie de la perfection. J'ai honte, très-grande honte de vous parler de perfection, moi qui ne fais rien, à vous qui vous immolez sans cesse à la gloire de notre Dieu et pour le salut des âmes ; moi que le divin Maître trouve indigne de participer à ses glorieuses douleurs, à vous qui ne vivez que de souffrances! Mais, bons et chers frères, ne méprisez pas la parole de votre pauvre et misérable père, parce qu'il n'a pas plu à Dieu de le doter aussi abondamment que vous du don des souffrances. Il vous a de toute éternité désignés comme des victimes, qui doivent être immolées au salut des âmes très-misérables, très-corrompues et livrées au démon depuis l'origine du monde ; et pour cela il vous dote de surabondantes souffrances, et par ces souffrances, il veut vous élever à un grand degré d'amour et de sainteté. Aussi, tout en étant parfois accablé de tristesse, je surabonde de joie, à la pensée de vos continuelles douleurs et afflictions, parce que je sais que la vie de ce monde n'est qu'une vaine ombre, un songe qui passe ; je sais que vous n'en faites pas grand cas ; je comprends trop vivement, trop intimement, l'immense bonheur d'une âme qui souffre pour la gloire de son Dieu, d'une âme sanctifiée par ces saintes souffrances.

« S'il n'a pas plu à Dieu de me donner la grâce inappré-

ciable des souffrances de son Fils bien-aimé, parce qu'il n'a pas voulu faire de moi une victime pour les âmes délaissées, il m'a donné celle de diriger dans sa voie les serviteurs qu'il s'est choisis dans cette fin, et qu'il veut sanctifier ainsi pour le salut de ces pauvres âmes.

« En considérant l'ordre de la grâce dans ce monde, je suis plus que vous, et vous devez écouter ma voix comme celle de Dieu ; car c'est lui qui parle par moi ; sa divine grâce est avec moi, elle anime ma parole, et cela toujours dans le même but, pour votre sanctification, et pour celle des âmes au salut desquelles il vous immole. Dans l'ordre de la gloire, quand nous aurons le bonheur d'y être admis, les choses seront changées ; là, vous serez plus que moi, parce que vous avez maintenant le bonheur de participer aux souffrances de Jésus-Christ, source et principe de notre élection et de notre sanctification. C'est ainsi que s'accomplira sa divine parole : *Erunt novissimi primi et primi novissimi...* »

Dans le cours de ces instructions, en montrant pourquoi et comment la sainteté est nécessaire dans les ouvriers évangéliques, il rend comme sensible le mécanisme divin de l'œuvre par excellence de la conversion des âmes.

« Le retour des hommes pécheurs », dit-il, « dépend de la sainteté de ceux envoyés par Jésus pour les prendre par la main et les conduire à leur maître ; et cela, pour trois raisons : — 1° Ces hommes pécheurs sont tenus dans leur péché par tous les points de contact de leurs âmes ; tous leurs sens sont enlacés par le démon et par la chair ; ils ont besoin que la parole de Dieu entre en eux par tous les pores, pour les détacher du péché, les délier du lacet du démon. L'envoyé de Jésus-Christ qui n'a que la parole de sa bouche devient impuissant ; cette parole entre par les oreilles et s'évapore au milieu de la chaleur des pas-

sions. Il faut qu'il parle aux sens par la sainteté éminente de sa vie, qui, jointe à la parole de la bouche, pénètre en eux par tous les sens. — 2° Le démon est tout-puissant dans ces âmes abîmées dans le péché ; armé de toute sa puissance tyrannique, il les resserre dans les étreintes des passions et dans les ténèbres de la superstition. Pour débusquer ce fort armé, il faut une puissance plus forte que la sienne ; cette puissance ne peut être que l'esprit de la sainteté de Jésus. Or, si l'homme envoyé par Jésus est en partie sujet de l'ennemi, comment pourra-t-il le vaincre ? Il faut donc qu'il soit revêtu du bouclier et de la cuirasse de la sainteté, qu'il soit animé, vivifié, fortifié par l'esprit sanctificateur de son Maître, et qu'ainsi armé et vêtu, il s'élance dans le combat, faisant vibrer l'épée de la parole de Dieu tout-puissant. L'enfer tout entier se lèverait contre lui, qu'il serait victorieux. Mais, s'il reste homme de la nature, homme faible et imparfait, il passera misérablement sa vie dans l'inutilité, et fera languir la toute-puissance divine mise à sa disposition pour terrasser les ennemis de Jésus-Christ. — 3° Les hommes pécheurs ne jouissent pas des mérites de la Rédemption, parce qu'ils ne viennent pas à Jésus-Christ pour en recevoir le bénéfice ; ils ne viennent pas à lui parce qu'ils ne croient pas en lui, ni en ses divins mérites ; ils ne croient pas, ou parce que le démon et leurs passions les empêchent de croire, ou parce qu'ils n'écoutent pas ; et alors ils n'écoutent pas, parce que le démon et leurs passions les empêchent d'écouter. Et ainsi, noyés dans leur ignorance et dans leurs péchés, ils n'ont aucun mérite à offrir pour obtenir la première grâce de leur retour, il faut qu'un autre la mérite pour eux et la leur attire. Cet autre est celui qui leur est envoyé ; il faut donc que celui qui est envoyé soit saint. Cette sainteté fait partie de sa mission.

« Jésus-Christ nous envoie comme il a été envoyé. Notre mission est la sienne, c'est Jésus qui vit dans ses envoyés, qui souffre dans ses envoyés, qui attire les âmes à Dieu son Père, et leur communique les grâces par ses envoyés. Or, pour que Jésus vive dans ses envoyés, et fasse toutes choses en eux et par eux, il est nécessaire que ceux-ci vivent en lui, soient unis avec lui dans leur vie, leurs souffrances et leur action apostolique ».

Pour l'acquisition de cette sainteté, le vénérable Père pose en principe la nécessité de l'abnégation ; question capitale à ses yeux, et à laquelle il consacre un long chapitre.

« L'usage des créatures », dit-il, « renferme désormais pour nous deux grands dangers, auxquels nous succomberions infailliblement étant abandonnés à nous-mêmes : le danger de donner directement la mort à notre âme, et celui de diminuer en nous la vie de Dieu, ce qui aboutit souvent, d'une manière plus ou moins éloignée, à la séparation de Dieu, qui est la mort de l'âme.

« Pour contre-balancer tant de maux, et lutter contre tant d'ennemis, Dieu nous a donné le secours puissant de sa grâce, et, de plus, il a mis en notre pouvoir un moyen de lutter avec avantage et de nous assurer de la victoire, en nous rendant fidèles à sa grâce. Pour lutter contre la mort, et même pour ressusciter à la vie lorsque notre âme est morte à Dieu dans l'usage mauvais des créatures, il nous a donné ses lois. *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata. Non occides, non furtum facies, etc.*, — voilà pour le strict et rigoureux nécessaire ; c'est le morceau de pain qui empêche l'homme affamé de mourir. C'est une barrière, une limite rigoureuse que Dieu a placée entre la vie et la mort : un frein que Dieu a mis à nos vices et à nos passions, pour les empêcher de nous précipiter dans

l'abîme. Pour nous donner une garantie forte et assurée contre la mort, pour guérir les maladies et les faiblesses de nos âmes, et en général de toutes nos facultés, et pour rétablir en nous la perfection de la vie divine, il nous a enseigné l'abnégation entière de nous-mêmes, et, par suite, de toutes jouissances dans les créatures. *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, tollat crucem suam et sequatur me.*

« Pour que cette abnégation ait un succès complet, il faut qu'elle soit elle-même complète, qu'elle s'étende à tout le mal qui est en nous, qu'elle attaque l'ennemi sur tous les points de sa défense ; et les forts qu'on ne peut emporter d'assaut tout de suite, il faut au moins les serrer de près et les bloquer avec soin. Je veux dire, par tout cela, qu'il faut renoncer à l'usage de tous les objets dont nous pouvons nous priver, afin de retrancher les impressions naturelles et défectueuses qu'ils font sur nous. Pour ceux dont il n'est pas dans l'ordre de la volonté de Dieu que nous nous séparions, ou qui se rencontrent dans les habitudes ordinaires de la vie ou de la position où nous sommes, il faut éviter de savourer les impressions agréables qui en résultent, soit pour les sens extérieurs ou intérieurs, soit pour l'âme ; il faut de plus prendre garde de s'attacher à ces objets. L'ennemi étant ainsi cerné, il ne reste plus qu'à exercer une paisible vigilance sur soi-même. Pour les défauts et les vices, il y en a qui peuvent et doivent être retranchés entièrement, et il faut y mettre vigoureusement la main. Il y en a d'autres, par exemple l'orgueil et les défauts enracinés de caractère, qui ne s'enlèvent pas si facilement ni si vite ; il faut avant tout les cerner et leur couper les vivres, en retranchant tout ce qui peut leur servir d'aliment, et tout ce que nous pouvons y trouver d'agréable, puis accepter en esprit d'abnégation les chocs continuels que nous en éprouvons et le travail qu'exige de

notre part la continuité des résistances que nous avons à y opposer.

« Dans tout l'ensemble de ce combat, il faut que nous soyons pleins de ferveur, d'énergie et de constance, comptant sur Dieu et sur sa divine grâce. Celui qui entreprend de marcher dans la voie de l'abnégation parfaite, et qui y va faiblement, nonchalamment ou superficiellement, n'avancera pas et souvent n'aura la pratique de l'abnégation que dans son imagination, sans aucune réalité. Du reste, ce combat universel n'a rien qui effraie les âmes ferventes et énergiques, les âmes qui comprennent le besoin d'être tout à Dieu, qui savent que, depuis la venue du divin Sauveur, ou depuis que sa venue a été annoncée par son précurseur, le royaume de Dieu souffre violence, et ceux qui emploient cette sainte violence l'emportent. Mais il y a des âmes attachées aux jouissances de la terre; d'autres qui sont pusillanimes ; elles trouvent des obstacles insurmontables, qui n'existent que dans la faiblesse du cœur et de l'imagination ».

Ainsi qu'on le voit par les extraits que nous venons de citer, le but du vénérable Père, celui qu'il poursuivait avant tout, c'était cette sanctification des siens. « Car », leur écrivait-il, « Dieu nous montre avec évidence que sa volonté est que nous sauvions l'Afrique plutôt par notre sanctification que par notre zèle. Mettons donc un soin tout particulier à la pratique des vertus religieuses et sacerdotales. Cela d'ailleurs n'empêchera en aucune manière l'exercice du zèle apostolique, mais, au contraire, lui donnera plus de consistance et de perfection. C'est la marche qu'ont suivie les saints religieux qui ont converti l'Allemagne et l'Angleterre ; c'est celle que Dieu veut que nous suivions ; c'est la seule qui attirera ses bénédictions sur nos travaux ».

Il apprenait à ses fils spirituels à sanctifier leurs labeurs, en ne s'appuyant que sur Jésus et Marie, en suivant la marche de la divine Providence sans jamais la précéder, priant ou travaillant, défrichant ou moissonnant selon le bon plaisir divin, se dévouant et se conservant à la fois pour les âmes. « Sacrifier sa vie », dit-il, « pour le salut d'une seule âme est sans doute une chose excellente ; mais la conserver pour le salut de cent autres est encore mieux. Ne craindre ni la maladie, ni la mort, c'est le fait d'un missionnaire zélé et dévoué à Dieu seul ; mais prendre les précautions convenables pour la conservation de ses forces, afin de sauver un plus grand nombre d'âmes, c'est le fait d'un missionnaire qui joint une prudence parfaite à un zèle parfait ; c'est le véritable dévouement ».

Pour ménager la santé et la vie de ses missionnaires, non moins que pour étendre et multiplier leur action, il donnait tous ses soins à l'œuvre du clergé indigène. Il terminait ainsi une longue lettre aux élèves du petit séminaire de Dakar : « Je vous envoie à chacun », leur disait-il, « un petit crucifix, pour vous montrer que je vous aime et combien je désire que vous soyez bons, pieux et sages ; soyez-le et le bon Dieu vous bénira... Mon cœur vous embrasse, vous donne le baiser de paix, et souhaite ardemment que vous soyez toujours de vrais et de saints enfants de Jésus et de Marie ».

De cet établissement et de celui de Sainte-Marie du Gabon sont en effet sortis des catéchistes, des Frères et des prêtres indigènes, qui concourent avec zèle à l'évangélisation de leurs compatriotes. Il y a plus, la mission d'Afrique a vu germer une Congrégation de religieuses indigènes, les filles du Saint Cœur de Marie, qui se dévouent aussi à la régénération de ce pays, de concert

avec les Sœurs de l'Immaculée-Conception de Castres et de Saint-Joseph de Cluny.

S'entretenant avec les siens des immenses difficultés de la mission d'Afrique, le vénérable Père avait dit qu'il s'écoulerait bien trente années avant qu'on y vît des fruits solides et un peu importants. Mais, après ce laps de temps, il espérait que cette malheureuse terre africaine commencerait à être sérieusement travaillée. Or, l'événement est venu, grâce à Dieu, justifier ces prévisions.

Depuis la mort du saint fondateur, l'œuvre des missions d'Afrique est devenue un grand arbre. Sa croissance, comme l'avait dit le vénérable Père, a été lente ; mais aujourd'hui, après trente années de labeurs, comme il l'avait pareillement annoncé, cet arbre a jeté de profondes racines ; et de divers côtés, au Sénégal et en Sénégambie, à Sierra-Leone et au Gabon, au Congo et au Zanguebar, sur la côte orientale d'Afrique, il étend au loin ses rameaux protecteurs, pour y abriter les innombrables familles de la malheureuse postérité de Cham.

Déjà, chose remarquable, à la mort du vénérable Père, il se produisait des bouleversements extraordinaires dans les divers petits royaumes de la Sénégambie ; bouleversements qui préparaient les voies à l'évangélisation de ces contrées infidèles. « A cette époque, en effet », dit l'un des missionnaires, « tous les rois de ces côtes moururent, après un long règne, dans l'espace d'une année. Elimane, roi de Dakar ; Daniel Maïssa Tende, roi du Kayor et du Baol, qui avait fait arrêter le P. Arragon et le Frère Siméon, et piller par ses Tiédos notre maison de Mbour, en 1850 ; Amat Diouf, roi de Sine, qui avait fait partir la communauté de Saint-Joseph, et le gros Balé, roi de Saloum ; quelque temps après encore, mourut en exil la dernière reine de Walo, Ndiombotte.

« De grandes guerres, dans leurs royaumes, ont suivi de plus ou moins près leur mort, excepté à Dakar et à Sine, où il y a des missionnaires catholiques. Un confrère m'écrivait de Sainte-Marie de Gambie, au commencement de 1853 : « Nous sommes au milieu de la guerre, le royaume « de Kombo et le royaume de Barre sont en proie à la « guerre civile. Les Tiédos se battent contre les Marabouts ; « ils usent à l'égard des vaincus de représailles horribles ». Ces peuples de Kombo en vinrent même aux prises avec les protestants, les inquiétèrent fort et l'auraient fait plus longtemps, si ceux-ci n'eussent appelé le secours des catholiques. Puis, peu après, chez les fanatiques de l'intérieur, on a vu le mahométisme en guerre de destruction avec lui-même, depuis le départ des missionnaires de Galam.

« Le fameux Aladhi, sous prétexte d'étendre sa réforme, promenait un brigandage affreux d'un pays à un autre, pillant et massacrant, ne laissant derrière lui qu'une désolation, qu'une famine plus affreuse encore que lui-même. Mais, grâce à Dieu, toujours il a été réduit à fuir devant les chrétiens. Et maintenant les yeux se dessillent, ces pauvres peuples, même ses adeptes, ne voient plus dans le faux prophète qu'un fameux brigand, avide de proie.

« Enfin, après la mort de Daniel Maïssa Tende, la guerre civile a éclaté entre les deux royaumes du Kayor et du Baol, qu'il avait réunis, et dans chacun d'eux en particulier. Tous les principaux dignitaires de son règne de despote sont morts misérablement ».

A l'époque où Saint-Domingue se fermait au zèle des missionnaires du Saint Cœur de Marie, et où la mission d'Afrique se relevait à peine de ses premiers désastres, Mgr Brady, récemment nommé évêque de Perth en Australie, vint demander au vénérable Père sa coopération pour l'évangélisation de son lointain diocèse. Sa demande

était appuyée d'une lettre de recommandation du cardinal préfet de la Propagande. Le Serviteur de Dieu crut voir, dans cet ensemble de circonstances, un indice suffisant de la divine Providence pour l'acceptation de cette mission nouvelle, où deux millions de sauvages, d'après les renseignements fournis, étaient entièrement dépourvus de secours religieux.

Il y envoya donc trois missionnaires, les Pères Thevaux, Thiersé et Bouchet, avec deux Frères coadjuteurs (1846). Mais hélas ! cette dernière entreprise devait encore ajouter au calice d'amertume du saint fondateur et aux épreuves de sa Congrégation. En effet, après une longue traversée de plus de trois mois, le Père Bouchet mourut en arrivant à Perth (1). Puis ses deux confrères, après avoir parcouru en tous sens le district qui leur était assigné, constatèrent, à leur grande surprise, qu'au lieu de deux millions d'âmes qu'ils étaient venus chercher, il y avait à peine quelques centaines de sauvages éparpillés sur une vaste étendue de pays. Enfin, l'argent et les vivres étant venus à leur manquer, ils connurent tout ce que la faim et le dénûment ont de plus pénible. « On les a laissés dans une telle misère », écrivait le vénérable Père, « que je suis dans la plus grande crainte de les voir périr d'inanition. Le récit de leurs privations m'a tiré les larmes des yeux. J'espère cependant dans la bonté de Dieu ; il aura soin de ses serviteurs ». Ils reçurent, en effet, à la suite d'une neuvaine à saint Joseph, des secours inattendus dans leur détresse.

(1) Le P. Bouchet avait eu connaissance de sa fin prochaine dès leur départ de Londres, le 24 septembre précédent, fête de Notre-Dame de la Merci. Ce jour-là même, il avait dit à ses confrères « qu'il verrait l'Australie, mais qu'il y mourrait peu de jours après son arrivée » ; il leur avait également annoncé les principales circonstances de ce qui devait leur arriver en ce pays.

Cependant, la Propagande ayant été informée de cet état de choses, le cardinal préfet manda au saint fondateur qu'il pouvait, en semblables conjonctures, disposer de ses missionnaires pour une autre mission. Et nous avons vu, en son lieu, comment ce fut un trait de la Providence pour Maurice, où les Pères Thevaux et Thiersé, en quittant l'Australie, vinrent prêter leur concours au Père Laval, l'apôtre de l'ancienne île de France.

Quelques années après, à la demande de M. l'abbé Dossat, préfet apostolique, le vénérable Père entreprit la mission de la Guyane, mission qui devait aussi être marquée du sceau de la croix, mais produire ensuite des fruits au centuple. Au bout de trois mois, le supérieur, homme de grande espérance, succombait aux ardeurs d'une mauvaise fièvre du pays. Le P. Thoulouze avait occupé à la cathédrale de Viviers une position honorable, avant de venir solliciter, à un âge mûr, la faveur d'être employé, sous une règle, à l'évangélisation des noirs. Il se faisait remarquer par une grande piété et un amour tout filial envers la très-sainte Vierge. Et ce fut le jour même de Notre-Dame du Mont-Carmel, sous les bannières de laquelle il avait enregistré grand nombre d'associés, qu'il rendit paisiblement son âme à Dieu.

A la nouvelle de sa mort, le saint fondateur fut atterré ; ce ne fut toutefois qu'après trois jours qu'il accorda quelque soulagement à sa douleur, en s'épanchant au milieu des siens. « Il faut enfin », leur dit-il, « que je vous ouvre mon cœur; car mon âme est déchirée ». Puis il annonça la mort du pieux supérieur et missionnaire, avec un sentiment de peine inexprimable. « Je suis crucifié », ajouta-t-il ; oui, je suis crucifié ! Mais je ne m'en plains pas; pourvu que les âmes en profitent, et que le bon Dieu en soit glorifié ! » « Que le saint nom de Dieu soit béni », écrivait-il

encore, à ce sujet, à Mgr Kobès; «il est le maître de nos hommes comme de nos œuvres... Je suis trop heureux d'avoir une douleur à lui offrir... Y a-t-il quelqu'un parmi nous qui soit en état d'être supérieur, ou il meurt, ou il tombe malade. Faut-il nous tourmenter pour cela ? Non certes; il faut attendre les moments de Dieu en paix et humilité ».

Ces moments de Dieu vinrent en effet, non toutefois sans avoir été achetés par d'autres sacrifices encore ; et, depuis de longues années déjà, les fils du vénérable Père voient les bénédictions divines se répandre sur leurs travaux, à la Guyane, pour le salut d'un grand nombre d'âmes.

Le saint fondateur, qui ne mettait pas de bornes à l'essor de son zèle, eût voulu pouvoir atteindre, par de plus vastes plans, toutes les colonies européennes, sans excepter celles de l'Angleterre. Il écrivit en ce sens au cardinal Wiseman ; il entretenait depuis longtemps des relations avec un zélé prêtre irlandais, le R. P. Hand, qui a fondé, près de Dublin, un établissement pour envoyer des prêtres dans les colonies anglaises. Dans une lettre au premier, il déclarait que, si on le désirait, ses missionnaires pourraient se faire naturaliser anglais; «car», ajoutait-il, «en nous dévouant au salut des âmes dans les pays étrangers, nous faisons abnégation de tout, et nous abjurons toute pensée politique, pour ne chercher que la gloire de Dieu et le bien des âmes délaissées, pour lesquelles notre œuvre est instituée ».

CHAPITRE XXIX.

Acquisition par le vénérable Père de l'abbaye de Notre-Dame du Gard. — Scolasticat, noviciat des Frères. — Le V. Père, modèle pour tous. — De l'ancienne Congrégation du Saint-Esprit. — Rapports avec celle du Saint Cœur de Marie, pour sa fin et ses œuvres. — Fusion providentielle des deux Sociétés. — Le P. Libermann, élu supérieur général. — Mgr Monnet, ancien supérieur du Saint-Esprit, vicaire apostolique de Madagascar. — Ce qu'a fait le vénérable Père pour les colonies. — Rapports avec l'archevêché de Paris. — Fondation des évêchés coloniaux.

Cependant, les premières épreuves de la mission d'Afrique, loin de tarir et de diminuer la source des vocations pour l'Institut naissant, semblaient les attirer avec plus d'abondance. Le saint fondateur voyait accourir vers lui de nombreux disciples, parmi lesquels étaient des jeunes gens d'espérance qui n'avaient pas encore fait leurs études théologiques; ce qui, jusque-là, n'avait été qu'une exception assez rare. Il devenait dès lors nécessaire de les former à part, avant leur admission au noviciat et à la profession religieuse. La divine Providence y pourvut.

Les Trappistes de Notre-Dame du Gard (1) ayant vu leur clôture traversée par une ligne de chemin de fer, se retirèrent à Sept-Fons, au diocèse de Moulins, et le P. Libermann put acquérir ce pieux asile, témoin, durant tant d'années, des prières et des pénitences de ces saints religieux. En 1835, durant son séminaire, lors d'une excursion de vacances dont nous avons parlé, il était allé visiter cette solitude, et avait écrit : « Je suis en ce moment à Amiens. J'ai été hier à la Trappe. Vraiment, je ne sais comment on peut avoir le courage de s'amuser, après qu'on a vu ces hommes admirables s'immoler pour l'amour de Dieu, par

(1) L'origine de cette abbaye remonte au XIIe siècle ; elle avait été établie par les religieux Cisterciens ; et, d'après une tradition autorisée, saint Bernard alla en personne y jeter les fondements d'une nouvelle maison de son Ordre.

une pénitence si rigoureuse, et sans jamais se donner de relâche... L'amour de Dieu n'a pas de vacances ; aimons-le donc toujours, mais aimons-le toujours uniquement ».

Or, onze ans après, en 1846, le jour de la Commémoraison des morts, l'humble acolyte d'alors, devenu fondateur, prenait possession de cette antique abbaye. Toute la communauté s'y était rendue de grand matin, comme en un lieu de pèlerinage ; elle y entendit la sainte messe célébrée par le vénéré supérieur, puis se consacra à l'auguste Mère de Dieu par le chant du *Salve Regina*.

Le Serviteur de Dieu établit au Gard, avec le noviciat des Frères, le scolasticat pour les jeunes aspirants clercs, élèves de philosophie et de théologie, et plaça à la tête de la maison le R. P. Schwindenhammer. Pour lui, il continua à résider avec les novices ecclésiastiques au premier berceau de l'Institut, puis à la maison du Saint Cœur de Marie, à Amiens. Toutefois, pour adoucir la peine de la séparation, il promit de revenir souvent visiter ses enfants de Notre-Dame du Gard, et d'y envoyer aussi, de temps en temps, les dimanches et fêtes, un des novices prêtres, pour les saints offices, afin d'entretenir ainsi l'esprit de famille parmi les siens ; touchants témoignages de l'union des esprits et des cœurs, que rappelle la devise de la Congrégation : *Cor unum et anima una.*

Sous une forme différente, on vit alors revivre, à Notre-Dame du Gard, la ferveur et les vertus de ses anciens habitants. « Nos bons jeunes gens », écrivait le vénérable Père, « sont pleins de ferveur et de contentement ; la régularité est très-bien observée parmi eux, nous n'avons jamais aucun reproche à leur faire ; ils sont pieux et studieux ; en récréation, gais, ouverts et parfaitement unis ensemble. La chapelle est très-pieuse, et les offices s'y font de la manière la plus édifiante ».

L'œuvre des Frères prit aussi, sous ces cloîtres, un nouvel essor. Le saint fondateur composa pour eux des règles spéciales. Il se montrait, à leur égard, admirable de bonté et de simplicité, partageant volontiers leurs récréations, et leur apprenant à l'occasion à bien remplir leurs emplois. « Un jour », raconte l'un d'eux, « qu'il me montrait comment frotter, il me dit : « Autrefois je frottais la « sacristie et je me rappelais le saint roi David dansant de- « vant l'arche ». Parfois il s'assurait près du Frère principalement chargé de diriger le travail des nouveaux venus, s'il les traitait avec assez de prévenance et de douceur, en se rappelant comment, en pareil cas, on l'avait traité lui-même.

L'année 1847 fut mauvaise, et, humainement parlant, il y avait de quoi s'inquiéter au sujet des besoins matériels de la Communauté, qui devenait de plus en plus nombreuse. Toutefois, le Serviteur de Dieu ne sentit pas un instant sa confiance ébranlée. Rendant compte aux missionnaires éloignés de l'état de la maison des études et du noviciat, où le côté spirituel, disait-il, ne laissait rien à désirer, il ajoutait : « Il n'y a que les finances et moi qui restions en arrière. Je crois cependant que je suis, moi, beaucoup plus en arrière encore que les finances. La cherté de cette année et la nécessité d'augmenter le mobilier de la maison ont occasionné des dépenses considérables. Notre bonne Mère soutiendra sa maison ; je compte sur la Providence, je suis sûr de ne pas être confondu ». Et, de fait, la bonne Providence ne lui fit jamais défaut.

En 1848, il ne craignit pas de donner l'hospitalité à plusieurs des PP. Jésuites de Saint-Acheul, qui se trouvaient alors menacés par la Révolution. Leurs meubles furent en grande partie mis en sûreté à Notre-Dame du Gard. « Quand la chose fut connue dans le public », dit un

témoin oculaire, « l'effervescence se calma et l'on ne fit rien, ni contre les Jésuites, ni contre le P. Libermann. Je l'ai vu », ajoute le même témoin, « donner alors une preuve éclatante de cette bonté et en même temps de son zèle pour le salut des âmes, quand il passa une après-midi entière à converser avec le père d'un de nos élèves du Gard pour essayer de le convertir. C'était un protestant. Il nous fit ensuite tous prier pour cette conversion ».

Il alliait d'une manière admirable la bonté et la douceur à une inébranlable fermeté pour le maintien des principes. Et à ce sujet, l'un des siens raconte ce qui suit : « Un novice, qui n'était point destiné à faire profession chez nous, prétendait avoir des droits à son avancement aux saints ordres. Parfois il allait, tout hors de lui, trouver le bon supérieur, se promettant bien aussi de le pousser à bout. Mais, la porte franchie, à peine avait-il pu bégayer quelques paroles, qu'il se trouvait désarmé devant la douce sérénité du bon Père. « Que voulez-vous », nous disait-il ensuite, « je ne sais comment parvenir à me fâcher avec ce supérieur-là !... il vous prend si bien, vous répond avec tant de bonté, qu'on en est tout aussitôt changé ».

« Son maintien, d'ailleurs, son air et tout son extérieur, reflet d'une belle âme tout en Dieu, imprimaient, en sa présence, un respect et une vénération dont tout le monde subissait la douce influence.

« J'avoue », ajoute le même témoin, « que je n'ai encore rencontré d'homme moins homme que le vénérable Libermann, c'est-à-dire plus vide de lui-même, plus mort au monde et davantage rempli de l'esprit de Dieu, ni en même temps de saint qui parût moins faire d'efforts pour le devenir, tant étaient surprenants chez lui la facilité, l'aisance, le naturel, avec lesquels il pratiquait les vertus dans ce qu'elles ont de plus sublime, et se portait aux

devoirs de sa double charge de supérieur et de directeur des novices. En vain, cherchions-nous à découvrir ce qu'il pouvait avoir d'extraordinaire, nous figurant alors, à faux, que la sainteté devait se produire au dehors avec un certain éclat; mais en vain également nous nous serions évertués à lui trouver quelque défaut : toujours égal à lui-même, insensible aux louanges comme aux affronts et aux injures, nous le voyions calme, serein, avenant, jouissant d'une paix inaltérable ».

Tel était le vénérable Père au milieu des siens. Il ne put jouir longtemps de ces jours, où il semblait se reposer de ses labeurs passés. Car, en réalité, c'était pour lui comme une préparation à de nouveaux travaux et à de nouvelles épreuves : épreuves et travaux qui deviendront une source féconde de grâces et de bénédictions.

Parmi les œuvres fondées au commencement du siècle dernier, il en était une qui, par sa fin, ses œuvres et l'esprit même de son institution, avait des traits frappants d'analogie avec la Société naissante du Saint-Cœur de Marie. C'était l'ancienne Congrégation du Saint-Esprit, fondée à Paris, en 1703, par un pieux ecclésiastique du diocèse de Rennes, M. Poulard Desplaces, ami du vénérable Grignon de Montfort, et mort lui-même en odeur de sainteté (1). Elle avait pour but, selon ses règles mêmes, de procurer à l'Eglise des prêtres zélés, prêts à aller partout évangéliser les pauvres, les infidèles, à remplir les postes ecclésiastiques les plus humbles et les plus laborieux, pour lesquels il se trouve plus difficilement d'autres prêtres.

Placée sous le patronage de l'Immaculée-Conception de

(1) M. Poulard Desplaces était élève du collége de Clermont, à Paris, quand il commença l'œuvre touchante des pauvres écoliers, qui devint ensuite le séminaire du Saint-Esprit, dirigé par l'institut du même nom.

la très-sainte Vierge, cette pieuse Congrégation s'était fait remarquer, dès l'origine, par son dévouement au Saint-Siége et son attachement inviolable aux bonnes et saines doctrines ; ce qui lui valut la gloire d'être persécutée par le jansénisme. Elle rendit, pendant plus d'un siècle, d'importants services à l'Eglise : en France, où elle dirigea les grands séminaires de Meaux et de Verdun ; dans les colonies françaises, dont elle formait le clergé ; et jusque dans les missions de la Chine et du Tonkin. Deux de ses membres, MM. Bertout et Deglicourt, naufragés près du cap Blanc, en se rendant aux Antilles, tombèrent aux mains des Maures, qui les vendirent comme esclaves, au Sénégal ; puis, expulsés par les anglais, saisis par un corsaire français, ils revinrent en leur patrie, pour en repartir immédiatement avec une escadre française, laquelle, habilement dirigée par l'un d'eux, rentra en possession du Sénégal.

Enveloppée, en 1793, dans la ruine générale des Instituts religieux, la Congrégation du Saint-Esprit fut relevée par M. Bertout, et successivement autorisée par décret impérial du 2 germinal an XIII (23 mars 1805), et ordonnance royale du 3 février 1816.

Mais, par suite de diverses circonstances, elle avait peine à recruter les nombreuses vocations qu'exigeaient ses œuvres. Les derniers supérieurs, le digne M. Fourdinier et M. Leguay, avaient en vain essayé d'y remédier. A celui-ci succéda, en 1848, un ancien missionnaire de Bourbon, M. Monnet, qu'on appelait du nom d'*Apôtre des noirs*, à cause de son généreux dévouement pour les nègres, du temps de l'esclavage. Dans cette colonie, il avait vu de près les enfants du vénérable P. Libermann, et avait même partagé leurs travaux. Aussi, dans les graves difficultés de sa nouvelle position, eut-il bientôt la pensée de proposer la réunion des deux Instituts.

L'humble fondateur de La Neuville avait lui-même depuis longtemps ce projet en vue. Cependant, pour le réaliser, il eut à lutter contre beaucoup d'obstacles. Plusieurs, même parmi les siens, s'en préoccupaient vivement. On se demandait si ce ne serait pas là compromettre l'avenir de son œuvre, jeune encore, et pleine d'espérances. Mais le Serviteur de Dieu croyait cette union dans les desseins de la divine Providence ; il déclarait même, dans une lettre de 1845, être prêt à souffrir toutes les douleurs qui en résulteraient pour lui, à raison du bien considérable qu'on pouvait en espérer pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Le Nonce apostolique et le digne M. Des Genettes étaient, du reste, dans la même persuasion et le soutenaient de leurs encouragements.

Après plusieurs négociations, entamées le jour même de la Pentecôte de l'an 1848, et terminées le 28 août suivant, la Sacrée Congrégation de la Propagande, par décret du 26 septembre, approuva la réunion des deux Sociétés en un seul Institut, sous le titre de *Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie*. Le vénérable P. Libermann en fut élu, à l'unanimité, supérieur général.

Le cardinal préfet de la Propagande l'avait chargé de lui présenter un prêtre qu'il jugerait digne d'être nommé vicaire apostolique de Madagascar ; il désigna M. Monnet, qui avait déjà précédemment tenté l'évangélisation de cette île. Celui-ci, ayant reçu, peu après, la consécration épiscopale, partit pour cette nouvelle mission ; mais Dieu se contenta, cette fois encore, de ses généreux désirs ; car il mourut dans une petite île voisine, avant d'avoir pu mettre le pied sur le sol de la grande terre.

Etant venu se fixer au séminaire du Saint-Esprit, à Paris, le saint fondateur s'appliqua d'abord à y bien établir la régularité et la ferveur. Dieu bénit les efforts de son zèle,

mais permit cependant qu'il rencontrât plus d'une difficulté. Il dut même, à son grand regret, après avoir épuisé les voies de persuasion et de douceur, exclure un certain nombre d'élèves prévenus et obstinés. Un jour, quelques-uns de ceux que ce coup avait frappés vinrent tumultueusement le trouver, pour faire entendre leurs plaintes. Mgr Kobès, qui se trouvait alors près du vénérable Père, voulut se retirer. « Restez plutôt », lui dit alors doucement celui-ci, « votre présence leur en imposera, et ils seront moins « exposés à offenser Dieu ».

L'un des anciens directeurs de l'établissement faisait surtout opposition, et cela, jusqu'auprès de l'autorité civile... « Or », suivant la déposition du R. P. Gaultier, l'un des principaux membres de la Congrégation du Saint-Esprit, « le P. Libermann montra alors une sagesse, une prudence et une douceur admirables ; il eut même la patience d'entretenir plusieurs fois ce directeur, durant de longues heures, pour essayer de le ramener à d'autres sentiments ». Mais il n'y put réussir. Cependant, dans sa charité, il trouvait encore moyen d'excuser cette conduite, rejetant le tout sur le démon et certains travers d'esprit, lorsqu'un accident terrible (1) vint frapper, au seuil même du séminaire, celui qui lui était ainsi opposé.

L'épreuve dont nous venons de parler ne fut pas la seule qui résulta, pour le Serviteur de Dieu, de la réunion de son œuvre avec la Congrégation du Saint-Esprit. Il en surgit

(1) On avait ménagé à ce directeur une retraite honorable ; mais il s'obstinait à venir à toute heure au séminaire. Or, par une matinée d'hiver, il revenait à la charge, lorsque, dans son impatience de sonner à la porte, il glisse sur le verglas et tombe sous les roues d'une voiture qui passait. Il ne vécut que quelques heures, pendant lesquelles les fils du vénérable Père, alors absent de Paris, lui prodiguèrent tous leurs soins, avec les secours de la religion. A la nouvelle de ce coup soudain, le saint fondateur n'eut qu'une pensée, qu'un regret ; ce fut de n'avoir pu ajouter aux nombreux témoignages de sa mansuétude passée, un dernier baiser de paix et de réconciliation.

bientôt une autre, dont il fait ainsi lui-même connaître l'occasion et l'objet. « Les anciennes constitutions du Saint-Esprit », écrivait-il, « mettaient la Congrégation sous la juridiction immédiate des archevêques de Paris, parce qu'alors elle n'avait que la seule maison de Paris. En 1847, un an avant la fusion, on a corrigé ces constitutions, on en a poursuivi l'approbation à Rome, et elle a été accordée. Or, dans les nouvelles constitutions, l'archevêque ne conserve que la juridiction ordinaire, et la Société reste soumise au Saint-Siége, comme celle des Lazaristes et autres de ce genre. Aussitôt après la fusion, j'en ai donné connaissance à Mgr Sibour, et voilà une tempête terrible qui se déclare ».

La douleur du vénérable Père à ce sujet fut telle, qu'on l'entendit s'en plaindre amoureusement au divin Maître : « Est-il possible, ô mon Dieu », disait-il, « que je me voie en mésintelligence avec mon évêque, pour l'autorité duquel vous m'inspirez tant de respect, de soumission et d'amour ! Il veut que je lui appartienne, et Rome ne veut pas. Il faut donc que je résiste à mon évêque, que c'est dur ! Mon Dieu, aidez-moi ! »

Le Serviteur de Dieu dut emporter dans la tombe la peine de ce différend, qui enfin cessa entièrement en 1854, à Rome même, où le R. P. Schwindenhammer, son successeur, eut à ce sujet, avec le cardinal Fransoni, préfet de la Propagande, Mgr Barnabò, alors secrétaire de la même Congrégation, et Mgr Sibour, des explications qui furent agréées de part et d'autre.

La santé déjà assez ébranlée du vénéré supérieur reçut une rude secousse de ces difficultés. Aussi tomba-t-il gravement malade à Bayeux (1849), alors qu'il visitait les diocèses du Nord et de la Normandie, pour les intérêts de la Société à lui confiée. A peine remis de cette maladie,

on le vit reprendre en sous-œuvre un projet d'une portée immense pour le bien religieux de nos possessions d'outre-mer, celui de l'érection de siéges épiscopaux dans les trois principales colonies. Ce projet, il fut assez heureux pour le conduire à bon terme ; mais Dieu seul sait ce qu'il lui en coûta en fait de travaux, courses, visites, correspondances et mémoires de toute sorte. « Durant plusieurs mois », écrivait-il agréablement, « j'ai mené une vie de vrai galérien. Il fallait bien me donner un peu de peine pour ces pauvres colonies ».

Et toutefois, en travaillant à faire placer des évêques à la tête des principales colonies, il n'ignorait pas qu'il sacrifiait une part considérable de l'influence de la Congrégation dans l'Œuvre coloniale; nouvelle preuve de son désintéressement et de la pureté de son zèle.

De concert avec le gouvernement français, le Saint-Siége, par des bulles du 27 septembre 1850, érigea trois siéges épiscopaux, à la Martinique, à la Guadeloupe et à la Réunion ; et un décret du chef de l'État leur reconnut les mêmes droits et priviléges qu'aux évêchés de France. Le vénérable Père eut la mission de confiance de faire le choix des sujets qui seraient appelés à gouverner ces nouveaux diocèses. On lui témoigna même le désir de voir l'un des siens, le R. P. Le Vavasseur, occuper le siége de Saint-Denis à Bourbon, son pays natal. Mais, estimant que celui-ci se rendrait plus utile pour le bien, en venant partager avec lui les travaux de l'administration générale, il pria le ministère de vouloir bien ne pas donner suite à ce projet.

Il rédigea ensuite pour les évêques nommés un long et important mémoire, destiné à les renseigner à fond sur le troupeau désormais confié à leur sollicitude pastorale.

Les premiers évêques des colonies adressèrent alors,

conjointement, une lettre circulaire à leurs collègues de France, pour leur recommander les besoins de leurs lointains diocèses. On y lit, au sujet du séminaire du Saint-Esprit, les lignes suivantes, témoignage public et bien remarquable de la réputation de sainteté dont jouissait partout, dès son vivant, le vénérable fondateur : « Nous ne croyons pas, Nosseigneurs, devoir laisser ignorer à Vos Grandeurs que d'utiles améliorations ont été introduites dans le séminaire du Saint-Esprit. Sa direction est confiée à un *homme de Dieu,* qui a contribué puissamment par les efforts de son zèle à l'érection des siéges coloniaux, M. Libermann, et à sa Congrégation.

« Ce séminaire offre toutes les garanties que l'on peut désirer sous le rapport de la discipline, de la science et de la régularité. Les élèves que vous y enverrez trouveront, dans les prêtres vénérables qui se dévouent à leur instruction, tous les soins et toute la tendresse de pères pour leurs enfants ».

CHAPITRE XXX.

Action du vénérable Père à Paris. — *Association de Saint-Jean* pour les ecclésiastiques. — Le séminaire du Saint-Esprit devient un centre de piété et d'orthodoxie. — Œuvres de zèle et de charité pour la classe ouvrière. — Sens surnaturel du vénérable Père. — Ses appréciations sur les événements d'Italie, la révolution de 1848 et les révolutions antérieures. — Son esprit de foi au sujet du Pape et de l'Eglise.

A Paris, le Serviteur de Dieu avait retrouvé, parmi le clergé, d'anciens condisciples et amis de Saint-Sulpice. Les liens anciens se resserrèrent ; et, d'une commune pensée de zèle sacerdotal, il se forma, sous sa direction, une association composée de prêtres désirant s'entr'aider réciproquement dans l'accomplissement de leurs devoirs, par la prière, par des entretiens spirituels et par la

pratique en commun des règles de la vie sacerdotale. Elle était placée sous le patronage de saint Jean l'évangéliste.

Les réunions, qui avaient leur règlement dûment déterminé, se tenaient au séminaire du Saint-Esprit tous les mardis. A la première, qui eut lieu le 3 janvier 1849, assistaient, sous la présidence du P. Libermann, MM. de Conny, de Geslin, de Ségur, Caron, de Girardin, qui, l'un des premiers, avait eu la pensée de cette œuvre, Gay, Gibert, Castan, le R. P. Lannurien qui devait, quelques années plus tard, devenir le premier supérieur du séminaire français fondé à Rome par le successeur du vénérable Serviteur de Dieu. Par voie d'élection soumise au scrutin, le nombre s'augmenta peu à peu ; parmi les nouvaux élus nous trouvons : MM. Ratisbonne, Duquesnay, Jourdan, d'Andigné, de Valois, Dumas, etc. Le Serviteur de Dieu présidait d'ordinaire, et, en cas d'absence ou d'empêchement, M. l'abbé de Conny le remplaçait. Malgré sa rare modestie, qui le portait toujours à s'effaçer plutôt qu'à paraître, il montrait, dans ses aperçus, un tel tact surnaturel, une intelligence si sage et si profonde des voies de Dieu, que cela suffisait pour lui assurer, au milieu de cette élite de cœurs noblement dévoués, une prééminence d'affectueuse vénération.

Sous sa direction, on avait traité, au bout d'une année, de tous les principaux devoirs de la vie sacerdotale, et abordé la plupart des questions les plus pratiques sur ce sujet. Dans une des dernières séances, on récapitula ces observations, par un plan très-complet de pastorale, « lequel », dit son Em. le cardinal Pitra, « exposé et rempli selon l'esprit de ces réunions, ferait l'un des meilleurs livres que l'on pût offrir au clergé ».

Voici, en particulier, comment le vénérable Père résume

ce qui concerne l'esprit ecclésiastique. « Notre-Seigneur », dit-il, « est la source de cet esprit ; le principe en est la grâce sacramentelle de l'ordination ; le but, le salut des âmes ; le modèle, Jésus-Christ. Ce qui en fait l'essence, c'est le dévouement et le sacrifice ; le zèle en est l'application ».

Il explique ensuite comment l'esprit sacerdotal est toujours le même, malgré la variété des formes sous lesquelles il se manifeste. « Cette forme », dit-il, « est différente, dans saint François de Sales, dans M. Olier, dans saint Vincent de Paul, etc. Mais, l'esprit sacerdotal est néanmoins le même dans tous les saints prêtres ; car tous ont puisé en Notre-Seigneur l'esprit de renoncement, de dévouement et de zèle. Seulement le divin Maître adapte la grâce destinée à le développer aux caractères variés des différents prêtres. Car la grâce ne détruit pas ces caractères; mais elle se sert de ce qu'ils ont de bon pour l'appliquer à la sanctification de chaque âme et au bien général de l'Eglise.

« De plus, il faut tenir compte de la destination spéciale donnée par Dieu à chacun de ses serviteurs. L'un est appelé à prêcher, l'autre à secourir les pauvres dans les Œuvres de charité, un troisième à s'occuper des enfants, etc. Autant de vocations spéciales, qui appellent aussi une variété de grâces correspondantes. Pour nous, qui lisons ou qui examinons la vie des saints, morts ou vivants, nous devons étudier, chercher à imiter en eux, non ce qui est distinction et variété, mais ce qui fait l'essence de l'esprit sacerdotal et est commun à tous : l'esprit d'abnégation et de charité ; et ensuite, par l'application de cet esprit de charité, chercher à nous conduire de la manière la plus convenable et la plus utile au salut des âmes, suivant notre position, les circonstances, et les personnes. De cette sorte, nous prendrons nous-mêmes, sous l'influence de la

grâce, la forme spéciale que Dieu veut que nous ayons et qu'il nous destine de toute éternité ».

Une autre réunion de prêtres prit encore pour centre le séminaire du Saint-Esprit, afin d'y faire des retraites mensuelles ou d'y traiter plus explicitement les questions de pastorale. On s'assemblait le vendredi. Mais les détails nous manquent sur cette seconde association.

Dans le même temps, le R. P. Libermann offrait une généreuse hospitalité à plusieurs des hommes qui, dans ce siècle, ont rendu le plus de services à l'Eglise, en France, par leurs savants écrits. Et ici, nous ne pouvons mieux faire que de citer le témoignage public d'un prélat dont personne ne récusera la compétence. Voici ce que disait, à ce sujet, Mgr l'évêque d'Angers, dans son discours sur le vénérable Serviteur de Dieu, en appréciant son action à Paris, après la fusion de son institut avec l'ancienne Société du Saint-Esprit.

« Rien n'entrait moins dans les intentions de l'humble fondateur, que de vouloir s'attribuer un rôle quelconque dans les affaires de l'Eglise. Mais Dieu, qui se plaît à exalter les humbles, lui réservait une part d'action d'autant plus grande qu'elle était moins désirée...

« Rajeuni par l'infusion d'une séve puissante, le séminaire du Saint-Esprit allait devenir, au sein de la capitale, un centre de piété et d'orthodoxie. Là, des conférences spirituelles réuniront autour du P. Libermann une élite de prêtres dont les noms ont marqué depuis lors dans l'Eglise de France. Là on verra travailler à l'œuvre commune cet infatigable écrivain (1), qui a eu le mérite de ramener l'histoire dans ses véritables voies, en montrant que l'Eglise catholique est le principe et le terme du

(1) L'abbé Rohrbacher.

mouvement de tous les âges ; et cet éminent cardinal (1), qui a su faire triompher parmi nous, à l'encontre des duretés jansénistes, les sages doctrines du plus grand moraliste des temps modernes ; et ce docte bénédictin (2), qui, avant de revêtir la pourpre romaine, avait fait resplendir d'un nouvel éclat les gloires de l'érudition française ; et ce canoniste (3) aussi savant que modeste, dont les nombreux écrits ont redressé tant d'erreurs... C'est là, Messieurs, l'un des plus grands épisodes de l'histoire de notre temps ; et je ne crains pas de dire qu'avec l'abbaye de Solesmes, le séminaire du Saint-Esprit, tel que le R. P. Libermann l'avait rétabli et transformé, a été en France l'un des principaux foyers de la restauration des doctrines romaines ».

Cependant le zèle et les efforts du vénérable Serviteur de Dieu se portaient toujours de préférence vers les pauvres, les malheureux, les âmes abandonnées. Aussi vit-on bientôt, sous sa pieuse et féconde direction, se former autour de lui diverses œuvres de zèle et de charité, pour les militaires, les apprentis, les ouvriers, les allemands alors très-nombreux au faubourg Saint-Marceau.

En 1849 surtout, le séminaire du Saint-Esprit devint comme le rendez-vous des pauvres et des ouvriers du quartier sans travail. Le vénérable supérieur écrivait lui-même à ce sujet : « Ces braves gens nous viennent jusqu'à quatre et cinq cents à la fois. Nous les réunissons à la chapelle ; ils se comportent bien et écoutent avec attention. Cinquante d'entre eux vont faire leur première communion, et dans le nombre se trouvent des vieillards à cheveux blancs. Les socialistes sont furieux contre nous, leurs journaux ont parlé de nos réunions avec violence ».

(1) Le cardinal Gousset. — (2) S. Em. le cardinal Pitra. — (3) L'abbé Dominique Bouix.

L'aumône corporelle accompagnait l'aumône spirituelle; des secours de toute nature étaient distribués, plusieurs fois la semaine, à ces pauvres gens; et des meilleurs de ces ouvriers s'est formée l'Œuvre de la Sainte-Famille du Saint-Esprit, que dirige encore aujourd'hui un des fils du saint fondateur. Il était secondé dans ses bonnes œuvres par plusieurs personnes charitables, et notamment par la célèbre Mère Rosalie, dont le nom est encore populaire à Paris et dans toute la France.

Vers cette époque, de graves événements se passaient en Europe. Le vénérable Père, qui traitait avec tant d'aisance et une sorte d'intuition tout ce qui touche à la vie spirituelle, jugeait avec un coup d'œil également sûr ces bouleversements politiques qui menaçaient l'Eglise, en agitant les nations. C'est qu'il les considérait à la lumière de Dieu. « Cette vue de foi », dit son éminent biographe, « était comme un instrument délicat qui lui donnait avec justesse, dans les plus diverses occurrences, le point de vue à prendre, le véritable horizon à établir ». Il en était résulté pour lui comme un sens spécial, le sens surnaturel.

Parmi tous les exemples que nous pourrions citer, nous nous bornerons aux réflexions suivantes, qu'il écrivait à un pieux ami, après la révolution de février 1848 :

« Vous me demandez ce que je pense de notre révolution. Je pense que c'est un acte de justice que Dieu a exercé contre la dynastie déchue, parce qu'elle a plutôt cherché son propre établissement que le bien du peuple qui lui était confié. A ses intérêts elle sacrifiait les intérêts de Dieu et de l'Eglise, dont elle avait une idée exacte, et qu'elle reconnaissait par un sentiment intime, au moins comme devant procurer le bonheur des peuples; M. Guizot, tout protestant qu'il était, avait ce sentiment. De

plus, tout ce qu'a fait cette dynastie pour la religion, elle l'a fait toujours dans cette même vue de ses propres intérêts.

« Les Bourbons de la branche aînée ont déjà mérité d'être châtiés pour leurs infidélités. Ils avaient vendu l'Eglise par faiblesse ; la branche cadette l'a livrée par prévarication.

« Je croirais que Louis XVI a été puni pour l'orgueil de Louis XIV et pour la conduite de Louis XV. Ils ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour subjuguer l'Eglise de Dieu et pour accabler leur peuple, le premier par des maux temporels, et le second par des maux moraux. Louis XVI y a gagné une belle couronne ; mais sa race a été châtiée rigoureusement.

« La Restauration a péché, au moins par faiblesse, vis-à-vis de la religion en général, et plus que par faiblesse contre l'Eglise, en reprenant les orgueilleuses prétentions gallicanes de Louis XIV. Par ces prétentions, le pouvoir temporel cherchait à se rendre maître de l'Eglise de Jésus-Christ. Dieu ne devait pas laisser impunie une telle faute, commise après avoir reçu la faveur du recouvrement du trône ; il a donc de nouveau renversé ce trône, et la dynastie de la branche cadette me paraît être le Jéroboam de la France. Si elle avait été fidèle, elle serait demeurée debout sur les débris de la branche aînée ; mais, ayant prévariqué, elle a été jetée bas par les mêmes mains dont Dieu s'était servi pour l'élever, et jetée bas avec ignominie.

« Cet acte de justice atteint tous les souverains de l'Europe. Tous, par leurs orgueilleuses prétentions, voulaient s'élever au-dessus de Dieu ; tous traitaient l'Eglise comme une esclave ; tous aussi aggravaient les maux des peuples ; et ils ne craignaient pas de les démoraliser, pour

consolider leur pouvoir, et s'acheminer de plus en plus vers l'absolutisme ou s'y affermir. Je crois bien que le torrent de la révolution française les atteindra tous, et en abattra peut-être un grand nombre. L'autocrate de Russie aura bien son tour, lui aussi.

« Vous trouverez peut-être mon langage fort singulier. Je vous assure cependant que c'est dans le calme du recueillement que je parle, et en considérant les choses au point de vue de la foi, me représentant le langage que tiendrait Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. Je ne désire pas, et personne ne doit désirer les troubles et les renversements. Si Dieu voulait réparer les maux causés à l'Eglise dans l'ordre de la foi, et ceux des peuples dans l'ordre de la religion, de la morale, et même du matériel, je l'en bénirais ; mais il ne me paraît pas que les choses arriveront ainsi, et je vois en cela la justice divine, qui agit pour le renversement de l'orgueil des hommes. Peut-on s'affliger du renversement de cet orgueil ?

« Ce même acte de la justice divine frappe encore nos grands politiques. Par leurs ruses et leur maudite astuce, ils sacrifiaient Dieu et le genre humain à leur propre agrandissement, et vendaient à bon compte la foi et les mœurs, avec le bien des peuples qu'ils gouvernaient ; la justice et l'humanité n'existaient plus en aucun gouvernement dès qu'il s'agissait de son intérêt, quelque mince qu'il fût. N'est-il pas naturel que le bras de Dieu se lève contre tant de criminels, qui ne faisaient justice qu'à ceux qu'ils craignaient ? Car ils étaient forts avec les faibles et faibles avec les forts, au point de sacrifier impitoyablement les faibles à ceux qu'ils redoutaient.

« Qu'on considère tous les maux qui ont été causés, dans ces derniers temps, contre l'Eglise, la justice et la vérité, en France, en Angleterre, en Autriche, en Russie,

en Bavière, en Prusse même; je veux dire par les hommes qui gouvernaient ces pays, sans parler de plusieurs autres, et l'on ne sera nullement étonné de voir la vengeance de Dieu commencer à se faire sentir. J'adore la justice divine ; prions notre bon Sauveur qu'il y mêle sa miséricorde pour son Eglise et pour le salut des peuples.

« J'ai suivi un peu, depuis deux ou trois ans, les affaires de ce monde ; et mon âme a toujours été sous le pressoir, en voyant l'horrible injustice, l'indigne mauvaise foi de tous ces hommes, et tous les maux qu'ils causaient. Je vous avoue que, malgré l'incertitude de l'avenir, je ne puis m'empêcher de sentir un profond sentiment de reconnaissance envers Dieu, de ce qu'enfin il s'est montré, qu'il a soufflé sur ces prétendus puissants, et que de son souffle il abat leur orgueil et les réduit au néant.

« Une autre catégorie d'hommes, qui a été battue par cette tempête, c'est cette aristocratie bourgeoise, ce qu'on appelait le pays légal, qui outrageait si fièrement l'Eglise et refusait toute justice à son égard ; qui foulait aux pieds tous les intérêts des pauvres ; qui sacrifiait son âme et son pays à un misérable égoïsme et à ses intérêts particuliers. La colère, ou plutôt la justice de Dieu, a balayé tous ces orgueilleux égoïstes ; grands et petits, tout a été jeté bas en France, et le sera probablement tôt ou tard dans toute l'Europe.

« Enfin, cette grande et incompréhensible justice divine s'appesantit sur le grand crime de tout ce monde pervers, qui a fait tout son possible pour remplacer le culte de Dieu par celui de l'or.

Leur divinité, c'était l'argent ; et toute leur religion, l'industrie, portée jusqu'aux plus grands excès. La France et l'Europe se perdaient, se corrompaient par l'amour et l'instinct de l'or ; tout autre sentiment aurait été effacé

dans peu de tous les cœurs. Dieu a abattu leur idole. Que de coupables vont être ruinés ! C'est la main de Dieu qui a frappé. Voilà l'édifice qui a été abattu ; Dieu a soufflé dessus, et il a croulé. Mais quel sera celui qui le remplacera ?... »

Interrogé, peu auparavant, sur les événements plus compliqués de l'Italie, il n'hésita pas à exprimer la confiance qu'il en sortirait tôt ou tard le bien de la religion, la consolation de la papauté et le triomphe de l'Eglise :

« Les apparences, dit-il, m'ont presque toujours paru favorables, même au milieu des circonstances les plus graves, et les choses semblent s'améliorer. Cependant, humainement parlant, notre bon Pape Pie IX aura de la besogne pour de longues années, avant de se tirer d'affaire.

« Ce qui me console le plus, c'est la pensée que Dieu mène son Eglise et la soutient contre toute puissance ennemie. Les hommes remuent, s'agitent et s'épuisent autour de cette forteresse. Elle reste debout, et eux passent et s'évanouissent avec toute leur puissance. Ils ne comprennent pas cela ! Ce sont des aveugles ; l'histoire est cependant ouverte devant eux. Ils devraient penser qu'il leur arrivera ce qui est arrivé à tant d'autres plus puissants qu'eux. Mais non : ils ne veulent pas voir ; leur orgueil les aveugle ».

La vue de Dieu agissant dans le monde, dit le cardinal Pitra, n'était point pour lui une spéculation métaphysique, ni la Providence une chose abstraite. Dieu dans le monde, c'était l'Eglise, et pour lui, comme pour saint François de Sales, le Pape et l'Eglise, c'est tout un. De là, envers le Saint-Siége, un amour toujours actif, actuel et universel.

« On considère l'Eglise », est-il dit dans une des conférences de Saint-Jean, « comme un être abstrait, invisible, qui est partout et nulle part, au lieu de la considérer tout

d'abord dans l'homme qui la résume tout entière. Cet homme, c'est le monarque suprême de l'Eglise, le dépositaire de la vérité de Dieu, le Vicaire de Jésus-Christ, le Souverain Pontife, le Pape. Entendre le Pape, c'est entendre l'Eglise ; obéir au Pape, c'est obéir à l'Eglise ; être avec le Pape, c'est être avec l'Eglise. Désobéir à l'un, c'est désobéir à l'autre, ou plutôt à Jésus-Christ lui-même, qui est tout dans son Eglise. Ces mêmes principes s'appliquent, proportion gardée, à l'évêque relativement à son diocèse ».

CHAPITRE XXXI.

Soins et encouragements du vénérable Père à diverses communautés religieuses. — Généreux appui pour toute sorte de bien. — Concours pour la réorganisation de l'aumônerie de la flotte. — Miséricordieuse charité pour les prêtres déchus. — Lettre contre la secte de Michel Ventras. — Zèle pour les missions, et pour le développement des vocations apostoliques.

Le vénérable Père donnait également, par lui-même et par les siens, des soins spirituels à diverses communautés religieuses, entre autres à celle des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, dont la digne fondatrice, la R. Mère Javouhey, s'était depuis longtemps mise en rapport avec lui, tant pour l'œuvre des noirs, que pour les intérêts religieux de sa propre Congrégation. Dans ce même but, elle avait usé de tout son crédit pour aider à la réunion de la Société du Saint-Esprit avec celle du Saint-Cœur de Marie, et elle eut même désiré voir son Institut placé sous la direction spirituelle du P. Libermann et de ses fils ; désirs qui se sont réalisés sous son successeur, avec un grand profit pour les âmes.

Le Serviteur de Dieu fut aussi l'un des premiers à accueillir et encourager les Petites-Sœurs des Pauvres, à leur arrivée dans la capitale. Il leur faisait donner, pour

leurs vieillards, les restes de table du séminaire et envoyait l'un des siens leur dire la sainte Messe, leur donner le Salut, etc.

Nous avons pareillement recueilli de la bouche de Mme d'Houet, la vénérable fondatrice des Fidèles Compagnes de Jésus, l'expression de sa vénération et de sa reconnaissance pour les conseils et encouragements que, plus d'une fois, le P. Libermann lui avait donnés, surtout dans les difficultés, toujours inhérentes aux œuvres de Dieu. En toute circonstance, elle aimait à se les rappeler, et ils lui servaient de guides, pour la direction sage, prudente et surnaturelle des personnes et des choses, dans son Institut.

En 1851, M. Le Prévost, fondateur des Frères de Saint-Vincent de Paul, vint essayer, non loin du séminaire du Saint-Esprit, la création d'un établissement destiné à l'éducation des jeunes orphelins de la classe ouvrière, et il s'empressa de se mettre en rapport avec le vénérable Père. « Or », a-t-il déposé depuis, « nous ne sortions jamais de ses entretiens sans emporter quelque lumière nouvelle sur la vie spirituelle, surtout sans un désir plus vif de nous consacrer, corps et âme, au service de Dieu dans les œuvres de zèle et de charité. « Allez bonnement et sans peur », nous disait-il, « un serviteur fidèle doit être entre les mains de Dieu comme un outil bien trempé, qui s'use jusqu'au manche dans la main de l'ouvrier ».

Un ecclésiastique zélé du diocèse de Langres fonda, en 1850, une œuvre dite *Œuvre de la famille*, ayant pour but de travailler au salut de la famille, et par suite de la société, par la *sainte Famille*. Or, il a raconté, depuis, comment, étant venu à Paris pour prendre à cet égard les conseils et avis du P. Libermann, celui-ci l'encouragea, lui traça la marche à suivre, révisa le précis de l'Œuvre,

le mit en rapport avec le Nonce apostolique, Mgr Fornari, et l'aida enfin à obtenir les approbations qu'il désirait.

C'est ainsi que le Serviteur de Dieu était devenu comme un centre, où les zélateurs de bonnes œuvres venaient chercher lumière et appui. Malgré les dérangements continuels et la fatigue qui en résultaient pour lui, il ne pouvait se décider à refuser personne. « Car qui sait », disait-il, « si ce n'est pas Dieu qui m'envoie ces âmes ? » Cependant, à la fin, on put obtenir de lui qu'il ne reçût qu'à des heures déterminées, pour ménager davantage son temps et ses forces, qu'il consacrait avec une activité admirable à l'expédition des affaires de la Congrégation.

Il était d'ailleurs comme avare de tous ses moments. Aussi aimait-il, dans ses courses à pied ou en omnibus, à se faire accompagner de ceux avec lesquels il pouvait avoir à s'entretenir ; et, chemin faisant, il répondait aux questions ou aux demandes qu'on lui adressait, ou bien encore, parcourait les manuscrits qu'on avait à lui soumettre. Etait-il seul en voiture, il disait son chapelet, récitait son bréviaire, ou prenait des notes sur le modeste calepin qu'il portait toujours sur lui avec son *Novum Testamentum*. On y lit, à côté de commissions matérielles de toute sorte, les plus belles pensées sur la vie spirituelle. Car, dans le bruit de la rue, au milieu de la foule, son âme conservait toujours le même recueillement, la même union à Dieu.

Une autre œuvre à laquelle le V. P. Libermann prêta alors aussi son concours, fut celle de la réorganisation de l'aumônerie de la flotte. Invité par le gouvernement à émettre ses pensées à ce sujet, il rédigea, avec l'aide-de-camp du ministre de la marine « un fervent chrétien », disait-il, un plan de règlement général, lequel, ayant été

adopté par la Commission de la Chambre, servit ensuite à faire des règlements spéciaux, plus détaillés. (1850.)

Les principaux bâtiments de l'Etat eurent dès lors leur aumônier ; il fut pourvu aussi au service religieux non-seulement des hôpitaux, mais des bagnes et de tout le personnel de la marine : et le service de terre et de mer des aumôniers fut combiné de telle sorte que, tout en travaillant sans cesse à la gloire de Dieu, ils eussent eux-mêmes tous les moyens de se conserver dans la piété et les vertus sacerdotales. *(Lettres du P. Libermann.)*

En ce même temps, un vaillant officier de la marine française, M. de Plat, vint soumettre au Serviteur de Dieu un nouveau projet en faveur des missions. Il s'agissait d'armer un grand vaisseau, avec des officiers et un équipage choisis parmi les hommes les plus pieux, et d'aller faire le tour du monde, promener le drapeau de la France catholique. On devait partout rendre les honneurs aux missionnaires ; au besoin, les défendre, les protéger efficacement, et, visitant leurs églises, assistant aux cérémonies du culte, donner l'exemple de la pratique des devoirs du chrétien par la confession et la communion. Il y avait là une pensée éminemment chrétienne et patriotique ; aussi le vénérable Père, sans se dissimuler les difficultés de l'exécution, lui donna-t-il tous ses encouragements. Elle ne put toutefois aboutir, par suite du changement de M. l'amiral Romain-des-Fossés, alors ministre de la marine.

Déjà l'Œuvre de l'Arche-d'Alliance, pour le transport des missionnaires français jusqu'aux pays les plus éloignés, jetait beaucoup d'éclat et rendait de vrais services aux missions. Mais un différend grave était survenu entre le brave et pieux capitaine Marceau, qui commandait ce navire, et le directeur de la Compagnie, M. Marziou.

Celui-ci choisit pour arbitres le P. Libermann, avec MM. les supérieurs de Saint-Lazare et de la Miséricorde. Portée devant les tribunaux, l'affaire n'eût pas manqué de causer un grand scandale, au détriment des missions et de la religion elle-même. Or, le saint fondateur engagea M. Marceau à aller faire une retraite à la Trappe, à peser devant Dieu les conséquences funestes de sa poursuite judiciaire, et à se sacrifier plutôt que de compromettre cette œuvre si utile de l'Arche-d'Alliance. Et à son retour, le bon capitaine, bien que n'étant pas dans une brillante position de fortune, vint déclarer au Serviteur de Dieu qu'il se désistait de toute poursuite.

La réputation de bonté et d'inépuisable charité du Serviteur de Dieu lui amenait aussi de pauvres prêtres interdits, des personnes ayant quitté leur communauté, et autres malheureux de toute sorte. Il accueillait tout le monde avec les entrailles du divin Maître, ajoutant toujours quelques secours à ses paroles de consolation et à ses salutaires conseils. Il logeait les uns chez la Sœur Géret, qui tenait un petit hôtel, rue du faubourg Saint-Jacques, pour ces sortes de personnes ; plaçait les autres chez l'abbé Migne, ou leur donnait des lettres de recommandation, afin de les aider à trouver une position.

Il autorisa même le P. François, son secrétaire, à employer pour certaines transcriptions, et notamment pour celle des conférences Saint-Jean, un prélat italien qui avait été entraîné dans le carbonarisme, et qui se trouvait réduit à la plus grande misère. Dieu seul sait le bien qu'a pu lui faire le V. Libermann dans les entretiens secrets qu'ils eurent ensemble.

Un jour, revenant d'un voyage à Saint-Germain-en-Laye, il dit au même secrétaire : « Demain, vous aurez soin de quitter ma chambre, quand se présentera un certain per-

sonnage que j'ai rencontré en wagon ; devinez qui ça peut être ?... » Et il lui apprit alors que c'était l'abbé Châtel ! Peut-être espérait-il un retour du scandaleux auteur de l'Eglise française.

Tout ce qui intéressait le bien du clergé et l'honneur du sacerdoce tenait vivement au cœur du P. Libermann. En 1850, une personne charitable avait laissé à Paris, pour une œuvre pie, une belle propriété. Or, ayant été consulté sur la destination spéciale qu'on pourrait lui donner, il fit goûter l'idée de la création d'un établissement pour recevoir et réhabiliter les prêtres déchus. Et comme il ne croyait pas pouvoir réaliser par lui-même cette fondation, il la proposa au R. P. Collin, le digne fondateur de la Congrégation des Maristes à Lyon, avec lequel il s'était lié d'une sainte amitié, dans un de ses voyages à Rome.

Nous avons parlé, en son lieu, du zèle déployé par le Serviteur de Dieu contre le jansénisme, dont on retrouvait des restes dans une de nos meilleures provinces. Or, au temps où nous a conduits notre récit, et depuis un certain nombre d'années, une secte d'illuminés, fondée par un nommé Michel Ventras, et se donnant le nom d'Œuvre de la Miséricorde, avait son centre à Paris. Malgré les condamnations portées contre elle par plusieurs évêques, des conciles provinciaux et le pape Grégoire XVI, elle n'en continuait pas moins son œuvre de perdition, et, affectant une grande piété, elle avait réussi à séduire grand nombre d'âmes simples et jusqu'à certains membres du clergé. L'un de ses fauteurs les plus ardents se vantait même d'être en correspondance avec une maison de Chartreux, et racontait qu'un religieux éprouvait des choses extraordinaires qui confirmaient les révélations de Ventras. Celui-ci trouvait, tantôt dans son bréviaire, tantôt sur un meuble de sa cellule ou sur sa couchette, des

images dont les prédictions symboliques étaient d'accord avec ces révélations ; et il y avait dans le voisinage une bonne personne du monde qui trouvait, elle aussi, les mêmes images.

Informé de ces choses, le V. P. Libermann s'empressa d'en écrire longuement au R. P. Abbé de la Grande-Chartreuse. Il terminait sa lettre par ces lignes, où sa grande prudence et charité n'éclatent pas moins que son zèle. « Je n'ai pas ajouté foi à ce récit, d'abord parce que M. X., comme ardent adhérent de cette secte, cherche naturellement à la faire valoir par tous les moyens qu'il peut inventer ; ensuite parce que la personne qui m'a raconté ce fait a pu, malgré sa haute piété, exagérer ou mal rapporter ce qui lui a été dit. Cependant j'ai cru, dans l'intérêt de la gloire de Dieu, et par l'affection et la vénération que je porte aux bienheureux enfants de saint Bruno, devoir vous en donner avis, afin que, si votre Révérence le juge à propos, elle puisse prévenir les menées des séducteurs, qui, en tous cas, feront tous leurs efforts pour tromper les saintes âmes que Dieu s'est choisies, pour les sanctifier dans vos admirables solitudes ». (1850.)

Le Serviteur de Dieu montrait, en toute circonstance, cette même ardeur de zèle. Et il ne plaignait jamais sa peine, lorsqu'il s'agissait de procurer à d'autres Instituts les moyens de travailler utilement à la gloire de Dieu et au salut des âmes, spécialement dans les missions. C'est ainsi qu'après la mort de Mgr Monnet, premier vicaire apostolique de Madagascar, il négocia activement, avec Rome et le gouvernement français, la poursuite de cette mission, puis la fit confier aux missionnaires de la Compagnie de Jésus. (1850.) Et l'on sait quels fruits abondants de salut y recueillent aujourd'hui ces généreux ouvriers évangéliques.

Après la retraite du P. Tisserant de Saint-Domingue, voyant que les prêtres français étaient suspects aux autorités de la république haïtienne, et ne voulant cependant pas abandonner cette mission, le P. Libermann avait tourné ses vues vers la Belgique, pour tâcher de recruter des ouvriers évangéliques dans ce pays. Il en parcourut alors les principaux diocèses, s'efforçant d'y raviver le zèle pour l'apostolat. Ensuite, à différentes époques, il adressa des lettres et des rapports aux Supérieurs des grands séminaires et aux évêques, à l'effet de promouvoir, dans ce royaume si catholique, l'établissement d'une maison spécialement destinée au recrutement et à la formation des vocations pour les missions étrangères.

Cependant une application si soutenue à tant d'œuvres importantes et variées ne laissait pas d'altérer visiblement la santé du saint fondateur. Force lui fut, en 1850, de suspendre tous travaux tant soit peu appliquants ; et un voyage de quelques semaines en Belgique et en Allemagne lui fut ordonné. Toujours édifiant, sans rien laisser paraître d'extraordinaire, il ne l'était jamais plus, ce semble, que dans les voyages. « Alors », écrit le P. François qui l'accompagna dans celui dont nous parlons, » notre vénéré Père se désistait, en quelque sorte, de sa supériorité, et paraissait heureux d'avoir cette occasion de se soumettre à l'obéissance : les rôles étaient intervertis. Il me laissait la bourse et s'accommodait aisément de ma pauvre gouverne, à la façon d'un enfant plein de gratitude pour ce que son père daigne lui donner. Il y avait la part des pauvres : mais, en pauvres que nous étions nous-mêmes, je ne devais non plus faire l'aumône qu'avec mesure et non suivant le mouvement premier de notre cœur. Je le menais admirer avec moi les merveilles de l'art et celles surtout de la divine Providence, en ces

beaux pays, et son âme, qui rapportait tout à Dieu, en était réjouie ». En passant par Mayence, il alla voir une dame juive, sœur de la femme de son frère le médecin, et il s'efforça, dans des entretiens tout fraternels, de l'éclairer et de préparer les voies à sa conversion. Il recommandait ensuite à son frère et à sa belle-sœur de demander instamment cette grâce à Dieu. Il avait lui-même, quelque temps auparavant, fait l'expérience de l'efficacité de la prière, en ramenant au sein de l'Eglise catholique une demoiselle calviniste, Mlle de Reck, de noble origine, fort instruite dans sa secte, et qui, en passant au catholicisme, avait dû renoncer à l'héritage paternel, d'après les lois de son pays. Après son abjuration, il lui avait ménagé un asile dans une des communautés religieuses de Paris.

CHAPITRE XXXII.

Tendre charité du P. Libermann pour les malades. — Augmentation de ses propres souffrances. — Il tombe malade à Notre-Dame du Gard. — Son retour à Paris. — Aggravation de son état. — Pèlerinage des novices à La Neuville. — Dernières recommandations à ses enfants. — Eloge qu'en fait M. Des Genettes, à Notre-Dame des Victoires. — Son agonie et sa mort, 2 février 1852. — Inhumation à Notre-Dame du Gard. — Son cœur et sa langue conservés à Paris.

Au milieu d'une vie si occupée, si bien remplie, le Serviteur de Dieu montrait pour tous ceux qui l'entouraient une sollicitude vraiment paternelle. Plus les circonstances le forçaient, en quelque sorte, à se prodiguer au dehors, et plus semblait grandir, en même temps, son affection, son tendre dévouement pour les plus humbles de ses enfants, et surtout pour ceux qui se trouvaient éprouvés par la souffrance.

D'ordinaire, après la sainte messe et son action de grâces, il allait faire sa visite à l'infirmerie ; et encore

tout pénétré de la charité de Notre-Seigneur qu'il venait de recevoir, il la déversait en quelque sorte sur les malades, en qui il voyait les membres souffrants de ce divin Maître. « En 1850 », écrivait un Frère employé au séminaire colonial, « je me trouvai indisposé par un mal de genou, qui m'obligea, par l'ordre du vénéré Père et du médecin, de rester continuellement sur le lit pendant six semaines. Eh bien, pendant tout ce temps, ce bien-aimé Père vint me voir souvent, et, si parfois il y avait eu un petit intervalle dans ses visites, à cause de ses occupations, il commençait par s'en excuser avec une simplicité touchante ».

« Nous l'avons vu nous-même », dit son éminent biographe, « quelques mois avant sa mort, et déjà sérieusement atteint, prodiguer les plus tendres soins à un novice Frère menacé de phthisie. Il voulut l'accompagner de Paris au Gard, le placer dans la voiture, lui céder partout le meilleur coin, se faire tout le long de la route son serviteur ». Chemin faisant, il lui expliqua si pieusement quelques psaumes ayant trait au bonheur du Ciel, comme le *Lætatus sum*, l'*In convertendo*, qu'arrivé à Notre-Dame du Gard, le jeune malade en fit, durant plusieurs jours, le sujet de ses conversations à l'infirmerie. Le V. Père reçut ensuite ses vœux, le 19 mars, sous les auspices de saint Joseph. « Jésus », lui dit-il avant la cérémonie, « est épris d'amour pour votre âme, il faut donc la lui donner, mais ornez-la auparavant, mon cher frère, des trésors de l'humilité, de la confiance et de l'amour. Oui, Jésus va faire en ce moment ses fiançailles avec votre âme, et, dans un court intervalle, vous irez au ciel pour célébrer les noces ; alors Jésus se donnera tout à votre âme avec toutes ses richesses ; en attendant soyez tout à lui seul, oubliez le monde ; soyez mort au monde, le monde est mort pour vous ».

De retour à Paris, le Serviteur de Dieu continua à

s'occuper de ce Frère et à l'encourager par ses lettres jusqu'à la mort. Il avait reçu de Dieu un don tout particulier pour inspirer aux malades la paix et l'abandon entre les mains de Dieu. Un novice était atteint d'une phthisie pulmonaire très-avancée ; mais, comme il est assez ordinaire en pareil cas, il se faisait illusion sur son état. Aussi un confrère lui ayant dit, sans assez de précaution, qu'il se berçait vainement d'espérance et qu'il ne lui restait plus qu'à se préparer à la mort, il en fut, malgré sa grande piété, dans une désolation et un trouble extraordinaires. On court avertir le vénéré Père, qui se trouvait alors à Notre-Dame du Gard, et qui, comme un bon et charitable médecin, s'empresse de venir le consoler.

« Ah ! » s'écrie le malade, en le voyant entrer dans l'infirmerie, « il n'y a donc plus d'espoir, je vais donc mourir ! — Eh bien, mon cher ami, qu'est-ce que cela vous fait? Y a-t-il là un si grand mal ? » répond le vénéré Père avec un sourire de bonté. — Cette simple parole rendit au novice désolé la paix et la tranquillité ; et il les conserva jusqu'à ce qu'il s'endormit pieusement dans le Seigneur.

Le P. Libermann avait d'autant plus de grâce pour parler de la mort, qu'il était lui-même plus détaché de la vie ; elle avait été pour lui si remplie de tribulations, d'épreuves et de souffrances de toute sorte ! Parfois il disait, dans l'intimité : « Je ne sais si tout le monde est comme moi ; mais je n'ai plus de sentiment que pour la douleur. Ce qui pourrait m'apporter quelque consolation ne fait, pour ainsi dire, qu'effleurer mon âme, tandis que je sens très-vivement la peine. Mon âme est pour la joie ce qu'est mon corps relativement à la nourriture ; je n'ai de goût pour rien, et tout m'est également insipide ».

Nous ajouterons ici ce qu'écrivait un respectable laïque, en relatant ses souvenirs sur le V. P. Libermann : « Une

fois », dit-il, « c'était en 1850, le P. Libermann est sorti de son silence habituel, pour laisser échapper devant moi un cri de douleur. Je venais d'arriver à Paris et j'accourais pour le voir : il était seul dans son cabinet. « Eh bien, mon Père », lui dis-je en l'embrassant, « comment vont toutes choses ? » Il resta quelques instants recueilli, et me répondit de sa voix la plus douce : « Le bon Dieu m'a mis ici, et, certes, je ne reculerai pas tant qu'il m'y laissera ; mais celui qui voudrait me jeter par la fenêtre peut être assuré que je prierais de bon cœur pour lui ». Puis, après cet épanchement, il s'informa en détail de ma famille, et me donna les conseils dont j'avais besoin.

« L'influence du cher Père », ajoute le même, « était semblable à celle de la Providence du bon Dieu : rien de si simple, de si calme, de si uni, j'allais presque dire de si commun que sa doctrine et sa morale ; mais aussi rien de si fort, de si vif, de si puissamment coordonné pour l'usage : ses conseils ne s'appliquaient pas à certains cas particuliers ; mais, même quand ils étaient donnés dans un but spécial, ils répandaient l'ordre et l'harmonie dans tous les détails de l'existence. Les maîtres de la vie spirituelle en donnent magnifiquement la théorie ; lui en inspirait la pratique ; ils cherchent à atteindre la volonté par l'intermédiaire de l'intelligence, et lui s'emparait doucement de cette volonté rebelle, la transformait, lui soufflait une portion de sa vie propre, *spiritum viventem* ».

Un des premiers disciples du Serviteur de Dieu a déposé ce qui suit : « J'avais entendu dire que notre vénéré supérieur avait annoncé qu'il ne vivrait pas longtemps, assez cependant pour son œuvre. Je l'interrogeai si ce qu'on disait était vrai. Il me répondit : « Pourvu que j'aie dix « ans, je ne demande que cela, et je crois être certain « qu'il en sera ainsi. — Avez-vous eu là-dessus une révé-

« lation? — J'ai senti en moi quelque chose, comme une « voix intérieure qui me le disait ».

C'est vers 1842 qu'avait eu lieu cette conversation ; nous touchons donc au terme des dix années prédites. Ce qu'avait annoncé le saint fondateur ne va pas tarder à s'accomplir. Le 3 décembre 1851, il s'était rendu à Notre-Dame du Gard ; c'est là qu'il fut atteint de la maladie qui devait le conduire au tombeau.

Toujours semblable à lui-même, le vénérable Père donna alors aux siens un dernier spectacle de toutes les vertus. Plus d'une fois, plutôt que de déranger celui qui le veillait, il préféra se priver lui-même des soulagements nécessaires. « Ce n'est rien », disait-il ensuite, « j'ai offert cela au bon Dieu ». Il prenait soin que le Frère infirmier ne manquât à aucun de ses exercices de règle à cause de lui. Un jour qu'on lui proposait de la tisane de réglisse pour étancher une soif ardente qui le dévorait, en ajoutant que c'était la médecine des pauvres : « Oh ! oui », répondit-il, « donnez-moi de la tisane des pauvres... Je serai heureux de boire de la tisane des pauvres ». On devait, à chaque heure, appliquer un cataplasme très-chaud sur son côté ; or, jamais il ne permit qu'un autre le lui mît, mais il le faisait lui-même avec une grande modestie.

Que dire de sa patience inaltérable, de la bonté affectueuse avec laquelle il recevait tous ceux qui venaient le visiter, de l'humilité avec laquelle il savait détourner alors l'attention de lui-même, pour s'occuper uniquement des autres ? S'il parlait de lui, surtout avec les directeurs de la maison et d'une manière un peu plus intime, c'était au sujet de sa prétendue nullité et incapacité. Plusieurs fois on lui avait entendu dire, dans une sorte de transport d'humilité : « Quelque beau jour, on me chassera de la Congrégation comme insensé, et je m'en réjouirai ». Dans

cette dernière maladie, il exprima même le désir que l'on réunît le conseil, et qu'on le déposât, pour en mettre un autre à sa place.

S'étant trouvé un peu mieux, après les fêtes de Noël, il revint à Paris. Mais, en entrant dans sa chambre, il dit au Frère infirmier : « Je vais me mettre au lit, je ne sais quand j'en sortirai ; je ne me sens pas bien ». Puis, s'adressant au R. P. Le Vavasseur : « A vous, mon cher, de vous occuper de moi ». Il ne voulait plus s'appartenir, mais, à l'exemple du divin Maître, obéir jusqu'à la mort ; ce qu'il fit en effet.

Quand il commença à s'affaiblir, il demanda au R. P. Le Vavasseur à faire son testament, afin de ne laisser aucun embarras après lui à la Congrégation. Deux de ses belles-sœurs qui se trouvaient à Paris témoignèrent les plus grands désirs de le voir sans doute pour la dernière fois. Mais, malgré leurs instances réitérées, il ne voulut jamais y consentir, parce qu'il aurait fallu les introduire dans la communauté.

Vers la fin de janvier, il se trouva si mal qu'on crut devoir lui administrer les derniers sacrements. Averti du danger, le R.P. Supérieur de Notre-Dame du Gard arriva en toute hâte, après avoir recommandé aux scolastiques et aux novices de commencer une adoration continue devant le très-saint Sacrement. Ayant demandé au bien-aimé malade « ce qu'il devait dire à ses chers enfants du Gard » : « Dites-leur », répondit-il, « qu'ils prient le bon Dieu ; qu'ils mettent leur confiance en lui seul ; qu'ils se soumettent bien à sa sainte volonté, quelle qu'elle puisse être ; que je ne les oublie pas, et que je ne les oublierai jamais ».

Ses deux collègues qui avaient eu le plus de part à sa confiance l'avaient déjà prié, au nom des intérêts les plus chers de la Congrégation, de faire connaître ses intentions

sur le choix de son successeur. Placés de chaque côté du lit, ils avaient comme lutté l'un contre l'autre, pour ne point accepter le fardeau de la supériorité. Ce combat toucha le vénérable Père, qui, après avoir médité devant Dieu, consentit à donner à ses enfants un dernier acte testamentaire de son amour et de sa sollicitude. Se tournant du côté du Supérieur de Notre-Dame du Gard, il lui dit : « *Je pense que c'est vous qui devez vous sacrifier* ». Le successeur désigné allait, le lendemain matin, s'offrir à Notre-Dame des Victoires, en échange de la vie si précieuse que l'on était menacé de voir expirer. Puis, comme pour faire une sainte violence au ciel, il écrivait à Notre-Dame du Gard : « Que chacun s'offre en victime à la place de notre cher Père. Il nous faudrait être à plusieurs pour faire l'équivalent de notre saint supérieur ».

De nombreux visiteurs se succédaient sans interruption au séminaire du Saint-Esprit. Parmi eux l'on remarquait surtout le vénérable fondateur de l'Archiconfrérie. Dans une de ses visites, M. Des Genettes salua le malade par ces paroles de l'Apôtre : *Bonum certamen certavi, cursum consummavi.* « J'ai combattu le bon combat, j'ai fourni ma carrière ». Et le vénérable Père de répondre par un sourire plein de suavité, et par un effort pour presser la main du bon vieillard. Le R. P. de Ravignan vint aussi le voir, accompagné de M. Augustin Cochin. « Venez avec moi », avait dit à celui-ci le célèbre prédicateur, « allons voir comment meurent les saints ».

Le 30 janvier, se sentant défaillir, le Serviteur de Dieu demanda lui-même, à six heures du matin, qu'on lui récitât les prières des agonisants. Il donna ensuite sa bénédiction aux élèves du séminaire, qui étaient réunis dans sa chambre, et à la Congrégation. Puis, à la prière du R.P. Schwindenhammer, il bénit aussi d'une façon particu-

lière Mgr Bessieux et Mgr Kobès, ainsi que la mission de la Guinée ; il le fit avec beaucoup d'expression, le crucifix à la main ; les larmes coulaient de tous les yeux.

La lettre qui apportait ces détails arrivait au Gard le 31, à neuf heures du matin. Les PP. Delaplace et Emonet eurent alors la pensée, à laquelle tous s'associèrent de grand cœur, de faire un dernier effort auprès du ciel, par un pèlerinage à La Neuville. Toute la communauté partit à pied, par un temps affreux. Arrivés à la chapelle où le vénéré fondateur avait prié avec ses premiers associés pour la conversion des noirs, ils s'agenouillèrent là où il s'était tant de fois agenouillé lui-même, devant le pieux tableau de la très-sainte Vierge dont nous avons déjà parlé. Tous s'offrirent en holocauste à la place de leur bien-aimé Père. On ne pouvait se défendre d'un dernier espoir.

Mais hélas ! une nouvelle lettre du R. P. Schwindenhammer laissait à peine subsister cette lueur d'espérance. « Il se pourra », écrivait-il, « que notre bon Père passe encore la nuit d'aujourd'hui. Sa vie, qui tient à peu de chose, tant il est bas, semble se prolonger pour le purifier totalement par les douleurs inouïes qu'il endure. Il a juste ce qu'il faut de connaissance pour avoir le sentiment de ses douleurs. Elles lui arrachent, comme malgré lui, de temps en temps, quelques soupirs : « *O mon Dieu !... Oh ! que je* « *souffre!... Quel martyre!...* » et autres paroles de ce genre, mais pas la moindre marque d'impatience, de faiblesse ».

« Au sortir d'un assoupissement », écrivait-il encore, « je lui demandai, en présence du P. Lannurien, comment il se trouvait : « *Je souffre beaucoup* », répondit-il. — « N'est-« ce pas, vous offrez vos souffrances au bon Dieu pour vos « enfants ? » — « *Oui..., au bon Dieu..., pour vous...* « *pour tous..., pour vous tous* ».— Et aussi pour la Guinée ? » ajoutai-je. — « *Oh ! oui..., pour la Guinée..., pour la*

« *Guinée... et surtout Dakar... Mgr Kobès...., pauvre* « *Guinée! pauvre Guinée!...* » ajouta-t-il quatre ou cinq fois de suite.

« Le R. P. Lannurien lui dit ensuite : « Et pour nous aussi, « pour que nous soyons de bons religieux ? — *Oui... oui...,de* « *bons religieux..., de bons religieux...* » Je continuai à lui demander : « Que nous recommandez-vous pour être de « bons religieux ? » — A ces mots, il se recueille un instant, puis fait des efforts pour parler, et balbutie : « *Être fervents..., fervents..., toujours fervents..., et surtout la charité..., la charité..., la charité surtout..., charité en Jésus-Christ..., charité par Jésus-Christ..., charité au nom de Jésus-Christ..., ferveur..., charité..., union en Jésus-Christ !* »

« A neuf heures du soir (le 31 janvier), après le coucher des séminaristes, tous les membres de la Congrégation se réunissent dans sa chambre. Le R. P. Le Vavasseur lui dit que tous ses enfants sont autour de lui et désirent recevoir ses dernières instructions. Il se recueille de nouveau, puis ouvre les yeux, regarde de côté et d'autre, et dit, en faisant de grands efforts pour se faire comprendre : « *Je vous vois pour la dernière fois..., pour la dernière fois... Je suis heureux de vous voir..* » Puis, après un moment de silence, il continue d'une voix à peine intelligible : « *Sacrifiez-vous pour Jésus..., pour Jésus seul..., avec Jésus..., avec Jésus seul... Sacrifiez-vous avec Marie..., avec Marie... Dieu, c'est tout... ; l'homme, c'est rien... L'esprit de sacrifice..., zèle pour la gloire de Dieu..., le salut des âmes* ».

« Il répète encore ces mêmes mots, en y mêlant celui de charité. Il s'arrête d'épuisement, en disant : *Je n'en puis plus.* Je l'engage cependant à prononcer encore les saints noms de Jésus, Marie, Joseph, et aussitôt il commence à redire :

Jésus ! Marie ! Joseph ! Il fait des efforts pour les répéter, et continue ainsi pendant assez longtemps à redire : *Jésus, Marie, Joseph,* jusqu'à ce qu'il ne puisse plus les prononcer. Après cela, de son propre chef, il s'efforça de lever son bras, et nous bénit tous à différentes reprises ».

La première journée de février vit se développer lentement et douloureusement les symptômes d'une dernière agonie. Les yeux du vénérable Serviteur de Dieu commencèrent à s'éteindre ; les sons ne lui parvenaient qu'à peine ; il fallait toute la suavité des noms de *Jésus, Marie, Joseph,* et le cri du Calvaire : « *Mon Dieu ! Mon Dieu !* » pour détendre ses lèvres déjà crispées.

Le soir, le R. P. supérieur de Notre-Dame du Gard, les directeurs et les élèves du séminaire étaient rassemblés à Notre-Dame des Victoires. A la réunion de l'Archiconfrérie, car c'était un dimanche, le vénérable curé, M. Des Genettes, prononça en substance les paroles suivantes :

« Mes chers frères, la joie de notre si belle fête a été, pour moi, mêlée de tristesse. Un de mes amis, un saint, est à l'agonie depuis trois jours : c'est le R. P. Libermann. Le bon Dieu le fait souffrir pour expier les péchés des hommes. Sa vie a été une souffrance continuelle. Dieu l'a ramené de bien loin pour en faire une victime d'expiation. Il l'a converti du judaïsme, d'une manière toute providentielle, pour le faire fondateur et premier supérieur d'une Société qui devait porter le nom du Saint-Esprit et de l'Immaculé Cœur de Marie, qu'il a tant aimée pendant sa vie. Il a choisi ce vocable, parce qu'il aimait beaucoup l'Archiconfrérie et qu'il voulait s'occuper du ministère des âmes les plus abandonnées. Voilà trois jours qu'il est entre la vie et la mort.

« Les médecins ne comprennent pas comment il peut résister si longtemps à tant de douleurs. Quoiqu'il semble

avoir perdu l'usage de ses facultés, son âme est animée de sentiments de foi et de piété, toujours unie au bon Dieu, mais d'une manière que vous ne sauriez comprendre peut-être, mes frères, de cette manière dont les saints sont et restent toujours unis à Dieu. Le bon Dieu semble prolonger cette cruelle agonie, pour qu'il puisse participer à vos prières. Prions donc pour lui en ce moment ; il priera pour nous lorsqu'il sera dans le ciel. Mes frères, je vous le répète, je perds en lui un ami et un modèle ».

Le lendemain, à trois heures un quart de l'après-midi, le R. P. supérieur de Notre-Dame du Gard, en face de l'agonisant, écrivit les lignes suivantes :

« Notre très-cher Père était à peu près sans connaissance, ne semblant plus rien voir ni rien entendre. Cela a duré jusque aujourd'hui, à deux heures de l'après-midi. Tout à coup il se réveille, ouvre les yeux, les jette autour de lui, et semble reconnaître ce qu'il voit. On lui présente un crucifix ; il le regarde, le contemple avec une avidité mêlée de douleur et de suavité. On lui dit quelques paroles de piété, telles que Jésus, Marie, Joseph ; *In manus tuas, Domine, commendò spiritum meum ; Monstra te esse Matrem ;* et autres aspirations semblables, à Jésus, Marie, Joseph, et à son ange gardien. Il semble comprendre. A chaque mot qu'on lui dit, ses yeux s'animent davantage. Tantôt il les porte vers le crucifix, tantôt il les élève vers le ciel, avec cette expression indicible qu'on remarquait en lui quand il priait avec ferveur et instance.

« Mais, lorsque je lui ai présenté une image de Marie tenant l'Enfant Jésus dans ses bras, oh ! c'est alors que ses yeux ont brillé d'un vif éclat ; son visage, décomposé par les souffrances et la mort qui approchait, a revêtu une expression ineffable de tendresse et d'amour ; et de toute sa figure on eût dit voir jaillir des rayons lumineux. Il

semblait écouter quelqu'un qui lui parlait, et paraissait ouïr une harmonie céleste qui le transportait hors de lui. Il essayait de soulever la tête de dessus son oreiller, et certains mouvements des mains indiquaient qu'il voulait saisir l'image pour la serrer contre son cœur ; toute la partie supérieure de son corps semblait s'élancer, comme pour s'unir à la bonne Mère. Oh ! que c'était beau ! Ces différentes impressions produisaient en lui une certaine force factice, une espèce d'animation, qui paraissait être un véritable ravissement d'extase.

« La respiration diminue ; il s'éteint... Dans cinq à six minutes, tout sera consommé. Notre bon Père sera au ciel ; la sainte Vierge l'y conduira, comme elle a conduit en ce jour l'Enfant Jésus au temple... On commence le *Magnificat* à la chapelle... Il aura expiré avant qu'il soit terminé ».

Un autre témoin oculaire, l'illustre auteur de l'*Histoire universelle de l'Eglise,* qui logeait au séminaire, l'abbé Rohrbacher, dépose en ces termes :

« Sa mort précieuse devant le Seigneur arriva le 2 février 1852, fête de la Présentation de Jésus au temple, pendant que la communauté, réunie au chœur pour les vêpres du jour, chantait ces paroles, très-distinctement entendues de la chambre de l'agonisant : *Et exaltavit humiles*. Nous en fûmes témoin, étant dans ce moment-là même au pied de son lit ».

Ses enfants, qui l'entouraient, l'embrassèrent une dernière fois, en disant avec le chœur le *Gloria Patri* du cantique de Marie.

Quand il eut rendu le dernier soupir, directeurs et élèves, tous voulurent se procurer quelque relique du juste qui venait de s'endormir si paisiblement dans le Seigneur. Les uns enlevaient sur son bureau les plumes dont il s'était servi, d'autres coupaient des mèches de ses che-

veux, ou se disputaient quelque partie de ses vêtements ou du linge à son usage.

«Après sa mort», raconte le R. P. Le Vavasseur, « nous pûmes constater combien grandes avaient dû être ses souffrances dans les dernières années de sa vie. En effet, avant d'ôter son cœur, son frère pria le médecin qui faisait l'autopsie de chercher la cause de son mal. Or, on trouva que son foie était ossifié; et ils en conclurent que depuis bien longtemps déjà, dix ou douze ans, ses souffrances avaient dû être horribles, et sa vie un martyre et un prodige. Son cœur fut trouvé extrêmement petit ».

Sa mort ne produisit pas seulement une sensation profonde dans le clergé de la capitale. On s'en émut jusque dans les hautes régions ministérielles, partout où l'homme de Dieu avait eu occasion de se montrer. Les chefs des diverses administrations des cultes, de l'intérieur, de la marine, s'empressèrent d'adresser les plus honorables condoléances à la Congrégation. Ces lettres se succédèrent longtemps, et arrivèrent de tous les points de la France et de l'étranger.

On vit se presser, dans la chambre mortuaire, une foule recueillie de visiteurs, qui semblaient plutôt s'approcher d'un autel que d'un cercueil. L'un d'eux, M. l'abbé de Ségur, obtint, comme une faveur, la liberté de lever rapidement un dessin, regardé comme un chef-d'œuvre, et qui conserve à la figure du défunt, avec l'exacte fidélité des traits, quelque chose de sa dernière extase.

Le vénéré fondateur avait manifesté le désir de reposer à Notre-Dame du Gard. On se fit un religieux devoir de l'y transporter, après un service funèbre, célébré au séminaire du Saint-Esprit. M. Des Genettes chanta la grand' messe, fit l'absoute et récita les dernières prières qui précédèrent le départ du convoi funèbre. Deux de ses fils qui

n'avaient pu quitter le chevet pendant sa longue maladie, les RR.PP. Schwindenhammer et Le Vavasseur, l'accompagnèrent à Notre-Dame du Gard. Ils y arrivèrent le mercredi, à huit heures du soir. Tout le noviciat veilla autour du cercueil. Les dernières funérailles furent accomplies le 10 février dans la matinée. Et, à onze heures, au milieu des derniers adieux et de regrets mêlés de joie et d'espérance, les restes mortels du vénérable Serviteur de Dieu étaient déposés dans un caveau creusé au pied de la croix du cimetière, et surmonté d'un modeste monument funéraire. On avait conservé dans la maison du Saint-Esprit, à Paris, son cœur et sa langue, pour y perpétuer à jamais le souvenir de ses pieuses exhortations, de sa tendre sollicitude.

CHAPITRE XXXIII.

Réputation de sainteté du P. Libermann, grandissant après sa mort. — Translation de ses restes à Chevilly, près Paris. — Grâces extraordinaires dues à son intercession. — Guérisons diverses à la suite de neuvaines en son honneur. — Introduction de sa cause de béatification. — *Triduums* solennels d'actions de grâces. — Discours de Mgr Mermillod et de Mgr Freppel.

On l'a vu par la suite de cet ouvrage, dès qu'il se fut donné à Dieu, l'humble juif converti de Saverne avait été considéré, par ses condisciples et par ses maîtres, comme un saint. Et le reste de sa vie, semblable à ces justes dont parlent les divines Ecritures,il marcha toujours de vertu en vertu : *ibunt de virtute in virtutem*. Aussi, à sa précieuse mort, la voix publique proclama-t-elle plus que jamais sa sainteté. Dieu lui-même sembla l'attester par certains signes, tels qu'on en lit dans la vie de plusieurs saints. C'est ainsi, qu'au milieu des vifs regrets causés par une telle perte, on ne pouvait se défendre d'un doux sentiment de consolation et même de joie ; puis l'on se sentait porté,

comme par un attrait irrésistible, à invoquer le Serviteur de Dieu plutôt qu'à prier pour lui.

Plusieurs personnes éprouvèrent d'ailleurs, le jour même de sa mort, un effet sensible de sa protection. L'aînée de ses nièces, religieuse de Louvencourt, persuadée qu'il devait mourir en ce jour de fête de la sainte Vierge qu'il avait tant aimée, était plongée dans la plus amère douleur et ne pouvait se résigner à faire son sacrifice. Elle eut alors la pensée de prier son oncle vénéré, s'il était au ciel, comme elle en avait la confiance, de lui obtenir la grâce de supporter avec calme et résignation cette si cruelle épreuve. C'était vers les quatre heures de l'après-midi. « Or », ajoute-t-elle, « m'étant un instant recueillie devant le très-saint Sacrement exposé dans la chapelle, je me sentis tout à coup le cœur déchargé comme d'un grand poids, et la douleur qui m'accablait fit place à une grande douceur intérieure ».

Une autre religieuse, de la même Congrégation, écrivait de son côté : « Dès le lendemain de la fête de la Purification, j'ai éprouvé la protection du saint P. Libermann. Je fis ce jour-là ma méditation sur l'explication qu'il a donnée de la prière : *O Jésus vivant en Marie*... J'eus alors des sentiments et des connaissances plus particulières, à tel point que je me disais à moi-même : « On « dirait que le P. Libermann est dans le ciel et qu'il me « fait mieux comprendre ses propres sentiments, dans son « explication de cette belle prière ». J'en fis part à la Mère Saint-Stanislas (supérieure de la maison des orphelines), et elle me répondit qu'elle éprouvait la même chose. Le soir même, on nous annonça la mort de ce bien-aimé Père. Je suis donc certaine qu'il est au ciel, puisque, pour ainsi dire, au premier moment de sa mort, il m'a déjà favorisée ».

Les dépouilles mortelles du vénérable Père sont restées à Notre-Dame du Gard jusqu'en l'année 1865. A cette époque, la Congrégation ayant fait l'acquisition d'une maison spacieuse, à Chevilly, près Paris, destinée à servir d'établissement central de formation pour les scolastiques en théologie, ainsi que pour les novices clercs et Frères, on y transporta ce précieux dépôt, dans un tombeau provisoire. La cérémonie de translation eut lieu le 28 juillet 1865, fête des saints papes Victor et Innocent et de leurs compagnons martyrs. Depuis lors, ce tombeau est devenu comme un lieu de pieux pèlerinage, non-seulement pour les membres de l'Institut résidant en France ou venant des missions, mais encore pour beaucoup de pieux fidèles. Et déjà des grâces nombreuses obtenues ont récompensé la confiance de ceux qui viennent ainsi se recommander, ou recommander des malades au Serviteur de Dieu.

Voici le récit de quelques-unes des guérisons attribuées à son intercession.

Un buste du vénéré Père avait été envoyé, à l'île Bourbon, aux parents du R. P. Le Vavasseur. Le père de ce dernier souffrait de douleurs aiguës de l'estomac. A un moment où les souffrances étaient devenues insupportables, il saisit le buste, le posa sur sa poitrine en disant : « O vous qui avez été l'ami de mon fils, obtenez que je sois délivré ». L'effet suivit sa prière, il fut exaucé et guéri, et depuis il n'en ressentit plus aucune atteinte.

Un Frère de la Congrégation avait une sœur malade depuis sept à huit ans. Elle avait eu recours à plusieurs médecins sans résultat, et il ne lui restait plus, ce semble, qu'à se résigner à son sort. Elle pria, vers cette époque, son frère de lui envoyer sa photographie. Celui-ci lui envoya un portrait du saint fondateur, disant qu'il lui serait plus utile que le sien. La confiance naquit dans le cœur

de la jeune personne. On commença une neuvaine. Le huitième jour, sa mère lui demande si elle pense au vénéré P. Libermann. Elle répond que oui, et place avec confiance son image sur sa poitrine ; puis, un instant après, elle s'écrie : « Maman, je suis guérie ». Elle l'était en effet, et depuis sa santé n'a cessé d'être bonne.

La Sœur L..., de la Congrégation de Saint-Joseph, de Cluny, souffrait depuis près de deux ans d'une maladie de poitrine, sans pouvoir quitter l'infirmerie ni assister aux exercices de la communauté. Dans le courant de l'année 1870, elle fut prise d'un mal de gorge très-violent, que le médecin déclara sans remède. Son état de faiblesse ne permettait aucune opération ; et comme elle ne pouvait rien avaler, on prévoyait qu'elle mourrait de faim. L'alimentation étant devenue impossible par les voies naturelles, le docteur tenta l'introduction d'une sonde œsophagienne par la bouche, puis par les fosses nasales, mais sans pouvoir y réussir. La voix disparut presque aussitôt. Une neuvaine faite en l'honneur de la sainte Vierge n'apporta à un surcroît de souffrances qu'une plus grande résignation. Une autre neuvaine au P. Libermann fut commencée quatre jours après ; on suspendit une relique du Serviteur de Dieu au cou de la malade ; et toute la communauté s'unit à elle pour prier. Cependant on était au neuvième jour, et son état était devenu si grave, qu'on pria l'aumônier de ne pas différer davantage à l'administrer ; ce qu'il fit avec la pensée de lui voir bientôt rendre le dernier soupir. Mais la moribonde conservait toujours une inébranlable confiance ; et son espoir ne fut pas trompé. Entre une heure et deux heures, en une espèce de songe, le P. Libermann se présente devant elle tout radieux. Il lui met trois doigts sur la tête, puis les descend sur le haut de la poitrine, et semble lui arracher

le cœur et toute la partie malade. C'est pour elle un moment de douleurs inexprimables, qui lui arrache ce cri : « Oh ! que vous me faites mal ! » puis elle se sent guérie. Plus de fièvre, plus de souffrance. Elle se lève toute seule, s'habille, prend de la nourriture, descend à la chapelle au milieu de la communauté stupéfaite, et chante, avec elle, le *Magnificat*, restant debout sans trace de faiblesse. C'était le 21 mai, et il y avait vingt-trois jours qu'elle n'avait pu avaler même une goutte d'eau. Depuis lors ses forces revinrent rapidement et elle jouit aujourd'hui d'une santé meilleure qu'avant sa maladie.

Une religieuse de la Réparation, déjà comme au seuil du tombeau, s'est trouvée subitement guérie, après un triduum de prières au vénérable Père, qui se terminait le 2 février 1876, jour anniversaire de sa mort précieuse devant Dieu. Grande fut la surprise du médecin, qui la soignait depuis le mois de décembre, lorsque, le 3 février, il vit venir à lui, seule, souriante et marchant d'un pas assuré, celle que la veille il avait quittée avec la conviction de ne plus la revoir. Elle était tout à coup passée de l'état de mort prochaine à l'état de santé parfaite, et ses forces étaient instantanément revenues, bien qu'elle n'eût pris aucune nourriture depuis un mois.

La petite communauté des Sœurs Servantes du Saint-Cœur de Marie, établie sur la paroisse de Chevilly, à Larue, par un des Pères de la Congrégation, a surtout été, avec l'orphelinat de jeunes enfants qu'elle dirige, l'objet de la protection paternelle du vénérable Père. Une jeune personne de cet établissement qui avait la danse de Saint-Guy se fit conduire à son tombeau, au dernier jour d'une neuvaine, malgré l'orage et une pluie torrentielle ; et là s'étant trouvée prise d'une forte crise, elle dit intérieurement au vénérable Père : « Mon vénéré Père, si vous aviez

aussi mal à la tête que moi, vous me guéririez ». Et aussitôt elle ressentit une violente douleur, semblable à celle que lui aurait causée une lancette qui lui aurait enlevé toute la partie sensible de la tête, puis elle s'écria : « Je suis guérie ». Elle l'était, en effet, et depuis lors elle n'a plus éprouvé aucun mal.

Une postulante de la même communauté, qui avait reçu les derniers sacrements et ne laissait plus d'espoir de survivre à une fièvre typhoïde, compliquée d'une paralysie générale, fut instantanément rendue à la santé, le matin même du jour où elle terminait une neuvaine de prières au vénérable Père. Elle put s'habiller sans le secours de personne et descendre à la chapelle pendant que tout le monde assistait à la sainte messe ; après quoi elle demanda à manger, puis elle eut assez de forces pour aller à pieds au tombeau du Vénérable pour le remercier, et en revenir de même. (Juillet 1877.) Et, depuis lors, aucune trace de son ancienne maladie n'a reparu.

Beaucoup d'autres personnes, parmi lesquelles plusieurs épileptiques, se reconnaissaient redevables de leur guérison au crédit auprès de Dieu du vénérable P. Libermann ; l'on ne saurait surtout compter les grâces et faveurs spirituelles qui ont été obtenues par son intercession.

Chaque jour apportant ainsi un nouvel éclat à l'auréole de sainteté dont brillait déjà le Serviteur de Dieu, on crut le temps venu de s'occuper de l'introduction de sa cause de béatification et canonisation. Plusieurs fois, d'ailleurs, depuis sa mort, des vœux avaient été émis à cet égard par des prélats et autres personnages éminents. Un tribunal ecclésiastique fut donc établi, à Paris, par Mgr Darboy en 1871 ; et, pendant plusieurs années, grand nombre de témoins, qui avaient vécu ou avaient été en rapport avec

le P. Libermann, vinrent attester, sous la foi du serment, l'héroïcité de ses vertus.

De nombreuses lettres postulatoires , de cardinaux , d'archevêques, d'évêques, de chefs d'Ordres, de supérieurs d'établissements ecclésiastiques, de prêtres, de laïques de toute condition, furent ensuite,pendant plusieurs années, adressées au Souverain Pontife pour solliciter l'introduction de la cause.

Enfin, le 27 mai 1876, Son Em. le cardinal. Oréglia-di-San-Stefano proposa la question à l'assemblée des éminentissimes prélats de la Sacrée Congrégation des Rites réunis au Vatican, sous la présidence de l'Em. cardinal Patrizzi, préfet de ladite Congrégation. L'examen préalable des pièces et documents les avait déjà éclairés à ce sujet. Aussi de tous les siéges partirent des voix, qui s'écrièrent : *Affirmative, una bella causa, introducatur!* « Oui, oui, c'est une belle cause, qu'elle soit introduite ! » Ce qui avait surtout frappé, c'est que c'était la première cause de ce genre, celle d'un juif converti, dont la Sacrée Congrégation eût à s'occuper.

Le jeudi suivant, 1er juin, notre Saint Père le Pape Pie IX daigna confirmer la sentence de la Sacrée Congrégation et signer de sa propre main la Commission d'Introduction de la cause du vénérable Serviteur de Dieu, François-Marie-Paul Libermann.

Un *triduum* d'actions de grâces fut célébré, à cette occasion, dans toutes les maisons de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie ; et de nombreux fidèles se firent un devoir d'unir les sentiments de leur pieuse reconnaissance envers Dieu à ceux des enfants du V. Libermann. A Paris, la clôture de ces exercices se fit dans l'église de Sainte-Geneviève, le 16 juillet 1876, sous la présidence de son Em. le cardinal archevêque, en pré-

sence de plusieurs prélats et des représentants de tous les Instituts religieux. Mgr l'évêque d'Angers y prononça, dans un magnifique discours, dont on a déjà eu l'occasion de citer un extrait, l'éloge de l'humble Serviteur de Dieu.

A Beauvais, Mgr Mermillod fit aussi un discours, éloquent de cette éloquence du cœur que tout le monde lui connaît. C'était à la cathédrale, en présence de Mgr Gignoux, de tout son clergé réuni pour la clôture de la retraite pastorale, et d'une foule compacte de fidèles. Le pieux et zélé prélat montra comment le V. P. Libermann avait été une conquête de Jésus-Christ, une victime de Jésus-Christ, un apôtre de Jésus-Christ. Ces trois mots résument en effet toute la vie et les vertus du Vénérable.

Voici de quelle manière Mgr Freppel terminait le panégyrique du Serviteur de Dieu ; c'est par là que nous terminerons nous-mêmes notre humble travail :

« Il ne nous appartient pas, mes Frères, de prévenir le jugement définitif de l'Eglise. Mais, s'il m'était permis d'exprimer mon vœu, au moment où cette grande cause va s'ouvrir devant le tribunal suprême du Vicaire de Jésus-Christ, je dirais : Achevez votre œuvre, Très-Saint Père. Donnez aux tribus dispersées d'Israël un protecteur sorti de leur sein, revenu de leurs égarements, afin que cette douce et sereine figure parle à leurs cœurs endurcis...

« Donnez un protecteur à l'Afrique infidèle, à la race infortunée de Cham, afin qu'après un long esclavage, elle entre en possession de la liberté chrétienne, et vienne prendre sa place parmi les enfants de la sainte Eglise...

« Donnez une consolation et un nouveau patronage à l'Alsace catholique, dont le Pasteur vénéré (1) est venu

(1) Mgr Raess, évêque de Strasbourg.

célébrer avec nous la mémoire de celui qu'il avait eu le mérite d'introduire dans le sanctuaire...

« Donnez un nouveau gage d'affection et de sollicitude à cette Congrégation naissante, la dernière venue des grandes familles religieuses, et qui, déjà, en si peu de temps, s'est dilatée d'une extrémité de la terre à l'autre...

« A nous, mes Frères, de hâter par nos prières l'accomplissement de ces vœux. C'était la pensée du digne successeur du P. Libermann et de sa pieuse communauté, en ces jours de supplications et d'actions de grâces. Mais le but qu'il se proposait avant tout, c'était l'édification du peuple chrétien. Devant une telle vie, comment ne pas comprendre qu'il s'agit pour nous tous de suivre fidèlement la voie que Dieu nous a marquée, l'œil fixé sur le terme où nous devons aboutir ?... A travers tout ce pêle-mêle d'événements qui attirent tant l'attention et qui la méritent si peu, Dieu fait son œuvre, l'Eglise poursuit sa mission, les âmes se sanctifient, le livre des élus se remplit d'heure en heure, les destinées éternelles de l'humanité se préparent : c'est le sens de l'histoire, telle qu'elle nous apparaît dans la vie des serviteurs de Dieu, comme une lumière, une espérance et une force ! »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.



Bar-le-Duc. — Typographie des Célestins. — Bertrand.

